

HISTOIRE UNIVERSELLE

Les Barbares (de 117 à 395 ap. J.-C.)

Par Marius Fontane

CHAPITRE PREMIER

DE 117 à 138. - La monarchie romaine. - Exotisme. - Les Chrétiens ennemis de l'État. - Christianisme divisé. - Adrien empereur. - Paix avec les Roxolans et les Sarmates. - Révolte et écrasement des juifs. - Le *Livre de Judith*. - Les Chrétiens responsables. - Administration d'Adrien. - Édikt perpétuel. - Voyages de l'empereur. - Bretagne abandonnée. - Rhodiens et Hellènes. - Adrien à Athènes. - Villes monumentales. - Architecture. - La villa de Tibur

CHAPITRE II

Adrien artiste et écrivain. - L'ignorance romaine. - Les idées nouvelles. - Romains, Juifs et Chrétiens. - Tolérance impériale. - Dilettantisme et mœurs d'Adrien. - Apologies du Christianisme: Quadratus, Aristide, les Pères. - Polémique. - Littérature romaine : Martial, Stace, Quintilien, Tacite, Pline le jeune, Juvénal

CHAPITRE III

Infatuation romaine. - Historiens : Quinte-Curce, Suétone, Florus, Velleius Paterculus, etc. - Marseille et les sophistes. - Langues grecque et latine. - Littérature syrienne. - Littérature hellénique : Plutarque, Dion Chrysostome, Appien. - Auteurs africains: Carthage. - Le nouveau latin et la littérature chrétienne. - Architecture. - Statuaire et sculpture. - Colonne Trajane. - Peinture. - Dernier effort artistique. - Mort d'Adrien

CHAPITRE IV

DE 138 à 161. - Antonin empereur. - Le Droit et les jurisconsultes. - Paix profonde. - Administration et politique d'Antonin. - Persécution des Chrétiens. - Conflit social. - Christianisme judéo-hellénique. - Apologie de Justin. - Philosophie. - La langue grecque et la langue latine. - Contre les Juifs et les Chrétiens. - Victoires des martyrs. - Antonin tolérant. - Chrétiens et philosophes. - Littérature : Fronton, Aulu-Gelle, Apulée

CHAPITRE V

DE 161 à 180. - Marc-Aurèle empereur. - Guerre aux Parthes. - Lucius Verus associé à l'Empire. - Barbares. - Persécution des Chrétiens. - Christianisme divisé : gnostiques et montanistes. - Asie Mineure judaïsée. - Nazaréens et Ebionites. - Catholicisme. - Femmes chrétiennes. - Mort de Verus. - Les Germains à Aquilée. - Rome ruinée. - Les Barbares. - La *légion fulminante*. - Révolte de Cassius. - Poussée des Goths. - Victoires et mort de Marc-Aurèle

CHAPITRE VI

L'éducation chrétienne. - Canon des Écritures. - Pédagogues d'Asie Mineure: Dion de Pruse, Galien. - Pausanias. - Philosophie : Épictète, Arrien, Fronton, Marc-Aurèle. - Paganisme et Christianisme : Celse, Lucien, Justin, Tatien. -- Le Christianisme en Espagne, Bretagne, Éthiopie et Gaule. - Pothin et Irénée. - Persécution à Lyon. - Arles, Marseille et Nîmes. - Philosophes et apologistes. - Minutius Félix. - Séparation du Judaïsme et du Christianisme. - Papias : la fin du monde et le règne du Christ. - L'Église catholique et l'Empire

CHAPITRE VII

DE 180 à 222. - Christianisme cosmopolite et révolutionnaire. - Commode, empereur, traite avec les Barbares. - Pérennis et Cléander. - Pertinax empereur. - L'Empire aux enchères. - Didius Julianus achète le pouvoir. - Quatre empereurs. - Albinus, Niger et Septime Sévère. - Guerre aux Parthes. - Persécution des Chrétiens. - Révolte en Bretagne. - Les jurisconsultes et le Droit. - Apollonius de Tyane. - Caracalla et Geta. - Mort de Papinien. - Paix achetée aux Barbares. - Caracalla en Égypte et en Orient. - Artaban. - Macrin, empereur, traite avec les Parthes. - Ardachir. - Héliogabale empereur. - Le dieu d'Émèse à Rome

CHAPITRE VIII

DE 222 à 244. - Alexandre Sévère, empereur. - Christianisme d'Origène. - Chrétiens et jurisconsultes. - Tertullien. - Littérature chrétienne. - Traduction de la Bible hébraïque. - L'Église d'Afrique. - Triomphe de Paul. - Les Syriens. - Bardesane. - Ardachir. - Guerre en Asie. - Germains en Gaule et en Illyrie. - Maximin empereur, vainqueur des Alamans. - Les deux Gordiens empereurs. - Balbin et Pupien empereurs. - Persécution des Chrétiens. - Gordien III empereur. - Les Francs. - Les Goths. - L'Arabe Philippe empereur. - L'Empire perse et l'Empire romain

CHAPITRE IX

DE 238 à 260. - Sapor Ier, Roi des rois. - Philippe empereur. - Goths et Carpi. - Jotapien, Pacatien, Marius et Dèce empereurs. - Le pape Victor et la célébration de la pâque : Rome, Ephèse et Lyon en désaccord. - Cniva, roi des Goths. - Gallus empereur. - Émilien. - Valérien empereur. - Barbares et Perses. - Persécution violente des Chrétiens. - Alamans. - Confédération des Francs. - Pirates. - Scythes. - Goths. - Suèves, Alains, Vandales et Saxons. - Gallien et Postume. - L'Europe contre Rome. - Valérien, prisonnier des Perses. - Palmyre : Odenath II roi. - Manès (Maniché) et Marcion. - Le pape Corneille et le prêtre Novatien. - Les Cathares. - École chrétienne d'Alexandrie. - Christianisme de Paul, juif

CHAPITRE X

DE 260 à 275. - Gallien empereur. - Les Trente Tyrans. - Odénath. - Goths en Asie Mineure. - Palmyre. - Alamans en Italie. - Victorinus, Victorina, Marius, Tétricus en Gaule. - Salonine et Plotin. - Claude II empereur. - Goths refoulés. - Probus et l'Égypte romaine Architecture. - Romains et Égyptiens. - Les Blémyes. - Aurélien empereur. - L'empire palmyrénéen : Wabalat. - Zénobie et Longin. - Paul de Samosate et le pape Félix. - Victoires d'Aurélien. - Hormisdas et Varane, Roi des rois. - Agitations religieuses en Asie. - Martyre de Manès. - Deux christianismes. - Les juifs. - Manichéens. - Triomphe d'Aurélien à Rome. - La Gaule historique, indépendante

CHAPITRE XI

DE 275 à 303. - Tacite, Florianus et Probus empereurs. - Germains et Germanie. - Burgundes, Francs, Goths et Saxons. - Gaule et Gaulois. - Celtes. - Proculus et Bonosus usurpateurs. - Narsès, Roi des rois. - Transportations de peuples. - L'usurpateur Saturninus. - Carus empereur ; Carin et Numérien césars. - Dioclétien empereur. - Révolte des Bagaudes gaulois. - Carausius empereur en Bretagne. - Dioclétien s'adjoint Maximien ; Galère et Constance Chlore césars. - Partage de l'Empire. - Barbares en Gaule. - Julien et Achillée usurpateurs. - Maures soulevés. - L'Afrique romaine. - L'Égypte. - Traité de Nisibe avec les Perses. - Calédoniens : Picti et Scots. - Politique de Dioclétien. - Barbares et Empire

CHAPITRE XII

Dioclétien et le Christianisme. - Les augustales. L'Église d'Afrique. - Christianisme d'Occident, aryen. - Collèges chrétiens pour les funérailles: cimetières, catacombes. - Christianisme d'Asie : Ebionites et Nazaréens. - Épictète et Papias. - Numénius d'Apamée. - Éclectisme alexandrin. - Juifs : la Cabbale et le Talmud. - Influences iraniennes et bouddhiques. - Juifs isolés : la Mischna. - Christianisme militant. - Mithra. - Carthage rivale de Rome. - Traduction de la Bible en latin. - La religion de Jésus faussée

CHAPITRE XIII

DE 303 à 321 - L'édit de Dioclétien contre les Chrétiens : persécution violente. - Influence des songes. - Abdication de Dioclétien et de Maximien. - Administration de l'Empire ruiné. - Courtisans. - Galère et Constance. Chlore, augustes. - Daïa (Maximin) et Sévère, césars. - Constantin et Maxence, augustes. - Les six satrapes de l'Empire morcelé. - Maxence et Maximien à Rome. - Licinius, auguste. - L'usurpateur Alexandre. - Constantin au pont de Milvius: apparition de la croix lumineuse. - Victoires de Constantin sur les Barbares. - Licinius et Constantin seuls empereurs. - Force du Christianisme. - Barbares dans les légions. - Constantin protecteur des Chrétiens, empereur unique. - Édits de Milan. - Conversion de Constantin

CHAPITRE XIV

Triomphe du Christianisme. - Les philosophes et le droit. - Histoire, éloquence, science, poésie, théâtre. - Impôts. - Curiales, colons et industriels. - Crédit foncier. - Plèbe, bourgeoisie, noblesse. - Sénateurs. - Cités, villes, provinces. - Assemblées provinciales. - Fin de Rome : religion, superstitions, divinités, famille, mœurs. - Organisation de l'Église. - Évêques représentants du peuple. - Clercs et laïques. - Corps sacerdotal privilégié par Constantin. - Rome *siège* de l'autorité ecclésiastique. - Catholicisme conquérant. - Hérésies : Cécilien, Donat et les traditeurs. - Guerre religieuse. - Arius et les manichéens. - Le Christianisme et les Barbares

CHAPITRE XV

Germanie et Germains. - Sarmates. - Scythie et Scythes. - Germains et Barbares. - Gaule et Gaulois. - Celtes. - Gallia romaine. - Celtibères. - Celtes de Germanie et des Gaules. - Beiges. - Galls et Germains. - Première civilisation gauloise. - Scandinaves et Phéniciens en Gaule. - Ibères, Eusques, Basques et Cantabres. - Ibères en Ligurie. - Le royaume celtique. - Poème d'Hildebrand. - Atuatiques, Helvètes et Bohémiens. - Extension des Celtes. - Le Rhin

CHAPITRE XVI

Celtes et Hellènes. - Ancienne Celtique. - Galates. - Celtes, Maures, Arabes scénites (Sarrasins), Éthiopiens et Perses. - Races teutonique, lithuanienne, gothique ou scandinave, scythe ou slave, ouralo-altaïque ou finnoise. - Fin de la Germanie conventionnelle. - Alamans et Francs. - Bible et Évangiles. - Barbares finnois et asiatiques à Rome. - Le pape héritier des Césars

CHAPITRE XVII

Ancienne et nouvelle Germanie. - Alamans et Alamanie. - Histoire des Germains, des Goths, des Burgundes et des Francs. - Mœurs des Germains. - Aryens et Finnois, ou Scandinaves. - Funérailles et hospitalité. - Influence romaine, corruptrice. - Mœurs des Burgundes et des Francs. - Rois francs : hérédité

CHAPITRE XVII (Suite)

Moeurs des Goths. - Vandales. - Histoires et moeurs des Ibériens. - Ligures. - Iones de Marseille. - La Germanie aux Alamans. - L'œuvre aryenne. - L'invasion. - Aristocratie chrétienne. - Rome et Constantinople. - Sarmates et Goths en Scythie. - La famille européenne divisée. - Influence de la Bible hébraïque. - Christianisme gouvernemental. - Pape et Empereur. - Jésus, Jéhovah et Odin. - Les Barbares, armée de l'Église. - Bois sacrés et cathédrales

CHAPITRE XVIII

DE 321 À 353. - Constantin maître de l'Empire. - Hormisdas chrétien. - L'Église et l'Empire. - Concile et Symbole de Nicée : Credo. - Byzance. - Inauguration de Constantinople. - La politique impériale et l'Église. - Mort de Constantin, baptisé. - École d'Athènes. - Athanase et Arius. - Christianisme égyptien. - Appel au bras séculier et excommunication. - L'héritage de Constantin: Constantin II, Constant, Dalmace et Annibalien. - Guerre aux Perses. - Magnence, Népotianus et Vétranion, usurpateurs. - Constance empereur unique

CHAPITRE XIX

DE 353 À 361. - Constance empereur. - Église grecque et Église latine. - Gallus et Sylvain usurpateurs. - Julien en Gaule. - Défaite de Chnodomar, roi des Alamans. - Guerres de Constance en Germanie et en Orient. - Julien, auguste. - Francs et Alamans. - L'Occident et l'Orient séparés. - Dédicace de Sainte-Sophie à Constantinople. - Le pape Libère et l'antipape Félix. - Disputes religieuses. - Victoires de Sapor II. - Perses et Romains. - Julien empereur, apostat. - Édits de tolérance universelle. - Constance et Julien

CHAPITRE XX

DE 361 à 375. - Philosophes, devins et Chrétiens. - Lutttes d'évêques. - Guerre en Asie. - Apostasie, paganisme et règne de Julien. - Jovien empereur, - Paix honteuse avec Sapor II. - Valentinien et Valens empereurs d'Occident et d'Orient, Milan et Constantinople tapies. - Barbares en Europe. - Révolte de Firmus en Afrique. - Procope, usurpateur. - Valentinien en Gaule. - Burgundes alliés des Romains. - Victoires sur les Alamans. - Théodose, pacificateur de la Bretagne et de l'Afrique, décapité. - Trajan et Vadomaire en Orient. - Règne et caractère de Valentinien. - Tolérance ; résistance des Chrétiens

CHAPITRE XXI

DE 367 à 378. - L'Église et l'Empire en conflit. - Valens sectateur d'Arius. - Gratien et Valentinien II empereurs. - Terreur judiciaire. - Désordres du christianisme romain : Damase et Urbin. - Goths nationalisés leurs traditions historiques. - Fondation de l'Europe. - Ermanaric. - Invasion des Huns. - Withimer et Athanaric. - Lucipin et Maxime affament et exploitent les Goths vaincus. - Révolte des Goths, Fritigern roi. - Mort de Valens. - Goths chrétiens, de la secte d'Arius. - Histoire des Huns. - Alains. - Ulphilas et la Bible gothique. - Règne et caractère de Valens

CHAPITRE XXII

DE 378 à 388. - Peuples en Europe : Traditions historiques. - Les Sarrasins (Arabes). - Gratien et Théodose. - La nation gothique. - Athanaric à Constantinople. - L'Église et Théodose. - Grégoire de Nazianze. - Arius et Apollinaire condamnés. - Le pape Damase réorganise l'Église. - Prestige de Rome. - Empire théocratique. - L'usurpateur Maxime. - Grande-Bretagne ravagée : Pictes, Scots, Frisons, Saxons. - Justine et Valentinien II. - Saint Ambroise. - Catholicisme persécuteur. - Religion d'État. - Orthodoxes et hérétiques. - Droit ecclésiastique. - Procès, condamnation et exécution de Priscillien

CHAPITRE XXIII

DE 388 à 395. - Théodose et les hérétiques. - Prosélytisme catholique. - L'Église enrichie aux dépens de l'Empire. - Danger des conciles provinciaux. - Le siècle d'injures théologiques. - L'Empire livré aux Barbares. - Arbogast et Valentinien II. - L'usurpateur Eugène. - Saint Ambroise. - Émeute de Thessalonique. - Mort de Théodose. - Partage de l'Empire: Honorius et Arcadius empereurs, Stilicon et Rufin ministres. - Expansion des Barbares. - L'aristocratie romaine finie. - L'Europe aryenne ressaisie. - L'Empire arabe. - Les vrais Barbares

CHAPITRE PREMIER

DE 117 à 138. - La monarchie romaine. - Exotisme. - Les Chrétiens ennemis de l'État. - Christianisme divisé. - Adrien empereur. - Paix avec les Roxolans et les Sarmates. - Révolte et écrasement des Juifs. - Le livre de Judith. - Les Chrétiens responsables. - Administration d'Adrien. - Édits perpétuels. - Voyages de l'empereur. - Bretagne abandonnée. - Rhodiens et hellènes. - Adrien à Athènes. - Villes monumentales. - Architecture. - La villa de Tibur

CE qui caractérisa la monarchie romaine instituée par Auguste, — chef-d'œuvre d'hypocrisie politique, — ce fut l'impérial égoïsme du souverain. Les *honnêtes gens* croyaient que l'exercice incontesté de tous les pouvoirs *adoucirait les mœurs et les lois*, et le choix du prince fixé désormais par l'adoption, leur apparut comme la garantie de maîtres excellents ; le beau règne de Trajan les confirmant dans cette illusion agréable, ils s'abandonnèrent au despotisme.

Rejetée hors d'elle-même par la nausée de ses jouissances démesurées, écœurée de ses glotonneries, Ronce avait eu le désir des *aliments exotiques* ; toutes sortes d'étrangers — *j'entends ceux qui nous sont venus de presque toutes les nations*, écrira Quintilien, — renversaient les traditions antiques, confusionnant les esprits, dévoyant les rénovateurs, tandis que l'influence des Évangiles accomplissait une franche révolution sociale, décisive : Les esclaves, ces *monstres* dont Flavus s'épouvantait, que Pline, en son panégyrique, qualifiait d'*hommes* déjà, simplement, ce qui était extraordinaire, étaient relevés, *élus*, par le Christianisme, presque protégés par les Empereurs.

Il se manifestait donc au sein même de Rome une Société nouvelle, qui contrastait nettement avec la société romaine. L'attrait du *gain sordide* et le *cynisme cruel* des riches — *l'on ne voyait plus de honte où l'on trouvait du profit... Il fortune devenait la mesure des crimes*, dit Paterculus, — faisaient ressortir la pieuse abnégation des sectateurs de Jésus, si fiers de leur volontaire pauvreté, presque glorieux de leur confiante insouciance. Le *délire de fureur criminelle* qui poussait à toutes les extrémités les Romains indécis et mécontents, se heurtait au calme affirmé des Chrétiens, braves et gais, sûrs de leur Dieu, impassibles devant les menaces, heureux, et cela impressionnait considérablement, répandait une sympathie.

Pour l'Empereur, les Chrétiens, en tant que secte, responsables des crimes commis par les Juifs châtiés, étaient des ennemis de l'État, car ils s'associaient contrairement aux lois de l'Empire, et ils outrageaient les dieux protecteurs *qui avaient fait du petit peuple du Latium le maître du monde*. Pour ce peuple, que la divinisation de la Cité maintenait dans un étonnement craintif, qui ne croyait plus guère qu'au Destin *maître des hommes* et à l'Aventure, au dieu *Bonus eventus maître des œuvres champêtres*, l'avènement du Christianisme apparaissait non point comme une révolution, mais comme une renaissance, car il s'y reconnaissait, il s'y retrouvait, avec l'émotion attendrie d'un retour d'exil, la joie d'une famille reconstituée, d'un bien recouvré, d'une patrie rendue.

Tous, presque, hormis le chef de l'État, soupçonneux et inquiet, étaient prêts, âmes et cœurs, esprits et voix, volontés et enthousiasme, pour cette renaissance aryenne dont le Christ, divinement, venait de formuler la leçon. Le champ était libre d'ailleurs. Josèphe, sanctionnant la fin des Juifs, leur avait dit : *Croyez-vous*

être plus puissants que les Gaulois, plus vaillants que les Germains et plus habiles que les Grecs ? Rome, si jalouse de sa maîtrise, était gagnée au charme des Évangélistes, étrangers aux inadmissibles, aux insupportables prétentions des juifs, méprisés, hais.

Mais ceux qui administraient l'Église nouvelle, charmante, gâtaient la fraîcheur du renouveau que les vrais disciples du Christ avaient apporté ; ils en risquaient l'avenir, dès maintenant, par des compromissions avec le judaïsme mort, des condescendances envers l'hellénisme corrompu. Chargée du poids d'un cadavre, et comme parfumée d'une essence de pourriture, l'Église judéo-chrétienne prit étrangement la succession de la synagogue pharisaïque renversée, honnie, et le phare brillant de Jésus se *décolora de plus en plus* au regard des âmes recherchant leur voie, tant s'obscurcit de *formules* sévères ou relâchées l'esprit clair, rayonnant et pur du crucifié. Si bien, qu'un siècle à peine après la tragédie du Golgotha — Jacques et Paul lui-même relégués, — le Christianisme, voué aux disputes juives et aux subtilités helléniques, se débattait en des controverses souvent puériles, quelquefois ridicules, ou absurdes, toujours détestables.

Mirkhond, en son *Jardin de la Pureté*, attribuera aux quatre Évangélistes la *division* dont le Christianisme souffrit dès ses origines : *Les Chrétiens*, dit-il, *restèrent inébranlablement dans la loi de Jésus pendant quatre-vingts ans... ils se divisèrent ensuite*. Non, le Christianisme ne fut point ainsi divisé ; mais, *république spirituelle* fondée sur la puissance d'une autorité morale, indépendant de toute politique, *étranger à tout pouvoir, à toute ambition terrestre*, fait pour séduire le monde à un moment où le monde venait d'être dépouillé de tout par les Romains, — hommes, trésors et divinités, — le christianisme de Paul, exclusif, triomphant, oublia Jésus pour convoiter l'omnipotence impériale. L'universalisme paulinien, imprégné de judaïsme, faussant *l'Esprit de Dieu*, détruisit l'œuvre des Apôtres. Les successeurs de Pierre disputeront l'empire du monde aux successeurs des Césars.

L'impératrice Plotine, veuve de Trajan (117), qui n'avait pas fait connaître d'abord la mort de l'empereur, affirma ensuite que Trajan avait désigné pour lui succéder son pupille et cousin Adrien. Accourant aussitôt d'Antioche à Sélinonte, Adrien se fit proclamer par les légions. La réputation de ce prince, très brave et très habile, annonçait un conquérant sage. L'état d'hostilité bruyante des Juifs, partout, malgré la récente et cruelle leçon infligée, les menaces des Maures d'Afrique, des Sarmates et des Bretons, firent sanctionner par le sénat, *sans hésitation*, le choix des légionnaires.

Adrien déconcerta presque immédiatement les Romains. On le vit s'appliquer à délimiter l'Empire, en le restreignant, comme pour le mieux défendre. Un *mur* bâti des bouches de la Tyne au golfe de Solway — *Vallum Adriani* — fixa la part des *Calédoniens belliqueux* en Grande Bretagne ; sur les bords du Rhin, des lignes fortifiées pour la protection des Terres décumates indiquèrent, de même, la part faite aux Germains. En Orient, cessant de protéger le roi des Parthes, vassal de Rome, Adrien lui renvoya sa fille retenue en otage par Trajan, lui laissant l'Assyrie et la Mésopotamie, tandis qu'il permettait aux Arméniens, imprudemment, de se donner un roi national.

En Europe, Adrien conserva la Dacie, soit que trop de colons romains y fussent installés, soit qu'il voulût s'y réserver l'exploitation des mines d'or, ou encore par pudeur, les Daces *ayant récemment humilié les armes romaines*. Plus homme

d'État que guerrier, l'empereur savait l'insuffisance des armées romaines ; en diminuant, en *limitant* l'Empire, il accomplissait un acte de sagesse, courageusement.

Il fit détruire, au moins en partie, le pont que Trajan avait hardiment jeté sur le Danube et il négocia de la paix, au prix de subsides annuels, avec les Roxolans et les Sarmates.

Les Juifs *indomptables*, seuls, troublaient l'harmonie calculée de cette politique ; la haine de Rome s'affirmait chez eux continuellement ; ils faisaient de l'*insociabilité* — *perischouth* — une loi de principe. Tout échec de Rome, quelconque, était applaudi de vociférations en Israël. Malgré l'avertissement de Josèphe — *ne peut-on pas dire avec raison que les crimes des juifs sont la véritable cause de leurs malheurs et que ce que les Romains leur ont fait souffrir n'en a été qu'une punition*, — le *Juif importun* d'Horace, le *rebut du genre humain* de Tacite, si rudement châtié, insultait et bravait les Romains à tout propos, sans cesse. A Rome, agaçants, ils accaparaient et polluaient tout : *Maintenant*, dit Juvénal, *le bosquet de l'humide Capène, de la source sacrée, et le temple sont loués à des juifs, dont une corbeille et un peu de foin composent le mobilier*. En Judée — *ce pays où les rois célèbrent pieds nus le sabbat, où une antique superstition laisse vieillir les pourceaux*, — le spectacle des audaces juives, inouïes, attentait au prestige romain.

La politique impériale avait assez bien utilisé jusqu'alors l'aversion que les Romains vouaient aux juifs et les imprudences de ces derniers, pour détourner vers Israël les orages populaires ; cette fois, l'insurrection obligeait à des actes définitifs. Les Juifs avaient acclamé le *messie* Barcochébas, — Bar-Kokheba, *filis de l'étoile*, — appuyé du prêtre Éléazar ; des monnaies d'argent et de cuivre, frappées au nom de ces deux chefs, circulaient en Asie, acceptées ; le rabbi Aquiba, personnage sacré, avait investi Simon Barcochébas, tenant l'étrier du vrai messie, du messie vengeur, qui allait chevaucher pour conduire la guerre sainte. Le brigandage juif devenait un patriotisme.

Jérusalem restait en dehors du mouvement insurrectionnel, mais tous les bourgs de Judée — Béther au centre, forteresse, — hurlaient leur révolte. Tinéius Rufus et Publicius Marcellus, envoyés, s'usèrent en vain contre les juifs. Adrien appela de Bretagne Sextus Julius Severus, lui adjoignit Quintus Lollius Urbicus, qui en finirent avec cette guerre horrible — *guerre de taupes* — où les ruses les plus abominables et les plus atroces cruautés, exemplaires, furent toute la tactique et toute la stratégie. Après la victoire des Romains, la *population mâle* des vaincus fut massacrée, les épargnés vendus, *au même prix que les chevaux*, à la foire annuelle tenue près d'Hébron. Le chiffre invraisemblable de 182.000 Juifs *frappés de mort* fut admis comme exact historiquement, tant la vengeance des Romains avait été formidable. Le nom du Peuple que l'on croyait détruit disparut ; la Judée reprit son nom de Syrie des Philistins (Palestine) et Jérusalem fut fermée aux Juifs, sauf qu'une fois l'an ils pourraient y venir pour s'y *lamenter* ; il leur était même défendu, sous peine de mort, de camper sur tel point d'où *leurs yeux verraient la ville*.

La cité de David ne s'appela plus Jérusalem, — *nom difficile à prononcer*, avait écrit Cléarque, — mais Ælia Capitolina. Adrien y fera dresser des autels à tous les dieux, et sur l'emplacement du Temple même s'élèvera la demeure du Jupiter Capitolin. Or, en même temps qu'il visait l'anéantissement de la *nationalité juive*, l'empereur s'attaquait à la *religiosité d'Israël*, en interdisant la circoncision, l'observation du sabbat et l'enseignement de la Loi. Un très lourd tribut, imposé,

devait perpétuer la ruine de la nation. Pour surveiller les vaincus, l'administration romaine enrôla des renégats juifs, nombreux, comme espions ; et Adrien put ainsi, bien renseigné, se rendre compte de l'impossible destruction des Juifs, de leur invulnérable ténacité. Pendant que Rome, en effet, et avec quelle férocité ! écrasait la *révolte suprême*, un zélateur, saisi de l'esprit d'Israël, écrivait *en la vieille langue des prophètes* le *Livre de Judith*, ce *conte terrible* qui est comme le monument de la protestation juive contre la victoire retentissante des Romains (132-135).

Dispersés, les Juifs se répandirent de nouveau autour de la Méditerranée, se groupant de préférence aux embouchures des grands fleuves, Nil, Euphrate, Tigre, Danube. Ceux qui n'étaient point partis acceptèrent avec une apparente humilité la domination temporaire des vainqueurs, ne doutant pas de leur délivrance. Chaque maison juive devint une synagogue, en attendant ; on y discutait pour *distinguer* entre ce qu'il fallait supporter et ce qui exigerait une insurrection jusqu'au martyre. La masse demeurée, cependant, s'accommodait religieusement, la conscience satisfaite, de la *vie nouvelle*. Le Talmud consacra l'époque néfaste, par le qualificatif historique de *guerre d'extermination*, et les Juifs adoptèrent la *vie errante*, le renoncement à l'idée de patrie, l'existence vouée à l'exploitation d'autrui, qui résultaient de leur dispersion.

Les Samaritains, qui n'avaient apporté aucune espèce de secours aux juifs révoltés, subirent injustement la même loi de vengeance : Jupiter domina sur le Garizim, comme Vénus près du Golgotha ; ce qui fut une nouvelle preuve de la grossière iniquité et de l'incurable ignorance des Romains.

A Rome, les Juifs disparurent étrangement ; et il n'y resta d'*ennemis*, aux yeux des Romains courroucés, furieux, que les Chrétiens, secte juive au jugement de beaucoup. En Judée, la secte de Jésus, très paisible, accentuait son indifférence politique ; à Jérusalem, les Chrétiens s'étaient nettement écartés des Israélites rebelles, et certains d'entre eux avaient été torturés, mis à mort, après leur refus de *renier et blasphémer le Christ*. Mais Rome n'entraît pas dans ces détails ; elle ne s'inquiétait que de deux faits : du miracle légendaire du Juif Aquiba, écorché vif, et dont la dernière parole *Jéhovah est notre Dieu !* répétée distinctement après la mort du supplicié par *une voix céleste*, avait affirmé le sacrilège monothéiste ; ensuite, de l'existence persistante des hétéries, ces *associations* dont Trajan s'était préoccupé à ce point, déjà, qu'une loi limitait le nombre des invitations aux fêtes de famille. Les Chrétiens ne constituaient-ils pas, dans l'Empire, l'association la plus redoutable ?

Le Christianisme, qui n'était encore pour Plinius qu'*une mauvaise superstition portée à l'excès*, devenait, — Tertullien le signalera, — pour le gouvernement impérial, le groupement dangereux d'une collection d'hommes inutiles, — *il n'y a rien à gagner avec les Chrétiens*, — et fous, de mœurs suspectes, criminels. N'ayant plus de Juifs à livrer aux fureurs populaires, la politique impériale, énervée, ne distribuant plus de gloire, devait traquer les Chrétiens.

Adrien, renonçant à l'héritage belliqueux de Trajan, reculant à la monarchie tranquille d'Auguste, avec plus de sincérité, organisa son gouvernement, éloignant les affranchis qui avaient compromis ses prédécesseurs, n'appelant que des chevaliers à exercer les charges de la cour. Quatre chancelleries (*scrinia*) formèrent, avec les préfets du prétoire, l'administration supérieure. Une réunion de jurisconsultes, *conseil secret* de l'empereur qui se réservait de prononcer *les derniers mots*, ruina l'autorité des sénateurs, comme le désirait le monarque. Des consuls, des préteurs, des sénateurs *distingués* et des chevaliers faisaient

partie de ce conseil, dont l'importance réelle se résumait en cette catégorique déclaration des jurisconsultes, que *la volonté du prince était la loi*.

Cependant, par ordre d'Adrien, Salvius Julianus collectionna et coordonna tous les sénatus-consultes, tous les édits, toutes les lois, en un recueil qui, sous le nom d'*Édit perpétuel*, fut le Code romain (131). Les provinces, ainsi, instruites de leurs obligations, n'auraient plus à craindre les caprices des préteurs.

Rassuré quant aux lois, Adrien s'occupa de l'armée. Exempte d'impôts et affranchie de tout devoir militaire depuis Auguste, l'Italie ne fournissait plus à l'Empereur les moyens de conserver sa *force*, tout en exigeant, pour vivre, le service régulier des *tributs du monde*, la perpétuité du *dépouillement des nations* ; contradiction flagrante, problème insoluble dont Auguste avait posé les termes effrontément, dans l'intérêt de sa popularité, en en léguant l'impossible solution à ses successeurs. Les prétoriens, de qui dépendait la fortune de Rome, trafiquaient d'eux-mêmes, et aussi du pouvoir impérial, qu'ils *vendaient* ostensiblement — par le *donativum*, — à chaque succession ; et le préfet du prétoire, en conséquence, ce *chef des armes*, était à de certains moments le maître véritable de l'Empire. Adrien s'empara de l'armée comme il avait fait de la religion et de la loi ; il la réforma à l'aide de règlements désormais inattaquables, c'est-à-dire légaux. Puis, donnant l'exemple des endurance que tout guerrier devait apprendre à supporter, vivant de la vie des soldats, très dure, il devint populaire au sein des légions.

L'administration était équitable. Les provinces furent déchargées de vieilles créances qui les tenaient en état perpétuel d'insolvabilité, et l'empereur les amena ainsi, doucement, habilement, à accepter et à régulariser les subsides nécessaires à l'existence de Rome et de l'Italie. Un avocat du fisc eut la mission de poursuivre les débiteurs. Pour assurer le fonctionnement correct de ces mesures, Adrien inaugura *ces visites impériales* qui pendant onze années (121 à 132) l'éloignèrent de Rome, voyages qui eurent pour effet de lui montrer trop sa puissance, de le troubler, de l'enivrer, d'exaspérer, par imitation, son goût de l'extraordinaire. Parti modestement, si on peut dire, sans escorte, et *voyageant à pied* souvent, Adrien subit inévitablement cette influence asiatique, désastreuse, qu'Alexandre avait éprouvée, et peu à peu, séduit, enthousiasmé, affolé, l'empereur revint avec l'ambition de renouveler à Rome la gloire fastueuse, artistique, monumentale, des Égyptes, d'Athènes, d'Antioche.

De l'ouest à l'est, en sa marche rétrograde, Adrien marqua sa route de constructions capables, pensait-il, de l'immortaliser : En Gaule (118), le pont du Gard et les arènes de Mines, croit-on, édifiés en l'honneur de Plotine, témoignèrent de l'ampleur de ses vues ; puis, successivement, en Bretagne (118-119), en Espagne et en Afrique (120), en Orient (122-125), en Grèce (125), en Afrique de nouveau, en Grèce une seconde fois (129), il alla, réédifiant les œuvres anciennes ruinées, créant des villes, — des villes monumentales, — et surexcité, ébloui, rêvant de se surpasser encore, il fit construire à Rome son gigantesque mausolée, bâtir les temples de Trajan, de Rome et de Vénus, et finalement, en sa villa miraculeuse, fit reproduire tout ce que la nature et les arts, en ses voyages, lui avaient montré de sites enchanteurs et d'architectures admirées. L'œuvre impériale par excellence c'était pour Adrien, alors, l'œuvre bâtie des pharaons qu'il avait vue sur les bords du Nil et dont il avait été émerveillé.

On voudrait croire, à l'éloge d'Adrien, qu'il considéra comme futiles les œuvres de sang, les labeurs guerriers, et qu'il s'absorba volontairement en des travaux pacifiques. Une légion avait été anéantie au camp d'Eburacum, en Grande-

Bretagne, à la suite d'un soulèvement des Brigantes du Nord, mais les Bretons ne songeaient nullement à s'affranchir du joug romain ; ce fut Adrien qui, ne se souciant pas de *conserver cette domination lointaine*, abandonna les Bretons, ces *élèves des Gaulois*, envahis de pédagogues grecs et latins, vivant une vie inutile pour l'Empire en leurs villas confortables, luxueuses, pavées de mosaïques, *ornées à la romaine*, dont Agricola avait pour ainsi dire couvert toute la Bretagne méridionale.

Après avoir embelli Carthage, augmentée d'un quartier neuf, honorée du titre de Colonia Ælia Hadriana ; l'empereur s'était dirigé vers l'Orient : Rhodes, la *très riche*, la *trop riche*, l'appelait, — *vous êtes*, écrivit Dion aux Rhodiens, *des milliers et des milliers qui gagneriez à être moins riches*. — Mais la gravité des Rhodiens, leur *calme au théâtre*, la *sobriété* de leurs applaudissements, et, sans doute, la crainte justifiée de leur critique, inquiétaient le maître de Rome, avide de manifestations outrées.

Rhodes, c'était l'*ancienne Grèce*, intelligente, mesurée, consciente de sa valeur intellectuelle, et déplaisante, nécessairement, à ceux qui y venaient étaler leur infériorité ; tandis, au contraire, que la Grèce moderne, l'Hellénie, exerçait un irrésistible attrait, par sa légèreté proverbiale et l'extravagance de sa courtoisie, éprouvée par Néron. Et puis, ces Rhodiens opulents, sans libéralité, économes, maintenant se faisaient avares ; leur ville était comme un musée encombré des statues élevées à la gloire de leurs héros et de leurs magistrats, et voici qu'ils commençaient à substituer simplement un nom nouveau à un nom ancien sur le socle d'une statue déjà consacrée, lorsqu'ils avaient à honorer un contemporain.

Adrien préféra donc aller passer l'hiver à Athènes (125-126) ; et il y retourna (129), comme à une *fête* interrompue. Là, jouant au Grec, il se donna l'illusion des coutumes antiques rétablies : le Pnyx, la réunion du peuple, l'aréopage... Il s'occupait à reconstituer la Grande Hellénie, multipliait les monuments, refaisait Athènes ! ne voulant que des marbres superbes, entendant que l'on réalisât en richesse tout ce qu'un Phidias aurait pu concevoir ; et il continuait Antiochus de Commagène, Hérode de Judée. Il acheva le colossal Olympeion commencé par Pysistrate, comptant les cent vingt colonnes *énormes* qui devaient, toutes, pensait-il, défier le temps, perpétuer sa gloire. Aux Athéniens, peu touchés sans doute des libéralités architecturales et improductives de l'empereur, Adrien promit des cargaisons de blé envoyées *aux frais de l'État*, ce qui assimilait Athènes aux métropoles. Athènes accepta que dans le temple élevé au *nouveau Zeus Panhellenios*, un prêtre offrit sa prière à l'empereur divinisé. Pour donner une apparence de vie à cette fuisse renaissance, tourner en histoire cette fantaisie impériale, jouer en suffisante comédie la farce du panhellénisme reconstitué, les villes grecques situées hors de la Hellade reçurent le titre de *membres de l'hellénisme*. — Corinthe avait eu plus que sa part des fastueuses largesses d'Adrien.

Sur les ruines de Jérusalem, lamentables, Adrien rêva de bâtir *à la romaine* une ville nouvelle, comme cela se faisait, par son ordre, à Gêse, Damas, Gaza, Petra... Les constructeurs se mirent à l'œuvre (122), mais les juifs, scandalisés, furieux, assourdissants, troublèrent les ouvriers, et l'*idée* de l'empereur ne put se réaliser. L'idée d'Adrien, c'était de surpasser Hérode, — le Constructeur, — comme Hérode avait voulu surpasser Alexandre. En Asie Mineure, Cyzique, Nicée, Nicomédie, surgirent, monumentées, comme par miracle. Antioche vit s'accroître le nombre de ses merveilles. Palmyre, refaite en partie, témoigna de

la prodigieuse activité des architectes. En Égypte enfin, la fondation d'Antinoopolis, *bâtie sur le modèle grec*, honorée du droit de cité, montra qu'Adrien ne comprenait rien aux choses égyptiennes : il y confondit les Chrétiens avec les adorateurs de Sérapis, et prit pour des Égyptiens les juifs et les Grecs qui peuplaient Alexandrie.

Uniquement curieux, l'empereur voulait *voir le passé*, et il prétendait en refaire le décor, pierre à pierre, matériellement, pour en jouir. Croire qu'en ses munificences Adrien tendait à rapprocher les Orientaux des Occidentaux, à lier ceux-ci à ceux-là par un sentiment de gratitude admirative, ce serait condamner l'intelligence de l'empereur : l'Orient et l'Occident, de plus en plus séparés, *en opposition formelle*, étaient désormais irréconciliables. Simplement, Adrien s'amusait à vivre la vie des héros dont il avait lu les fastes dans des compositions littéraires ; successivement archonte à Athènes, démarque à Naples,, magistrat quinquennal à Italica, s'affublant, en route, de toutes les défroques, jusqu'à ramasser des *titres municipaux*, il revint avec cette fantaisie singulière, maniaque, de réunir, d'entasser en un seul lieu, près de Rome, toutes les architectures et tous les sites qu'il avait vus ; et il présida magnifiquement à l'exécution de cette fantaisie !

Routes, théâtres, temples, ponts, — le pont sur le Tibre conduisant à son mausolée, *moles Adriani* (le château Saint-Ange), — tout s'exécutait en même temps, et il satisfaisait ainsi, à la fois, son goût d'*antiquaire* et la curiosité du peuple, distraite, intéressée à ces constructions multipliées. Les provinces payaient ces colossales folies ; à Rome, et par ordre, des sociétés formées de souscripteurs *désignés* pourvoyaient également, en partie, aux exigences des architectes.

Les ingénieurs et les artistes, enrégimentés par le prince, édifiaient des monuments comme les armées gagnent des batailles ; et le grand œuvre d'Adrien se développait aux yeux, vraiment comme un miracle. A défaut de jugement, et de goût — car il mélangeait tous les styles, il entassait brutalement tous ses caprices et tous ses souvenirs, — Adrien accomplit réellement un prodige. Sa villa de Tibur contient *le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pécile, le Canope, l'Alphée, la vallée de Tempé, les Champs Élysées, le Tartare, des temples, des bibliothèques, des théâtres, un hippodrome, une naumachie, un gymnase, des thermes...* un amas incohérent d'œuvres diverses accumulées, de style néo-égyptien, à la fois alourdi et affadi, exécution d'une sorte de gageure architecturale, dont il reste un *myriamètre de ruines*.

CHAPITRE II

Adrien artiste et écrivain. - L'ignorance romaine. - Les idées nouvelles. - Romains, Juifs et Chrétiens. - Tolérance impériale. - Dilettantisme et mœurs d'Adrien. - Apologies du Christianisme : Quadratus, Aristide, les Pères. - Polémique, - Littérature romaine : Martial, Stace, Quintilien, Tacite, Pline le jeune, Juvénal.

ADRIEN prétendait à toutes les maîtrises ; il se croyait poète, historien, orateur, artiste surtout. Les étonnements que lui procurèrent ses lectures et ses voyages firent ressortir à ses yeux l'ignorance de ses contemporains et sa supériorité. Il accorda, à l'exemple de Trajan, des traitements à des professeurs publics et créa des écoles. L'*ignorance romaine* s'accuse dans les naïvetés scientifiques d'un Lucrèce et les erreurs géographiques d'un Jules César. La *nonchalance aristocratique* redoutait l'*ennui des observations minutieuses* ; pour s'instruire, on se contentait de copier, mal, les ouvrages des savants Grecs, en choisissant de préférence les médiocres, parce qu'ils paraissaient plus *faciles*. C'est ainsi, notamment, que la médecine égyptienne, faite de charlatanisme et de niaiseries, était la plus populaire. Une vaniteuse puérilité, en démonstrations comme en recherches, en science comme en histoire, s'étalait gravement ; les Romains acceptaient, sans besoin de contrôle, les plus grossières légendes.

Cependant l'esprit progressait. Par les Juifs d'abord, qui s'étaient insinués dans la famille flavienne, et par les Chrétiens, que l'on aimait à entendre, des idées nouvelles s'affichaient. Les associations multipliées, et resserrées ; prouvaient le charme et la force des solidarités ; un libéralisme humanitaire se communiquait : l'esclave devenait homme, la femme se relevait, l'antique et abusive autorité paternelle perdait de sa rigueur, les sacrifices humains étaient abolis. Les *grands adversaires* — Romains, Juifs et Chrétiens, — entraient en arrangements. L'empereur lui-même, touché par cette grâce, rendit aux Juifs le droit de pratiquer librement leur religion, ne les excluant que de la politique. En reconnaissance, leurs prétentions toutes réservées, les Juifs bercèrent l'éclectisme favorable d'Adrien en exceptant sa personne, *admiration*, des épreuves que les livres sibyllins prédisaient aux *adversaires des Saints*.

Les Juifs se groupèrent de nouveau, en Palestine, proclamant héréditaire le pouvoir sacerdotal, reconstituant la nation, préparant un *chef du judaïsme*. Exemptés du service militaire, ce *privilege* fut pour eux comme la sanction de leur réorganisation légale, l'article probant d'une sorte de concordat intervenu entre l'Empire et Israël. Ils se concentrèrent principalement en Galilée, — Tibériade, capitale de leur *royaume*.

Les Chrétiens, beaucoup moins habiles, sans traditions d'ailleurs, se divisaient plutôt. Dans beaucoup de villes, deux évêques siégeaient, l'un dirigeant les Chrétiens d'origine juive, l'autre les Chrétiens d'origine païenne. Les deux chrétientés d'Antioche, — celle de Pierre et celle de Paul, — continuées, montraient nettement la séparation. L'Égypte hellénique publiait ses livres, nombreux et recherchés, que l'on pouvait qualifier, au gré du lecteur, de chrétiens ou d'esséniens. Tranquille de ce côté, au point de vue intellectuel, Rome s'abandonnait volontiers à l'attrait des idées judéo-chrétiennes, morales.

En adoptant comme *écrivain sacré* le Juif Josèphe, que les talmudistes rejetaient, les sectateurs de Jésus semblaient témoigner leur tolérance. C'est pourquoi

l'empereur, après avoir frappé si cruellement les juifs de Jérusalem, pensa qu'il pouvait étendre sur eux, et sur les Chrétiens, sa magnanimité souveraine ; il ordonna que désormais nul ne souffrirait pour ses croyances, ni dans sa personne, ni dans ses biens.

On poursuivrait encore les Chrétiens convaincus d'illégalité flagrante, mais on ne baserait plus leur condamnation sur des *pétitions* ou des *cris tumultueux*. Une réaction païenne -temples mieux fréquentés, culte plus actif, grand *commerce de victimes pour les sacrifices*, etc., — donnait raison au libéralisme confiant d'Adrien.

Cette tolérance de l'empereur n'était due qu'à l'épanouissement final de son scepticisme. Sans aucune religion, sans aucune espèce de philosophie, *fabriquant des oracles et se faisant initier à toutes les bizarreries*, Adrien jouissait de son dilettantisme de patricien ; il peignait, sculptait, écrivait, faisait bâtir, lisait Épictète *pour savoir*, et se moquait de tout, et de tous, sauf de lui. *Supporte et abstiens-toi*, avait dit Épictète : disciple corrigeant la leçon du maître choisi, Adrien ne supportait aucune contrariété, ne vivait que d'action, plaisantant. Ce fut un Néron dont les goûts et l'omnipotence s'arrêtaient — sur la voie de la folie — juste au moment où le ridicule l'attendait, le guettant. Il est vrai que nul n'osait discuter longtemps avec l'impérial contradicteur, malgré l'encouragement sincère de ses curiosités. On racontait qu'il avait fait mettre à mort le constructeur du pont de Trajan, Apollodore de Damas, coupable d'avoir trop librement critiqué les *talents de statuaire* de l'empereur artiste.

La bonne administration du prince fit qu'on accepta ses mœurs. On adora son favori, qu'il avait décrété dieu, — Antinoüs ; — on respecta ses jalousies d'auteur, on évita de provoquer ses colères, on applaudit à ses caprices, à ses plaisanteries, jusqu'à ses *jeux de mots*. Il y avait encore assez de souvenirs vibrants de la tyrannie détestable des tribuns *sacrés*, pour qu'on *préférât* l'inviolabilité toujours majestueuse et souvent amusante d'Adrien. Sa puissance impériale, sans limite, n'était-elle pas, d'ailleurs, comme l'œuvre même du peuplé romain, sa propre volonté en exercice ? Déjà au temps de Claude, les statuaires représentaient les dieux soumis au souverain ; des inscriptions qualifiaient Adrien de *sauveur*. Des complots contre la vie du monarque, au début de son règne, déjoués, avaient consolidé son pouvoir ; de nouvelles conspirations, graves, assombrèrent ses derniers jours, alors qu'il adopta Cælius Verus, puis Titus Antoninus.

La cynique dépravation d'Adrien concordait trop avec la décomposition sociale de Rome pour qu'on s'en scandalisât. Ses actes n'étaient pas plus extraordinaires que ceux du peuple. Le goût des cruautés violentes, qu'entretenait le spectacle *national* des combats de gladiateurs et de bêtes féroces, — avec ce cri devenu banal au théâtre : *les Chrétiens aux lions !* — faisaient considérer comme simples, comme normales, les excentricités d'Adrien. Et d'autre part, l'*esprit de controverse*, que le caractère de l'empereur avait favorisé, — d'où naîtra la littérature apologétique, — troublait la notion du juste dans l'appréciation des faits outrageants qui constituaient la vie du souverain et la vie des sujets. Les amours infâmes d'Adrien et d'Antinoüs servirent de thème à des apologies chrétiennes ! car, maintenant, par des *écrits*, à la manière hellénique, les auteurs chrétiens — les Pères — plaidaient auprès de l'empereur, *négočiaient* avec lui. Quadratus, disciple des Apôtres, remit à Adrien la première apologie du Christianisme ; un philosophe d'Athènes, converti, Aristide, fit également

parvenir à l'empereur un *écrit pour les Chrétiens*. C'est l'origine de la littérature chrétienne polémique.

L'*Écriture nouvelle* naissait au bon moment : la littéraire romaine proprement dite n'était plus qu'une rhétorique creuse, vide, qu'un reste de philosophie pratique soutenait encore, à peine, bien peu. L'exemple d'Alexandrie avait intronisé à Rome le *principe* de la protection de l'État, si destructive des individualités. La médiocrité s'étalait donc, protégée, invulnérable ; aucun goût, aucun discernement ; et de toutes les provinces arrivaient des auteurs qui apportaient chacun un élément nouveau, disparate, à la confusion généralisée.

Ce furent Martial et Stace, ces chroniqueurs scandaleux *regrettant Néron*, qui prêchèrent le respect de l'autorité et la pureté des mœurs ! L'Espagnol Martial, adulateur éhonté, servile, vénal, obscène, laissa quinze cents épigrammes très travaillées, quelques-unes vraiment finies, mais dont la concision et la clarté, laborieuses, ne dissimulent pas la barbarie native. Stace, de Naples, étonnant improvisateur, imitateur des Grecs d'abord, de Virgile ensuite, maladroit en ses compositions, mais ouvrier excellent, ornait ses puérités et intéressait par l'emploi des mots et la hardiesse d'ex-pressions inattendues.

Et voici, comme à la suite, en cohorte désordonnée, l'insipide Saléius Bassus, — *le mince Saléius*, écrit Juvénal ; — Terentianus Maurus, très habile, certainement poète, qui mit en vers les règles de la métrique ; Columelle, qui aurait voulu compléter les Géorgiques ? Silus Italicus, le consul, que l'on comparait à Virgile ! à Homère ! et dont cette énorme flagornerie écrasa le mérite, — car il eut au moins de l'enthousiasme et sut tracer un beau portrait d'Annibal ; — et Pompilius Secundus, Curiatus Maternus, qui écrivirent des tragédies ; et Virginius Romanus, qui *lisait* ses comédies ; l'élégiaque Passienus Paulus, le Gaulois Sentius Augurinus, *qui réussissait dans les hendécasyllabes* ; Regulus, dont on vantait la richesse et la méchanceté...

En supprimant l'art oratoire, Auguste avait obstrué la dernière source des forcés littéraires ; les susceptibilités de ses successeurs, diverses mais également déplorables, — personnelles ou politiques, par jalousie d'auteur ou par inquiétude gouvernementale, — contraignaient aux dissimulations, aux flatteries, aux mensonges. Ou bien les auteurs se contentaient d'imiter la littérature hellénique, toute de forme, sans idées : *Nous accueillons avec des rires et des baisers*, écrit Quintilien, *des enfantillages qu'on ne devrait même pas passer à des bouffons alexandrins*.

Quintilien, qui vint d'Espagne, que Galba *avait remarqué*, est le plus parfait exemple, sans doute, de l'influence avilissante que Rome exerçait sur les écrivains. D'une honnêteté blanche, d'une dextérité d'observation incomparable, très fine et très pénétrante, assez instruit et suffisamment doué pour imposer sa maîtrise, exciter aux actions salutaires, aux résistances finalement victorieuses, Quintilien s'abaissa, avec Martial et Stace, aux adulations dont on caressait Domitien, *sauveur des dieux, restaurateur des mœurs* ?... Il racheta ses faiblesses en écrivant, au temps même de Domitien, pendant *les plus mauvais jours de Rome*, son *Institution oratoire*, qui est un chef-d'œuvre.

Ce *bon livre* d'un rhéteur de talent, ingénieux et maître de soi, n'est qu'un recueil, évidemment, de formules et de préceptes empruntés, notamment à Aristote alors inconnu, et à Cicéron déjà oublié ; mais l'art d'une compilation fructueuse y est merveilleux et la probité des leçons y éclate avec une puissance qui n'a d'égale que l'habile subtilité du tour de main. Une délicate bonhomie, un

choix savant d'anecdotes, de judicieuses digressions, obligent pour ainsi dire à écouter jusqu'au bout le professeur. Le style, bien de l'époque, défectueux, sursautant, *demi classique*, mais approprié à la difficulté de l'intention, donne de l'ampleur au superficiel et de la légèreté au trop profond. Quintilien, — et avec quelle adresse ! — ne sachant pas absolument tout ce qu'il enseigne, utilise admirablement son ignorance en appui de conclusions loyalement amenées. De *sages préceptes*, nombreux, simples, frappants, décisifs, surgirent de cette œuvre de décadence ; son auteur modifia certainement le goût de ses contemporains et mérita le titre de *pédagogue illustre*, mais son exemple ne servit ni à relever les esprits, ni à ennoblir les sentiments.

Aristocrate volontaire, courtisan de la monarchie, Quintilien se déclara l'ennemi des républicains et des Juifs. Il laissa Rome en proie à son mal d'égoïsme et de cruauté, décidément incurable, ne lui apportant ni une consolation ni une règle de conduite ; et ses *pages* sur le Devoir, magnifiques, ne demeurèrent, en réalité, que comme un bel exercice de style : il n'émut pas. Rome conserva sa préférence à cette littérature efféminée, pleine *d'afféterie* et de *petits moyens*, qu'on employait *pour plaire*, dit Quintilien lui-même, *à une multitude ignorante*.

Tacite ne réussit pas davantage à détruire cette *mode* déliquescence de petits écrits et de petites pensées. L'*incomparable historien*, le *spectre des tyrans*, ne parvint pas plus à faire de l'Histoire autre chose que de l'éloquence, qu'il n'évita une seule tyrannie aux Romains. La gravité majestueuse de son écriture en fit le continuateur de Cicéron, dont il réédita des passages — en avouant d'autres emprunts d'ailleurs, — et il crut devoir justifier par la nécessité de satisfaire au goût de ses contemporains, la redondance solennelle, le riche clinquant de son style : *Pensez-vous que nos temples aujourd'hui soient moins solides, parce qu'au lieu d'être construits simplement avec un assemblage informe de briques et de ciment, l'or et le marbre y resplendent ?*

En effet, Tacite s'appliqua à faire reluire — le peut-on dire ? — les idées ternies de ses devanciers, mais l'*éclat miroitant* de ce travail n'en couvrit pas les fautes, les erreurs. Le *plus grand peintre de l'antiquité* — à accepter l'opinion de Racine — sacrifia l'exactitude au pittoresque, la vérité simple à la recherche de l'impression, et la série des faits qu'il énuméra, mélangés de sentences banales et de harangues travaillées, finit en somme par justifier presque cette tyrannie qu'il prétendait abattre ou avilir. En se complaisant aux tableaux des lâchetés romaines, il démontra plutôt la nécessité des empereurs absolus ; en étalant avec une précision trop descriptive les vices de Rome, il en propagea la contagion. Et lorsqu'il rencontre les Chrétiens, il ne sait qu'affecter de les ignorer, ayant contre eux tous les préjugés de son temps. Tacite ne voit partout que le mal, et il écrit ce qu'il voit, comme il le veut voir, grossissant les méchancetés, accentuant ses légitimes accusations de calomnies trop faciles, évidentes, jetant à profusion un coloris faux, criard, aveuglant, sur son dessin d'abord net, mais bientôt disparu sous la couche épaisse des enluminures.

Ce plébéien venu de l'Ombrie s'était donné l'allure d'un aristocrate farouche et vertueux. Sa haine pour Domitien lui dicta de belles pages ; mais il sut se contenir, écrire prudemment, lorsqu'il dut conclure sur l'Aine. Cette même habileté se retrouve en son *Dialogue des Orateurs*, où il sait si bien dire, au bon moment, qu'il n'y exprime pas son opinion. Il est vrai que les traits d'esprit relevés dans cette œuvre n'ont pas permis de l'attribuer définitivement à Tacite.

Dénué de sens critique, disposant d'une étonnante énergie de diction, précis, nerveux, oppressé plutôt qu'ému, Tacite ne voit que Rome dans tout l'univers, et

dans Rome — pour les écrire, — seulement les tragédies qui se jouaient au palais impérial. Souvent obscures et inexactes, ses *Histoires* et ses *Annales* sont comme l'œuvre d'un Plutarque malveillant, envieux, méprisant au fond cette Rome dont il croit servir la gloire : *Rubrius Fabatus*, écrit-il, *sans espoir du côté des Romains, s'était mis en route pour aller chercher de l'humanité chez les Perses*. Il diminue volontairement Civilis en rédigeant, pour l'en accabler, un discours détestable ; il affecte de dédaigner les juifs et les Chrétiens ; il raille Jésus sottement caricaturé.

S'il veut décrire les *Mœurs des Germains*, comme Horace avait fait des *Gètes sauvages*, c'est-à-dire avec l'intention d'offrir à ses concitoyens le spectacle de Barbares mieux civilisés, il transporte des idées gréco-romaines en Germanie — où il ne semble pas avoir séjourné, — et il rédige finalement un conte à la fois satirique et utopique, très sentimental. On y rencontre cependant — car Tacite se renseignait, s'approvisionnait, comme jadis Hérodote, — des traits qu'un impartial critique doit tenir pour exacts.

Après avoir lu Tacite, on a cette tristesse, qu'un si grand esprit se soit condamné à fausser les dons admirables que la nature lui avait départis, et qu'il ait dépensé si largement, sans utilité sérieuse, un si beau talent d'écrivain.

C'était le mal de l'époque, évidemment incurable, puisqu'un Ptolémée lui-même, — l'astronome et le géographe, — ce savant si laborieux, réédita tranquillement des inexactitudes.

Pline le jeune, élève de Quintilien, — ce qui serait une gloire suffisante pour le maître, — si lourdement prétentieux et si froidement flagorneur en son panégyrique de Trajan, nous apparaît, tel qu'il fut, élégant et spirituel, bien qu'encore affecté, en son œuvre épistolaire, tout à fait historique celle-ci, et peut-être écrite pour la postérité. Orateur ardent, poète apprécié, — ses poésies sont perdues, — l'élève de Quintilien a la foi : il croit réaliser le vœu de son maître, restaurer les Lettres romaines. Malgré l'imprévu de formes nouvelles, cherchées, bizarres, de néologismes singuliers, l'éloquence de Pline le jeune, naturelle, fit le succès de son panégyrique — on le mit au-dessus de Cicéron et de Démosthène ; — ce fut là son *œuvre* choyée, reprise, refaite, et elle ne nous laisserait pourtant de son auteur, si nous n'avions qu'elle, l'idée fautive d'un hypocrite officiel. Du tout, Pline le Jeune était convaincu de la nécessité d'un despote ; Trajan — après Domitien — lui était un monarque idéal, un don des dieux : *Quand on aurait pu douter jusqu'à ce jour, écrit-il, si c'est le hasard ou le ciel qui donne des chefs à la terre, il n'en serait pas moins évident que le nôtre fut établi dans le haut rang par une main divine*.

De cette affirmation du droit divin découlait nécessairement tout le reste ; mais à lire de près, de très près, ce monument de la flagornerie romaine, on voit se dégager, çà et là, l'influence du Christianisme imposant à l'auteur du panégyrique des innovations redoutables : Les prières d'une âme chaste et pure préférées par les dieux aux *hymnes ingénieusement composés* ; la voix du peuple — le *cri des citoyens* — interprète des *décrets du ciel*, et ce compliment à l'empereur, caractérisé, de style évangélique : *Vous vous montrez meilleur pour les autres que vous ne souhaitiez qu'un autre fût pour vous*. L'excuse de l'adulateur excessif serait que le sénat, assemblé pour entendre la lecture du panégyrique, écouta sans étonnement ce morceau d'éloquence où les flatteries démesurées, lancées comme des pierres de fronde, se succédaient pesamment, sans interruption. Il est remarquable que Pline le jeune, à cette occasion, créa

comme le modèle de cette série de pamphlets où l'écrivain, depuis lors, exalta l'empereur régnant en accablant les empereurs passés.

Les lettres de Pline le jeune, toutes intéressantes, quelques-unes de haute importance, font ressortir sa bienveillance intelligente et raisonnée pour les Chrétiens, qui lui étaient cependant une grave cause d'ennuis, contre lesquels il dut sévir, par obligation légale. La fausse modestie dont il se pare, en cette correspondance préméditée, n'est qu'une naïveté bien vite corrigée d'un aveu sincère. Il croit qu'il succède à Cicéron, et il le dit : *Vous me voyez marcher avec joie dans la carrière des honneurs sur les traces d'un homme que je voudrais suivre dans celle des sciences... Et plutôt au ciel qu'après être parvenu beaucoup plus jeune que lui au consulat, je pusse...*

D'une honnêteté ferme, et qui aimait à se montrer, d'une vanité généreuse, optimiste, Pline se préoccupait du jugement public : *Le concours et le nombre, écrit-il, forment je ne sais quel avis universel... et le goût, qui peut être médiocre en chacun en particulier, se trouve exquis dans tout le monde ensemble.* Ouvertement fier de l'amitié de Tacite, peu religieux, indulgent jusqu'à la neutralité morale parfois, doux aux affranchis et aux esclaves, d'une philosophie sommaire, faite surtout de prudence et de bon sens, si quelques écarts de sa vanité native, de son outrecuidance avouée, le conduisent au ridicule, ce ridicule s'épure de franchise, s'ennoblit de bravoure ; s'il étale complaisamment sa vertu, du moins peut-on dire qu'il fut sincèrement vertueux. Il reste de lui cette définition : *Le plus honnête homme, le plus parfait, selon moi, c'est celui qui pardonne avec autant de bonté que si chaque jour il tombait dans quelques fautes, et qui les évite avec autant de soin que s'il ne pardonnait à personne.*

A Pline le Jeune Rome préférait Juvénal, la satire italienne, — *tout à fait nôtre*, dira Quintilien, — mieux comprise, avec moins d'effort, que les humanités des écrivains penseurs. Apparu sous Domitien, le fougueux satirique des Abruzzes se tut un instant, pour écrire encore lorsque Trajan régna, se taire de nouveau, et de nouveau écrire, après un silence de quarante années, sous Adrien. Il revint avec les plus virulentes de ses œuvres. Adrien l'expulsa par relégation et Juvénal mourut *de douleur*, dit-on.

Sans qu'il soit possible d'atteindre au vrai de toutes les intentions du satirique, son énergie, sa véhémence, son réalisme insolent et sa chaude brutalité entraînent le lecteur, qui ne se lasse ni de ses déclamations extravagantes ni de ses impatientantes obscurités. Il fut un peu, en ceci, le Tacite de la satire, son imagination lui dictant sans doute plus de traits, pour ses tableaux d'un dessin si cru, que la notation de faits observés. Il est curieux que ce *vengeur* impitoyable se soit attaqué surtout aux morts. Très poète, ses invectives ont du lyrisme, mais ses apostrophes sont amenées selon les lois rigides d'un calcul ; on sent, à le lire avec soin, qu'il se possède complètement malgré l'apparente impétuosité de sa passion, qu'il a chiffré d'avance sa marche, pour arriver sûrement au but qu'il s'est assigné ; de là ce peu de flamme communiquée au lecteur.

Qu'il montre Messaline se *vendant aux portefaix de Rome* ou qu'il brise la statue de Séjan, cette insulte et cette violence ne provoquent ni l'horreur ni l'indignation ; la littérature du satirique seule intéresse, l'unique sentiment qu'on éprouve est celui d'une admiration pour l'écrivain. Ce réformateur audacieux, ce *terrible et fier Romain*, n'est qu'un pusillanime dont le rêve ne se formule pas et qui refuse son conseil. Il dit : *Nous subissons les maux d'une longue paix ; plus formidable que le glaive, la luxure a fondu sur nous et venge l'univers asservi ;* puis, aussitôt, il se résigne : *Crois-moi, laisse aux dieux le soin d'apprécier ce qui*

nous convient, ce qui nous peut être utile. Nous demandons ce qui plaît, ils donneront ce qu'il faut... Et, comme Horace, s'écartant du devoir : *Vis ami du hoyau... C'est quelque chose, en quelque lieu, en quelque coin que ce soit, de s'être fait le possesseur ne fût-ce que d'un lézard.* Rome peut disparaître, puisque la satire dont Rome était le sujet est écrite.

CHAPITRE III

Infatuation romaine. - Historiens : Quinte-Curce, Suétone, Florus, Velleius Paterculus, etc. - Marseille et les sophistes. - Langues grecque et latine. - Littérature syrienne. - Littérature hellénique : Plutarque, Dion, Chrysostome, Appien. - Auteurs africains : Carthage. - Le nouveau latin et la littérature chrétienne. - Architecture. - Statuaire et sculpture. - Colonne Trajane. - Peinture. - Dernier effort artistique. - Mort d'Adrien (138).

MARC-ANTOINE, au dire de Florus, voulant conquérir la Crète, sûr de la victoire, avait emporté *plus de chaînes que d'armes*, — ainsi la Rome des Empereurs, certaine de sa force, escomptait toutes les richesses du monde connu, avec la conviction qu'il lui suffirait de les désirer pour les obtenir. Les *ruisseaux d'airain, d'or et d'argent* qui *coulaient vers le Tibre* depuis le pillage de Corinthe, semblaient inépuisables. Les Romains avaient décidément surpassé toutes les gloires des Grecs : *Qu'Athènes ne soit pas si fière ! nous avons vaincu Xerxès dans Antiochus ; dans Amitius, égalé Thémistocle ; dans Éphèse, balancé Salamine*. L'Empire, c'était *le genre humain*, tout entier.

Cette folle infatuation inspirait aux historiens leurs récits mensongers, légendaires, fabuleux jusqu'à l'absurde. Dion Cassius et Salluste affirmeront que Catilina préludait à ses batailles par un repas d'anthropophage ; Suétone fera jouer à Néron, dans le cirque, devant la populace, un rôle abominablement honteux, impossible. Les imaginations des Grecs, imitées, parodiées, devinrent, sous le style des auteurs romains, des monstruosité stupides, tenues pour vraies, applaudies. Quinte-Curce écrivit en pur roman son *Histoire* des exploits d'Alexandre, et cette rhétorique boursouflée, banale, nulle, fut classée, après réflexion et jugement, entre les œuvres de Tite-Live et de Salluste !

Suétone, non sans art, initié auprès d'Adrien aux familiarités impériales, sans pudeur par conséquent, et pourtant respectueux des devoirs littéraires, de la dignité de l'écrivain, érudit et minutieux, dispose en chapelet de biographies — *Vies des douze Césars* — un ramassis d'anecdotes quelconques. Florus, l'emphatique déclamateur, plus littérateur qu'annaliste, et le sachant, hautement dédaigneux de la chronologie, écrit un abrégé de Tite-Live, — *Histoire romaine*, — dont la majesté redondante servira de modèle aux historiens superficiels. Velleius Paterculus, courtisan d'Auguste, de Livie, de Tibère et de Séjan, amoureux de la grandeur romaine, pourrait-on dire, abrégiateur correct de Florus, bon écrivain, auteur soldat, un peu rude mais élégant, et susceptible de généralisations, eût été peut-être historien de premier ordre, si les Romains de son époque avaient été capables de comprendre l'Histoire. Il laissa un beau portrait de Jules César, osa dire qu'Homère n'avait pas encore eu d'imitateurs, et se tira, non sans esprit, de la difficulté que lui imposait l'usage d'admirer tous les auteurs du *siècle d'Auguste* : — *Ils sont en si grand nombre*, écrivit-il, *que ce serait folie de les compter !* — Et quant à ses contemporains : *Il est difficile de les apprécier par cela même qu'on les admire*. Ces quelques traits révèlent assez le cas qu'il faut faire des historiens de ce temps.

Valère Maxime, moraliste dont l'hypocrisie elle-même est intéressante, compilateur de *détails*, sans critique, rédige péniblement ses *Faits et dits mémorables*. Justin, exploitant, comme une carrière de matériaux, l'œuvre de

Troque-Pompée, édifie sans méthode et sans chronologie une sorte de monument, qu'il s'approprie toutefois par la caractéristique personnelle d'un style clair et simple, les agréables effets d'une éloquence naturelle ; mais encore, et toujours, de l'histoire approximative, littéraire, pamphlet ou panégyrique suivant l'opportunité de l'heure. — Julius Obsequens, avec son livre des *Prodiges*, recueil de faits empruntés ; Brutidius Niger, qui discourut sur la mort de Cicéron ; Caius Belbillus, qui écrivit sur l'Égypte ; Thraséa Pétus, qui donna la Vie et la Mort de Caton d'Utique. Il faut encore citer Tibère et Claude pour leurs *Mémoires* et l'*Histoire de Rome* en douze livres ; Arulénas Rusticus et Hérennius Senecion, qui furent mis à mort sous Domitien pour avoir *célébré* Thraséas et Helvétius... incidents qui expliquent, sans doute, à la fois, la prudente fantaisie, ou l'artistique dissimulation, ou l'impudence affirmative des annalistes contemporains des Empereurs.

L'influence directe de Marseille, en cette manifestation de littérature historique hellénisée, se voit aux leçons de L. Plotius Cyniphon, qui fut professeur dans la maison de Jules César, et dont Cicéron regrette de n'être point le disciple. Les sophistes grecs retrouvaient de la faveur ; actifs, toujours prêts, aptes aux conseils de toute sorte comme aux dissertations de toute espèce, ils s'imposaient, par leur ingénieuse activité et leur complaisance encyclopédique, à l'admiration des Romains, étonnés d'abord, captivés, séduits, puis émerveillés. C'est ainsi que Plutarque fut chargé de l'éducation d'Adrien, que Dion Chrysostome fut sérieusement consulté par Vespasien et fit un Empereur, Nerva.

L'antériorité, sinon la supériorité de la langue grecque sur la langue latine, indéniable, faisait déjà l'importance du professeur hellène. Il était reconnu, désormais, qu'on devait lire Homère avant Virgile, et c'était une révolution. Avec Galien, Ptolémée, Appien et Arrien, Dion Cassius et Hérodien, Pausanias, Plutarque, Diogène Laërte, Athénée, Lucien et Babrias, la littérature romaine cessait d'être latine. Rome prenait la succession d'Alexandrie, *muette maintenant*, qui ne croyait plus à rien, confondait, en ses sarcasmes, ou ses plaisanteries, parfois macabres, les tragiques et les acteurs, les philosophes et les histrions. Depuis Auguste, on débarquait à Rome, continuellement, avec les produits de l'Égypte, des cargaisons d'idées helléniques ; le vide littéraire se faisait donc à Alexandrie au profit des Romains. La Syrie avec Antioche, un instant pupille préférée des Grecs d'Égypte, avait dilapidé sans aucun profit les dons volontiers offerts.

Cependant en Syrie, vers le II^e siècle, des cloîtrés maronites recueillirent les *livres des monastères grecs*, délaissés, et ils les emportèrent en Mésopotamie, à Édesse, où s'épanouit dès lors une littérature spéciale. Les Syriens avaient notamment traduit Aristote et Plutarque, le *roman d'Alexandre*, Ésope et Ménandre, pour leur amusement. La vie des Antiochéniens, frivole et luxueuse, ne comportait guère d'autre genre de lecture, et les Syriens, en général, adoptaient le goût d'Antioche, inutile. Le *persiflage piquant et drôle* de Lucien de Commagène, si dédaigneux de la vérité, fut le type de la littérature syrienne. Antioche, qui se moquait de tout effrontément, et qui célébrait ou plaisantait, sur le même mode, les comédiens et les Empereurs, ne se préoccupait jamais des conséquences possibles de ses railleries ; le peuple tournait en dérision ces conséquences mêmes. Adrien, pour se venger des Antiochéniens, qui l'avaient bafoué, leur retira le droit de *battre monnaie*, ce qui était un châtement ; Antioche en rit pendant une journée.

Marc-Aurèle fera fermer le théâtre, Sévère découronnera la cité de son titre de capitale ; Antioche rira simplement, de ces *pénitences imposées*. Mais Antioche, l'*insoumise*, déchet, et bientôt n'exerça pas plus d'influence qu'Alexandrie, si profondément tombée.

La corruption romaine, détournée de l'*égout syrien* d'Antioche par sa crainte des plaisanteries humiliantes, s'approvisionnait encore toutefois, subrepticement, à cette source boueuse ; mais elle s'adressait de préférence aux Grecs. Plutarque, lu et propagé comme *conteur aimable*, eut le mérite, le courage, de conserver en ses parallèles une égalité de valeur entre les Grecs et les Romains. Un touchant patriotisme l'exonérant des basses flatteries, il put essayer de corriger, par des exemples d'action, les maîtres qui auraient sans doute désiré d'autres leçons. En un style traînant, sans charme, mais aussi sans pédantisme, Plutarque prodigua son érudition, nombreuse et mesquine, sans compter, parla de l'Immortalité de l'âme, du Dieu moral, de la Providence et de la Justice divine, en termes honnêtes, sans froisser aucune susceptibilité, son éclectisme étroit l'empêchant de s'engager, de s'élever, d'inquiéter en conséquence. Ce brave homme aura plus tard un traducteur digne de lui : Amyot.

A côté du bon, de l'excellent Plutarque, l'éloquence sophistiquée de Dion Chrysostome — qui conseilla nettement à Vespasien de rétablir la République, — eût été capable, qui sait ? de réagir contre l'inertie romaine, de rendre son lustre à la politique populaire, s'il n'avait été impliqué dans une conspiration sous Domitien et exilé chez les Gètes. Très éloquent — *Bouche d'or*, — instruit et vaillant, recherché parfois en son style, communiquant l'émotion, nourri de Xénophon et de Démosthène, Dion eût voulu spiritualiser et moraliser le paganisme. Il n'eut ni le temps nécessaire, ni l'occasion favorable au prêche d'une telle idée, et le Christianisme évita ainsi, sans avoir rien fait pour cela, un adversaire redoutable. La littérature grecque, finalement, tomba en Aprien d'Alexandrie, avocat et jurisconsulte, qui écrivit en 24 livres une *Histoire romaine* franchement inexacte, appuyée de harangues lourdes, où les accumulations de faits, souvent curieux, retiennent cependant l'intérêt du lecteur. La *manufacture de chroniques* qu'avait été l'Histoire chez les Romains, ne fonctionnait plus ; les Grecs eux-mêmes perdaient le maniement de cette machine qui avait fourni, frappés à la même marque, tant de panégyriques et de pamphlets.

L'intervention des auteurs africains augmenta la confusion, ajouta au discrédit de la littérature romaine, en accentuant ses défauts. Carthage — cette perpétuelle ennemie de Rome, — tâchait de dominer, de vaincre intellectuellement sa rivale, en lui imposant sa supériorité d'instruction : Dans ses écoles, multipliées, où l'on enseignait à la fois le grec et le latin, un très grand zèle et beaucoup de talents se révélaient. Les Africains, nourris d'auteurs classiques, mais incapables de modifier le ton, l'accent de leur premier langage, et ne trouvant pas, d'autre part, dans la langue romaine tous les mots dont ils avaient besoin pour exprimer leurs pensées originales, singulières, forgèrent des mots nouveaux qu'ils sertirent en des phrases d'un tour particulier. Le peuple, pris d'un goût soudain et persistant pour la littérature de *langue romaine*, y collabora par l'apport d'une quantité de locutions énergiques. C'étaient surtout les Carthaginois de race phénicienne qui se montraient en ceci les plus ardents et les plus tenaces ; ils allaient jusqu'à latiniser leurs noms, à exiger qu'on les inscrivît *en latin* sur leurs tombes.

Le punique était encore usité à Carthage, mais déchu, tombé en une sorte de patois. Le libyque avait survécu, quoique relégué en des coins peuplés — saint

Augustin le qualifie de jargon, prouvant ainsi son existence, — et concourait à la formation du latin d'Afrique. Ce latin préparait la langue universelle, *catholique* ; les traducteurs des Saintes Écritures seront principalement des Africains. La littérature chrétienne subit donc, là, dès sa genèse, la double influence d'un latin spécial, plébéien, et d'une phraséologie d'école, bizarre, étrange, harmonique au pays rude où elle se développa, aux hommes qui la parlèrent et l'écrivirent. L'Afrique, cette *nourrice des avocats*, au dire de Juvénal, prit l'Église du Christ sur son giron et lui enseigna le latin de Carthage. Carthage, on le voit, menaçait Rome en sa maîtrise intellectuelle. Rome, d'ailleurs, se laissait supplanter en toutes choses.

Après Adrien — au temps d'Adrien, pour mieux dire, — toute poésie ayant disparu, l'histoire n'offrant que de sots pamphlets ou d'écœurantes biographies louangeuses, les artistes terminaient, par un amoncellement extraordinaire de monuments disparates, le cycle d'une architecture devenue industrielle, méthodique, administrative surtout. Des villes improvisées, monumentales, bâties par les *fournisseurs de l'armée* et les légionnaires, devaient traduire, aux yeux des Africains, l'idée de la puissance, de la *force* et de *l'intelligence* romaines. Il en fut de même en Palestine et en Syrie, où l'on expédiait des *chargements* de colonnes et de chapiteaux, de revêtements et de sculptures, dont la *mise en place* s'exécutait militairement, en une symétrie conventionnelle. Cette architecture commandée ne procurait guère aux spectateurs qu'un sentiment de stupéfaction pénible, une sensation continuée d'uniformité profondément ennuyeuse.

Entre l'architecture romano-syrienne, dont les cintres et les coupoles tendaient à rompre la tristesse des lignes, et l'amoindrissement gracieux, joyeusement ornementé, des constructions gréco-romaines de Pompéi, — où la sauvagerie étrusque, visible, se corrigeait du modèle calme de Paestum, — Rome demeura comme pétrifiée dans son premier vœu d'écrasante ostentation. Ni l'or, ni l'ivoire, ni les *poutres de l'Hymette*, ni les *colonnes taillées au fond de l'Afrique*, dont parle Horace, n'excitèrent un seul architecte — pas même le *divin Aristenète*, qui édifia le temple d'Adrien à Cyzique, — à s'affranchir de la règle normale d'imitation, et rien n'arrêta, en sa pente rapide, la déchéance du premier des arts, de l'architecture.

Vespasien avait eu l'exacte impression de ce que *la grandeur de Rome exigeait*, en décidant l'énorme construction du Colisée. Titus, avec ses thermes et son idée de réédification générale des monuments détruits — Champ de Mars, temple d'Isis et de Sérapis, Capitole, — adopta le plan de Vespasien, que Domitien réalisa avec magnificence, élevant le temple de Jupiter Custos, donnant aux Romains un forum, un stade, une naumachie, le premier Odéon. De Nerva à Commode, le mouvement ne s'interrompit presque pas. Trajan bâtit son forum, élargit le Grand Cirque, construisit la basilique Ulpia et édifia la Colonne Trajane, ce cahier de bronze, roulé, couvert d'images qui sont une écriture d'histoire, jeta sur le Danube un pont très audacieux et distribua largement aux provinces, en généreuses gratifications, de riches architectures.

Adrien surenchérisant, mais sans rien innover, imitant et copiant, imagina son mausolée cylindrique, gigantesque ; offrit un temple de Jupiter aux Athéniens, un temple d'Apollon aux Mégariens, un temple d'Antinoüs aux Mantinéens, et compléta enfin cette collection monumentale de Tibur, indescriptible en son désordre somptueux. Et de tous ces efforts multipliés, persévérants, tenaces, il ne reste que le témoignage d'un labeur considérable, surhumain, gâté de

minuties enfantines ou d'écrasantes superfétations. Aucun artiste, nulle part, ne corrigea un seul des défauts qui éclatèrent aux yeux dès les origines de ce qu'il faut bien appeler l'architecture romaine. L'unique création fut cet ordre **composite** où le plus parfait mauvais goût se complut, en y insistant, à unir la pureté de l'ordre ionique à l'emphase de l'ordre corinthien, reliés par la volute massive, illogique, insolente.

S'approvisionnement de statues en Grèce, — comme de céréales en Égypte, — Rome finit par appeler aux bords du Tibre les ouvriers qui *savaient sculpter*. Il y eut toutefois dans cette manie d'accaparement une intéressante intention de sculpture pensée : Sans atteindre à la précision ethnographique de la frise de Suse, des pages documentaires de la Thèbes d'Égypte, la Colonne Trajane raconta la conquête de la Dacie en un style digne des sculpteurs de Pergame. La Guerre des dieux et des géants peut être rapprochée de la Victoire Trajane ; le réalisme assyrien, trop vrai, affiné en Perse, anobli en Égypte et touché de littérature en Asie Mineure, s'étala en pleine Rome non sans un beau mérite de large sincérité. Trajan, de très haute taille, — de la taille d'un dieu, traditionnelle depuis les représentations tragiques, — permit au praticien d'honorer les vaincus en leur accordant des attitudes martiales, de mâles résolutions. Malheureusement, la plastique alexandrine qui sévissait mit de la confusion et de la grossièreté dans ce monument unique de la sculpture dite romaine.

La Colonne Trajane fut en effet une exception. Des statues ou *portraits* du temps de Jules César, coloriés, au Laocoon puéril et grimaçant des bains de Titus, la statuaire romaine abusa du genre hellénique. L'allégorie outrée, anecdotique, dont s'illustrèrent les panses de vases grecs, étrusques, à son tour vint troubler, dévoyer le praticien. Le *petit Éros* au pied levé du Parthénon, que Phidias avait emprunté sans doute à Polygnote, démontrait de nouveau l'influence néfaste qu'exerça le peintre sur le sculpteur. Lucien chantera la Vénus de Myrina menaçant d'un coup de sandale l'Amour agenouillé, comme pour indiquer le sens littéraire du goût sculptural, cette preuve de décadence dont le groupe multiplié de l'Amour et Psyché est le témoin.

Cependant, en Afrique, le monde néo-punique et latin, imbu de phénicisme et d'hellénisme, interprétait les mythologies, allant jusqu'à l'histoire d'Orphée déroulée en bas-reliefs, et en Égypte les Alexandrins tordaient le pittoresque naturalisme en un maniérisme de décor, outrageant. On avait totalement perdu la notion du simple ; la main de l'artiste, incertaine, tourmentait la matière pour lui arracher brutalement un fait, souvent imprévu : *Vous commencez une amphore*, disait Horace déjà, *et d'où vient que de votre roue qui tourne il sort une tasse ? Faites donc que le sujet, quoi que vous inventiez, soit toujours un et simple*. Le statuaire s'appliquait, maintenant, à *finir les ongles*, à *boucler les cheveux* de la statue, à montrer les *cils relevés*, à reproduire tous les détails du regard. Bientôt, la valeur de l'œuvre dépendit de la matière employée. Florus admire la représentation du Rhin, du Rhône et de l'Océan qui, *sous la forme d'un captif en or*, avait figuré au triomphe de César en Gaule.

La Grèce de Périclès était morte, et le **faite asiatique** » répondait trop bien aux **instincts** de la Rome nouvelle, asiatisée, pour qu'une renaissance grecque se produisit. L'impression étrusque, indélébile, se montrait toujours, à Rome, dans les manifestations des religiosités et des industries ; les arts helléniques de la statuaire, de la sculpture et de la peinture subissaient à leur tour l'impression de la lourdeur romaine. Les rares essais d'art gracieux s'immobilisaient dans la gracilité fade, impuissante. Et tandis que l'art **industriel des statues**,

encouragé, fruste, concourait à l'ornementation des salles d'orgies, — par exemple, ces « lampadaires de nuit » dont parle Lucrèce avec indignation, — la peinture plutôt appréciée de ces rustres fut, étrange contraste, celle dont les éléments restaient polis comme un stuc, donnaient une écorce fine semblable au front des êtres.

Sans idéal, le peintre ne songeait qu'à dessiner un spectacle, à fixer une scène. Myron est préféré parce qu'il approche le mieux de la représentation exacte, matérielle, sèche des choses ; parce qu'il réussit à bien exprimer les formes du corps. Les couleurs intéressaient aussi ; le bariolage, qui plaisait, dont le goût, très vif, amena les peintres à augmenter le nombre des tons, — on n'en connaissait que quatre à l'origine, — exigea de la réflexion, de l'observation, un labeur. La difficulté *d'assortir la pourpre aux autres couleurs* conduisit aux recherches, puis aux discussions. Il y eut enfin deux écoles : le *faire brutal, aux teintes rembrunies et chargées*, grave, froid, et le *colorisme*, aux *effets lumineux*, aux *tons gais*. Ces divisions, au lieu d'émouvoir, de stimuler l'invention, troublaient des esprits habitués à l'obéissance, aux règles, aux ordres. *Où trouver une formule universelle et absolue ?* écrit Cicéron. Ces écoliers à peine émancipés, encore imitateurs au fond, prétendaient à la découverte d'une loi d'art, d'un décret, d'un dogme. La peinture, comme la statuaire, la sculpture et l'architecture, ne fut à Rome qu'un art d'emprunt. Plaute invoque seulement Apelle et Zeuxis, peintres grecs ; Quintilien, énumérant les sculpteurs et les peintres, ne cite pas un artiste romain. — *Rome n'avait pas besoin d'artistes, ses généraux suffisaient pour l'embellir*. — Une seule victoire n'avait elle pas jeté dans le butin 2.000 statues !

L'ornementation, art toscan, restait orientale : palmettes, rosaces, fleurs de lotus, griffons, lions veilleurs *funéraires*. Les fresques de Campanie et de Rome, notamment à Tibur, étaient presque égyptiennes : *La peinture*, dit Pétrone exactement, *ne fit pas meilleure fin que la poésie, depuis que la présomptueuse Égypte imagina pour un si grand art ses méthodes expéditives*. Cet art industrialisé, d'importation égyptienne, — couleur et dessin, — n'était pas sans valeur scientifique. La *formule* du bleu d'Alexandrie — sable, cuivre et carbonate de chaux, — et du bleu antique ou pompéien, se fixaient en lois, ainsi que les *lignes* des tableaux à la cire ou des fresques.

De la science et de l'habileté se rencontrent encore dans les œuvres du temps d'Adrien ; après, Rome, désillusionnée, s'aperçut que la multiplication des œuvres d'art, commandées et fabriquées, ne procurait pas, hors de l'ostentation, une jouissance durable.

Et Rome revint aux cochers, aux *héros du cirque et du théâtre*, aux Syriens amusants qu'Antioche lui expédiait en troupes de jongleurs, de bouffons, de musiciens, de *joueuses de triangle et de prostituées*. Toute rivalité qui n'était pas celle d'un luxe ruineux — riches costumes *de pourpre et de soie*, meubles extraordinaires, curiosités rares, bijoux, — n'éveillait plus d'émulation. Un incommensurable dégoût succédait aux vellétés fugitives d'un dernier effort artistique. L'auteur principal de cet effondrement, — car il avait atteint à la mortelle satiété, — l'empereur Adrien, meurt à Baïes (12 juillet 138), et la première pensée du sénat est de faire condamner solennellement sa mémoire.

CHAPITRE IV

DE 138 à 161. - Antonin empereur. - Le Droit et les jurisconsultes. - Paix profonde. - Administration et politique d'Antonin. - Persécution des Chrétiens. - Conflit social. - Christianisme judéo-hellénique. - Apologie de Justin. - Philosophie. - La langue grecque et la langue latine. - Contre les juifs et les Chrétiens. - Victoires des martyrs. - Antonin tolérant. - Chrétiens et philosophes. - Littérature : Fronton, Aulu-Gelle, Apulée.

DANS son proconsulat d'Asie et son administration d'une partie de l'Italie, Antonin avait su se faire apprécier ; empereur, il ne toucha pas aux rouages du gouvernement organisé et bénéficia des extravagances d'Adrien, en ce sens que les Romains surmenés, éprouvant toutes les lassitudes, ne désiraient qu'un long repos d'esprit. Ils dédaignaient la *gloire* et venaient, précisément, au point de vue social, de concevoir une idée du Droit qui leur promettait la garantie d'une quiétude. Des formules écrites, des *lois*, non point indiscutables mais acceptées, et qu'il était entendu que l'on considérerait comme au-dessus des contestations, marquaient ce qu'il était permis ou défendu de faire ; et cette réglementation, connue, fixée, paraissait offrir l'avantage d'une protection. De graves et mystérieux personnages — les jurisconsultes, — gardaient, ainsi que des lévites, le précieux recueil des lois.

Une paix, que l'on qualifia de *profonde*, — invention d'Adrien, — illustra le règne de son successeur. La réputation de vertu et de sage bonté d'Antonin se répandit ; de l'Hyrcanie, de la Bactriane, de l'Inde même, on l'interpellait pour terminer des querelles ; on le surnomma *Père du genre humain*. Il s'appliquait en effet à *modérer*, à ralentir, pour mieux dire, la marche fatale des destinées romaines, laissant les fonctionnaires à leurs charges le plus longtemps possible, procédant à d'intelligentes économies, créant des *lieux de refuge* pour les orphelins, confiant à l'impératrice Faustine, malgré les désordres de sa vie, — qu'il affectait d'ignorer, dont il essayait peut-être de racheter le scandale, — le soin de surveiller et de diriger même les œuvres charitables. Il s'assura la reconnaissance de certaines provinces en y installant des professeurs renommés, qu'il payait, et secourut de son trésor Narbonne, Rhodes, Antioche et Rome, frappées de fléaux. Il vivait simplement, accessible à tous, écoutant les réclamations, inaugurant une ère de félicité. Menacé de conspirations, Antonin risqua l'exemple d'une justice vengeresse n'atteignant que les chefs des complots.

Ne visant que la conservation de l'Empire qu'il avait reçu, Antonin chargea des lieutenants de réduire les Maures d'Afrique révoltés, — occupant l'Aurès ? — de faire sentir la force romaine aux Alains et aux Quades trop remuants sur le Danube ; de réprimer quelques audaces des Juifs ; de contenir les Bretons qui avaient tenté de renverser le mur d'Adrien, Les Arméniens et les Lazes acceptèrent les rois qu'il leur désigna. Des Barbares lui ayant envoyé des députés, avec une proposition d'alliance, il refusa de les recevoir, pour ne s'engager à rien. Il montra beaucoup trop, dès le début de son règne, l'intention d'une politique diminuée, beaucoup plus restreinte encore que ne l'avaient été celle d'Auguste et celle d'Adrien.

Antonin considérait l'Empire comme suffisant, voulant éviter toute guerre, ne prévoyant pas que l'inaction prolongée des camps détruirait l'armée, ne comprenant pas les exigences de l'histoire romaine. Pacifique jusqu'à la plus extrême exagération, drapant sa paresse foncière d'un humanitarisme paradoxal, — mais sans hypocrisie, — l'empereur donna ce double spectacle, bizarre, contradictoire, de restituer aux Parthes, avant de mourir, *le trône doré de Ctésiphon*, cette preuve à la fois symbolique et réelle de la domination romaine en Orient, et de faire apporter la *statue d'or de la Victoire* dans l'appartement de son fils adoptif, Marc-Aurèle. Il mourut (7 mars 161) en philosophe, pieusement, méritant les éloges qui affirmèrent *sa sainteté*, inconscient du ridicule qu'avait été, au monde, l'image singulière d'un Empereur romain plein de sagesse. Il laissait à son successeur un trésor de 300 millions.

Cependant, ce philosophe débonnaire, dupe des Grecs, — des Grecs modernes, — avait continué de persécuter les Chrétiens ; son règne, terminé par de la conciliation, s'était illustré de grands martyrs. L'élévation des jurisconsultes obligeait à l'exécution stricte des lois qu'ils avaient sanctionnées, et c'était *exécuter la loi* que traquer, prendre, torturer et condamner à mort les sectateurs de Jésus. Mais le Christianisme exerçait sur les jurisconsultes eux-mêmes une influence qui, progressivement, lentement, sûrement, humanisait leurs interprétations ; la *jurisprudence* s'adoucissait en même temps que le pouvoir des jurisconsultes augmentait, chacun d'eux se préoccupant de sa réputation. Auguste avait eu Atéius Capiton et Antistius Labéon, deux *génies* dont l'autorité s'était imposée ; Adrien, plus prudent, ne voulant pas avoir à sa droite de telles *célébrités*, ne donna *force de loi* — c'était une innovation révolutionnaire, — qu'aux délibérations des jurisconsultes appuyées d'un accord unanime. Antonin s'honora du concours des Vindius Varus, Servius Valens, Marcellus et Mœcianus.

Le conflit social entre Rome et les Chrétiens, aigu, se résolvait légalement, donc cruellement. Rome en était encore — famille, propriété, religion, — au symbolisme de la lance, à l'application rigide des *droits* d'une aristocratie armée ; tandis que le Christianisme affichait le principe de l'*égalité morale*, base de toutes les égalités. Rome parlait aux hommes avec cette *âpreté du style judiciaire* que signale Quintilien ; le Christianisme, même pour sa défense, n'usait que de douces paroles, chantantes. Philon de Byblos, en ses *généalogies divines*, d'un hébraïsme atténué, avait déjà des attraits gnostiques, et on l'écoutait avec complaisance. Il eût fallu peu de chose alors, semble-t-il, pour que l'harmonie des leçons évangéliques séduisît les conseillers attentifs de l'empereur ; malheureusement, les Chrétiens d'Hellénie, — les Chrétiens d'Athènes surtout, — écrivains et orateurs, avocats, polémistes, appelaient à des controverses provocantes, impatientantes, précisément ceux qui commençaient à éprouver le charme des nouveautés apostoliques, et c'était le conflit perpétué, accentué.

Ce fut certes, à ce moment, une période remarquable de l'histoire du Christianisme, peut-être même l'instant où le Christianisme, en s'entendant parler haut, eut pour la première fois conscience de sa vitalité ; mais ce fut aussi, à Rome et ailleurs, l'affirmation d'une chrétienté décidément judéo-hellénique, où *la canaille bavarde* d'Alexandrie — le mot est de Dion Chrysostome, — faisant chorus avec l'insupportable Sanhédrin, les vrais Évangélistes, étourdis, restèrent muets, à l'écart. Et comme les Romains exécraient les Juifs, dont retentissaient de nouveau les insolentes imprécations, dont ils voyaient, ou croyaient voir, — fait plus grave, — avec les yeux de Pompée, les *richesses fabuleuses*, le temple mystérieux dont la voûte était *un*

ciel d'or, ils les confondaient plus que jamais avec les Chrétiens, pour donner proche et facile carrière à leur convoitise, à leur vindicte. Les artistes représentaient la communauté juive d'Alexandrie sous la forme d'une grenade pleine, compacte, aux grains serrés, rouges, innombrables.

Heureusement pour l'Église du temps d'Antonin et de Marc-Aurèle, l'hellénisme bruyant manqua de cohésion, de discipline, n'apporta au personnel du Christianisme actif que peu d'adhérents ; les disputes en furent notablement retardées. L'hellénisme brouillon mélangea la philosophie et la mythologie grecques, retourna à Pythagore, fit d'Apollonius son messie, et opposa, en espèce de mercantilisme spéculatif, une *concurrence* à la religion des Évangélistes et des Apôtres. Un très grand danger fut ainsi évité, car l'*esprit grec* s'était *assis sur le trône des Antonins*, et le Christianisme en eût subi la néfaste influence s'il eût été capable de s'y installer. Il demeura, dans Rome, à l'état d'ombre, de reflet, pour mieux dire, de lueur mouvante, ce qui était plutôt propice à son développement futur, par l'apaisement actuel qui en résultait. C'est à cette faiblesse apparente des Chrétiens véritables qu'il faut attribuer le succès de l'apologie du Christianisme que le philosophe Justin remit à Antonin le Pieux.

Justin obtint la paix pour les sectateurs de Jésus, de la tolérance, une promesse de protection relative. La philosophie, elle, toute libre, étendait sur la cité de Romulus le linceul blanc d'une neige engourdissante ; la rhétorique grecque elle-même se réfrigérait, croyant se résoudre en bontés sentimentales, empruntant aux Chrétiens leurs séductions : On légiférait en faveur des esclaves, on permettait aux juifs de circoncire leurs enfants, le soulagement des misères devenait un *souci universel* ; les philosophes dépassaient ouvertement en *prédications de morale* les sectateurs les plus exigeants de l'Église du Christ.

La langue *philosophique*, la langue grecque, supplantait la langue latine ; on ne voulait plus que des domestiques grecs dans les maisons. La *grâce de l'idiome attique* se prêtait mal aux rudesses des idées romaines, mais les mots latins, *trop forts ou trop épais*, ne pouvaient exprimer les idées nouvelles, helléniques ; il fallait donc choisir entre le génie des deux langues : on adopta le dictionnaire des Grecs *forgeurs de mots*. Quintilien lui-même se résigna : *Nous pouvons égaler les Grecs pour la mesure et pour le goût*, conclut-il ; *quant à la grâce de l'expression, puisqu'elle n'est point dans le fond de notre langue, suppléons-y par des secours étrangers*. Sans les auteurs africains, la langue grecque eût été la langue de la catholicité, et le Christianisme purement romain — un Christianisme hellénisé, — l'emportant sur l'hellénisme païen, les successeurs des Apôtres auraient été vaincus, annulés par les philosophes.

En effet, dans cette Rome traditionnellement victorieuse, dont le bras distendu, lassé, tombait le long du corps, inerte, et qui n'avait plus l'appétit insatiable des gloires guerrières, dans cette Rome que les fausses splendeurs d'Adrien laissaient inassouvie, les superstitions des temps primitifs renaissaient. Une accablante tristesse courbait les fronts ; une débauche basse, crapuleuse, achevait logiquement l'histoire de cette Cité vouée dès sa fondation à l'abus de toutes les forces matérielles, maintenant épuisées.

La rage romaine — dernier effort — s'était heurtée, impuissante, aux Juifs et aux Chrétiens ; les premiers, véritablement sublimes d'insolence dans la défaite, les seconds, inouïs de sérénité dans la persécution. Les juifs, publiquement, en un langage prophétique, disaient que Rome s'était prostituée, *comme une courtisane*, à mille amants qui l'avaient enivrée, et que son tour d'être esclave approchait ! La sibylle judéo-chrétienne annonçait la *destruction de l'Empire*, la

fin du monde ! Antonin avait édicté la peine de mort contre ceux qui *posséderaient ou liraient* ces pages outrageantes ; or, ces pages, toutes les mémoires les possédaient, tous les yeux les lisaient gravées dans les esprits. Quelle violence assurera l'exécution de cette loi ? Quelle terreur garantira le respect de la majesté impériale ? La torture ? la mort ? Écoutons Tertullien, en son apologie : *On a permis aux Épicuriens de se faire de la volupté l'idée qu'il leur a plu ; si nous nous en faisons une autre idée, où est le crime ?* C'est ainsi que le martyr de Justin et de Polycarpe aboutit, sous Antonin, — par la seule constatation de son inutilité, — à la tolérance découragée du prince, bien plus observateur et homme d'État, en la circonstance, que philosophe.

Le vigneron, avait écrit Justin, *taille sa vigne pour la faire repousser, il en ôte les branches qui ont porté du fruit pour lui en faire jeter d'autres plus vigoureuses et plus fécondes ; il arrive la même chose au peuple de Dieu, qui est comme une vigne fertile...* Antonin le Pieux comprit qu'à tailler la vigne du Christ par les martyres, il en hâterait plutôt le développement fructueux.

Antonin, alors, eut le grand mérite d'imposer sa juste et sagace volonté aux Romains, qui croyaient aux abominables légendes dont on accusait les sectateurs de Jésus : réunions mystérieuses, rites monstrueux, débauches infâmes, incestes, infanticides. Le baiser sacré, échangé sur la bouche, *sans distinction de sexe*, était le thème populaire des plus abjectes imaginations. Le flagrant mépris des divinités — réel celui-ci, évident, — faisait attribuer au courroux des dieux, c'est-à-dire aux Chrétiens provocateurs, les incendies, les tremblements de terre, les calamités, les catastrophes. Le calme surhumain, incompréhensible, des Chrétiens martyrisés, faisait penser à des philtres prodigieux versant une insensibilité déconcertante. Enfin les juifs, cette *nation impie*, semblaient excusables aux yeux des Romains lorsqu'ils les comparaient à cette secte chrétienne, persiflante, irréductible, insultant aux dieux, se moquant des oracles, bravant les lois, désirant, recherchant les tortures, jouissant de la mort.

Cela devenait si extraordinaire, qu'on soupçonna les Chrétiens de posséder une science occulte, et qu'on leur fit une place dans la nomenclature des philosophies ; dans des réunions de peuple on criait, d'une même voix : *A la porte les épicuriens !* et : *A la porte les Chrétiens !* Épicuriens et Chrétiens ne niaient-ils pas également le *surnaturel puéril* et les *merveilles ridicules* ? Ne s'attaquaient-ils pas avec la même ardeur aux mêmes superstitions ? — Ou bien, mais moins généralement, confondait-on les Chrétiens et les Cyniques, ces *orgueilleux qui recherchaient des morts théâtrales et se brûlaient vifs pour faire parler d'eux*. En effet, dans les apologies, le martyr était philosophiquement la *preuve* d'une orthodoxie : argumenter de la mort n'était-ce pas philosophera la manière des Cyniques et des Stoïciens ? Et combien de conversions retentissantes — Justin, Tertullien, — résultaient du seul spectacle de ces agonies miraculeuses de Chrétiens sur le bûcher, sous la griffe des lions, au croc des écorcheurs, morts *voluptueuses*, morts épicuriennes ! La rage des persécuteurs procurait aux écrivains — apologistes ou narrateurs — de magnifiques sujets au moment où la littérature latine expirait, et c'était un nouveau moyen de propagande, inattendu.

Pauvre littérature latine ! Les derniers prosateurs, après Adrien, furent Cornélius Fronton, le rhéteur de Cirta, qu'on rapprochait de Cicéron ? Gaius Sulpicius Apollinaris de Carthage, Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, et des compilateurs de l'histoire d'Auguste. Claudius Mamertinus, sous Dioclétien, et Euménios, sous Constantin, panégyristes. Censorinus, l'agronome Palladius, les grammairiens Solin et Aulu-Gelle. Pas un historien. Et dans le champ des

imaginations poétiques, les *jolis petits vers à son âme* d'Adrien, *l'Âne d'or* d'Apulée.

Fronton — dont Marc-Aurèle sera le chef-d'œuvre vivant, — ne saurait être apprécié, comme *maître* au moins, que par le témoignage de l'élève. Mais Aulu-Gelle, son disciple et son ami, a l'importance d'un document contemporain, à l'heure où les philosophes, en antagonisme avec les Chrétiens, aspirent au gouvernement du monde. Il écrivit ses *Nuits attiques*, curieuses, pendant une campagne d'hiver en Grèce, pour *s'amuser*. Jamais langue plus obscure et plus prétentieuse, piquée de *locutions étranges* et bourrée d'archaïsmes, ne trahit davantage un esprit pourtant judicieux, fin, capable de critique. Il lut bien Platon : — *Platon*, observa-t-il, avait porté sur la volupté des jugements si divers, qu'il semble que les opinions diverses et contradictoires que je viens de citer aient été toutes empruntées à ses ouvrages. Il a en effet professé chacune d'elles tour à tour. — Il dit des stoïques : *Voilà bien les partisans de l'insensibilité, qui veulent se montrer tranquilles, intrépides, immuables, sans désir, sans douleur, sans colère et sans plaisir ! Ils ont émondé l'âme de tous ses sentiments et vieillissent dans un corps mort.* — Et il grave ailleurs, en son œuvre, ce trait caractéristique : *Dire que la volupté est la fin de l'homme, c'est une opinion de courtisane ; dire qu'il n'y a point de providence, c'est encore une opinion de courtisane.*

Saint Augustin louera *l'élégance du style* d'Aulu-Gelle, et ce ne sera pas là un exemple à dédaigner de la partielle et audacieuse passion du polémiste, si habile à utiliser l'ignorante crédulité de ses auditeurs.

Apulée, l'Africain de Madaure, qui mourra après avoir *écrasé* ses rivaux sous le poids de sa *prodigieuse réputation*, et qui vit le peuple saluer ses statues, raconta sa vie, ses *aventures*, se faisant un style personnel avec le ramassis de toutes les formes et de tous les mots — langues et patois — qu'il avait entendus. Son éloquente vanité donna de l'allure à son œuvre, et son *latin cosmopolite* aboutit à la satire qui, sous le titre de *Métamorphoses* ou *l'Âne d'or*, nous est un précieux tableau de mœurs. La multiplicité des archaïsmes, l'outrance du langage et la brutalité des expressions ne nuisent ni à la facilité de sa verve native, ni à la richesse de son imagination enjouée. Il aida, sans le vouloir probablement, à l'émancipation des esprits — par trop grossièrement sans doute, — en dénonçant la débauche et l'hypocrisie des sacerdotes, les fraudes éhontées des prêtres ; et il enchâssa, comme par caprice, dans cette fable, le délicieux épisode de *l'Amour et Psyché*, dernier camée de la littérature latine.

CHAPITRE V

DE 161 à 180. - Marc-Aurèle empereur. - Guerre aux Parthes. - Lucius Verus associé à l'Empire. - Barbares. - Persécution des Chrétiens. - Christianisme divisé : gnostiques et montanistes. - Asie Mineure judaïsée. - Nazaréens et Ebionites. - Catholicisme. - Femmes chrétiennes. - Mort de Verus. - Les Germains à Aquilée. - Rome ruinée. - Les Barbares. - La *légion fulminante*. - Révolte de Cassius. - Poussée des Goths. - Victoires et mort de Marc-Aurèle

MARC-AURÉLE, ayant payé le *prix de l'Empire* aux soldats, continua l'administration d'Adrien et d'Antonin. Il promulgua l'*Édit provincial* qui liait les gouverneurs, ordonna que les pauvres seraient ensevelis aux frais de l'État, confia la tutelle des orphelins à un préteur et parut vouloir, par une extension du droit de cité, approcher d'une réalisation particulière d'égalité sociale. Bannis sous Néron et sous Domitien, les philosophes rappelés, puis appréciés, triomphaient ; *l'un deux* était Empereur ! Soigneux de sa réputation, et logicien à ce point de vue, le prince philosophe rêvait d'un règne pacifique : *Va*, écrivait-il, *et parle-moi d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius de Phalère. S'ils n'ont joué qu'un rôle d'acteurs tragiques, personne ne m'a condamné à les imiter.*

Marc-Aurèle espérait conduire philosophiquement, selon les lois de la pure raison, cette Rome compliquée, cosmopolite, plus méprisée que redoutée maintenant, dont les destinées échappaient à la volonté du souverain. Mais presque aussitôt après son avènement, il se vit contraint de reprendre les œuvres guerrières de Trajan. Insulté ou assailli de tous côtés, aux frontières mêmes de l'Empire, le philosophe dut agir en capitaine ; son mérite fut d'accepter et de remplir son devoir militaire avec la même gravité qu'il eût apportée à la réalisation de son vœu pacifique. Les Parthes venaient d'envahir l'Arménie (161), d'y introniser un roi ; Marc-Aurèle voulut négocier, trop disposé peut-être à une entente. Le négociateur subit un affront ; la *guerre en Orient* s'imposait.

Marc-Aurèle s'associa Lucius Verus, son gendre et frère d'adoption, sans réfléchir aux conséquences de ce choix, pour l'envoyer guerroyer contre les Parthes. Lucius Verus s'arrêta à Antioche (162), où il offrit à la risée des Syriens moqueurs le spectacle de ridicules débauches, un sot enthousiasme pour les histrions. L'Arménie cependant fut reconquise : Priscus (163) prit la capitale Artaxata, qu'il anéantit, — fondant une nouvelle capitale, Kainépolis, — et Avidius Cassius, achevant la campagne (165), détruisit Ctésiphon de Séleucie, fortifia l'Osrhoène, fit de Nisibe le *boulevard de l'Empire*. La peste, qui s'était déclarée au camp de Cassius, en Médie, avait fait hâter la conclusion de la paix. La Mésopotamie occidentale restait aux Romains ; les princes d'Édesse ou de l'Osrhoène reconnaissaient la suzeraineté de Rome. Les deux empereurs célébrèrent par un Triomphe la fin de la guerre des Parthes.

Un déchaînement de fléaux — peste, tremblements de terre, inondations, — coïncida tout à coup (166) avec l'épouvante d'un *formidable* mouvement de Barbares aux bords du Danube. A la mort d'Antonin, des *bandes de Germains* — Langobards et Marcomans — avaient été signalées comme venues de l'Elbe, cherchant un territoire pour s'y installer, et entrées en Pannonie. Rejointes et repoussées, des *envoyés* de dix tribus barbares avaient humblement demandé

une *concession de terres* ; le général romain avait répondu en les refoulant vers le nord.

Au moment même où Marc-Aurèle et Verus célébraient pompeusement leur Triomphe à Rome, *les Chatti, les Marcomans, les Quades et les Iazyges* envahissaient la Rhétie, la Norique, la Pannonie et la Dacie ; invasion organisée (166-169), conduite par le roi des Marcomans. D'autres tribus, nouvelles, ou du moins jusqu'alors inconnues, surgissaient parmi les Sarmates et les Vandales *entrés dans la grande ligue menaçant Rome*. D'autre part, les Chauques se répandaient en Belgique et les Cattes descendaient sur les Terres décumates. Or les *meilleures troupes de l'Empire* étaient en Orient, décimées par la peste, démoralisées, frappées de sinistres présages. On racontait qu'après avoir détruit Séleucie *par le feu* et enlevé la statue de l'Apollon Coméus, les soldats, pillant le temple et cherchant le trésor, avaient ouvert l'ancre où *la science des Chaldéens* gardait les germes des pestes terribles, et que le fléau, se précipitant, s'était dirigé vers les rives du Rhin, du côté des Gaules.

L'empereur, courageusement, s'était préparé aux batailles. Toujours empêtré de Verus, il marcha droit aux Barbares, qui avaient ravagé la Pannonie et l'Illyrie, et, devant lui, reculèrent, mais en emmenant 100.000 captifs. Désolé, Marc-Aurèle essaya de l'intrigue : Il détacha de la ligue quelques tribus en leur accordant des terres, non seulement en Dacie et en Mésie, mais encore en Italie, et en leur conférant des privilèges, puis — son regard borné ne voyant pas l'erreur qu'il allait commettre, — il recruta autant de Barbares qu'il put pour les incorporer dans ses légions. Évidemment très troublé, surtout impatient de terminer cette campagne, Marc-Aurèle sut conserver le masque d'indifférence qu'il s'était composé ; il philosophait — écrivant ses *Maximes de la sagesse stoïcienne*, — pendant qu'il guerroyait, et avec quelles angoisses ! contre les Marcomans. C'était en somme un autre Néron, jouant un rôle devant des spectateurs au moins étonnés, mais substituant, philosophe impassible, à la cruauté brillante la sottise plate, souvent plus dangereuse.

Ce *penseur* éminemment bon, pitoyable, n'en continua pas moins contre les Chrétiens les persécutions de Domitien, de Trajan et d'Adrien. Et tandis qu'il poursuivait légalement la *société secrète et théocratique* des sectateurs de Jésus, il ne voyait pas que les Juifs se groupaient de nouveau, partout, que l'Asie Mineure se judaisait, que l'hellénisme se soudait au judaïsme contre Rome. Des décrets ordonnaient de *ne pas maltraiter les Juifs*, pendant que les pires violences s'exerçaient contre les Chrétiens : *Refusent-ils, s'écrie Celse, d'observer les cérémonies publiques et de rendre hommage à ceux qui y président ; alors qu'ils renoncent aussi à prendre la robe virile, à se marier, à devenir pères, à remplir les fonctions de la vie ; qu'ils s'en aillent tous ensemble loin d'ici, sans laisser la moindre semence d'eux-mêmes, et que la terre soit débarrassée de cette engeance !*

Mis hors la loi, traqués, les Chrétiens manquaient d'unité, de concentration civile ; recrutés, à Rome surtout, dans un milieu de peuple très mélangé, les fidèles se contrariaient de tendances, de préjugés, d'habitudes et de défauts différents. De cette division résultait bien, pour le moment, la favorable insaisissabilité de la secte, mais la *fermentation intellectuelle* de ce petit monde incohérent, à la fois enthousiaste et inquiet, préparait un avenir de divergences. Le très pur philosophe que fut Marc-Aurèle ne comprit pas qu'en tourmentant ces Chrétiens il préparait leur union.

Il y avait déjà des chrétientés diverses, différentes, marquées ; les gnostiques et les montanistes — les *savants* et les *pieux*, — s’y distinguaient le plus. Le gnosticisme, ou gnose (vraie science), issu de la philosophie grecque, ne trouvait pas dans le Jéhovah de l’Ancien Testament, ce Dieu *parfait* que le platonisme avait défini. Marcion de Sinope, philosophe et chrétien, stoïque et ascète, cherchant ce Dieu, éleva le Christianisme à cette hauteur de vue qui attire et absorbe le regard dans les nuages, tâchant de dégager le Jésus vrai, primitif, des attributs dont le judéo-hellénisme l’affublait, rejetant la Bible hébraïque : Jésus était le seul Dieu ; Jéhovah, une invention de prêtres exploités, politiques ambitieux, théocrates. Il écrivit l’*Antithésis* pour démontrer qu’il n’existait aucun lien entre les deux Testaments. Son disciple Apelle prouva les mensonges de Moïse. Marcion donna un évangile où Jésus, *pur éon*, ne pouvait pas avoir été Juif puisqu’il n’avait pas été homme ; et il effaça toutes les citations bibliques insérées dans les Épîtres de Paul. La mission du Messie-Dieu avait été d’abolir la Loi et les Prophètes.

Tandis que le gnosticisme de Marcion ramenait les Chrétiens d’Égypte et de Syrie à l’évangélisme originel, pur, gai, les philosophes grecs s’insinuaient dans le christianisme occidental, le faisant pessimiste, — le martyr devenant la *libération suprême* du mal, de la vie, un suicide pieux, — et l’Asie Mineure, judaïsée, retournait aux fièvres bibliques. Les Phrygiens, *naïfs et simples*, prêchés par Montanus, prophétisaient le prochain *règne de mille ans, délicieux*, œuvre d’un Dieu inexorable anéantissant les persécuteurs. C’était une folie, contagieuse. Assemblés, ces Chrétiens montanistes pleuraient, criaient, s’extasiaient, hommes et femmes, faisant des miracles ; et ils s’égarèrent jusqu’à l’odieux et complet sacrifice de leurs sens, afin d’*aider* volontairement à la fin du monde actuel, prédite, de hâter l’heure des commencements du monde nouveau, du *règne de Dieu*, annoncé.

Ainsi, pendant que l’esprit grec philosophait en Égypte, en Syrie, à Rome, tâchant de souder Jésus à Socrate et à Platon, en Asie Mineure l’esprit juif livrait une fois de plus le crucifié aux crucificateurs. La lutte de l’Église du Christ contre la renaissance du prophétisme releva le prestige de l’épiscopat chrétien forcé d’agir. Ce fit une grande et belle bataille, qui donna de l’expérience aux stratèges, fit valoir la haute capacité des chefs, mais les constitua en aristocratie, et reléqua hors d’eux les *braves et simples cœurs*, inhabiles aux discussions, qui sous le nom de Nazaréens et d’Ébionites en étaient restés à l’Église de Jérusalem, conciliante, pratiquant la loi juive encore, mais croyant que Jésus avait été réellement le Messie. Ces Chrétiens *pauvres* lisaient l’Évangile de Luc glorifiant la pauvreté, et ils étaient heureux, parce qu’ils voyaient seulement dans la richesse le *signe* de l’intervention de Satan, *grand propriétaire du monde*.

Héritiers des Esséniens, pour une large part, ces démocrates déplaisaient aux organisateurs de l’Église orthodoxe, qui les maltrahent. Clément, en ses homélies, raillera ces *petites intelligences*, ces *pauvres d’esprit*, qui ne savaient pas *s’élever jusqu’à la conception du Christ*. L’éclectisme, si on peut dire, des Ébionites faisait leur faiblesse, assurait leur effacement, à une époque de lutte où le *piétisme des pauvres gens* ne pouvait être d’aucun secours pratique. Le marcionisme et le gnosticisme se développèrent mal, parce qu’ils manquèrent de *docteurs* après deux générations. Le catholicisme, seul debout, devait absorber les *petites Églises* disséminées, isolées, dénuées de sens politique. Quant au Christianisme primitif, il était maintenant refoulé en Gaulonitide, au Haouran, en Batanée, où vivaient encore des parents de Jésus, derniers possesseurs de la *direction galiléenne*.

Poison ou stimulant, le gnosticisme, malgré tout, s'était infiltré dans le sang chrétien. Cette *hérésie des savants et des sages* était née en Égypte, où le long contact des pasteurs chaldéens, hébreux, et des mercenaires grecs, avait suscité des hommes animés à la fois d'une perpétuelle exaltation mystique et d'un irrésistible besoin de raisonnement, — de même que l'alchimie naissait à l'école des naturalistes *se déclarant élèves de Démocrite* : Les premiers appareils distillatoires parurent en même temps que la gnose ; la théorie de la *matière première platonicienne, commune à tous les corps et apte à prendre toutes les formes*, fut contemporaine des *notions mystiques et allégoriques* empruntées par les gnostiques à de vieux textes égyptiens et chaldéens. La *vie éternelle*, métaphore dogmatisée, c'était *la lumière incorruptible* !

Le christianisme occidental, à qui répugnaient la science et la philosophie, ne pouvait tolérer devant lui, béant, attirant, le piège gnostique. Vouloir expliquer à la même heure Jésus et Platon, c'était les réunir ; discuter sérieusement la gnose, c'était la consacrer ; et les Pères, d'ailleurs, faute d'érudition scientifique, n'osaient pas affronter les hasards d'une telle entreprise. Abandonnés à eux-mêmes, les gnostiques se lancèrent et se compromirent dans d'obscures définitions. La multiplicité de leurs sectes ne tarda pas à rendre difficile même l'essai d'une nomenclature de classement : Il y eut des gnostiques partout, même chez les non-chrétiens. L'idée initiale s'éloignait ainsi de plus en plus ; les origines du système furent comme les sources inconnues d'un Nil intellectuel dont les inondations étaient à ce point généreuses, épandues, qu'il devenait impossible — païens et Chrétiens — de n'en point discourir lorsqu'on traitait des choses de la pensée. Plotin attaqua le gnosticisme autant que saint Irénée.

Pour combattre la gnose envahissante, toutes les armes furent employées : On faisait *parler Jésus* ; on *fabriquait des révélations* ; on s'exaltait jusqu'à la mauvaise foi, jusqu'à l'aveuglement, et par les réfutations passionnées on répandait les germes malsains. La foi raisonnait ! Le *docteur*, en son école, collaborait avec l'*Ancien*, en son prêche, à la diffusion de l'Idée tentante ; les orthodoxes en arrivèrent à se placer entre les Nazaréens et les gnostiques, à concevoir un *Seigneur* à la fois Jésus-homme et Jésus-Dieu.

L'Église de Rome se prononça finalement, et hautement, contre les orgueilleuses prétentions des écoles gnostiques. Hygin eut le facile mérite de chasser le *novateur Valentin*, qui n'avait réussi qu'à scandaliser ses auditeurs.

Il faut dire que les vulgarisateurs de la gnose étaient singulièrement maladroits. Carpocrate d'Alexandrie, mélangeant le magisme et le cynisme, démontrait l'indifférence des *actes corporels*, justifiait tous les plaisirs des sens ; Épiphane, son fils, émettait la doctrine d'un socialisme transcendant, d'un communisme absolu, Pythagore, Platon et Jésus invoqués ; Markos *inventait des sacrements*, des rites, une *messe* où l'eau se changeait en sang dans le calice...

Cette anarchie prouvait la nécessité et l'urgence d'un commandement autoritaire ; l'administration de l'Église catholique seule pouvait offrir ce secours. Mais si les *docteurs* de la gnose s'étaient divisés, s'étaient égarés, et compromis, les *prédicants*, plus habiles, s'étaient assurés, eux, du zèle des femmes chrétiennes, — des femmes riches surtout, — en leur réservant une action personnelle dans l'exercice du sacerdoce : elles conféraient certains sacrements, *officiaient*, prêtresses ou prophétesses ; et cela, au moment où le paulinisme condamnait la femme à l'humiliant silence de toutes les soumissions, lui interdisait d'enseigner, lui refusait *toute autorité*, la veuve, seule, admise — *à côté d'un diacre* — à remplir de charitables fonctions. L'Église orthodoxe, conformément à l'ordre de

saint Paul, opposait aux leçons de Jésus les pratiques de la synagogue juive, éloignait la femme du sanctuaire.

Rien de ces agitations n'arrivait aux yeux ni aux oreilles de Marc-Aurèle ; il semblait ignorer cette *chasse aux âmes* qui arrachait pourtant à l'Empire, à chaque heure, quelques-uns de ses sujets, et ne se soucier ni de l'Église du Christ à Rome, ni de *ce qui se passait dans le reste du monde*. L'Empire se résumait en sorte d'industrie dont le prince regardait tourner la machine, sans se rendre compte des mouvements. Il crut, par exemple, que le répit assuré aux Romains par la division temporaire qu'il avait opérée chez les Barbares, durerait suffisamment, pour son repos.

La mort de Verus (169), en lui laissant toute la responsabilité du pouvoir, délivra Marc-Aurèle d'un sot collaborateur. La *ferme honnêteté* du souverain légendaire, son dévouement et son abnégation proclamés — sans motifs réels, — lui valaient une réputation qui ne fut pas sans influence sur l'esprit des Barbares, au moins hésitants. Ces qualités négatives ne devaient pas retenir longtemps des adversaires convaincus, au fond, de la faiblesse de Rome et peut-être de l'incapacité de l'empereur. Les *Germaines* parurent tout à coup sous les murs d'Aquilée. Or Rome était ruinée. La famine avait suivi la peste, en Orient, en Italie, en Gaule. Pour reconstituer un trésor, Marc-Aurèle fit vendre aux enchères la bijouterie de son palais. Il arma des esclaves, des gladiateurs et des Barbares *venus du nord*, imprudemment enrôlés dans les légions. Ces efforts imprévus et le départ de l'empereur intimidèrent les Germains, qui se retirèrent. Marc-Aurèle ne se contenta pas de ce succès ; de Carnuntum, en Pannonie, sa *place d'armes*, il infligea de sérieux échecs aux Marcomans, puis aux Iazyges, et repoussa les Quades vigoureusement, le glaive aux reins.

Un incident considérable avait marqué cette brillante campagne. Sur les bords du Gran, les Romains eurent un instant les angoisses de la défaite ; un orage violent, propice, éclata au moment même où la *légion fulminante*, formée de Chrétiens, enlevait la victoire aux Barbares. Ce *miracle* resta comme la preuve de l'intervention du Ciel pour l'empereur, par les Chrétiens. Les Marcomans soumis (172), Marc-Aurèle prit le surnom de *Germanicus* ; les Quades et les Iazyges écrasés, il se qualifia de *Vainqueur des Sarmates*.

Ces grandes victoires n'inspirèrent pas au *César heureux* le sentiment exact de son devoir envers la Rome impériale, de ce qu'exigeait l'avenir. Appelé en Syrie (175) par la rébellion de Cassius, l'empereur philosophe, débonnaire, se plut à déclarer qu'il *céderait l'Empire au général révolté, si telle était la volonté des dieux* ! Les soldats de Cassius épargnèrent au prince littérateur, au César pieux, le ridicule de sa mansuétude en assassinant leur chef. Marc-Aurèle répondit encore, à ceux qui lui annoncèrent cette solution, qu'il regrettait la mort de ce traître parce qu'il ne pourrait pas essayer de reconquérir son amitié.

L'ordre et la confiance renaissaient cependant parmi les légions, au nord du Danube et sur le Pont-Euxin ; lorsque les Marcomans, des Bastarnes et des Alains se mirent en marche de nouveau contre l'Empire. Ce mouvement était dû à la *poussée* d'autres Barbares — les Goths — refoulant au sud et à l'ouest les anciens adversaires de Rome (178). Marc-Aurèle partit aussitôt, avec son fils Commode. Campé à Carnuntum, il ne crut pas possible d'arrêter, de détourner ce torrent d'hommes qui se précipitait. Il aurait voulu, dès lors, faire leur part *de terres* à ces Barbares presque irresponsables, puisque la retraite au nord et à l'est leur était fermée, et créer à leur profit, en les pacifiant, deux provinces, —

la Marcomanie et la Sarmatie, — espérant ainsi en finir avec cette menace permanente.

Ses victoires, trop complètes, ruinèrent le projet de Marc-Aurèle ; les Marcomans furent détruits, les Quades pris en masse durent travailler comme esclaves, pour nourrir les légions : il ne pouvait traiter avec des vaincus. Profondément découragé, Marc-Aurèle mourut (mars 180) à Vienne ou à Sirmium, après avoir présenté aux soldats, comme son successeur, son fils âgé de douze ans, Commode. L'*honnête et suave* Marc-Aurèle imposait aux Romains comme maître — et il le savait ! — un enfant qui était le pire des monstres.

L'empereur Marc-Aurèle avait été le plus navrant exemple de ce que la philosophie hellénique, parvenue à ses fins, adaptée au gouvernement des hommes, leur réservait. *Nous aussi, Romains*, avait écrit Juvénal, *nous pouvons flatter, mais le Grec seul persuade* ; la victime de cette persuasion avait régné. Philosophe sans philosophie, incapable de se rattacher, par conséquent, à telle ou telle école, Marc-Aurèle subtilisait naïvement avec des apparences de profondeur. Voulant, comme Épictète, écrire son *Manuel*, il rédigea ses Maximes, littérature d'un stoïque superficiel, théâtral, dont la amoralité du fond n'arrive que difficilement à racheter la trivialité de l'esprit et l'insuffisance de la forme. Repoussant les lettres latines, leur portent le dernier coup par son dédain, Marc-Aurèle fit rétrograder vers l'Orient la civilisation en marche.

Indifférent aux résultantes de ses leçons, risquant de se contredire pour ne point perdre, artiste avare, un ingénieux tour de pensée, Marc-Aurèle exposa — en un style républicain — la conception du chef d'État *tel qu'un bélier conduisant son troupeau, tel qu'un taureau conduisant le sien*, pour en faire ensuite, plus loin, un mauvais berger se résignant à considérer le mal rongeur ses moutons, assis, plein d'indifférence, *sur le haut de la colline*. Ce détachement pompeux contenait plus d'orgueil que d'impassibilité. Marc-Aurèle, isolé, méprisait les patriciens — l'aristocratie, — détestait les Césars — le militarisme, — et redoutait la foule, le populaire... Un immense ennui l'étreignait, l'étouffait lentement, un ennui *sans bornes* ; ce fut cette *noble tristesse*, cette *divine candeur* que ses biographes célébrèrent.

Énergiquement voué à son rôle de stoïque supérieur à tous les événements, Marc-Aurèle resta cependant superstitieux. Il croyait aux songes, aux présages, aux interventions divines obtenues rituellement. Au moment d'affronter les Barbares, il pontifia avec solennité, lançant du côté de l'ennemi le javelot sacré, encore rouge du sang de la victime égorcée.

L'éloignement *hautain* qu'il affecta pour le Christianisme, provint surtout de l'influence qu'exercèrent sur son esprit timoré les railleries et les dénonciations formulées contre les Chrétiens. Fronton ne lui épargna, à ce sujet, aucune des calomnies colportées. Assez faible envers la populace pour se laisser bafouer publiquement au théâtre — où les *écarts* de l'impératrice Faustine et les *ridicules* de Marc-Aurèle étaient impunément étalés, — il abandonna, pour ainsi dire, à la *volonté du peuple*, pour en disposer, la secte des *déclassés* fidèles à Jésus.

L'illustre évêque de Sardes, Méliton, écrivit à l'empereur pour lui reprocher d'édicter contre les Chrétiens *des mesures qu'on ne se permettrait pas même contre des Barbares*, le blâmant de céder ainsi au *brigandage public*. Marc-Aurèle accepta l'accusation avec humilité, invoqua la calme indulgence du philosophe, et ne fit rien. Et tandis qu'il terrorisait les Chrétiens, il dédiait un temple à la Bonté ? La délicatesse de son sentimentalisme l'empêchant d'assister aux spectacles

dangereux, il faisait étendre des tapis pour amortir la chute possible des acrobates, moucheter les armes dont on se servait dans les jeux guerriers sur la scène ; mais il se rendait à l'amphithéâtre pour y présider aux *abominables représentations sanglantes*, parce que cela *était une partie de la vie du peuple*.

L'accablante tristesse des maîtres du monde et leur calme cruauté s'expliquaient sans doute par le sentiment exact qu'ils avaient de l'inutilité de tout effort sur cette pente fatale où Rome glissait ; et en même temps, comme ils voulaient transmettre intact, tel qu'ils l'avaient reçu, le prestige de l'impériale majesté, dernière gloire et dernier espoir, une souveraine hypocrisie les soutenait. Le découragement perpétuel de Marc-Aurèle prouve qu'il eut conscience de l'échec du gouvernement des philosophes ; il en avait fait l'expérience démonstrative. C'est pourquoi, mourant, il désigna son fils Commode pour lui succéder, c'est-à-dire la tyrannie même, vivante ; car il connaissait bien ses enfants, de qui Fronton avait écrit : *Ils ont, grâce aux dieux, la couleur de la santé et une bonne façon de crier*. Le philosophe en agonie démentait par son choix toute son existence ; ce fut peut-être, quoique abominable, l'acte le plus courageux que Marc-Aurèle accomplit : Une tyrannie intelligente seule, en effet, eût été capable de sauver l'Empire.

CHAPITRE VI

L'éducation chrétienne. - Canon des Écritures. - Pédagogues d'Asie Mineure : Dion de Pruse, Galien. - Pausanias. - Philosophie : Épictète, Arrien, Fronton, Marc-Aurèle. - Paganisme et Christianisme : Celse, Lucien, Justin, Tatien. - Le Christianisme en Espagne, Bretagne, Éthiopie et Gaule. - Pothin et Irénée. - Persécution à Lyon. - Arles, Marseille et Nîmes. - Philosophes et apologistes. - Minutius Félix. - Séparation du Judaïsme et du Christianisme. - Papias : la fin du monde et le règne du Christ. - L'Église catholique et l'Empire

L'ÉDUCATION chrétienne créait dans Rome une société distincte, opposée à la société romaine : morale sévère, richesse condamnée, toute panure honnie comme *élément de péché*, horreur des bavardages, du bruit, interdiction des lectures païennes et *éloigneraient des bains*, la chasteté équivalant presque au baptême. La discipline calme des sectateurs de Jésus, leur soumission à de telles règles de vie civile, provoqua d'abord l'étonnement, puis l'admiration. On racontait l'héroïsme contagieux des martyrs. En Asie, Arrius Antoninus ayant envoyé *quelques Chrétiens à la mort*, tous les *fidèles* étaient accourus réclamant la même fin glorieuse ; or cette fin des Chrétiens, c'était le crucifiement, le déchirement par les bêtes, le feu, le fouet, ou encore l'épouvantable travail dans les mines en Sardaigne, une mort lente, atroce. Ces *indomptables* venaient aux juges et allaient ensuite aux bourreaux avec une insultante coquetterie ; ils se faisaient de la souffrance, comme de la pudeur, une volupté.

Ce spectacle mettait en rage les Romains, qui n'avaient ni sciences, ni arts, ni culte même, pour satisfaire leur curiosité ou alimenter leur émotion, tandis que les Chrétiens, eux, lisaient les Évangiles, se distribuaient les *textes* des Apôtres, dont les phrases apprises, répétées, interprétées comme les articles d'un code, se transformaient en lois. D'un côté il y avait donc la constitution romaine, protectrice de la richesse et justificatrice du pouvoir ; de l'autre, la loi chrétienne, glorifiant la pauvreté, exaltant le sacrifice. L'antagonisme des deux sociétés était manifeste. Les vociférations contre les Chrétiens dépassaient la rigueur des lois ; tous ceux qui n'adoraient pas publiquement Rome divinisée, convaincus d'athéisme, se condamnaient eux-mêmes irrévocablement. L'outrage dont on flagellait les sectateurs de Jésus stimulait leur ardeur ; la calomnie, pas plus que la mort, ne les impressionnait. On les accusa de *boire du sang* lorsqu'ils célébraient le sacrement de l'eucharistie, mais ils ne cessèrent pas de communier de Dieu, et ce fut comme une bravade.

Voici que parmi les Chrétiens, bientôt, quelques-uns s'indignèrent, crurent devoir ramasser dans la boue et dans le sang les traits dont on les accablait, pour les renvoyer à leurs accusateurs. Les héros du Christianisme militant secouèrent leurs scrupules ; ils empruntèrent à Isaïe et à Hénoch des véhémences qu'ils attribuèrent à Jésus, ou firent parler Dieu par la bouche de Luc, amalgamant la Bible et les Évangiles. Ce labeur hâtif, maladroit, où chacun apportait son invective, ne donna que de la confusion, du trouble, de l'anarchie. Il fallut choisir, écarter les écrits compromettants, établir un canon des Écritures, dénoncer surtout les évangiles faux, ou nuisibles — *apocryphes*, — celui de Basilide, celui de Marcion, et l'Évangile de l'Enfance, conte oriental.

Mais il importait surtout de fixer, et vite, les traits du Sauveur dans la quantité des Jésus divers imaginés, extraits de toutes les mythologies, depuis le Jésus enfant, *toujours petit*, jusqu'au Jésus gigantesque, l'Indra dont le front *touchait le ciel*. La liste des Évangiles fut close (180) d'un coup d'autorité. Le Christianisme avait désormais sa Bibliothèque.

Aux livres chrétiens *arrêtés*, parfaits, si séduisants, Rome n'opposait qu'une littérature sèche, prétendue grecque : les biographies littéraires de Plutarque, les affadissantes *Pensées* de Marc-Aurèle, le licencié roman d'Apulée, les désespérantes hardiesses de Lucien. — Le cynique Démonax, *qui ne faisait pas de sacrifices, qui ne s'initiait à aucun mystère*, qui n'avait *d'autre religion qu'une gaieté et une bienveillance universelles*, avait été le maître de Lucien, *l'intelligent railleur*, dont la verve et le bon sens ridiculisèrent finalement les religions et les philosophies. Lucien se plaisait à saper le *vieux monde* ; ce satirique irréfléchi, mécréant et blasphémateur, qui osa qualifier Jésus de *sophiste crucifié*, rendit au Christianisme l'immense service de le débarrasser des dieux païens.

L'Asie Mineure, frivole, judéo-hellénique, et qui exportait des maîtres d'école comme un produit du sol, continuait l'œuvre dissolvante d'Alexandrie. Sauf Dion de Pruse, aux descriptions puissantes, au style vigoureux et fier, aux pensées fortes, et Galien, dont la *culture générale* stimulait, quelle philosophie ! et quelle éducation ! et quels pédagogues ! Hérode Atticus, précepteur des deux fils d'Antonin, improvisateur banal, sans idées ; Élius Aristide, le *païen fervent*, déclamateur, ouvrier de phrases, prolix, ennuyeux, habile à renouveler, en les rééditant, les auteurs anciens ; Hermogène, le très subtil, *philosophe prodige*, épuisé à vingt-cinq ans, comparé à Platon, à Aristote, à Cicéron, et dont *l'éloquence* excita la curiosité de Marc-Aurèle ; Pausanias, qui eut au moins le mérite de composer un *Itinéraire de la Grèce* dont les mineurs archéologues n'épuiseront jamais la richesse des filons, en se heurtant toutefois, non sans impatience, aux obscurités d'une concision mal imitée de Thucydide ; et Athénée de Naucratis, l'extraordinaire compilateur.

Dans ce mouvement plutôt philosophique, l'influence d'Épictète fut considérable. Le premier, il avait voulu définir le Devoir ; laissant à Dieu le soin et la responsabilité des choses, il résumait en une maxime de sublime patience toute la sagesse possible de l'humanité. L'homme n'était pour lui qu'*un acteur jouant un rôle, long ou court suivant la volonté du maître*. On a vu comment Marc-Aurèle joua ce rôle et quelle mort pitoyable termina la vie de cet élève docile, confiant et tenace. Épictète n'ayant rien écrit, Arrien mit en œuvre la philosophie du maître. Styliste serré, clair, *mâle*, solidement gracieux, historien précis en son *Expédition d'Alexandre*, moraliste disert, politique avisé, homme d'État, Arrien exerça toute sa séduction sur les Antonins, plus entraînés qu'émus, — car il lui manquait le charme, — mais gravement, sérieusement, imperturbablement décidés à pratiquer de telles leçons.

Les disciples du Maître, dévoués, n'eurent à leur disposition que de l'insuffisance et du pédantisme ; le mal hellénique était trop profondément enraciné pour qu'il ne mûrit pas ses fruits. Le *conducteur* de Marc-Aurèle, Fronton — honnête homme sans doute, relativement à son époque, — sans esprit et sans critique, gâchait son érudition en un lourd et froid amalgame de fausses rudesses, de termes impropres, de disproportions surprenantes entre le langage et le sujet. Digne élève d'un tel maître, Marc-Aurèle rédige, en une langue remplie d'incorrections maniérées, des lettres naïves, sincères, intéressantes dès lors, et il écrit ses *Pensées* en un style artificiel dont les négligences ont parfois une

grandeur Lapidaire, antique, empruntant à des tournures inattendues, bizarres, rapides, à un fond à la fois fantaisiste et pieux — ne se rattachant à aucune philosophie, on pourrait dire à aucune religion, — un caractère de sauvagerie simple frappant l'esprit, laissant la critique hésitante, inspirant de la pitié.

S'il fut sincère, Marc-Aurèle dut cruellement souffrir de la difficulté qu'éprouvaient les penseurs de son temps à trouver et à définir le vrai. Épictète avait expliqué *l'héroïsme des Galiléens* par le seul fanatisme ; comment alors être Chrétien ? Mais Apulée définissait ainsi Dieu : *Ce qu'est le pilote sur un vaisseau, le guide sur un char, le coryphée dans les chœurs, la loi dans la cité, le chef dans l'armée, Dieu l'est dans le monde.* — Cette affirmation était trop conforme à *l'esprit de Rome* pour ne pas impressionner, surtout après l'effondrement des philosophies. A la mort de Marc-Aurèle, on vit de riches Romains, demeurés jusqu'alors *loin du Christianisme*, y venir en y *amenant leurs esclaves et leurs clientèles*, avec le désir de s'y complaire et de s'y attacher.

Celse, le philosophe écouté, en s'attaquant au Christianisme, et par la manière même dont il entama son action, rendit témoignage de la vitalité de la secte. Il concluait, en effet, en demandant aux Chrétiens de la tolérance ! ce qui plaçait sur le même rang le Christianisme et le paganisme. Puis il tâcha de concilier l'avenir avec le passé : *Il n'y a*, dit-il, *qu'un seul Dieu suprême*, et l'Empereur *a reçu son pouvoir de Dieu*. Aussitôt cette concession faite aux idées chrétiennes, — monothéisme et délégation du pouvoir divin au prince, — Celse essaye de rattacher les Chrétiens, par la raison, à un paganisme modifié : La doctrine des sectateurs de Jésus est barbare ; ils forment une association illicite ; une religion doit être nationale ; où est la *nation des Chrétiens* ? Cette société, composée de misérables et de faibles d'esprit, ne saurait durer ; l'esprit de corporation qui unit les Chrétiens ne suffit pas, il s'effacera... pourquoi ne pas conserver la religion établie, en l'améliorant ? Et Lucien, l'ami de Celse, dont il partageait le scepticisme, mais dont il ne comprenait pas l'intention, continuait de batailler, ruinait l'idée de conciliation émise, en portant des coups décisifs aux antiques divinités. Il travaillait pour le Christ, sans s'en douter, car il méprisait les Chrétiens, qu'il qualifiait de *sectaires mais*, de *fous pas même malfaisants*.

Le Dieu de Celse et de Lucien c'était Épicure, *bienfaiteur du genre humain* ; païens et Chrétiens, également ennemis de cette doctrine, gardaient leurs *superstitions*. Le défenseur principal de l'Église du Christ, à ce moment, Justin, dont l'ardeur dépassait l'intelligence, ne voyait pas les progrès sérieux que le Christianisme faisait, ou bien voulait en hâter inconsidérément la victoire pour la constater. Il se tenait debout, attirant l'attention, annonçant qu'il résoudrait le problème posé, donnerait une solution radicale, immédiate, et provoquait toutes les philosophies. L'Assyrien Tatien, violent, accourut au bruit que faisait Justin, pour le seconder, mais arrivant avec la haine de l'hellénisme, qui l'exaspérait. Justin souleva contre lui, et par conséquent contre les Chrétiens, les philosophes, les païens et les Juifs. Il invoquait la Bible, les prophéties hébraïques, pour démontrer l'existence d'un Christianisme antérieur au Christ, et il obligeait — faute grave — les Chrétiens à philosopher. Crescent, chargé de le réfuter, le dénonça, et Justin fut mis à mort.

Tatien, resté seul, brouillon, reprit la thèse de Justin, avec encore plus d'audace, une *érudition charlatanesque*, sans scrupule, désagréable. Le martyr de Justin l'ayant jeté dans une sombre misanthropie, il s'éloigna des fidèles qu'il croyait servir, alors qu'il les compromettait. L'Église l'expulsa de son sein comme hérésiarque, mais son impétuosité, grossière, et son esprit de bon aloi le

faisaient écouter ; ceux qui l'avaient condamné subissaient les conséquences de sa polémique. La guerre était déchaînée. Un livre sibyllin avait annoncé la chute certaine de l'Empire, — chiffrée, — pour l'an de Rome 948 (195 de Jésus-Christ), et la police veillait. La croix était comme le *signe* de ralliement de l'armée vouée à la destruction de Rome. Le champ de la lutte allait s'étendre aux provinces.

Marc-Aurèle, pour contenir les Maures qui désolaient l'Espagne (172), avait réuni la Bétique à la Maurétanie Tingitane sous le nom d'Espagne Ulérieure. L'intervention très active des Africains dans l'œuvre du Christianisme militant, faisait un danger de cette réunion de l'Afrique et de l'Ibérie. Les Bretons, bientôt, demanderaient des missionnaires au chef de l'Église de Rome, Éleuthère. Le prêtre Pantenus, d'Alexandrie, répandait le catholicisme en Éthiopie, où l'Évangile selon saint Mathieu avait pénétré. La Gaule enfin, toute libre au point de vue religieux, s'ouvrait avec complaisance au Christianisme.

Par le Rhône arrivaient, continuellement, avec les marchandises d'Asie — à Vienne et à Lyon, -- des trafiquants, des serviteurs et des *hommes instruits* qui apportaient des livres et des idées. L'Évangile donné aux Gaulois leur fut prêché en latin, la vieille langue celtique délaissée ; l'Église de la Gaule eut donc, dès l'origine, une tendance de subordination à l'Église de Rome. Le pape Clément avait d'ailleurs organisé sa hiérarchie catholique, imposé *l'obéissance des fidèles aux prêtres*, le respect dû aux *puissants de la terre* exerçant leur pouvoir par la volonté de Dieu. Animé de l'esprit de Paul, il avait inauguré le style des bulles papales, si impressionnant, autoritaire, tyrannique, et considéré les Chrétiens comme des légionnaires rigoureusement disciplinés. Partout les Églises se résumaient en leur évêque, — troupeau et pasteur, — et l'évêque de Rome gouvernait, assis sur le trône pontifical.

Les Églises d'Asie, communalistes, dont Polycarpe était le dernier chef, précisément, se *tournaient du côté de Rome*, pour en finir avec des querelles qui menaçaient de diviser et de dissoudre le Christianisme oriental. C'est de Smyrne qu'étaient partis, avec Pothin ; les apôtres des Gaules, martyrs prédestinés. Les premiers Chrétiens de Lyon et de Vienne furent des Phrygiens, piétistes résolus. Pothin, Attale de Pergame et Alexandre de Phrygie, fondateurs de l'Église nouvelle, attirèrent les peuples qu'ils venaient prêcher, si désireux de sensations psychiques, si privés d'émotions religieuses, de culte, de rêves. L'Église des Gaules, militante dès le premier jour, fit des œuvres de Jean — Évangile et Apocalypse, — la partition notée des chœurs d'enthousiasme, de bravoure, à chanter pour l'avènement et la gloire du *royaume de Dieu*. Fourvières et Ainaï entendirent ces premières exaltations. Arles et Marseille accueillirent les innovateurs. Nîmes résista.

Avec les apôtres de la foi nouvelle, Markos était venu ; les ascètes montanistes troublèrent l'Église de Lyon. Dans son angoisse, cette *Église des saints* se rapprocha davantage de l'évêque de Rome, consacrant ainsi la papauté naissante — Anicet, puis Soter, — érigée en tribunal. Autun, Tournus, Chalon, Dijon et Langres se rattachèrent successivement à l'Église gréco-asiatique de Lyon, restée en relations suivies et affectueuses avec les Églises-mères de Phrygie.

Ces Gallo-Grecs de Vienne et de Lyon, à la fois mystiques et sensuels, d'une nervosité dangereuse, aptes à toutes les jouissances, à la fois très faibles et très tenaces, se passionnaient inconsidérément, volontiers jusqu'au sacrifice, pour toute nouveauté séduisante. Dès que l'on balbutiait une controverse, d'énergiques orateurs, déraisonnables, fous, surgissaient. Il y eut Blastus, *qui voulait rétrograder au judaïsme* ; Florin, qui acceptait *le Dieu du bien et le Dieu*

du mal des gnostiques ; Irénée, le successeur de saint Pothin, qui tonna contre les gnostiques et les valentiniens, et termina violemment la *dispute* sur la célébration de la pâque.

Markos fut le plus redoutable, parce qu'il s'adressait aux femmes de Vienne et de Lyon, très exaltées, très dévouées, en leur reconnaissant le don de prophétie. Ses disciples actifs — les *Parfaits* — multipliaient les tentations. Pothin et Irénée l'emportèrent sur cette *corruption dépravatrice*, en Gaule, comme partout, le montanisme et le gnosticisme manquant bientôt de directeurs persévérants. Les Chrétiens lyonnais gardèrent toutefois le stigmate de cet asiatisme ; il y eut dans cette Église, longtemps, des quantités de visionnaires, d'insensés, de malades, dont il fallait subir les exagérations et pallier les égarements.

La persécution des Chrétiens de Lyon fut nécessairement relative à l'effervescence du Christianisme local. Aux jeux sanglants de la grande fête gallo-romaine, — le *cuncilium Galliarum*, — de caractère religieux, qui se *célébraient* devant l'autel de Rome et d'Auguste, les Chrétiens étaient les victimes obligatoires. Les Chrétiens de Lyon, se plaçant eux-mêmes hors de l'humanité, recherchant la mort plus que jamais, réclamaient insolemment les pires tortures, s'y préparaient, tels que des gladiateurs, par de longues pratiques. Le martyre de saint Pothin (177) ne fit qu'accroître la passion des fidèles pour le sacrifice suprême.

L'évêque Irénée, très orthodoxe, théologien plus que philosophe, dont le zèle se tempérerait toujours d'un sentiment politique mesuré, sûr, conçut largement et servit bien l'idée de l'Église universelle soumise à l'omnipotente maîtrise de l'évêque romain. Peu à peu, par ses soins, la langue latine prévalut et la liturgie grecque ne laissa — à Lyon, à Vienne et à Autun, — que quelques *usages*. Les Églises d'Arles et de Marseille demeurèrent grecques. Les Chrétiens des Gaules, grâce à Vienne et à Lyon, conservèrent un fond superstitieux, morbide, extrasensible, facilitant les exploitations ; le sud-est de la Gaule, meilleur, moins asiatique, plus aryen, n'admit pas la prépondérance de Rome ; les circonscriptions ecclésiastiques ne s'y confondirent avec les circonscriptions administratives de l'Empire, qu'après de nombreux et mémorables conflits. L'Église de Lyon tendait en réalité à dénationaliser les Gaules.

A Rome, on avait cru qu'une vague philosophie politique supplanterait le Christianisme en son objet d'amélioration morale. Les Grecs et les Syriens, accourus à l'appel de Marc-Aurèle, n'avaient réussi qu'à montrer le cynisme des philosophes, ces *misérables aboyeurs* discourant sans conviction, ne se préoccupant que de leurs intérêts personnels. Les mœurs de ces pédagogues, souvent infimes, le ridicule de leur accoutrement théâtral, comique, et l'affectation de supériorité méprisante qu'ils étalaient, déçurent l'espoir que les Antonins avaient mis en eux. Il est vrai, d'autre part, que les apologistes, ces *avocats du Christianisme*, le compromirent aussi par la bassesse de leurs flatteries ou l'exagération de leurs plaidoyers. Un éclectisme dissolvant, en sus, interdisait, à titre de *sagesse conciliante*, toute virile tentative de choix. Des *images* de Pythagore, de Platon, d'Aristote et de Jésus-Christ, réunies sur un même autel, recevaient un culte unique. Le platonisme étant de mode, on l'appliquait aux innovations de Jésus.

Minutius Félix, qui donna le premier ouvrage chrétien écrit en langue latine, loin de rompre avec le passé, imite Cicéron, Sénèque et Salluste. Exposant une théologie déjà sensiblement inférieure à celle de ses devanciers, il supplée à la foi qu'il n'a pas — ce qui le prive d'éloquence persuasive, — par l'emploi d'un

style nuancé qui tranquillise et charme le lecteur. Pourquoi, demande cet apologiste, les philosophes et les Chrétiens se combattent-ils ? Le dogme chrétien est-il *répugnant à la raison* ? Il n'est cependant pas nouveau, le Christianisme : Zénon, Aristote et Platon l'ont énoncé. Faut-il prouver l'existence d'un dieu unique ? Est-ce que l'homme frappé d'un malheur brutal ne s'écrie pas : *Ô Dieu !*... Il eût suffi d'un docteur Juif, nourri des prophètes, pour ruiner cet éclectisme mou, bizarre, insinuant ; mais le sanhédrin, victime du mal de l'époque, s'était divisé en casuistes brodant le Talmud et en mystiques créant la Cabbale. De ce côté encore, comme partout, un complet effacement des caractères ; le judaïsme comptait ses sectes disputantes.

On avait entendu, à Rome même, quatre rabbins — Gamaliel, Éléazar-ben-Azaria, Josué et Aquiba, — discuter à grand tapage sur l'orthodoxe façon de porter la palme le jour de la fête des Tabernacles ! La bouderie judaïque, se complaisant aux complications, en perpétuant les discordes d'Israël favorisait l'avènement du Jésus aryen. En effet, dégagée de toute influence juive, l'idée d'un Dieu fait homme, — l'incarnation de la divinité, — admise, fermait radicalement aux Chrétiens l'accès des synagogues. Origène put dire que les Juifs qui se faisaient Chrétiens *abandonnaient la Loi*. Les deux religions étaient nettement disjointes, après avoir été si malheureusement rapprochées. On fouettait, on lapidait, dans les synagogues, les femmes juives qui allaient à Christ. Et les Chrétiens, eus, accusaient ouvertement les Juifs d'avoir assassiné Jésus.

Arraché aux Asiatiques, le *Fils de l'homme* recouvrait sa divine grandeur. Le Christianisme, un instant fourvoyé ; renonçait à l'Ancien Testament, négligeait Moïse, revenait au principe de l'universalité. Le Juif restait avec son exclusivisme fondamental, son isolement volontaire, son rêve de domination ; le Chrétien retournait à son rêve de catholicisme charitable. A l'égoïsme formidable de Jéhovah, on opposait enfin la parole de Jésus, décisive : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger*. A la théocratie hébraïque, omnipotente, succédait le socialisme évangélique, indépendant, aryen.

Le paganisme n'était guère plus qu'une sorte de fait anecdotique où les divinités se montraient tantôt faibles jusqu'à la pusillanimité, tantôt irascibles jusqu'à l'abomination, ce qui faisait douter d'elles. La crainte de *la fin du monde*, annoncée par Platon, rééditée par Sénèque, confirmée par Lucrèce, et datée maintenant, n'était pas sans amener au Christianisme de pauvres âmes inquiètes, se précautionnant. Les Chrétiens éprouvaient le même mal, ils redoutaient l'antéchrist, formellement prédit dans les apocalypses ; et l'antéchrist c'était Néron ! Papias, en son explication des discours du Seigneur, promettait — après la fin du monde, imminente, — un règne du Christ, *sur la terre*, de deux mille ans. Papias disait vrai, car l'ancien monde finissait et le règne du Christ s'inaugurait ; mais il se trompait sur un point : Le Christ n'était pas venu prendre possession de son royaume ; une cour sacerdotale, ambitieuse, gouvernait, régnait en son nom.

Les lettres par lesquelles les maîtres du Christianisme conseillaient ou morigénaient leurs fidèles, on pourrait dire leurs sujets, étaient le lien de doctrine et d'action. L'évêque de Corinthe, Dionysius, écrivait *aux Églises* et non plus *aux Chrétiens* ; on qualifiait ses épîtres de *catholiques*. Le Catholicisme était fondé, l'Église catholique était un fait, une personnalité, qui avait déjà ses habitudes, ses droits et son opinion : La réunion du dimanche — suppression

manifeste du sabbat, — et le partage en commun du *pain sacré*, distinguent les pratiquants de la religion nouvelle. Des sacrements — empruntés pour la plupart aux gnostiques, — sont un témoignage d'union à la fois psychique et matériel ; le culte, tout spirituel, exige des *vases sacrés* ; ces *assemblées de pauvres d'esprit*, ignorants et énervés, plutôt tristes, s'égayent de chants liturgiques dont le rythme plaisant, imité de la notation de chansons populaires, remplace la lugubre psalmodie ; le culte des martyrs glorifie le sacrifice, fait de la relique miraculeuse une permanente apothéose.

Avant de définir les dogmes, de fixer les croyances, — on parlait vaguement de Logos, de Paraclet, de Saint-Esprit, de Christ Fils de Dieu ou Fils de l'homme, de Trinité... — il importait de hiérarchiser la catholicité. A l'*utopie anarchique* qu'était l'Église de Jésus, depuis Clément Romain, il fallait substituer un gouvernement. Tous les moyens furent employés, avec un zèle inouï, pour hâter l'organisation, installer la caste sacerdotale ; on alla jusqu'à rédiger de fausses épîtres pour établir incontestablement des points douteux.

La littérature ecclésiastique s'écarta des textes primitifs, pour supprimer certaines idées initiales gênantes. Le pouvoir des successeurs des Apôtres cessa d'être *délégué* pour devenir *surnaturel*. Les *fonctions* du clergé, corps distinct, étant nombreuses et diverses, un fonctionnarisme sacerdotal en résulta : porteurs de flambeau, chantres, portiers, lecteurs, exorcistes, administrateurs des sacrements, etc. L'évêque était élu par les Anciens ; les diacres, désignés par l'évêque, devaient être acceptés par la communauté.

Le Christianisme avait à Rome son trésor, son centre financier ; on y spéculait comme on y faisait de la politique positive, utilitaire. L'obéissance caractérisait le Chrétien beaucoup plus que la foi. L'Église parle, légifère, au nom de Jésus, directement ; l'évêque de Rome est l'évêque des évêques, le successeur de Pierre ; les missives circulaires continuent la littérature apostolique. Le cadre gouvernemental de l'Église est exactement celui qu'Auguste avait conçu pour l'Empire : l'archevêque, c'était le flamme ou *archiereus* ; l'évêque, le *flamen civitatis*. Le diocèse a pour capitale la cité. On réunit les fidèles dans *la maison du Seigneur*, — car il n'y a pas de temples encore, — au centre de laquelle s'assoit, sur un siège élevé, l'évêque présidant aux lectures ; c'est le chœur, déjà.

L'évêque devint un magistrat, car les fidèles lui confièrent la surveillance des tutelles, lui soumièrent la connaissance des différends, le règlement des procès, et ce fut un contraste redoutable pour la justice impériale. Quelques essais de *symbole de foi* indiquaient un besoin de formules ; de la correspondance de Paul avec Tite et Timothée on avait extrait des phrases qui, collectionnées, ressemblaient à un livret de lois ; sous le nom d'Ignace on codifia les *devoirs des fidèles et des clercs* ; l'obéissance n'était plus due, d'apparence, au représentant de Dieu mais à la Loi.

A peine affranchi du mosaïsme, le Christianisme lui empruntait son principe essentiel, tandis que la proclamation de l'universalité, du catholicisme, supprimait la nationalité, presque l'humanité : *En Christ*, écrivait le pseudo-Ignace, *il n'y a plus de Grec ni de Juif, d'esclave ni d'homme libre, d'homme ni de femme*. Ce n'est plus le baptême qui fait le Chrétien, mais l'imposition des mains, l'action personnelle, quasi légale, de l'officiant. Le noviciat, le catéchuménat, sont les degrés d'initiation, l'entrée dans l'Église subordonnée à l'examen d'une sorte de police ; et la confession, *l'aveu de la faute*, érige en *tribunal* le prêtre dont le jugement se sanctionne par une *pénitence*.

Cette admirable conception, pratiquée, prit la grande allure d'une République universelle où chaque citoyen retrouvait partout sa patrie. Un succès aussi prompt valait aux Chrétiens, nécessairement, de haineuses hostilités. Juifs, hellénistes et Romains se coalisaient, comme d'instinct, contre cette puissance nouvelle. Le Christianisme et l'Empire, séparés, ne pouvaient plus se joindre, s'entendre, traiter d'un partage ; deux forces revendiquaient l'avenir tout entier, impérieusement.

CHAPITRE VII

DE 180 à 222. - Christianisme cosmopolite et révolutionnaire. - Commode, empereur, traite avec les Barbares. - Pérennis et Cléander. - Pertinax empereur. - L'Empire aux enchères. - Didius Julianus achète le pouvoir. - Quatre empereurs. - Albinus, Niger et Septime Sévère. - Guerre aux Parthes. - Persécution des Chrétiens. - Révolte en Bretagne. - Les jurisconsultes et le Droit. - Apollonius de Tyane. - Caracalla et Geta. - Mort de Papinien. - Paix achetée aux Barbares. - Caracalla en Égypte et en Orient. - Artaban. - Macrin, empereur, traite avec les Parthes. - Ardachir. - Héliogabale empereur. - Le dieu d'Émèse à Rome

COSMOPOLITE et révolutionnaire, le Christianisme rationnel — Tertullien le constate, — était *l'ennemi des dieux, des Empereurs, des lois, des mœurs, de la nature tout entière*, c'est-à-dire de tout ce qui était Romain. Pour se défendre, à Rome, l'empereur ne disposait que des bourreaux ; dans les provinces, une sorte de dégoût, de sentimentalisme passionnel, amenait les *élites* — aristocrates de fortune ou de talent — aux prédicateurs du socialisme chrétien, incohérent encore, mais séducteur. La dernière tentative de résistance, la dernière manœuvre, l'essai néfaste d'une rénovation sociale par la philosophie, avait échoué misérablement ; et le Christianisme pouvait hardiment repousser le philosophe, avili : *Qu'y a-t-il de commun entre un philosophe et un Chrétien, entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel, entre un homme dont le cœur ne bat que pour la gloire humaine et celui qui n'a d'autre ambition que celle de son salut, entre un honnie qui parle en sage et un homme qui vit en sage, entre un homme qui détruit et un homme qui édifie ?*

Le Christianisme se montrait insolent, et il avait quelque raison sinon quelque droit de l'être, car le règne de Marc-Aurèle avait étalé l'hypocrisie de la prétendue sagesse philosophique, découvert les visées personnelles des philosophes, tandis que les sectateurs de Jésus, persécutés à outrance, demeuraient respectueux du pouvoir. Et pourtant, *si nous voulions nous venger*, disait Tertullien, *une seule nuit et quelques flambeaux suffiraient !* Rome en effet n'était plus en état de réagir. Les Chrétiens étaient le nombre et la force maintenant ; à l'intimidation, qu'ils osaient employer, ils joignaient la propagande insinuante, l'attrait irrésistible de l'exemple, une particulière habileté, une politique adroite, persévérante, confiante. Sous Claude, sous Néron, sous les Flaviens, des Chrétiens avaient fréquenté le palais, y jouissant parfois d'une certaine influence ; les Empereurs philosophes s'étaient appliqués à les en expulser ; Commode, ce *monstre*, leur ouvrira de nouveau la *maison des Césars*.

Le *gladiateur couronné* succédant à Marc-Aurèle, Commode, inaugurerait cet *enfer d'un demi-siècle* (235-284) où Rome va lamentablement agoniser. Tout de suite, il conclut avec les Quades et les Marcomans une paix aux termes de laquelle ceux-ci s'engageaient à se tenir *à distance* » du Danube, à ne s'assembler *qu'en présence de centurions romains*. Ensuite, achevant l'erreur de Marc-Aurèle, il enrôla 20.000 Barbares, comme pour montrer de près aux ennemis de Rome la faiblesse des armées impériales. Ce fut la première véritable *invasion des Barbares*, sottement voulue, consommée. Quelques actions heureuses des derniers généraux de Marc-Aurèle, — Pertinax et Marcellus, — sur les frontières de la Dacie et de la Bretagne (182-184), firent prendre à l'empereur le *urnom*

trionphal de Britannicus, mais ne suffirent pas pour relever le prestige romain, très diminué du Danube à l'Euphrate, et en Grande-Bretagne.

Accouru précipitamment à Rome, aussitôt qu'il eut *pacifié* les Barbares, Commode se livra tout entier, avec frénésie, à sa double passion de la chasse et du cirque. Il descendit sept cent trente-cinq fois dans l'arène, pour y *gagner ses gages de gladiateur* ; conduisant un char, il prouva son habileté de cocher ; jaloux de la gloire d'Hercule, il fit graver sur la monnaie romaine, avec son image, les attributs du demi-dieu vivant qu'il voulait être. Se souciant peu de gouverner, cette brute accabla de cette lourde charge le préfet des gardes Pérennis, responsable des Hautes du maître, et que les soldats de Bretagne, revenus mécontents, massacrèrent (186). Commode remplaça le *trop rude soldat* par l'affranchi Cléander, de Phrygie, qui était préfet du prétoire, et il retourna à ses basses fréquentations. Cléander trafiqua des emplois, des sentences, de l'honneur et de la vie des citoyens ; la peste et la famine sévissant, l'*avare et cruel préfet* périt à son tour, dans une émeute. Commode avait lâchement abandonné, deux fois, ses favoris ; il se croyait à l'abri des conspirations, parce qu'il retenait auprès de lui, comme otages, les enfants de gouverneurs de provinces, et qu'à Rome il laissait aux prétoriens le droit de tout faire, les intéressant ainsi, pensait-il, à sa propre conservation.

Son dédain absolu, sincère, des choses de l'intelligence avait éloigné de Commode tous les penseurs ; il ne vivait qu'entouré d'athlètes. Ayant sans doute l'inquiétude de son impéritie, il s'appliquait, avec un instinct persistant, à éviter ce qui pouvait lui susciter un embarras ; c'est ainsi qu'il ne voulut pas que l'on colonisât le nord de la Dacie et qu'il refusa d'annexer à l'Empire des terres conquises par ses généraux, donnant même parfois aux vaincus plus qu'ils n'avaient réclamé, pour obtenir d'eux une tranquillité durable. On calomnia l'impératrice Faustine, sa mère, pour établir que cet *empereur stupide et cruel* n'était pas le fils de Marc-Aurèle ; malheureusement pour les apologistes du prince philosophe, la nature avait affirmé, par les traits d'une ressemblance flagrante, une paternité appuyée d'ailleurs du témoignage irrécusable de Fronton.

C'était certes bien le fils de Marc-Aurèle, cet empereur volontaire d'action et paresseux d'esprit, bon, quelquefois, de la bonté des colosses, cruel de la cruauté des doux extravagants, exaspérés. Marc-Aurèle avait employé sa violence à se contenir, à jouer jusqu'au bout, imperturbablement, le rôle qu'il s'était assigné ; héroïque en des guerres détestées, parce qu'il lui paraissait logique de vaincre, et martyrisant avec calme les Chrétiens, parce que sa sagesse philosophique ne descendait pas jusqu'au peuple ; tandis que Commode, qu'aucun sophisme n'influait, sans hypocrisie, descendait au cirque avec la lourdeur d'un boucher, puis allait aux processions de rite égyptien, portant l'Anubis, se délectant même à ce culte paradoxal d'efféminé.

Des Chrétiens étaient à son service, et il ne trouvait rien d'extraordinaire en ceci. La femme que choisit son caprice impérial, Marcia, put, sans éveiller même la susceptibilité de son amant, intéresser l'empereur au sort pitoyable des *confesseurs de la foi* condamnés au travail des mines. La légende de ses premiers exploits, de ses *œuvres herculéennes*, l'emporta sur ces derniers détails, pourtant caractéristiques d'une certaine générosité ; on ne voyait que l'empereur athlète. Ammien Marcellin écrira sérieusement qu'un jour, dans l'amphithéâtre, Commode *abattit cent lions, chacun d'un seul coup*.

Il fut tout à fait cruel, et uniquement, atrocement, lorsque des conspirations tramées contre sa vie, découvertes, l'épouvantèrent. La veuve de Verus avait tenté de le faire assassiner, un *déserteur* avait projeté son *égorgement* (187). D'infatigables délateurs le harcelaient.

Alors, comme il s'attaquait aux bêtes dans le cirque, il affronta ses adversaires, furieusement, aveuglément, frappant devant lui, sans regarder, des sénateurs, des parents, le jurisconsulte Salvius Julianus, dénoncé. La terreur stupéfiait les Romains ; on s'écartait de ce fauve déchaîné, tout en préparant sa perte. La veille des saturnales, accompagné de gladiateurs, affolé, ivre de peur et de rage, on lui signala le chambellan Électus, le préfet des gardes Lætus, et Marcia elle-même, complotant contre sa vie. Il écrivit ces trois noms sur ses tablettes, ce qui était une condamnation. Avertie, Marcia lui versa du poison et un jeune athlète hâta l'agonie terrible de l'empereur en l'étranglant (31 décembre 192). Les sénateurs, délivrés, firent jeter le cadavre de Commode dans le Tibre.

Le préfet de la ville, Pertinax, désigné par les meurtriers de Commode, fut fait Empereur. Une *large gratification* paya le consentement des prétoriens, le sénat ayant acquiescé. Fils d'un affranchi, Pertinax devait la pourpre à sa réputation d'équité, à la simplicité notoire de sa vie, à la déférence qu'il avait toujours témoignée aux sénateurs. Ses premiers actes furent d'un homme d'État ; il assura la liberté des trafics et il exempta d'impôts pour dix années les terres devenues incultes, restituées aux laboureurs. Mais il déplut aux soldats par quelques mesures où le *principe d'économies* apparut trop, les inquiétant ; ils l'égorgèrent dans son palais (28 mars 193).

De ce jour, ostensiblement, l'Empire fut *la chose des soldats* ; ils le mirent aux enchères. Didius Julianus obtint les ornements impériaux et le serment des gardes, *au prix de 6.250 drachmes par homme*. Mais l'empereur, escorté jusqu'au palais par ses créanciers armés, accepté par le sénat *dévorant sa honte*, ne put tenir ses engagements, payer le prix de la pourpre. La révolte soudaine des légions de Bretagne, de Syrie et d'Illyrie, arrêta les prétoriens qui se disposaient à se débarrasser du vieillard insolvable. A l'exemple des prétoriens de Rome, au loin, les armées avaient chacune *fait un empereur* : en Bretagne, Albinus ; en Syrie, Pescennius Niger ; en Illyrie, Septime Sévère (193). Ce dernier marchait sur Rome. Le sénat, enhardi par ces troubles, fit tuer *l'ennemi public* — Didius, — frappa les meurtriers de Pertinax et s'empressa de reconnaître Sévère comme Empereur.

Peut-être Gaulois d'origine, né en Afrique, ayant épousé une Syrienne, Septime Sévère inaugurait une dynastie. En vue de la cité de Romulus, il appela les prétoriens, comme pour traiter avec eux des conditions de son avènement, les fit cerner par ses légions, silencieuses, obéissantes, leur reprocha durement l'assassinat de Pertinax et l'intronisation de Didius, cassa leur cohorte, les dispersa et leur défendit de s'approcher de Rome *à plus de cent milles*. Puis, singulière inconséquence, après avoir courageusement aboli cette *garde*, qui en était arrivée à disposer de l'Empire, il la reconstitua, en l'augmentant, avec cette précaution illusoire que les nouveaux prétoriens seraient exclusivement choisis parmi les légionnaires les plus braves.

L'empereur des légions bretonnes, Albinus, et l'empereur des légions syriennes, Niger, l'inquiétant, Sévère afficha aux yeux des Romains, qu'il voulait conquérir d'abord, une grande douceur, une modération extrême. Mais ses légions illyriennes, devenues barbares, installées dans Rome, la pillaient, campaient dans les temples et sous les portiques, en désordre, affirmant de plus en plus

une redoutable indépendance. Les soldats, un jour, se mutinèrent, réclamant une gratification de 2.500 deniers par tête, et Sévère se soumit à cette exigence. Comme il fallait guerroyer contre les deux *autres empereurs*, Rome se débarrasserait de ces légions intolérables en les envoyant aux batailles ; en attendant, on supportait patiemment cette humiliation.

Sévère fit croire à Albinus qu'il lui céderait une part du pouvoir ; et pendant qu'il négociait, il expédia des troupes en Afrique, craignant, en effet, que son rival ne voulût affamer les Romains en arrêtant les cargaisons de céréales expédiées de Carthage et d'Alexandrie. Niger, insouciant, trompé d'ailleurs, était à Antioche, inactif, tout étourdi des orientales acclamations ; Septime Sévère marcha contre lui, le surprit, le vainquit facilement à Cyzique, puis près de Nicée, puis encore près d'Issus. Niger trouva la mort près d'Antioche (194).

Priscus, l'ingénieur, tenait Byzance. Sévère ne put le réduire qu'après deux années d'efforts. La ville prise, démantelée, fut placée sous la dépendance de Périnthe. Antioche perdit ses privilèges. Effrayés des vengeances impériales, — car Septime Sévère persécutait sans rémission tous ceux qui l'avaient combattu, — les soldats de Niger s'étaient retirés en grand nombre chez les Parthes. Quant à Albinus, — l'empereur en Bretagne, endormi par les flatteuses promesses de Sévère, — des messagers devaient lui remettre une missive et l'assassiner. Averti, Albinus passa en Gaule, avec le titre d'auguste. Les légions de Bretagne et d'Illyrie, les armées de Sévère et d'Albinus se rencontrèrent près de Lyon. Albinus vaincu se donna la mort. Lyon, qui s'était prononcée pour le rival de Sévère, fut pillée et incendiée (197).

Maître de l'Empire, Septime Sévère revint aux traditions impériales. En envoyant au sénat la tête d'Albinus, il lui adressa la lettre d'un tyran las de modération forcée, et dès son retour il inaugura sa tyrannie. Il poursuivit d'une même rigueur les amis d'Albinus et tous ceux qui lui portaient ombrage, par leur richesse ou par leur renom. Quarante et une familles sénatoriales périrent. L'apothéose de Commode fut l'étrange fête dont l'impérial bourreau illustra ses exécutions.

Une guerre contre les Parthes, indispensable, suspendit ces atrocités. Septime Sévère prit Séleucie et Ctésiphon, livra ces villes au pillage, sans trop intimider les ennemis, qui se replièrent vers leurs déserts, annonçant leur revanche prochaine. Il visita la Syrie et l'Égypte. Rentré dans Rome, il décida la cinquième persécution contre les Chrétiens — dix-huit mille martyrs ? — malgré les retentissantes apologies de Minutius Félix et de Tertullien ; à cause d'elles peut-être.

Tyran dans la plus large acception du terme, Septime Sévère entendait discipliner l'État, le régenter violemment. Exagérant jusqu'à l'abus ses meilleures intentions, il sévit avec cruauté contre les mauvaises mœurs, éloigna du trône les affranchis, entassa du blé dans les greniers de Rome, pour une consommation de sept années ! Il embellit les provinces de monuments qui, s'ils ne relevèrent pas l'architecture traînante, témoignèrent de sa sollicitude pour le premier des arts. Mais l'important, pour lui, c'était de contenter les soldats ; il les tenait bien, d'ailleurs, par l'application de règlements sévères, l'octroi de vaniteuses distinctions, de larges libéralités. Une soudaine révolte l'ayant appelé en Bretagne, il l'apaisa facilement et crut pouvoir achever la soumission de l'île ; il dut reconnaître, après avoir perdu 50.000 hommes, qu'il échouerait. Revenant à la politique des Antonins, il fit construire, *sur la ligne tracée par Agricola*, un mur protecteur de ses conquêtes (210).

C'est pendant cette expédition que, *pressé de régner*, Bassien Caracalla, le fils de l'empereur, faillit assassiner son père.

Les Calédoniens s'étant révoltés de nouveau, Sévère, malade, furieux, ordonna leur extermination. Les troupes romaines se soulevèrent à la lecture de cet ordre, proclamèrent auguste Bassien. L'empereur *se fit porter à son tribunal*, se promettant de confondre dans une même condamnation, terrible, et les soldats rebelles et le fils parricide... Il vit la mort le toucher, et laissant tomber sa colère, désormais inutile, il expira, disant *j'ai été tout, et tout n'est rien !*

Malgré sa tyrannie, Septime Sévère avait subi l'impression des temps nouveaux, collaboré sans le vouloir à la révolution en marche. Les jurisconsultes Salvius Valens, Ulpus Marcellus, Javolemus et Volusius Mœcianus mettaient de l'équité dans la loi, de la bienfaisance dans *l'exercice de la justice* : L'esclavage est reconnu comme une violation des lois de la nature ; un droit d'héritage *sur les biens du maître*, à défaut d'héritiers, est accordé à l'esclave ouvrier, sur une part de la fortune édifiée ; les abus de l'autorité paternelle sont abolis ou restreints ; la *mère*, aux termes de sénatus-consultes (158 et 178), fait partie de la famille du mari et de ses enfants ; enfin, le grand principe de la culpabilité ressortant de la volonté et non du fait, renversa sur sa base l'ancien droit.

Ces réformes substantielles furent rédigées et codifiées par les penseurs, — les stoïques notamment, — qui intervinrent, avec une persévérante énergie, dans la réorganisation de la société romaine ; mais ces « principes » ne seraient certainement pas sortis du domaine des spéculations, si les Chrétiens n'avaient érigé en face de la justice romaine le tribunal de l'évêque, jugeant civilement au nom de lois nouvelles supérieures aux lois antiques. Le Christianisme contraignait ainsi l'Empereur à sanctionner des lois humanitaires, s'il ne voulait pas se montrer distancé par les juges des tribunaux du Christ. Un besoin d'unité légale, de sécurité dans le droit, de simplicité et de clarté dans les obligations, d'égalité, hantait les esprits. Tatien avait dit que *la bonne loi devait être commune à tous les hommes*.

Les jurisconsultes — Papinien, Ulpus, Gaius, Modestin, Florentinus, Marcien, — succédaient aux philosophes de Marc-Aurèle convaincus d'impuissance, préparaient le Droit de l'avenir. Les Chrétiens, eux, paraissaient avoir et appliquer ce droit universel, *commun à tous les hommes*. Or les magistrats de l'Empire étaient encore très attardés sur la voie de cette conquête sociale, puisqu'ils n'admettaient pas les Chrétiens — des hommes ! — à plaider devant eux. Donc, à Rome, deux lois, deux droits, deux justices. Pourquoi ? Tertullien répond : *Nous n'adorons pas vos dieux, et voilà pourquoi nous sommes poursuivis comme coupables de sacrilège et de lèse-majesté ; voilà le point capital de notre cause, ou plutôt la voilà tout entière*. De ce dualisme contradictoire et du désir universel d'un code *commun*, résultait une aspiration vague mais logique vers une communauté de religion et la reconnaissance d'un *seul Dieu*, la multiplicité des divinités expliquant la confusion des cultes et des lois.

L'impératrice Julie Domna, la Syrienne, eut le sentiment exact de cette nécessité d'union sociale en l'adoption d'une unique divinité, lorsqu'elle substitua aux persécutions de Septime Sévère sans effet, comme aux raisonnements infructueux des philosophes, l'idée de la recherche d'un Dieu qui supplanterait Jésus, trop engagé contre l'Empire, en reléguant toutes les divinités du paganisme fini. Dans ce but, on chargea Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane. Ce *roman théologique*, composé en parallélisme des Évangiles, —

annonciation, prodiges, science innée, soumission admirative des peuples et des rois, Dieu suprême, ardente charité, réprobation des sacrifices sanglants, paraboles, prédictions de l'avenir, guérisons miraculeuses, démons chassés, résurrection des morts ; agonie du Dieu, abreuvé d'outrages, dans les cachots de Domitien, sa disparition mystérieuse, sa rencontre soudaine avec les Disciples... — ce roman venait trop tard : le Christianisme, fondé, était assis sur le siège de l'évêque de Rome ; les temps d'un prosélytisme sentimental étaient passés, il fallait une démonstration d'existence maintenant.

Les deux fils de Septime Sévère, Caracalla et Geta, déjà célèbres par leur inimitié, rapportèrent à Rome les cendres de leur père ; ils furent tous deux proclamés empereurs. Leur mère, Julie Domna, s'était opposée au partage de l'Empire. Caracalla devança l'intention pareille de son frère en poignardant Geta dans les bras de Julie, *citant Romulus pour justifier son crime*. Papinien fut condamné à mort pour n'avoir pas voulu faire l'apologie du fratricide. Les amis et les partisans de Geta périrent, au nombre de 20,000. Le sénat, *décimé et bafoué*, n'osa rien contre ce déchaînement de fureur. De folles prodigalités ayant vite épuisé le trésor, Caracalla — qui ordonna des constructions *ruineuses* et augmenta la solde des légionnaires, — doubla l'impôt des héritages, en accordant le *droit de cité* à tous les provinciaux, simplement pour que cette perception extraordinaire les atteignît.

Caracalla put laisser bientôt Rome terrifiée. Il alla combattre les Barbares, s'affublant tantôt du costume d'Alexandre, tantôt du costume d'Achille ; il remporta une victoire sur le Mein (213), ou du moins la fit célébrer, et reçut ensuite, venus de l'Elbe et de la mer du Nord, des députés stupéfaits de voir l'Empereur vêtu comme un Barbare, les cheveux et la barbe teints comme les leurs. Il acheta la paix et se rendit en Égypte. Les Alexandrins se moquèrent de Caracalla, *singe d'Alexandre* ; il feignit de ne pas entendre leurs sarcasmes, mais au moment où le peuple se massait pour l'ovation, il ordonna à ses troupes de semer la mort dans cette cohue. Il interdit aux savants de se réunir au musée et consacra aux dieux égyptiens l'épée dont il avait transpercé son frère.

Il parut tout à coup en Orient (216), pour *écraser les Arméniens* et, *s'il le fallait, dompter les Parthes*. Quelques bandes de Spartiates insérées dans les légions devaient, pensait-il, lui assurer la victoire ! Cette fois encore, dissimulant ses véritables projets, il demande au roi des Parthes sa fille en mariage, et s'avance, tel qu'un impérial fiancé dont la *suite* serait une armée. Artaban vint au-devant de l'empereur, en marque d'amitié empressée ; et pendant que les Parthes se réjouissaient de cette alliance terminant la guerre, Caracalla donna le signal de la bataille. Artaban échappa au massacre. Les Romains s'emparèrent de la Mésopotamie.

Un jour que l'empereur visitait le temple de Charus, un centurion, vengeant une injure personnelle, le tua (217). Les cavaliers germains qui servaient Caracalla écharpèrent le meurtrier.

Artaban, surpris mais non vaincu, revenait déjà à la tête d'une armée refaite, nombreuse. La fureur des Parthes s'exaspérait au spectacle des sacrilèges commis par les soldats romains aux anciennes sépultures royales d'Arbèles, violées. Sans chef pour résister à l'attaque imprévue de l'ennemi, les légions proclamèrent Empereur le préfet des Gaules, Macrin, qui s'empressa de négocier de la paix. Artaban exigeant la totale évacuation de la Mésopotamie, il fallut combattre. Les deux armées se rencontrèrent près de Nisibe. Après la bataille, très sanglante, mais indécise, on traita. Rome conservait la Mésopotamie,

affirmait la vassalité des Arméniens, obéissant à leur roi Tiridate, ainsi que de l'Osrhoène où l'ancienne dynastie recouvrait le trône, et s'engageait à payer aux Parthes une contribution de guerre de 50.000 deniers. Ce succès fut le dernier des Arsacides. Une insurrection revendicatrice, dirigée par Artaxerxès (Ardachir), donnera aux Parthes un roi de pure race iranienne, perse (224-241).

Satisfait d'avoir évité la prolongation d'une guerre difficile, Macrin rentra dans Antioche, d'où il écrivit au sénat qu'il apportait aux Romains *de la sécurité et de la liberté*. Les sénateurs confirmèrent les pouvoirs du prince. A Rome, Macrin édicta la peine de mort contre les délateurs *sans preuves* et ramena à l'ancien taux le droit doublé sur les héritages ; il résolut ensuite de discipliner l'armée, ce qui le perdit. La sœur de l'impératrice Julie Domna — Julie Mœsa — acheta les soldats mutinés et leur fit proclamer empereur unique *le jeune et beau grand-prêtre d'Émèse*, Bassianus, fils de sa fille Soémis.

L'ambitieuse aïeule, calomniant sa fille pour justifier le choix des légions, déclara que Bassien était fils de Caracalla. Les troupes que Macrin envoya pour châtier les rebelles passèrent au camp de l'empereur nouveau. Macrin accourut alors avec toutes les forces de l'Empire. Vaincu en une seule bataille, sur les frontières de la Syrie et de la Phénicie (8 juin 218), il s'enfuit ; poursuivi, atteint, on l'égorgea ainsi que son fils Diadumène. Tous les gouverneurs de province qui l'avaient soutenu subirent le même sort. Le *nouvel Antonin* prit le nom du dieu d'Émèse, Héliogabale — Élagabal, — dont les grands-prêtres exerçaient les fonctions sacerdotales et le *pouvoir royal* depuis la *décomposition* de la dynastie des Séleuïdes.

Empereur, Héliogabale installa *son Dieu*, la pierre conique d'Émèse, dans un temple édifié sur le Palatin. Lit, chaque jour, revêtu des ornements pontificaux, il officiait, immolant des victimes, versant en libations sacrées des vins précieux, dansant, jouant des cymbales et du tympanum, devant le sénat *réuni*, devant les chevaliers *assemblés par ordre*. Il sacrifia de jeunes enfants, enlevés aux meilleures familles, et ne sachant bientôt plus qu'imaginer pour assouvir sa manie religieuse, il voulut *marier* la pierre conique d'Émèse avec la pierre conique de Carthage, la Tanit punique. Dans le temple nouvellement consacré à la déesse, chaque année, magnifiquement, au prix d'énormes dépenses, sur un char étincelant de pierreries, que traînaient six chevaux blancs, l'*épouse* allait à l'*époux* en une procession rituelle où tous les dieux de Rome, comparses assujettis, figuraient humblement. L'empereur, *orné du costume asiatique*, conduisait la théorie solennelle, marchant à reculons, *pour ne pas quitter des yeux la divinité*.

Disposant de tous les pouvoirs, le *maître des dépravations*, âgé de dix-sept ans à peine, étranger aux mœurs romaines, s'entoura de barbiers et de danseurs, fit sabler d'or et d'argent la voie qui menait au palais, affecta de ne jamais revêtir la même robe, — car sa démarche et son costume étaient ceux d'une femme, — se baignait dans de l'eau de roses et donnait des naumachies sur des lacs de vin. Les confiscations et les impôts payaient à peine ce luxe fou.

Les soldats finirent cependant par prendre en dégoût cet efféminé, qui se faisait appeler *domina* ou *imperatrix*, qui travaillait à des ouvrages de laine, vivait une vie dégradante, toute de débauches, servi par des eunuques, ce qui était une innovation. Les prétoriens lui préféraient son cousin, le jeune Alexandre Sévère, César adoptif ; c'est pourquoi l'empereur, plusieurs fois, avait essayé de faire assassiner son rival, que sa mère Mammée protégeait d'une surveillance efficace. Finalement, les prétoriens tuèrent Héliogabale (11 mars 222) et sa mère Soémis.

CHAPITRE VIII

DE 222 à 244. - Alexandre Sévère empereur. - Christianisme d'Origène. - Chrétiens et jurisconsultes. - Tertullien. - Littérature chrétienne. - Traduction de la Bible hébraïque. - L'Église d'Afrique. - Triomphe de Paul. - Les Syriens. - Bardesane. - Ardachir. - Guerre en Asie. - Germains en Gaule et en Illyrie. - Maximin empereur, vainqueur des Alamans. - Les deux Gordiens empereurs. - Balbin et Pupien empereurs. - Persécution des Chrétiens. - Gordien III empereur. - Les Francs. - Les Goths. - L'Arabe Philippe empereur. - L'Empire perse et l'Empire romain.

EMPEREUR à quatorze ans, Alexandre Sévère gouverna par son aïeule Mœsa et sa mère Mammée. Cette dernière choisit pour son fils des conseillers vertueux, parmi lesquels les jurisconsultes Paul et Ulpian, l'historien Dion Cassius. Les *superstitions étrangères* bannies, les fausses monnaies retirées, les impôts diminués et des mesures prises contre les *excès de luxe*, annoncèrent un régime soucieux de l'équité et de la morale. Les vétérans reçurent à titre de *benefices*, sur les frontières, des propriétés dont leurs enfants hériteraient, s'ils restaient dans l'armée. La paix de l'Empire semblait s'étendre, s'affermir, sauf parmi les soldats, qui se querellaient souvent avec le peuple, commettaient parfois de sanglantes atrocités.

La dynastie nouvelle apportait aux Romains un libéralisme sincère, large. Les *grandes Syriennes* de la famille impériale — Julie Domna, Julie Mœsa, Julie Mammée, Julie Soémis, — exerçaient une saine influence, participaient au gouvernement, siégeaient au sénat, corrigeaient les mœurs par l'exemple de leur autorité modeste, de leur énergie bienveillante. L'empereur avait fait graver cette parole chrétienne à l'entrée de son palais : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même*. Une sorte d'affiliation au Christianisme, moins religieuse que morale, par raison d'État un peu, par tendance ethnique surtout, préparait une entente entre l'Empire et les sectateurs de Jésus. Alexandre Sévère plaça dans son *lararium*, parmi les *bienfaiteurs de l'humanité*, Orphée, Abraham et Jésus-Christ. La mère de l'empereur, Mammée, était instruite du christianisme d'Origène.

Mais pendant que la mère et le fils rêvaient de fraternité, d'accord universel, de liberté de conscience, les jurisconsultes, imbus de l'esprit romain traditionnel, collectionnaient et rééditaient les vieilles maximes, féroces. L'empereur — qui écrivait des *Règles pour bien vivre* — et ses conseillers se trouvaient engagés dans deux voies différentes, opposées

Le christianisme d'Origène — qui était comme le christianisme de la cour, — convenait mal aux circonstances. Ses principes excessifs, ses conclusions insensées, allant jusqu'à la mutilation, avaient alarmé à bon droit l'évêque d'Alexandrie, qui avait frappé d'excommunication le disciple de Clément, presque *chef d'école*, manquant de charme d'ailleurs, antipathique plutôt. Ce christianisme attristant retarda l'heure de Jésus. L'empereur accorda la liberté de conscience, rendit le droit de s'associer ; mais il ne put, comme il le désirait, édifier et consacrer un temple au Christ : On lui démontra, *par des textes*, que son vœu était irréalisable, *illégal*. Les jurisconsultes Ulpian, Paul, Ælius Marcianus, acharnés à la codification et à l'application des anciennes lois, repoussaient systématiquement toutes les formules de la loi nouvelle.

Alexandre Sévère, secondé par les Julies, l'aurait-il emporté quelque jour sur la répugnance des jurisconsultes ? L'attitude provocatrice du défenseur des Chrétiens, de Tertullien, empêcha dans tous les cas la moindre tentative de rapprochement. Aux jurisconsultes, qu'il exaspérait, Tertullien disait publiquement que les lois romaines devaient tout ce qu'elles avaient de bon aux lois de Moïse ; c'était rappeler maladroitement aux Romains l'abominable conduite des Juifs de Jérusalem et faire des Chrétiens les héritiers directs des Israélites. Et en effet, l'avocat des sectateurs de Jésus répétait textuellement les imprécations du Sanhédrin : *Quel jour, s'écriait-il, que celui où le Très-Haut comptera ses fidèles ; enverra les coupables à la géhenne et fera flamber nos persécuteurs au brasier des feux éternels !* Cela donnait raison aux jurisconsultes qui, devant la famille impériale, dénonçaient les Chrétiens comme d'irascibles et irréconciliables ennemis, à éloigner sinon à exterminer.

Tertullien menaçait Rome du *nombre* des Chrétiens, augmentant chaque jour dans le peuple et dans l'aristocratie ; il montrait la ville, les campagnes, le palais, *regorgeant de Chrétiens* ; il bravait la justice romaine, incapable de faire reculer un seul martyr ; il insultait à la multiplicité ridicule des dieux du paganisme, *nouveaux et anciens, barbares et grecs, romains et étrangers, particuliers et communs, mâles et femelles...* divinités qui se querellaient, luttaient de corps *à la façon des gladiateurs*, se blessaient, s'enchaînaient, se maltrahaient étrangement... divinités burlesques, à têtes de lion, de chien, de chèvre, de bélier, *boucs depuis les reins, serpents depuis les cuisses, avec des ailes aux pieds et au dos...* statues adorées et cependant faites *du même métal que les meubles et la vaisselle, et que l'on peut vendre, faire fondre, transformer en chaudron, en vaisseau à ordures...*

Ces insolences sacrilèges, couronnées d'une constatation injurieuse, dont les termes précis étaient une formelle et définitive déclaration d'hostilités : *Nous sommes d'hier et déjà nous remplissons tous vos cadres, vos cités, vos places fortes, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples !... Nous pourrions vous combattre en nous séparant de vous ; vous seriez effrayés de votre solitude, d'un silence qui paraîtrait la stupeur d'un monde mort.*

On conçoit, devant de telles audaces, publiques, les hésitations de l'empereur syrien en ses velléités chrétiennes. D'autant que Tertullien ajoutait : *Je pourrais dire que l'Empereur est plus à nous qu'à personne, puisque c'est notre Dieu qui l'a établi.* Et ensuite : *On remercie Jupiter des faveurs accordées par le Dieu des Chrétiens !...* Dans ce langage, les conseillers du maître, les Romains instruits, se souvenant du passé, ne pouvaient pas ne pas reconnaître les prétentions des Juifs de Jérusalem, *ces Juifs d'où les Chrétiens tirent leur origine*, avait encore écrit Tertullien.

La rhétorique juive inspirait *le plus intraitable des anciens Pères de l'Église*, le *Carthaginois Tertullien*, dont le style exotique, disparate, éloquent certes en sa sauvagerie, dédaigneux à la fois de la grâce hellénique et de la dignité romaine, rénovait le prophétisme pur, avec un accent nouveau, africain, berbère, imprévu, forgeant un latin spécial, où le punique s'alliait à la langue de Cicéron, traduisant les hébraïsmes avec brutalité, faisant le *latin catholique*.

La littérature chrétienne, africaine, débutait bruyamment par l'infailibilité, l'insulte, le sarcasme et l'ironie, annonçant l'intolérance. Carthage s'appêtait à expulser les Évangélistes, à oublier Jésus, pour revenir aux temps du *Peuple de Dieu*. La Bible hébraïque — *trésor où se gardent tous les mystères de la religion*

juive et par conséquent de la religion chrétienne, — allait être, traduite en latin, la *base* du Christianisme nouveau, belliqueux. Pour en finir avec les apologistes hellénistes, successeurs des philosophes alexandrins, les Africains les méprisèrent, les accusant d'avoir plagié la Bible : *Quel est le poète, quel est le sophiste qui n'a pas puisé dans les Prophètes ? C'est à cette source sacrée que les philosophes ont essayé d'éteindre leur soif*. Exécutant la volonté de saint Paul, Tertullien divinise les Écritures, les Saintes Écritures : *Si leur antiquité peut être douteuse*, déclare-t-il, *leur divinité ne l'est pas*.

En somme, Tertullien et ses disciples, ses élèves, gens ambitieux, violents, Phéniciens dans toute la force du terme ethnique, s'approprièrent les dépouilles du montanisme, tournaient en fanatisme le désir de la mort dans les tortures et l'affirmation d'une indiscutable foi, tyrannique, individuelle. Esprit faux, mais écrivain de race, éloquent bien que dépourvu de goût, et de grammaire, Tertullien régenta l'Église universelle, en la servant comme il l'entendait, en l'invectivant lorsqu'elle paraissait lui résister, la traitant de *caverne d'adultères et de prostituées*.

La plupart des traductions de la Bible hébraïque furent écrites en Afrique à ce moment. Par cette réaction anaryenne, caractérisée, la figure de Paul, grandie, se faisait dominante. Le langage des Pères de l'Église d'Afrique, *vide et âpre*, d'allure prophétique, impérieuse et insultant, intimidait les Occidentaux ; l'œuvre de Paul, reprise par des ouvriers de sa race, — les Phéniciens de Carthage, — s'achevait. Antioche, longtemps, avait soutenu l'Église de Pierre contre l'Église de Paul ; Rome, contraire au montanisme, et par conséquent à l'Église d'Afrique, impétueuse, impolitique, compromettante, voulait écarter Tertullien, continuer Pierre, mais elle hésitait, par peur des injures, et elle temporisait. L'école de Tertullien, active, impatiente, n'eut pas de peine à l'emporter sur ces conservateurs d'attitude médiocre. De Tertullien à Augustin, — Paul exalté, triomphateur, — l'Église d'Afrique terrorisa l'Église de Rome, Pierre relégué. Rome se contenta d'organiser l'administration ecclésiastique, de régler les hiérarchies, se cantonnant dans cette *modération* dont Calliste (217-222) dicta les maximes.

Alexandre Sévère, *tout ennemi qu'il fût des innovations*, au dire suspect de Tertullien, laissait cependant l'Église de Rome aux prises avec l'Église d'Afrique, peut-être avec le secret espoir d'une pacification religieuse finale ? Les Pères africains ruinèrent cette espérance en relevant Jéhovah, en prêchant l'absolutisme hébraïque, en subordonnant l'Évangile à l'Ancien Testament : *Notre religion a pour fondement les livres des Juifs*. Or l'empire païen, depuis Héliogabale, depuis l'installation d'un culte central au Palatin, concevait le monothéisme asiatique, biblique, et comprenait mieux l'autoritarisme de l'Église africaine, au langage affirmatif, que le modérantisme inconsistant, vague, de l'Église romaine. Saint Jérôme — écho de ces temps troublés, — dira la *jalousie du clergé de Rome* contre le succès de Tertullien. En fait, les tertullianistes formaient une Église presque séparée, — l'Église de Carthage, — que saint Augustin fera prédominer.

Les Syriens, répandus en Italie, en Dalmatie, en Dacie, en Espagne ; en Germanie et en Gaule, promoteurs et agents de tous les trafics, parlant le grec, auraient pu, encouragés par la famille impériale, s'opposer à cette renaissance de la religion hébraïque ; ils exerçaient en effet une réelle influence, par leur activité, leurs richesses, la vivacité de leur intelligence, la séduction de leurs manières, le sympathique exemple de leur christianisme conciliant. Mais une

indifférence manifeste pour les choses de la religion tenait à l'écart la masse des Syro-Grecs, et lorsqu'ils intervenaient, les *orthodoxies* les trouvaient trop *artistes*.

Il y avait précisément en Syrie un Bardesane, poète et musicien, dont les hymnes, chantés sur des airs grecs et accompagnés de la cithare, avaient converti *presque toute l'Osrhoëne* ; et c'était un scandale. Lorsqu'on voulait éloigner du sein de l'Église un enthousiaste inspiré, dont la voix allait trop directement aux âmes, on disait de lui, sur un ton d'avertissement dédaigneux : C'est un Bardesine ! Les Syriens frivoles, gais, mais susceptibles, laissaient donc les rigoristes à leur tristesse, passaient, ne faisant rien. En Gaule et en Espagne, *le monde gallo-romain et hispano-romain* aimait son polythéisme atténué, mélangé de croyances aryennes et de superstitions d'emprunt. La Bretagne — suivant Origène — avait eu son Église du Christ fondée par des Phrygiens et des Asiates, comme Lyon et Vienne. L'attitude passive, neutre, simplement libérale mais tout à fait syrienne d'Alexandre Sévère, favorisa l'avènement de la turbulente Église d'Afrique, toute juive, et on qualifia, l'empereur de *grand rabbin*.

La mort de l'impératrice Mœsa livra le pouvoir à l'impératrice Mammée, détestée des soldats, qui lui reprochaient son avidité et son avarice. Surexcités, un jour, ils égorgèrent leur préfet — Ulpien — devant l'empereur et faillirent tuer Dion Cassius. Alexandre Sévère se perdit en n'osant même pas parler de leur crime aux meurtriers. Une guerre en Asie, *sur l'Euphrate*, donna au prince menacé l'occasion d'échapper aux séditions militaires.

Sur les ruines apparentes du royaume des Parthes, seulement démembré en *principautés héréditaires*, le Sassanide Ardachir faisait renaître l'Empire d'Iran (230), réclamant toutes les provinces autrefois possédées par Darius et par Xerxès. Alexandre Sévère se rendit en Asie. Les Parthes, *aussi rusés que braves*, dit Florus, parlant des deux races — aryenne et anaryenne, — qui formaient à ce moment l'ensemble de l'Empire d'Asie, antagoniste de l'Empire d'Europe, avaient la réputation d'*égaler* la force romaine. Depuis Trajan, les Empereurs s'étaient pour ainsi dire appliqués à constituer cet Empire rival.

Alexandre Sévère conduisit trois armées contre celui qui *revendiquait tout l'héritage des anciens rois de Perse*. Après une campagne, *mal conduite et stérile*, dont les détails demeurèrent ignorés, l'empereur ne ramena dans Antioche qu'une armée mutinée, et refusa, sur les conseils de Mammée, la paix qui lui avait été offerte. Ardachir déclara que les Sassanides, contrairement aux Arsacides *négociateurs*, feraient aux Romains une *impitoyable guerre*. L'empereur abusa de quelques succès partiels, vrais mais sans importance, pour se dire victorieux, et se retira en hâte, comme obligé de faire face aux Barbares germains envahissant la Gaule et l'Illyrie. Au camp de Mayence, Alexandre Sévère s'occupa surtout d'*acheter la paix*, qu'il paya chèrement (235). Ses soldats, humiliés, lui donnèrent la mort.

Un ancien pâtre de Thrace, Maximin, dont le courage brutal et la vigueur extraordinaire faisaient l'admiration des troupes qu'il commandait, reçut des soldats la succession de l'empereur. On lui apporta, sinistre trophée, la tête d'Alexandre Sévère et celle de sa mère Mammée. Le choix du nouvel auguste se justifia par la frayeur qu'en éprouvèrent les Barbares. L'empereur *géant* — lutteur invincible et buveur effroyable, — poursuivit la *masse mélangée des Barbares* que l'on désignait sous le nom générique d'Alamans, les battit dans leurs bois et dans leurs marais, et prit le titre de *Germanicus*.

N'osant pas venir à Rome, *se montrer*, — persécutant de loin les sénateurs dont il soupçonnait l'hostilité, à cause de ses allures grossières, natives, contraste choquant avec la dignité romaine, — Maximin allait, pillant les temples et les villes, faisant fondre les statues des dieux pour s'en approprier le métal, asséchant les trésors des municipalités, s'emparant de tout, même des *réserves* — pourtant sacrées — destinées à payer les spectacles et les fêtes. Il marcha contre les Sarmates, en Pannonie, tandis qu'en Afrique le proconsul Gordien, vieillard de quatre-vingts ans, et son fils, *descendants des Gracques*, étaient proclamés Empereurs malgré leur suppliant refus.

Le sénat s'empressa de ratifier le choix des deux Gordiens et, dénonça Maximin — le *Goth gigantesque*, — comme *ennemi public*, organisant aussitôt la résistance à l'*usurpateur*. En Afrique, le gouverneur de la Maurétanie, fidèle à Maximin, vainquit le jeune Gordien, qui trouva la mort dans sa défaite ; le père se suicida. Les sénateurs désignèrent, pour succéder aux Gordiens, le jurisconsulte Claude Balbin et un *ancien soldat*, Maxime Pupien. Le peuple exigea que l'on adjoignît à ces deux empereurs, avec le titre de César, un fils du jeune Gordien. Les soldats s'opposèrent à la volonté du sénat et du peuple, incendièrent une grande partie de Rome, qui fut systématiquement pillée. Maximin vint assiéger Aquilée. Tout le pays ayant été ravagé par Pupien, les soldats de l'empereur goth, affamés, accusant leur maître d'imprévoyance, en finirent par l'égorger et de son fils (avril 238). A ce moment, Ardachir, le Roi des rois, glorieux et persévérant, reprenait la Mésopotamie (235-238), se disposait à franchir l'Euphrate.

Les sanglantes péripéties de la *succession des Empereurs* favorisaient l'indépendance, de plus en plus tyrannique, des gouverneurs de provinces. Pourtant, comme ils ne possédaient pas *le droit de punir*, et n'osaient s'en emparer, la plupart imaginèrent d'obtenir légalement la *sanction exécutive du bras séculier* aux grands-prêtres, dénonçant des contempteurs du culte impérial. C'est ainsi que Maximin avait été amené à ordonner la sixième persécution des Chrétiens (235-238).

Maximin mort, les prétoriens, à Rome, se déclarèrent contre les *élus du sénat*, Pupien et Balbin, qu'une garde germanique, privilégiée, protégeait. Les deux empereurs furent égorgés dans leur palais (juillet 238), et Gordien, âgé de treize ans, reçut la pourpre. Misithée, précepteur et beau-père de l'empereur enfant, rétablit le gouvernement impérial effectif, que les eunuques conduisaient depuis trois années. Le tribun Aurélien partit pour Mayence, avec la mission de soumettre une tribu barbare, inconnue jusqu'alors, — les Francs, *Franci*, — qu'il vainquit. A ce même moment, sur le Bas-Danube, les garnisons romaines se *virent en présence* d'autres Barbares — les Goths, — descendus du nord-est extrême, de la Scandinavie, et qui, par le bassin de la Vistule, se dirigeant vers la mer Noire, s'avançaient innombrables. Ils avaient franchi le Danube, occupaient Istros, la plus septentrionale des villes de la côte en Mésie, et leur nom, prononcé pour la première fois, causait, dans le monde romain surtout, une grande crainte.

La confédération des Francs — entre le Weser, le Rhin et le Mein, — affrontée par Aurélien et immédiatement battue, se manifestait comme une agglomération particulière, quelque chose de nouveau, d'inquiétant, quelque chose d'autre que cette barbarie germanique avec laquelle la politique romaine s'était familiarisée. A l'orient de l'Europe, arrivée de l'extrême nord ? une *nation* surgissait, entraînant des peuplades entières, refoulées, ou asservies, englobées, donnant le spectacle

inouï d'une horde organisée. En Asie enfin, l'Empire perse, refait, bravait l'Empire des Césars. Et au centre de ce triangle, dont chacun des côtés était une menace terrible, les armées romaines, plus soucieuses de faire des empereurs, de *gouverner directement la population de l'Empire*, que de guerroyer.

Gordien III, cependant, n'hésita pas à marcher contre les Barbares nouveaux apparus à l'est ; il les expulsa de la Mésie — succès acheté peut-être ? — et prit le titre de *Vainqueur des Goths*. Il se rendit ensuite en Asie, Misithée l'accompagnant comme pour le conseiller, avec une *forte armée*. La Mésopotamie traversée, les Romains s'emparèrent de *Nisibis fondée par Nemrod*, forteresse de l'Empire en Orient. La mort de Misithée — *le gardien de la République* — valut la préfecture du prétoire à l'Arabe Philippe, de Bosra, que l'on accusa bientôt d'avoir assassiné l'empereur pour lui succéder ; il lui succéda en effet (février 244).

En ce désordre politique et social, généralisé, où les ambitions se résolvait par le meurtre vulgaire, un irrésistible besoin de pouvoir supérieur, incontesté, de soumission à une providence, d'union politique et religieuse, se manifestait. C'est ce que le Christianisme établissait en Europe, péniblement, — l'Église de Rome incapable de concilier, encore moins de contenir les Juifs, les hellénistes et les Africains. — Et c'est ce qu'Ardachir accomplissait en Perse, en Iran.

L'Empire perse, reconstitué, formait un *peuple* que la politique des Arsacides avait laissé se mélanger trop de races diverses, la civilisation hellénique cependant préférée. Sur l'étendard des Parthes, de forme assyrienne, l'image des Gorgones remplaçait le dieu Assour tirant de l'arc. Les souverains qui régnaient à Ctésiphon s'intitulaient officiellement *rois philhellènes*. Antiochus de Commagène, en son épitaphe, se disait Hellène autant que Perse, tout en invoquant les dieux de la Perside et de la Chaldée. Arès, coiffé de la tiare persane, brandissait la massue d'Héraclès. L'État parthe s'était affaibli en cette civilisation hybride, où trois peuples principaux, différents, conservaient en somme leur caractère : les Hellènes, venus principalement d'Asie Mineure, encore très Grecs, disséminés ; les Araméens, immigrés, plutôt massés aux bords de l'Euphrate ; les Iraniens, de pure race, sur les rives du Tigre, en Arménie et en Cappadoce, dépositaires des grandes traditions. C'est chez eux et chez les Perses que se gardait intact le culte aryen des fleuves, le sacrifice védique du cheval : *Là*, écrit Tacite, *Vitellius sacrifiait un suévotaurille, suivant l'usage des Romains, et Tiridate un cheval, en l'honneur des fleuves...*

Les mages chaldéens, *savants et prêtres*, s'étaient emparés du sacerdoce ; par leur science positive et par les pratiques d'un culte troublant, ils avaient exercé une influence prépondérante, puissamment aidé à la décadence sociale des Parthes. Mais depuis les persécutions d'Antiochus Épiphane, l'esprit zoroastrien s'était réveillé ; un éloignement des mages suspectés annonçait une réaction prochaine. Aussitôt que le roi Ardachir eut intronisé sa dynastie attendue, désirée, le *pieux Ardaviraf* réédita les livres de Zoroastre, qu'Alexandre avait fait brûler. Le mouvement national suivit le mouvement religieux ; les villes perdirent leurs dénominations helléniques ou syriennes pour prendre un nom perse. L'organisation du zoroastrisme ressemblait à l'organisation du catholicisme : chaque *cercle* y était soumis à la direction d'un *haut-mage* (*Mobedb*) et tous les hauts-mages tenus à l'obéissance envers le *mage suprême* (*Mobedbain-Mobedb*), comme les *diocèses* étaient dirigés par un *évêque* et les évêques soumis à l'*Évêque des évêques* assis à Rome. En Iran, déjà, le mage suprême *couronnait* le Roi des rois.

Ardachir avait adopté le titre de *roi des Aryens* ; Darius, Perse, fils de Perse, s'était contenté de dire qu'il appartenait à la *race aryenne*. Persépolis devint la capitale de l'Empire, bien que Ctésiphon, mieux située, en demeurât le centre administratif. Les Arsacides ne s'étaient jamais considérés comme des rois légitimes en Iran ; il est remarquable, par exemple, que dès leur avènement, les Sassanides usèrent sans hésitation du caractéristique privilège de la souveraineté absolue en faisant frapper des monnaies d'or, comme au temps de Darius. Un esprit national formel cimentait les *bans* de l'armée perse, dont la cavalerie était réservée aux nobles. Une nouvelle écriture tenta de se substituer à l'écriture parthe. L'effort pour l'unification de la langue parlée fut tel, qu'à la mort du successeur d'Ardachir, Sapor 1er (272), elle sera accomplie. Le mouvement religieux et le mouvement politique achevaient parallèlement leur œuvre, consolidaient l'Empire.

Ainsi, à ce moment, — l'Apocalypse de Jean le constate, — deux seuls grands Empires se disputaient le monde : l'Empire perse, avec son Roi des rois, de *race divine*, sacré par le chef des mages, ce pape iranien, le culte unique d'Ahouramazda restitué ; l'Empire romain, gouverné par des imbéciles ou des brutes, sans consécration, sans unité religieuse. Ardachir rendait aux Iraniens tout ce qu'Alexandre leur avait enlevé : une nationalité, un culte et un Dieu. A Rome, les Empereurs laissaient l'Empire se disloquer, se décomposer, pourrir dans la débauche et dans le sang. Rome — et c'est une lacune remarquable dans l'histoire de cette époque, — ne sut pas, et n'a pu dire en conséquence, jusqu'où s'étendit l'Empire des Sassanides.

CHAPITRE IX

DE 238 À 260. - Sapor Ier, Roi des rois. - Philippe empereur. - Goths et Carpi. - Jotapien, Pacatien, Marius et Dèce empereurs. - Le pape Victor et la célébration de la pâque : Rome, Ephèse et Lyon en désaccord. - Cniva, roi des Goths. - Gallus empereur. - Émilien. - Valérien empereur. - Barbares et Perses. - Persécution violente des Chrétiens. - Alamans. - Confédération des Francs. - Pirates. - Scythes. - Goths. - Suèves, Alains, Vandales et Saxons. - Gallien et Postume. - L'Europe contre Rome. - Valérien, prisonnier des Perses. - Palmyre : Odenath II roi. - Manès (Maniché) et Marcion. - Le pape Corneille et le prêtre Novatien. - Les Cathares. - École chrétienne d'Alexandrie. - Christianisme de Paul, juif

EN Perse, Sapor Ier (Chapour) avait succédé, comme Roi des rois, à Ardachir (238). Le nouvel empereur romain, Philippe l'Arabe, *faisant la paix*, céda la Mésopotamie à Sapor, et revint pour célébrer magnifiquement le millième anniversaire de la fondation de Rome. La paix religieuse qui caractérisa le règne de Philippe, permit à Eusèbe, plus tard, d'écrire que ce maître de l'Empire, *seulement correct d'attitude* en ce qui touchait le paganisme, était chrétien.

Les Goths ayant reçu des Romains un accueil qui n'avait été pour les Barbares attentifs que la preuve de la faiblesse romaine, les Carpi réclamèrent à leur tour des concessions. Philippe, accouru, les repoussa (245) ; mais il ne sut pas bénéficier de son succès, inespéré sans doute. Des Barbares, bientôt, rassurés par son inaction, franchirent le Danube (249), au moment où les armées de l'empereur se révoltaient partout contre l'impéritie, l'*inutilité* du prince. Jotapien en Syrie, Pacatien en Gaule et Marius en Mésie, prenaient la pourpre. Philippe envoya le sénateur Dèce, avec la mission de châtier l'usurpateur Marius et de chasser les Goths de la Pannonie. Les soldats proclamèrent Dèce empereur. Philippe partit, atteignit les rebelles près de Vérone, leur livra une bataille où il trouva la mort (septembre 249). On égorga son fils à Rome.

Le Pannonien Dèce, pour justifier le choix des soldats, *regagner la faveur des dieux*, ordonna contre les Chrétiens la septième persécution. La tolérance d'Alexandre Sévère — Juif ? — et la neutralité de Philippe — chrétien ? — avaient enorgueilli les sectateurs de Jésus, devenus arrogants et accapareurs ; on les accusait — avec une apparence de raison, puisqu'ils s'en faisaient un mérite, — d'avoir absorbé toutes les forces de l'Empire, politiciens, officiers, littérateurs, artistes. La civilisation antique et la civilisation naissante se disputant l'avenir, tous les soupçons étaient logiques, toutes les accusations acceptables ; la décadence de Rome avait certainement une cause, qu'il fallait dégager.

Les Chrétiens cependant éloignaient plutôt d'eux les esprits droits, par leurs contradictions, leurs discordes. Tandis que Tertullien condamnait le sacerdoce, — *c'est à Dieu que nous adressons nos prières... sans ministre qui nous dicte les paroles que nous devons dire*, — l'Église de Rome, au contraire, montrait un clergé omnipotent, des prêtres intermédiaires obligatoires entre les fidèles et la divinité. D'autre part, ceux que les subtilités helléniques agaçaient, et qu'attirait la simplicité des Évangiles, voyaient l'Église du Christ envahie des parasites *grecs*, impatientants : Les formules bizarres d'une fausse science, charlatanesque, à la fois pédante et puérile, servaient aux Pères pour expliquer *naturellement* des dogmes *suraturels*, tel celui de l'Immaculée Conception, —

Élien et Plutarque n'avaient-ils pas constaté qu'il n'y a pas de mâles dans l'espèce des vautours ? qu'il n'y a pas de femelles dans l'espèce des scarabées ? — La question de la célébration de la pâque enfin coupait en trois l'Église *universelle*. Les plus petites divergences se résolvaient en querelles énormes ; quelle confiance accorder aux chefs d'une religion si disputée, si turbulente ?

Le pape Victor avait fixé le jour de la célébration de la Pâque (196). Les évêques d'Asie ayant refusé de *changer leur usage*, le pape avait mis les Églises d'Asie *au ban de la communion chrétienne* : Rome contre Éphèse ! — L'évêque de Lyon, Irénée, adressa des remontrances à l'évêque de Rome : *Oui, les anciens qui présidèrent avant Soter à l'Église que tu conduis maintenant... n'observèrent pas la Pâque juive et ne permirent pas à leur entourage de l'observer ; mais tout en ne l'observant pas, ils n'en gardaient pas moins la paix avec les membres des Églises qui l'observaient*. L'Église des Gaules s'affirmait ainsi, presque autonome. La question resta suspendue, — le concile de Nicée la tranchera, — mais le spectacle de ces trois Églises dans l'Église universelle, et les *réunions d'évêques groupés*, ostensibles, qui discutaient avec l'évêque de Rome entouré de ses clercs seulement, démontraient que le Christianisme appartenait exclusivement au clergé, aux prêtres. Une aristocratie se créait donc, nouvelle, contraire au principe égalitaire de Jésus. Une démoralisation profonde retenait l'Empire dans la boue et le sang ; des querelles fertiles et des ambitions passionnées retardaient l'avènement du Christianisme vrai.

L'empereur Dèce se dirigea vers le Danube. Les Goths et les Carpi, commandés par un prince goth, Cniva, occupaient Philippopolis (250-251). Plusieurs fois vainqueur de ces *bandes organisées*, — 70.000 guerriers, — Dèce dut cependant se cantonner et se préparer prudemment à une guerre de tactique. Il allait cerner les Barbares et comptait les affamer, lorsqu'il périt dans un combat, en Mésie (octobre 251).

Les Goths, jadis perdus au nord, ignorés aux bords de la Vistule, plus au nord encore, en Scandinavie, installés maintenant sur la frontière de l'Empire, obéissaient à un monarque, stratège conduisant une véritable armée, exécutant un *plan régulier* de conquête. Ces Barbares avaient envahi la Dacie, puis la Mésie, et leur roi trônait à Philippopolis, ville capitale. Rome, qui avait répandu en Germanie ses soldats, ses juges, ses trafiquants et ses financiers, qui avait *civilisé la Gaule et la Bretagne*, ne trouvait, pour repousser les envahisseurs, aucun secours chez ceux — Germains, Gaulois, Bretons, — que les Scandinaves redoutables devaient pourtant effrayer. C'est que Rome n'avait semé chez ses vaincus que les germes de ses vices, et qu'au moment du danger, son œuvre de corruption se manifestait : *Bientôt*, écrit Tacite, *on vit les Bretons se parer de notre costume et porter la toge. Insensiblement, ils adoptèrent toutes les délicatesses d'une vie dissolue, les bains, les portiques, les repas somptueux. Leur ignorance appelait civilisation le complément de leur esclavage*. Quant aux Germains : *Auguste*, dit Florus, *voulut faire de la Germanie une province romaine ; il y serait parvenu, si les Barbares avaient pu supporter nos vices comme notre domination*.

Dèce mort, Rome abandonna l'Orient. Gallus, empereur choisi par les troupes, crut se débarrasser des Goths en leur promettant *de nouveaux tributs annuels*, en leur laissant repasser le Danube. Le sénat accepta que la pourpre revêtît celui qui venait de commettre, lâchement, une pareille faute ; il exigea toutefois que Gallus prît pour collègue Hostilianus, le fils de Dèce. Pour compenser cette influence, Gallus nomma César son fils Volusianus. Pendant que ces intrigues

accaparaient à Rome toute l'attention, les Barbares se rapprochaient, lentement, pesamment, et l'Empire perse s'agrandissait, enthousiaste : Sapor occupait l'Arménie. Le Maure Émilien, envoyé contre les Germains-Goths, remporta sur eux une victoire imprévue, retentissante. Fiers de ce succès, les soldats du général victorieux lui donnèrent la pourpre. Les Perses pénétraient en Syrie. Les Goths, débordant à l'est, se répandaient en Asie Mineure, jusqu'à Éphèse, pendant qu'à l'ouest ils s'approprièrent l'Illyrie, *jusqu'aux rives de l'Adriatique*.

Gallus, ne se préoccupant ni des Barbares ni des Orientaux, marchait vers son rival Émilien, lorsque ses troupes l'égorèrent (253). Valérien, qui gardait le Rhin, accourut pour venger Gallus, entra dans Rome au bruit des acclamations, pendant que les légions du Danube faisaient Émilien empereur. Les troupes qui surveillaient le Rhin partirent pour aller défendre *leur empereur* à Rome. Les Francs, jusqu'alors tenus en respect, se soulevèrent (253).

Émilien l'emporta d'abord sur Valérien, puis fut vaincu (254). L'*héritage impérial* ainsi réglé, la Dacie se trouva détachée de l'Empire, en fait. La peste décimait les provinces. Le Rhin, le Danube et l'Euphrate étaient franchis par les Barbares et les Perses. La rage romaine s'acharnait sur les Chrétiens, que l'on rendait responsables de tous les malheurs, de tous les fléaux, de toutes les hontes. Il est vrai que la confiscation légale des biens des martyrs — coupables de lèse-majesté, — entretenait le zèle intéressé des Empereurs. Les ironistes se moquaient de la Résurrection, de la doctrine du Verbe, du dogme de la Trinité, — car les disputes étaient maintenant théologiques, — et la fureur du peuple provenait de cette croyance, que les Chrétiens avaient reçu de l'Égypte des formules au moyen desquelles ils bravaient impunément les tortures et la mort : Ces *malfaiteurs* pouvaient être livrés aux bêtes pour l'amusement de la foule, puisqu'ils n'en souffraient pas dans leur chair.

Le déchaînement contre les Chrétiens était aussi, pour les maîtres de Rome, une diversion aux préoccupations graves qui résultaient des nouvelles, chaque jour plus désastreuses, transmises des frontières du nord et du nord-est. Lors de la dernière expédition en Rhétie (213), l'armée romaine s'était heurtée à un groupement de Barbares — les Alamans, — dont nul ne pouvait dire l'origine. Venu du côté de l'est, pensait-on, ce *mélange de toutes sortes d'hommes* apportait une force imprévue aux Germains, que Rome croyait avoir domptés. Beaucoup de Lemnones — si puissants jadis aux bords de l'Elbe, — paraissaient être le noyau de cette bourdonnante agglomération ; on y distinguait des Chérusques, des Suèves, des Marcomans. Cela constituait une horde *audacieuse et aimant les combats*. Jusqu'alors, la Germanie n'avait été qu'une expression géographique ; maintenant, les qualificatifs y désignaient, sinon des *peuples*, au moins des *groupements* réels, compacts, disciplinés et gouvernés.

Au nord des Alamans, entre le Weser, le Rhin et le Mein, des confédérés, où l'on rencontrait des Chauques, des Ansibares, des Chérusques, des Chamaves, des Bructères, des Cattes, des Attuariens et des Sicambres, se nommaient Francs, — *Franci*, — les *indépendants*, les *libres*. Ces Francs menaçaient le Bas-Rhin comme les Alamans menaçaient le Haut-Rhin et la Rhétie. Des anciennes ligues de Chérusques, de Marcomans et de Suèves, il n'était plus question.

Sur le Danube, les Goths remplaçaient — et bien autrement redoutables, car ils obéissaient à un dynaste, — les Daces de Trajan. Ces Goths, comprenant des Barbares que les Romains avaient déjà combattus, formaient déjà une nation. Ce n'était ni un conglomérat d'hommes de toutes races comme les Alamans, ni une confédération de groupes libres comme les Francs, mais une masse ethnique

spéciale, à type dominant, dans laquelle se seraient rapidement *fondus* les annexés, tels que les Bastarnes et les Carpi.

Rome ayant abandonné la police des mers, surtout depuis la mort de Sévère, des pirates ravageaient les côtes. On attribuait cette *guerre maritime* organisée — car ces bandits avaient des stratèges, une *manière* de descendre et de piller, — aux Scythes dont Tyra, à l'embouchure du Dniester, était la ville principale. Conduits par le Grec Chrysogonos, ces Scythes saccagèrent épouvantablement la Bithynie, et les Barbares applaudirent. L'invasion pressait donc l'Empire de toutes parts, sur terre et sur mer. Pendant vingt années (250-269), les expéditions des Scythes et des Goths ne firent que des incursions, des razzias, et l'on nomma *temps de la guerre des Scythes* cette période où Scythes et Goths, ensemble ou séparément, bataillèrent en vue des butins plutôt que des conquêtes. Bientôt tous les ennemis de l'Empire, Germains ou non Germains, furent des Scythes, ou des Goths, confondus. Rome ne combattit pas ces Barbares, simplement parce que les Empereurs soupçonnaient un usurpateur dans tout officier victorieux ; c'est ainsi que Valérien laissa sans secours d'abord et sans vengeance ensuite la Bithynie ruinée.

Il y avait encore des Suèves au centre de la Germanie, mais ils ne participaient aux expéditions que temporairement, à titre d'auxiliaires. L'ignorance romaine faisait cependant, alors, des Suèves, des Alains et des Vandales, les *héritiers* des Teutons et des Cimbres. Au nord-est, de la frontière des Chérusques jusqu'à la péninsule cimbrique, les Saxons avides, à qui la confédération des Francs masquait la Gaule, qu'ils convoitaient, devaient l'aller assaillir par le nord, en longeant les côtes, entassés dans leurs barques massives. Les Vandales occupaient les bords de l'Oder et les rives de la Baltique. Les Barbares menaçaient Rome moins directement que les Francs, les Alamans et les Scythes-Goths, et pourtant les Empereurs s'en alarmaient peut-être davantage, en souvenir classique évidemment.

La situation des Barbares — très compliquée d'ailleurs, les dénominations purement géographiques se mêlant aux désignations de tribus, consacrées, anciennes, faussées, et aux qualificatifs nouveaux nécessaires, — échappait aux Romains, qui en étaient encore aux fables, aux légendes, aux erreurs que la rhétorique, la pédanterie ou l'intérêt avaient accumulées, notamment sur la Germanie. Il suffit de rapprocher ce que Tacite, Horace et César ont dit des Suèves, pour juger de la fantaisie qui dispensa les notions historiques au peuple le plus grossièrement crédule qui fût, tant sa paresse d'esprit était invétérée et son intelligence critique obstruée. Les élans des forêts germaniques sont, pour Jules César, des *chèvres aux jambes sans jointures ni articulations... et qu'on chasse en coupant les arbres sur lesquels ils s'appuient pour dormir ?...* Et il décrit sérieusement la licorne, *ce bœuf ayant la forme d'un cerf et portait au milieu du front une seule corne...* Et il prête aux Germains, qu'il ignore, les mœurs des Spartiates, qu'il a lues. — Il en fut ainsi jusqu'à Dion Cassius, le *copiste*, qui parla des Celtes et des Galates sans savoir ce qu'il écrivait.

L'empereur Valérien comprit qu'il fallait agir contre les Barbares. Il envoya son fils Gallien et Postume, le Gaulois, combattre les Francs. Vainqueur, Postume reçut *en récompense* le commandement supérieur de toute la Gaule (257). Or, pour les Gaulois, les Francs n'étaient déjà plus des Barbares. De la Grande-Bretagne à l'Euphrate, à travers la Germanie, des échanges à la fois psychiques et matériels préparaient l'union des Européens contre les Brigands de la Rome antique. Les Germains — pour employer le terme générique encore usité, —

avaient adopté la braie des Gaulois et le fer des Scythes ; *l'esprit d'indépendance* et *le goût de changement*, qui entretenaient en Gaule l'animosité contre la domination romaine, assuraient un accueil favorable à ceux qui délivreraient les Gaulois. Un oracle, attribué aux druides, avait annoncé que *les temps de Rome étaient accomplis* ; l'incendie du Capitole avait témoigné de la condamnation ; un évêque chrétien enfin, Commadien, affirmait sa sympathie pour les Barbares qui devaient infliger à l'Empire le châtement suprême, inévitable, décisif.

Valérien, dont les intentions étaient excellentes, mais l'intelligence bornée, se rendit en Asie, comme s'il était encore possible d'y enrayer le progrès des Perses. Pris à Antioche (259 ou 260), cette cité, *la plus grande et la plus riche de l'Orient*, fut affreusement ravagée. Tarse et Césarée subirent le même sort. Pressé par les Barbares et par les Perses, tandis que ses généraux : étaient divisés et ses légions insubordonnées, l'Empire se débattait dans les troubles d'une misérable anarchie.

Les victoires de Sapor en Asie privaient Rome des revenus douaniers que lui rapportaient les trafics de Palmyre. L'antique Tadmor des juifs de Salomon, *la ville des palmes*, toute de marbre, prodigieusement ornée, s'enrichissait — si bien située, entre Damas et l'Euphrate, — des échanges de l'Europe avec les entrepôts de Vologasias, cette Babylone des Parthes, de Forath et de Charax Spasinou, au fond du golfe Persique. Palmyre, fière de sa fortune et de son luxe, ne dédaignait pas ceux qui servaient sa grandeur : les chefs de caravanes y constituaient une noblesse très respectée, très honorée, glorieuse de ses aïeux.

Colonie romaine, jouissant du droit italique depuis Tibère, la capitale de la Palmyrène, visitée par Adrien, avait reçu le nom d'Hadrianopolis. Organisé à la grecque, avec sa municipalité prépondérante, — un esprit républicain qui ne lui permit pas de frapper une monnaie d'or à l'effigie impériale, — le *peuple de la cité*, mélange d'Hellènes, d'Hébreux, de Perses, parlait un langage gréco-romain. La splendeur de ses monuments, les belles colonnades entourant ses marchés publics, la magnificence de ses tombeaux, l'ampleur extraordinaire de ses réservoirs alimentant une culture très étendue, faisaient de Palmyre, au monde, une merveilleuse curiosité. La corporation de ses *ouvriers en or et en argent* était célèbre. Le puissant maître de Palmyre, Odenath II, avait aidé les Perses dans leurs entreprises contre les Romains. Les victoires du Roi des rois montrèrent à Odenath l'imprudence de sa conduite ; il se déclara contre Sapor aussitôt qu'il eut appris la défaite de Valérien (260) : ces deux fautes, irréparables, commises avec une étrange légèreté.

Le mal intellectuel qui troublait le monde n'épargnait pas le Christianisme, en proie aux idées les plus extravagantes, quelques-unes baroques. L'Empire iranien lui-même, si récemment restauré au nom de Zoroastre, et qui venait d'offrir le plus parfait spectacle d'une union politique et religieuse en une nationalité très pure, aura en Manès son novateur, son martyr, son faux Christ, légendaire. L'Arabe Curbicus, fils d'un mage peut-être, vendu à l'âge de dix-sept ans à une vieille femme de Ctésiphon, — de laquelle on fit plus tard le disciple de l'hérésiarque Térébenthe ? ou Bouddha ? — avait lu les livres des Chrétiens. Prenant le nom de Manès, ou Manichée — *consolateur*, Paraclet, — il se donna comme le véritable Christ ?

Dans l'épaisse obscurité des controverses que Manès suscita — pas toutes de bonne foi, certes, — et qui cachent ses commencements, ses intentions réelles, on le voit cependant ébaucher une conciliation du Zoroastrisme et du Christianisme. Les disciples de Manès, ou Manichée, croyaient à *deux principes*

coéternels et indépendants, créateurs du Bien et du Mal ; c'était l'idée de Montan, qui avait d'abord séduit Tertullien. Combattre le mal par toutes sortes de purifications, résumait ce que l'on pourrait appeler le culte zoroastrien des manichéens ; cela, jusqu'à ne laisser intact, en la créature, que la partie qu'elle a — dont elle est un *morceau*, suivant l'expression de saint Augustin, — du *corps lumineux et immense de Dieu*. Le manichéisme plut aux Orientaux ; les pratiques des sectateurs de Manès et l'*ostentation de leur chasteté* les rapprochaient des sectateurs de Jésus. Par le manichéisme, le gnosticisme, éteint, rejaillit en vives clartés.

En Europe, Marcion, le prêtre orthodoxe de Sinope, très ardent et très curieux, touché de zoroastrisme, cherchant la vérité, découvrit l'*opposition formelle* qui existait entre l'Ancien et le Nouveau Testament, trouva le *principe du mal* dans la Bible hébraïque, le *principe du bien* dans l'œuvre des Évangélistes, et il le déclara hautement. L'Église du Christ chassa Marcion de son sein. Les marcionistes expulsés s'unirent dès lors aux manichéens. On accusait les excommuniés de magie, d'astrologie ; on éludait les controverses, délicates, en les calomniant. Marcion fut convaincu, à tort, d'avoir faussé les Saintes Écritures.

Les discussions religieuses dégénéraient en joutes philosophiques ; les *systèmes* se disputaient la foi. On employait, pour se combattre, toutes les armes de la subtilité et de l'extravagance, le pédantisme puéril et la raison outrée. Une désespérante lassitude se serait emparée des esprits, si les ambitions personnelles, ouvertement, n'avaient rivalisé pour obtenir le pouvoir religieux à Ronce même, ce qui fouetta l'attention, donna un but pratique d'activité. Le pape Corneille étant évêque de Rome (251), le prêtre Novatien — premier antipape — réclama le siège de Pierre, parce que l'Église n'avait pas le droit, comme elle l'avait fait, disait-il, *d'absoudre les Chrétiens un instant retournés au paganisme et revenus au Christ*. C'était la grande querelle du moment. A Carthage, le diacre Novat démontrait que *les Chrétiens retournés à l'idolâtrie par crainte de la persécution*, devaient être admis à la communion sans pénitence. L'Église de Carthage, dirigée par Cyprien, se prononça pour le pape Corneille. Deux conciles, à Carthage. et à Antioche, condamnèrent et expulsèrent Novatien. — Ceux qui suivirent l'excommunié se nommèrent *les purs* ou *Cathares*.

Le Christianisme, voué aux subtilités, aux bavardages, héritait du discrédit qui avait frappé la philosophie *Garde-toi des philosophes*, écrivait Dion Cassius, *il n'est pas de maux qu'ils ne fassent aux particuliers et aux peuples*. Maintenant, les évêques philosophaient. C'est que le Christianisme avait eu son école à Alexandrie, *la ville savante*, école inaugurée sous Commode par saint Pantène, le Sicilien, pour que *la jeunesse chrétienne* cessât d'aller s'instruire auprès des philosophes païens.

Pantène expliquait les Saintes Écritures par le sens allégorique, appelait les sectes philosophiques à reconnaître que la Bible, *livre révélé*, avait tout dit suffisamment, tâchant surtout d'attirer les stoïques. Son successeur, Clément, dont l'érudition était considérable, appuyait son éclectisme bienveillant de citations, qu'il modifiait volontiers, dans le but de concilier Moïse et Platon. Après Clément, Origène, surenchérissant, tâcha de combiner les doctrines égyptiennes, grecques, juives et chrétiennes. Son zèle le conduisit à une sorte de platonisme, où la métempsycose s'affirmait en un gnosticisme mélangé de manichéisme : L'homme flanqué de deux anges, un bon et un mauvais, et ne risquant qu'un enfer temporaire ; Jésus fils de Dieu seulement par adoption ; l'âme convaincue de péché avant d'être unie au corps... formules que le concile de Nicée devra

redresser. L'université chrétienne d'Alexandrie préparait, au plus, des *demi chrétiens*.

Aux excentricités d'Origène, comme à la rhétorique hellénisée de Clément — qui qualifia le corps du Christ de *lait divin*, — Tertullien opposa ses virulentes et retentissantes sorties contre *tous les philosophes*, sans exception, dont chacun imaginait un Dieu ! Tertullien, à ce point de vue, arrivait trop tard ; la manie qu'il combattait était insaisissable, car le Christianisme n'était plus, maintenant, qu'une espèce de *philosophie occulte*. Platon et Aristote devaient, par Plotin, collaborer à la dogmatique de saint Thomas d'Aquin. Le Juif Philon était bien le maître d'Origène et de Clément ; les idées du Verbe, de la Trinité, de la Grâce et de la Foi venaient de lui. Et on falsifiait jusqu'aux écrits évangéliques, afin que les textes ne pussent contredire les leçons des philosophes éducateurs. Pour que le Logos de Platon — le Verbe — l'emportât sur Jésus, on mit le quatrième Évangile au-dessus des synoptiques ; le catholicisme judéo-hellénique rénové eut le Dieu de saint Paul, le *Verbe fait chair*.

La littérature chrétienne succédait à la littérature hellénique donnant ses derniers auteurs. Dion Cassius, à peine historien, crédule et déclamateur, exact cependant lorsqu'il dit ce qu'il a *vu* ; Hérodien, exclusivement préoccupé du succès, sophiste se jouant — avec agrément d'ailleurs, — de la chronologie et de la géographie ; Élien, le compilateur infatigable, sans goût ni critique ; Diogène de Laërte, collectionneur de textes, à peine écrivain, mais curieux, et les deux Philostrate, l'Ancien, qui rédigea la Vie fabuleuse d'Apollonius de Tyane, inventeur malheureux de ce *Christ païen*, et le Jeune, qui pérorait à propos de tout, et de rien.

Quelle mission eût pu remplir l'*académie chrétienne* d'Alexandrie, si elle avait secoué le joug philosophique, compris le christianisme de Jésus, révolutionnaire ? Par Philon et Josèphe, rapprochés, le *génie gréco-oriental* avait donné la mesure de son inconsistance, de son éclectisme stérile. Potamon, cherchant l'unité, avait échoué ; Ammonius Saccas, le maître d'Origène, et qui n'écrivit rien, avait laissé Hiéroclès, qui voulut *harmoniser Platon et Aristote* ; Plotin, qui reprit et développa cette *tâche* avec enthousiasme, coupant d'éclairs ses épaisses obscurités, en arrivait à reconnaître *la faculté instinctive supérieure à la raison*, s'égarant en un mysticisme confus, extatique, *voyant Dieu* ! — Porphyre rassembla tous ces travaux comme en un arsenal, où saint Basile et saint Augustin trouveront toute espèce d'armes offensives.

La théologie chrétienne, innovée, prouvait le triomphe de Paul. Pierre — *qui n'aimait pas les Phariséens* — déplaisait aux purs orthodoxes ; Jacques — qui avait dit : *A quoi bon parler de foi quand les œuvres manquent ?* — devait être sacrifié. Les théologiens paulinistes s'appuyaient forcément de la Bible, — *la Bible inspirée des Septante*, dit Justin, — et le Dieu de Paul, le Dieu des Juifs, irascible, reconquit sa place, ses fonctions d'impitoyable justicier. La Loi, ce fut la Bible hébraïque, *toute la Bible*, et non plus seulement le Pentateuque : La Loi constitua le péché. Un concile, à Carthage, marqua au front les condamnés du Dieu des Juifs, les *apostats* et les *tombés* (lapsi) ; saint Cyprien affirma l'obligation du baptême *à cause du péché originel* sanctionné dans le texte de la Genèse, et soixante-cinq évêques, assemblés en Afrique (256), déclarèrent enfin qu'il n'y avait pas de *validité de baptême hors de l'Église catholique*, qu'il n'y aurait de résurrection que pour les Chrétiens, selon la parole de Paul : *Les adorateurs du vrai Dieu, revêtus de la substance de l'éternité, seront pour toujours unis à Dieu ; les infidèles, et ceux qui n'auront pas trouvé grâce devant Dieu, seront*

condamnés à des flammes éternelles ! Jérusalem était réédifiée en Occident, à Rome ; le rêve de Paul se réalisait.

Le christianisme juif, utilitaire, s'avouait avec un cynisme touchant : *Je veux*, dit Tertullien, *que nos dogmes ne soient que faussetés et préjugés, ils n'en sont pas moins nécessaires ; que ce soient des absurdités, ces absurdités ne laissent pas d'être utiles.* L'aveu de l'utilité justifiant les dogmes montre le changement accompli, radical. Il y avait aussi, maintenant, chez les Chrétiens, comme jadis en Israël, une haine pratique, attisée contre les adversaires de l'Église. Prisonnier de Sapor, qui lui infligeait toutes les humiliations, Valérien — auteur de la huitième persécution, — après avoir servi d'escabeau au Roi des rois son vainqueur, venait de subir une mort épouvantable, ignominieuse : écorché vif, sa peau, *tannée, emplie, et peinte en rouge*, avait été suspendue à la voûte d'un temple perse... Les Chrétiens disaient, sans causer de scandale, que ces tortures — dont ils se plaisaient à détailler les horreurs, — n'étaient que le juste châtiment d'un Dieu courroucé !

C'était bien l'esprit du Sanhédrin revivifié ; il semblait qu'on entendit la voix de Paul, aigre, vindicative, infatigable. L'ère des Évangélistes était close ; Jésus était trahi ; contrairement à la parole du Sauveur, le *royaume de Dieu* devait être *de ce monde*, ainsi que les prophètes d'Israël l'avaient décrété.

CHAPITRE X

DE 260 à 275. - Gallien empereur. - Les Trente Tyrans. - Odenath. - Goths en Asie Mineure. - Palmyre. - Alamans en Italie. - Victorinus, Victorina, Marius, Tetricus en Gaule. - Salonine et Plotin. - Claude II empereur. - Goths refoulés. - Probus et l'Égypte romaine : Architecture. - Romains et Égyptiens. - Les Blémyes. - Aurélien empereur. - L'empire palmyrénéen : Wabalat. - Zénobie et Longin. - Paul de Samosate et le pape Félix. - Victoires d'Aurélien. - Hormisdas et Varane, Rois des rois. - Agitations religieuses en Asie. - Martyre de Manès. - Deux christianismes. - Les Juifs. - Manichéens. - Triomphe d'Aurélien à Rome. - La Gaule historique, indépendante.

VALÉRIEN étant prisonnier des Perses, son fils Gallien gouverna l'Empire. Son règne de huit années ne fut qu'une série de complots, d'usurpations, de calamités, de catastrophes, au milieu desquelles le prince tâcha de sauvegarder, au moins, les apparences du prestige impérial. Zosime a vanté la prudence et l'activité de Gallien, qui protégea les orateurs, les poètes et les artistes, s'entoura d'une *cour brillante*, et ne réussit qu'à résumer, dans son palais, une société d'optimistes se hâtant de vivre, auprès de lui, en une ivresse savante, non sans éclat, les derniers jours de Rome, comptés. L'empereur ne pouvait songer à délivrer son père, car les Perses occupaient la Syrie, où Macrianus — dont la trahison paraissait avoir causé la perte de Valérien, — s'arrogeait le titre d'auguste. D'ailleurs, Gallien affichait l'impuissance de la Rome guerrière, en interdisant aux sénateurs *l'usage de l'épée*, ce qui était à la fois avilir les *fonctions militaires* et rendre le sénat suspect.

Malgré la défection de Macrianus, le préfet Balista, en Asie, tenait encore la campagne contre Sapor, et le maître de Palmyre, Odenath, arrivait à Ctésiphon (261). La réputation de Gallien hors de Rome était telle, qu'une vingtaine d'ambitieux se partagèrent l'Empire. Par analogie avec l'histoire des Grecs, les historiens, peu soucieux de précision, dénommèrent cette anarchie : *Période des Trente Tyrans*. Les usurpateurs eurent cependant le mérite — chacun organisant sa *part* d'Empire, — de continuer une sorte de géographie romaine, une fédération impériale : Posthumus, Lollianus, Victorinus, Marius, Ingénuus, Memor-Celsus, Trebellianus, Valens, Pison, Saturninus, Émilianus, Balista et Auréolus portèrent la pourpre simultanément (260-268), quelques-uns s'associant leur fils, d'autres leur mère, ou leur femme.

Memor-Celsus avait l'Afrique. L'ancien chef de pirates Trebellianus, Empereur en Isaurie, le proconsul Valens en Achaïe, Pison en Thessalie, furent égorgés par leurs soldats, *après quelques jours de règne*. Saturninus, recevant la pourpre, avait dit aux légionnaires : *Camarades, vous vous privez d'un bon général pour faire un mauvais empereur* ; les soldats le tuèrent à cause de sa sévérité. A Alexandrie, Émilianus, vaincu par un général de Gallien, mourut étranglé. Balista, qui avait battu les Perses, poursuivi comme traître par Odenath, fut impitoyablement égorgé.

Le *prince de Palmyre*, Odenath, — qui avait été l'allié de Sapor contre les Romains (256), puis des Romains contre Sapor (260), — contraignit les Perses à repasser l'Euphrate (264). Qualifié d'auguste par Gallien, bourreau des usurpateurs Quiétus et Balista, Odenath adoptait l'attitude d'un *vice-empereur* guerroyant pour l'Empire, sans rien abandonner de son *indépendance royale* en

Palmyrène, augmentant sans cesse son armée de légionnaires et d'indigènes incorporés.

Les Goths, traversant l'Hellespont *sur des navires*, conduits par Respa, Veduco, Thuro et Varo, étaient entrés en Asie Mineure, avaient brûlé Nicée et Nicomédie, incendié le temple de Diane à Éphèse. Odenath eut raison des envahisseurs comme il avait repoussé les Perses, conservant l'Orient romain à l'Empire ; car il envoyait à Rome les officiers prisonniers, ainsi qu'une partie des butins. En réalité, Palmyre se développait en rivale de Rome, opposant l'insolence de ses richesses au spectacle des misères romaines, glorifiant son dieu Malach-Belos au détriment de Jupiter.

Les *politiciens* de Rome ne se laissaient pas prendre — sauf Gallien peut-être — aux démonstrations de vassalité du roi Odenath, qui préparait évidemment son propre Empire, comme le faisait Postume en Gaule. Des intrigues menaçaient déjà l'ambitieux trop rusé. Odenath fut soudainement assassiné à Émèse (266 ou 267), avec son fils Hérode, par son neveu Mœsnius, à l'instigation de la *reine* Zénobie (Bath-Zebina). La veuve du monarque réclama l'héritage royal pour son fils Wabalat, se débarrassa de Mœsnius, en le faisant tuer, et obtint de Rome la reconnaissance et la consécration de son pouvoir *personnel*.

En Mésie, Ingénuus mort, — vaincu par Gallien à Mursia, — l'empereur décima les légions rebelles, donnant l'exemple terrible de ce que *l'impériale vindicte* » pouvait accomplir. Malgré ce châtement, les légions proclamèrent Régillianus, bientôt égorgé à son tour. En Illyrie, l'armée avait fait empereur Auréolus, le vainqueur de Macrianus en Syrie. Cette fois (260-261), Gallien négocia. Il feignit de croire qu'Auréolus avait *subi la pourpre*, et sanctionna les *pouvoirs extraordinaires* de l'usurpateur. C'est qu'Auréolus lui était alors nécessaire, pour arrêter le flot de Barbares de toutes races — les Alamans — qui débordait les frontières immédiates de l'Italie. Ensuite, il emmena Auréolus en Gaule pour y combattre Postume (262), en réalité pour l'y laisser aux prises avec cet autre usurpateur.

Un instant appelé à Byzance révoltée (265), Gallien dut partir pour la Gaule, où Postume paraissait conspirer avec Auréolus. L'Empereur *de Rome* s'attaqua deux fois à son compétiteur, dont la valeur et l'intelligence restèrent inutilisables, et qui fut tué par ses soldats (267), parce qu'il leur refusait le pillage de Mayence. Son meurtrier, lui succédant, perdit la pourpre et la vie dans une sédition. Victorinus, choisi, eut alors pour rival un armurier, Marius. Victorinus cependant, vainqueur de Gallien en une rencontre décisive, maîtrisa un instant la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne réunies. Sa mère Victorina, très aimée des soldats, qui la nommaient *la mère des camps*, se prononça pour Marius contre Victorinus, que sa férocité rendait odieux. Le nouvel Empereur périt trois mois après son usurpation, égorgé. Le sénateur Tetricus, encore désigné par Victorina, porta paisiblement la pourpre six années, ayant eu la sage prudence de se cantonner à Bordeaux, *loin des légions*.

Gallien avait dû interrompre sa campagne des Gaules pour affronter Auréolus qui, revenu en Illyrie, marchait sur Rome. L'empereur, accouru, le surprit, et il allait l'enfermer à Milan (268), lorsqu'un officier débarrassa l'usurpateur de son ennemi victorieux en l'assassinant. L'indignation des soldats, fiers de leur maître enfin, effroyable, ne fut apaisée que par une rapide et considérable distribution d'argent.

Les meurtriers de Gallien n'épargnèrent pas Salonine, à qui sa réputation *de vertu, de science et de courage* avait fait décerner le titre d'impératrice, malgré l'union singulière contractée par Gallien, librement — et *suivant les rites barbares*, — avec cette fille d'un roi des Marcomans, chef vassal d'une partie de la Dacie et de la Pannonie. Salonine, *disciple de Plotin*, représentait à la cour, au palais impérial, cette exaltation de soi, ce mysticisme orgueilleux par lequel *l'âme humaine s'unit intimement, sans intermédiaire, avec l'être divin*, au moyen de la contemplation et de l'extase. Plotin affirmait, lui, qu'il avait *vu* Dieu plusieurs fois. On disait que Gallien, influencé par Salonine, avait permis à Plotin de construire en Campanie une ville où il réaliserait la république idéale de Platon ? L'impératrice Salonine avait éprouvé la séduction du néo-platonisme de Plotin, que son disciple Malchus ou Porphyre de Tyr professait, notamment en Syrie.

Cette invasion d'un mysticisme actif, nuisible aux progrès d'un christianisme sain — à supposer que les chefs de l'Église l'eussent voulu ainsi, — coïncidait avec l'invasion nouvelle et *pacifique* des Barbares. Les usurpateurs — empereurs au même titre que l'Empereur de Rome, — étaient déjà pour la plupart des empereurs de Barbares. C'est l'Empire qui se donnait, par morceaux, et non les Barbares qui s'emparaient de l'Empire. Ingénuus s'appuyait sur un corps de Roxolans, comme Postume, en Gaule, commandait à des Francs enrôlés : *On ne savait plus où était l'Empire* ; on ne savait pas davantage — philosophie, religion, métaphysique, théologie, etc., gnostiques, montanistes, manichéens, Église de Rome, Église d'Afrique, etc., — où se trouvait la vérité religieuse, quel dieu était Dieu.

L'Église de Rome capitulait avec l'Église de Carthage, comme Gallien — en traitant avec un *chef germanique* des bords du Rhin, qui s'engageait à tenir en respect les envahisseurs, — avait capitulé avec les Barbares. L'Empire perdait la rive droite du Rhin, définitivement. Des Barbares ne tardèrent pas à saccager des villes florissantes, parce qu'elles étaient *de vie romaine*. La Rhétie cessa également d'appartenir à l'Empire sous Gallien. Les Goths s'établissaient solidement le long de la mer Noire et sur le Bas-Danube, dirigeant de là, vers la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure, des expéditions. Les îles de la mer Égée avaient été ruinées par les Hérules, venus de la mer d'Azof sur une flotte de 500 navires. Athènes, Corinthe, Sparte et Argos désolées, Byzance se protégea de murailles. Bientôt, une victoire des Athéniens amena, à titre de représailles, le pillage systématique de la Béotie, de l'Épire, de la Thrace et de l'Illyrie.

Agonisant, Gallien avait désigné pour lui succéder le Dalmate Claude, que la renommée proclamait *le plus vaillant des généraux romains*. Claude II inaugura son règne en condamnant à la mort par décapitation l'instigateur du complot contre Auréolus. Les Alamans franchissant la frontière de l'Italie, Claude, par une action rapide, leur infligea une *sanglante déroute*. Ces deux faits, successifs (268), accrurent la légitime réputation du souverain. Le successeur de Postume en Gaule, le sage Tetricus, négocia avec l'empereur les conditions d'un partage d'autorité. L'irruption soudaine de 320.000 Goths en Macédoine ne permit pas à Claude de discuter l'offre de Tetricus. Déjà Cassandre et Thessalonique, bloquées, demandaient grâce.

Claude dégagna Thessalonique, refoula « devant lui » les Goths, dans la vallée de l'Ardar, les harcelant, les poursuivant jusqu'auprès de Naïssus, dans la vallée de la Morava, où il les écrasa : 50.000 Goths restèrent sur le champ du combat. Le gros de l'armée vaincue, en désordre, traversant la Macédoine, la Thrace, se

dirigea vers l'Hémos. La Thrace et la Mésie reconquises, le Danube, rapidement fortifié, apparut de nouveau comme la frontière de l'Empire.

Pleinement victorieux des Goths, Claude, le gothique, s'apprêtait à marcher contre Zénobie, la reine de Palmyre, — qui portait le titre de Reine de l'Orient, et dont le royaume s'étendait de l'Euphrate à la Méditerranée, des déserts de l'Arabie au centre de l'Asie Mineure, — lorsque la peste, qui sévissait dans son armée, l'atteignit à Sirmium et l'emporta (avril 270). La garnison d'Aquilée choisit, pour succéder à Claude II, son frère Quintilius ; mais celui-ci, apprenant que les légions du Danube avaient revêtu de la pourpre Aurélien, *sur un avis de Claude mourant*, se fit ouvrir les veines.

Claude II laissait l'impression d'un *second Trajan*, juste, bon, valeureux, véritablement *sauveur de l'Empire*. Il était mort trop tôt pour accomplir ses projets sur l'Égypte, qu'il voulait maîtriser. L'énergie avec laquelle son général, Probus, noya dans le sang la révolte des Alexandrins ne fut pas une solution. L'importance de l'Égypte était considérable pour Rome ; un sanctuaire à Portus, près d'Ostie, construit sur le modèle du Sérapeum, avec un *collège de navigateurs*, en témoignait. Le trafic entre Alexandrie et le Tibre était aux mains d'armateurs italiens ; un double intérêt d'approvisionnement et de négoce obligeait donc les Empereurs à tenir l'Égypte en tutelle. Les Alexandrins, *riches et corrompus*, dont *le seul dieu était l'argent*, ne s'expatriaient pas volontiers ; tandis qu'une colonie italienne, installée déjà aux Bouches du Nil au temps des Lagides, s'accroissait. Les *immenses richesses* de l'Égypte étaient légendaires. Rome voyait en Alexandrie une annexe de l'impériale cité.

L'Égypte romaine monumentale ne continuait l'Égypte des Ptolémées que pour en précipiter la décadence. La colonne de Pompée à Alexandrie, Antinoë, la ville bâtie par Adrien, le tombeau d'Antinoüs précédé de sphinx et d'obélisques, les temples édifiés le long du Nil, de Kalabsch à Phile, Edfou, Esneh et Dendérah, donnaient à l'architecture égyptienne l'aspect d'une décrépitude fardée.. L'écriture hiéroglyphique disparaissait au temps de Dèce ; les caractères démotiques ne se conservaient qu'à titre d'imitation, de copie.

L'Égypte et Rome ne se liaient d'aucune sympathie, quelconque. Les Égyptiens méprisaient les Romains exploités, ignorants, et les Romains s'irritaient de la vantardise hellénique autant que de la placidité résignée des Égyptiens. Philon constatait que les Grecs d'Égypte se montraient fiers d'être bâtonnés, parce qu'on *fouettait* les indigènes ! Mais Hellènes, Juifs et Égyptiens s'unissaient en un même sentiment d'opposition à Rome, dans cette Alexandrie bruyante dont l'insécurité était proverbiale. *Il est plus difficile*, dira l'évêque Dionysos, *d'aller d'un quartier d'Alexandrie à l'autre, que d'Orient en Occident*.

La maladresse lourde des Romains exaspérait à bon droit les Égyptiens lettrés et patriotes ; le caractère spécial de la *soumission égyptienne*, d'apparence complète, inerte, définitive, et secouée brutalement, d'un coup, par d'épouvantables révoltes, impatientait les Romains. Les Égyptiens, Grecs ou indigènes, semblaient toujours prêts à suivre, à servir ceux qui — usurpateurs ou conquérants — se déclaraient contre la puissance romaine. On croyait que les indigènes supporteraient le joug étranger tant que le dominateur respecterait le *bœuf sacré*, participerait aux frais énormes des funérailles de l'Apis mort ; et cependant on ridiculisait ces *adorateurs* d'ibis, de chats, de crocodiles, de singes ; on signalait l'extravagance de superstitions imaginées ; on dénonçait — après Strabon, — sans les connaître, les *débordements orgiaques de Canope*. C'est que les Romains, là comme partout, ne consentant pas à s'instruire, confondaient la

turbulence cosmopolite des Alexandrins avec la douce impassibilité des Égyptiens, responsables, de la perfidie et de la cruauté des Grecs et des Juifs du Delta.

Cette fausse Égypte, mal connue, s'étendait, aux yeux des Romains, de la Méditerranée à Syène, — *l'entrée de l'Égypte* pour Juvénal, *la porte de l'Orient* pour Stace. — Au delà, c'était l'Éthiopie, *qui boit les eaux du Nil à sa source*, écrit Martial. L'Éthiopien *crépu, monté au nord*, avait conquis la Nubie, et ce furent ces Blémyes fantastiques, *sans tête, sans cou, avec les yeux et la bouche sur la poitrine*, qui épouvantèrent les contemporains. On assimilait encore, à Rome, *ce peuple sauvage, d'une effroyable cruauté*, aux Égyptiens pris en finasse. C'est alors que Probus reçut de Claude II la mission de ressaisir l'Égypte, qui s'était livrée à Zénobie.

La nature seconda Probus. La peste se répandit, et le Nil, refusant ses eaux, laissa l'Égypte en proie à la famine. Le général de Claude châtia la population d'Alexandrie à ce point, qu'un chroniqueur écrivit : *Le nombre des citoyens de la cité est maintenant inférieur à celui des vieillards qui y vivaient*. Les derniers émeutiers, les *partisans de Zénobie, et la majorité des membres du conseil de la ville*, se réfugièrent, obstinés, dans la forteresse de Prucheion. Probus les ayant affamés (270), les malheureux se rendirent ; la forteresse fut rasée, ainsi que les remparts de la cité. Mais les Blémyes ne quittèrent pas la Moyenne-Égypte. Les massacres de Probus ne donnaient pas de résultat.

Aurélien succédait à Claude II, désigné par ce dernier, acclamé par les légions du Danube, au moment où la reine de Palmyre, maîtresse d'Alexandrie, se disposait à conquérir l'Asie Mineure, tenait Ancyre, menaçait Byzance. Le fils de la reine conquérante, Wabalat, portait le titre d'empereur. Probus ayant dompté les Égyptiens (270), Aurélien se promit d'en finir avec cet *empire naissant*, quasi chrétien, deux fois rival de Rome en conséquence. En Asie, en effet, un vif mouvement vers le Christianisme se dessinait ; la Syrie, l'Égypte et la Phrygie envoyaient des sectes religieuses diverses, mais animées d'un désir d'entente fraternelle ; des Touraniens même, adorateurs du Serpent, se joignaient aux émigrés, voulant *fonder* ou *adopter* une Église. Le prosélytisme tolérant des gnostiques avait accoutumé les intelligences à l'idée *commune* d'une fraternité religieuse, et le libéralisme des Empereurs syriens avait fait concevoir comme possible une union, en Dieu, des Occidentaux et des Orientaux, les premiers apportant à l'association l'esprit de règle, de discipline, les seconds, le goût de la littérature et des rites.

La reine Zénobie, favorable à cette bienfaisance, appela auprès d'elle le rhéteur et philosophe Longin, qui professait à Athènes ; elle écouta ses leçons et le fit ensuite son conseiller, son ministre. Dernier disciple de Platon, esprit *vigoureux et sain*, Longin, au style incorrect mais à l'émotion sincère et communicative, éloquente, choquait les mystiques de l'école de Plotin. Les orthodoxes — religieux ou politiciens — s'effrayaient de ses hardiesses ; *Nous*, disait-il, *qui avons été comme emmaillotés par les mœurs et les usages de la monarchie, lorsque nous avons l'imagination encore tendre et ouverte à toutes les impressions, ce qui nous arrive, c'est de devenir de grands et magnifiques flatteurs... La servitude est une espèce de poison où l'âme décroît et se rapetisse*.

Zénobie, déjà suspecte par le choix de son conseiller, se compromit davantage en protégeant l'évêque Paul de Samosate, patriarche d'Antioche, qui était en discussion avec le pape Félix au sujet du dogme de la Trinité et de la divinité de

Jésus-Christ. L'excommunication des paulinistes (270) atteignait Zénobie, qui maintenait le patriarche sur son siège. La politique romaine, en cette circonstance, se trouva d'accord avec l'Église de Rome pour combattre, à la fois, l'ambitieuse reine de Palmyre et l'audacieux Longin.

Aurélien, très aimé des soldats, à cause de ses origines et de sa vaillance, — il était Pannonien de basse extraction et il avait vaincu les Francs ; on le nommait, depuis lors, *Aurélien fer-en-main*, — releva le prestige de Rome en reprenant la tactique offensive. Il marcha droit aux Barbares qui infestaient la Pannonie (270), Scythes, Marcomans, Juthunges et Vandales. Une invasion d'Alamans, venus jusqu'à Plaisance après avoir détruit une armée romaine, obligea l'empereur à couvrir Rome, terrifiée. Aurélien consulta les livres sibyllins, sacrifia aux dieux des victimes humaines et partit. Il rencontra les Alamans sur le Métaure, les battit, *délivra l'Empire*. Moins rassuré que les Romains, il entoura la cité de Romulus d'une *forte muraille*, en déplaçant les limites de *l'enceinte sacrée*.

Infatigable, tout à sa politique d'action, l'empereur se tourna contre les Goths. Une sanglante bataille ayant laissé la : victoire indécise, il négocia, abandonnant aux Barbares la Dacie, après en avoir transporté les habitants en Mésie, et ce fut désormais la Dacie d'Aurélien. L'empereur pensa que cet *arrangement* satisferait les Goths, garantirait la frontière du Danube, et il se dirigea vers l'Orient. Une série de franches victoires rendit à l'Empire la Syrie, l'Égypte, une partie de l'Asie Mineure et enfin Palmyre, assiégée, prise. Longin mis à mort, la reine Zénobie, prisonnière, fut envoyée à Rome pour figurer au Triomphe d'Aurélien. Le *Victorieux* se montrait doux aux peuples soumis. Une révolte immédiate des Palmyrénéens épargnés souleva sa colère ; il détruisit la ville après en avoir fait massacrer les habitants. Le magnifique temple du Soleil, disloqué, transporté pierre à pierre et réédifié à Rome, devait y témoigner de la gloire de l'empereur.

Aurélien n'osa cependant conduire ses légions *au delà de l'Euphrate*, contre les Perses, qui paraissaient d'ailleurs s'appliquer maintenant à étendre leur Empire plutôt du côté de l'Asie. Il lui tardait de se faire reconnaître Empereur par les Gaulois et par les Bretons. En Iran, Sapor ayant été assassiné par les satrapes (271), son fils Hormisdas lui avait succédé comme Roi des rois. La Perse, la Syrie et la Palmyrène étaient secouées d'une agitation religieuse violente, depuis que Manès y avait déposé le *germe* d'un christianisme tendant à *remplacer l'œuvre de Jésus, imparfaite ou corrompue par ses disciples*. Ce protestantisme oriental, combattu par la corporation des mages menacée, — corporation si nombreuse qu'elle atteignait *aux proportions d'un peuple*, dira Ammien Marcellin, — résista mal, parce qu'il s'affaiblit en tâchant de lier l'avenir au passé, de concilier le Dieu Jésus avec la double divinité d'Ormuzd et d'Ahriman, le monothéisme simple au dualisme compliqué du Bien et du Mal.

Protégé par Sapor, puis par Hormisdas, Manès eut en Varane (Varades, Bahram) — troisième Roi des rois de la dynastie nouvelle, — son persécuteur et son bourreau. Succombant à la double hostilité des Chrétiens, pour qui le manichéisme était une hérésie abominable, et des mages, qui ne voyaient en Manès que le propagateur de la religion du Christ, le *novateur* fut condamné à périr *par écorchement*, parce qu'il *enseignait l'erreur des Saducéens*. Ainsi, pour les Perses, le Christianisme n'était qu'une renaissance du Judaïsme, alors que les manichéens, au contraire, accusaient les Chrétiens de Rome d'avoir introduit la *Loi des Juifs* dans la *foi des Chrétiens*, en falsifiant les Saintes Écritures, en y *insérant* les livres hébraïques, l'Ancien Testament. De même, haïe pourtant des talmudistes, la reine Zénobie était aux yeux des Orientaux la protectrice du

monothéisme juif. C'est que les Juifs, en effet, groupés sous l'autorité d'un ethnarque, plus *opiniâtres* que jamais, tourmentaient de nouveau les peuples, et qu'on les voyait partout, insinuants ou prétentieux, selon les circonstances, reconstitués, pleins d'espérance, inquiétants.

Manès martyrisé (274), ses fidèles sectaires se répandirent dans le monde, *dans tout l'Empire*, jusque dans l'Inde, dépositaires de la parole *consolatrice* et de la vérité pure. Ce christianisme iranien, proscrit, condamné par l'Église de Rome, aurait peut-être prévalu sur le Christianisme judaïsé de Paul, si saint Augustin, d'abord manichéen, ne s'était pas prononcé contre sa première croyance.

Aurélien — dont l'attachement à la religion romaine se signalait par la persécution des Chrétiens (la neuvième), — se rendit en Égypte, où les Blémyes avaient *donné la pourpre* à un riche marchand d'Alexandrie. L'empereur eut facilement raison de cette révolte singulière (273). Il se dirigea ensuite vers la Gaule, où le pacifique Tetricus lui préparait un autre succès. Le gouvernement de la Gaule et de l'Espagne, nominalement réunies, pesant à Tetricus, il avait comme demandé à Aurélien de venir le déposséder. Lorsque les armées de Rome et des Gaules firent en présence, à Châlons-sur-Marne (274), Tetricus *passa du côté d'Aurélien*.

Au Triomphe de l'empereur victorieux, célébré à Rome, Zénobie et Tetricus figurèrent enchaînés, suivis de leurs enfants et d'une foule de prisonniers. Les chaînes de Zénobie étaient d'or. Le char du triomphateur, *traîné par des cerfs*, — des rennes sans doute ? — provenait du butin enlevé à un roi goth. Les chroniqueurs et les biographes tournèrent au merveilleux les victoires d'Aurélien, le règne de Zénobie et les intrigues de Tetricus. Il est certain, toutefois, que la reine de Palmyre, après le Triomphe de son vainqueur, vécut paisiblement, et honorée, avec ses enfants, dans une villa de Tibur, et que l'ancien *maître des Gaules* reçut le gouvernement de la Leuconie, vit son fils siéger parmi les sénateurs. Cette magnanimité de l'empereur contrastait avec l'inflexibilité de ses ordres pour réformer l'administration et discipliner l'armée, la rigueur de ses sentences. Une sédition ayant éclaté, parce qu'il voulut retirer de la circulation les monnaies altérées par ses prédécesseurs, il livra les mutins aux plus cruels supplices.

Dans les écrits de ses biographes, Aurélien a l'attitude d'un monarque oriental, capricieux, illogique, tantôt débonnaire et tantôt irascible, théâtral toujours. Il fut le premier empereur qui osa ceindre son front d'un diadème, et épargner, honorer même ses ennemis vaincus. Véritablement roi, maître absolu, incontesté, il partit pour l'Orient — peut-être pour occuper ses légions désœuvrées, exigeantes, — avec l'intention de venger sur les Perses la honteuse captivité de l'empereur Valérien. Son secrétaire Mnesthée l'assassina (janvier 275), entre Byzance et Héraclée.

Le sénat, qui haïssait Aurélien, se réjouit de la mort d'un prince dont il fallait constamment redouter les décrets, aussi sévères qu'imprévus. Les troupes regrettèrent le *restaurateur de l'Empire*. Les œuvres militaires d'Aurélien auraient en effet rendu au nom romain son ancien prestige, si Rome n'avait été aussi profondément atteinte, ayant perdu le sens de ses traditions, tari les sources de sa vie matérielle, et par ses folles prodigalités, et par le développement même de ses trafics d'apparence fructueux, — car Rome achetait et payait, sans réciprocité d'échange, tout ce dont elle s'approvisionnait au loin, ne produisant rien, et s'imaginant qu'un peuple peut vivre impunément sans agriculture et sans industries.

La Rome guerrière, en somme, n'avait pas anéanti les Barbares, tandis que la Gaule, délaissée par les Empereurs, — trahie finalement par Tetricus, — avait montré qu'elle se suffisait pour assurer son indépendance. Depuis Jules César, les Gaulois s'étaient fait une Histoire. De 261 à 273, les empereurs de la Gaule, Postume, Victorinus et sa mère Victorina, Marius et Tetricus lui-même, sans secours étranger, avaient successivement maintenu ou rejeté au delà du Rhin les Barbares envahisseurs.

CHAPITRE XI

DE 275 à 303. - Tacite, Florianus et Probus empereurs. - Germains et Germanie. - Burgundes, Francs, Goths et Saxons. - Gaule et Gaulois. - Celtes. - Proculus et Bonosus usurpateurs. - Narsès, Roi des rois. - Transportations de peuples. - L'usurpateur Saturninus. - Carus empereur ; Carin et Numérien césars. - Dioclétien empereur. - Révolte des Bagaudes gaulois. - Carausius empereur en Bretagne. - Dioclétien s'adjoind Maximien ; Galère et Constance Chlore césars. - Partage de l'Empire. - Barbares en Gaule. - Julien et Achillée usurpateurs. - Maures soulevés. - L'Afrique romaine. - L'Égypte. - Traité de Nisibe avec les Perses. - Calédoniens : Picti et Scots. - Politique de Dioclétien. - Barbares et Empire.

AURÉLIEN mort, les légions qu'il avait menées contre les Perses refusèrent de reconnaître son successeur ; le sénat, surpris et soupçonneux, ne voulut pas, non plus, désigner un Empereur. Vers le huitième mois de cet interrègne, une agitation menaçante chez les Barbares (septembre 275) détermina les sénateurs à choisir un *chef* ; ils revêtirent de la pourpre un vieillard, Tacite, parce qu'il était seul *assez riche* pour payer de ses deniers la solde des troupes, due. Le malheureux, qui ignorait tout de l'art des batailles, envoyé à l'armée, y fut accueilli *sans murmures*. Les légions chassèrent de l'Asie Mineure les Goths et les Alains. La campagne contre les Perses s'interrompit par la mort de l'empereur (12 avril 276), assassiné aux environs du Caucase. Le sénat élut, pour le remplacer, son frère Florianus. Trois mois après, apprenant que les légions avaient acclamé Probus, ceux qui soutenaient Florianus l'abandonnèrent, puis le firent tuer.

L'empereur Probus vint à Rome recevoir l'investiture du sénat ; il se rendit ensuite en Gaule, où les Alamans se répandaient depuis la mort de Postume, depuis surtout l'impuissance constatée d'Aurélien. Probus expulsa vigoureusement les Barbares des soixante villes qu'ils occupaient, et les rejeta au delà du Rhin, au delà du Neckar. Des camps aussitôt installés, et des fortifications réédifiées ou construites sur les bords du Rhin et du Danube, intimidèrent les envahisseurs, qui demandèrent la paix, livrant à l'empereur 16.000 *jeunes guerriers* qu'il dispersa dans les légions. Au même moment, les lieutenants de Probus, au nord, infligeaient aux Francs une mémorable défaite, leur enlevaient des masses de prisonniers, dont ils formèrent des colonies en Gaule et en Bretagne. L'empereur et ses officiers, victorieux, semaient ainsi de leurs mains, et dans l'armée romaine, et dans les deux *grandes provinces* de l'Empire, les plus actifs ferments de désagrégation.

Il est vrai que Probus, autant que ses prédécesseurs, était incapable de discerner, dans la foule des Germains — car cette désignation générale, commode, persistait à comprendre à peu près tous les Barbares, — les races diverses qui commençaient pourtant à se distinguer assez clairement les unes des autres, en Europe.

Il y avait des Germains insociables, toujours en mouvement, toujours en marche, toujours menaçants, nomades, et des Germains réunis, au contraire, en des *centres communs*, créant des villes prospères, indépendants, amis de l'ordre, policés. Le *pays* où ces *communes* se multipliaient le mieux se qualifiait de *pays des Celtes*.

Au temps de Jules César, la Celtique était limitée par le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne et le Bas-Rhin. Les Celtes s'étaient répandus, plus nombreux, plus pressés, vers le Haut-Rhin, en Gaule, en Grande-Bretagne, en Irlande, en Espagne. Les marchands venus à la suite des armées romaines, et les vétérans laissés après les batailles, concouraient, avec les Celtes, au peuplement des villes fondées près des camps, s'y *germanisaient* plutôt, préparant, en ces communautés élargies, populeuses, les capitales des Mésopotamies futures, des royaumes qui devaient civiliser l'Europe en terminant le cycle du brigandage romain dominateur.

La Germanie, inconnue encore, et pourtant dénommée, s'imposait à l'Histoire brutalement, mais sans origines, sans *passé réel*, sans traditions sensibles, sans religion précisée, masse d'hommes incompréhensible, — si bien, qu'il fallut, plus tard, chercher au nord, chez les Scandinaves, chez les Finnois, une mythologie, un *paganisme germanique*. L'erreur de cette fausse nationalité pesa sur les destinées de l'Europe, comme les mensonges de César et la littérature de Tacite trompèrent les Empereurs, quant à l'importance et au caractère des Germains.

Le désastre de Varus, sous Auguste, avait été un avertissement. Drusus et Tibère furent dupes de l'erreur ancienne, lorsqu'ils crurent avoir *réduit tout le pays germanique*. Tacite, pourtant, avait bien vu qu'en *trionphant* des Germains on ne les avait pas vaincus. A Rome, on simplifiait cette difficulté en dénonçant, en bloc, la *barbarie germanique* comme à détruire systématiquement, donc inutile à étudier.

La Germanie légendaire, *à détruire*, c'était cette *terre informe* de Tacite, *au ciel dur*, *à l'aspect triste et sauvage*, où vivaient des monstres ; tels ces Noriques de Florus, féroces, dont les femmes guerrières, lorsqu'elles manquaient de traits, *écrasaient leurs propres enfants contre la terre et les lançaient ensuite à la tête des soldats romains* ? Il fallait cependant connaître mieux et dénommer des adversaires devenus des rivaux dignes de l'Empire, et tâcher de les classer — par groupes distincts, — pour leur opposer des tactiques différentes, étudiées, raisonnées. Ces Germains, eux, se distinguaient, se particularisaient. Il arriva par exemple — Probus régnant — que des Barbares de Germanie se nommant eux-mêmes *Burgundiones*, quittant les bords de l'Elbe, marchant à l'ouest jusqu'au Mein supérieur, se heurtèrent, constitués, à la frontière des Gaules ; tandis que des Saxons, alliés des Francs, — bien connus ceux-ci, — assaillaient par mer, au nord, la Gaule et la Bretagne romaines.

Ces Francs alliés aux Saxons étaient-ils les mêmes que ces Francs ou *Celtes d'outre-Rhin*, — Tertullien les désignait ainsi, d'après Dion Cassius, — qui avaient occupé Turonum (Tours) à l'époque des Trente Tyrans ? Or ces Francs, dès leur apparition (258), s'étaient signalés par l'ingéniosité et la précision de leur science militaire, et il n'était pas plus possible de les comprendre dans l'ensemble des Germains, qu'il n'était permis de considérer comme des Germains, un seul instant, les Goths de l'est de l'Europe.

Une autre confusion persistait, que les événements allaient sinon complètement dissiper, du moins modifier dans le sens d'une appréciation plus conforme à la réalité des faits contemporains : il s'agit de la Gaule et des Gaulois. Pour les Romains, il y avait eu des Gaulois avant que la Gaule fût constituée. Jules César, par sa conquête même, avait inspiré aux habitants de la Gaule l'idée d'unité, et la réunion annuelle des députés des soixante cités *celtes* à Lyon, autour de l'autel d'Auguste et de Rome, avait fondé et cimenté, comme dans sa capitale, la nationalité celtique en Gaule. Les Celtes de la Gaule, ou Gaulois, furent dès lors

regardés comme un groupement particulier, dont la domination des druides avait été, si on peut dire, l'unique *lien*, unité morale ou religieuse seulement.

De là, après Jules César, cette division de l'Europe en Germanie, Gaule et Bretagne. L'introduction de la civilisation romaine en Gaule, en Bretagne et, dans une certaine mesure, en Germanie, excluait — substitution volontaire — la civilisation et par conséquent la *nationalité celtique*.

Il n'y eut plus de Celtes, mais des Germains, des Gaulois et des Bretons.

En Gaule, le mot Gallo-romains s'appliqua assez exactement à la société instaurée. En Germanie, les peuplades, les groupes divers — se nommant eux-mêmes, ou se particularisant, — troublaient, au fur et à mesure de leurs manifestations ethniques spéciales, le travail que Rome faisait pour les maintenir dans la commode généralisation de *Germains*. C'étaient les Celtes qui avaient employé les premiers le mot de *Germains*, en parlant de la masse d'hommes grouillante autour d'eux au centre de l'Europe. Et les Romains compliquaient l'erreur — paroles, écrits ou actes, — en attribuant tantôt aux Gaulois, tantôt aux Germains, tantôt aux Bretons, et plus tard aux Goths, les anecdotes qui leur arrivaient, qu'ils accueillaient et qu'ils enregistraient, sans aucune espèce de classement critique.

Parce que les druides, en Gaule, avaient offert des victimes humaines à leurs dieux, Tertullien écrira : *Les anciens Gaulois sacrifiaient des hommes à Mercure*. Saint Jérôme affirmera qu'il a vu *en Gaule* des *hommes appartenant à un peuple de la Grande-Bretagne* — les *Atticoli* — *qui se nourrissaient de chair humaine*, — et l'on y reconnaît les Lestrygons d'Homère, imaginés par les Phéniciens pour éloigner les Hellènes, leurs concurrents, des monopoles fructueux qu'ils exerçaient aux îles Cassitérides.

Les Romains s'obstinaient paresseusement dans leurs erreurs, leurs préjugés ethniques, leurs fausses désignations. Caligula, en son Triomphe, voulant montrer au peuple les prétendus prisonniers qu'il ramenait de Germanie, et n'ayant sous la main que des Gaulois *bruns*, fit teindre en rouge leurs cheveux. De même en Orient, quel que fût leur type, les ennemis de Rome étaient toujours bruns, — bien que dès les temps les plus reculés (3.200 ans av. J.-C.), les *hommes blonds du peuple de Gutti* fussent connus à l'est, au delà de l'Euphrate, aux bords de l'Oxus.

Quels étaient en réalité ces Gaulois que dénonce Cicéron : *Doutez-vous, Romains, que ces peuples ne soient au fond du cœur et ne se montrent au dehors des ennemis de notre nom ? Voyez-les parcourir le Forum, la tête haute et avec un air de triomphe : ils voudraient nous épouvanter des sons horribles de leur barbare langage*. Ces Gaulois parlaient-ils le celtique ? — Probus, délivrant la Gaule des Alamans, des Francs et des Saxons, fut qualifié de *Vainqueur des Germains*. — Rome ne voulait pas détailler la Germanie.

Probus eut facilement raison des deux compétiteurs qui lui disputaient la Gaule, — Proculus à Lyon, Bonosus à Cologne ; — il battit les Sarmates en Illyrie, les Gètes en Thrace ; il chassa les *brigands* qui infestaient l'Isaurie et la Pamphylie, les Blémyes installés à Coptos et Ptolémaïs d'Égypte ; il provoqua ensuite le roi des Perses, Narsès, qui demanda la paix. Dans sa marche glorieuse, l'empereur *transplantait les peuples vaincus* ; des Francs furent ainsi transportés en masse au Pont-Euxin. On raconta, en Germanie, que ces Francs audacieux, s'étant *saisis de quelques barques*, traversant le Bosphore, ayant pillé Athènes, Syracuse, Carthage, visité les côtes océaniques de l'Espagne et de la Gaule, et

revenus aux Bouches du Rhin, avaient ainsi prouvé que l'on pouvait traverser impunément le *grand Empire*. Enhardis par ce témoignage, les pirates saxons et frisons décidèrent alors, et organisèrent, leurs désolantes incursions.

Probus avait interné des Germains en Grande-Bretagne. Il établit *sur les terres de l'Empire* 100.000 Bastarnes, dont la fidélité resta exemplaire. L'empereur voulait-il, en la dirigeant, régulariser l'inévitable invasion des Barbares ? jugeait-il nécessaire de rajeunir par le sang les populations de l'Empire ? Soldat inexpérimenté, mais vaillant, conçut-il — à cause même de cette inexpérience, et malgré les victoires remportées, — une sorte d'Empire idéal, utopique, *sans armée* et sans ennemis ? En absorbant les Barbares, disséminés sur le territoire impérial, il tentait peut-être de constituer l'Empire pacifique rêvé.

Rentré dans Rome — après avoir renversé le malheureux Saturninus, que les Alexandrins avaient fait Empereur malgré sa résistance et ses *larmes*, — Probus ordonna d'achever la longue muraille défensive, commencée par Auguste, qui barrait le pays entre le Rhin et le Danube, de Mayence à Neubourg, et il triompha pour ses victoires sur les Germains et les Blémyes. Mais les soldats, auxquels l'empereur faisait exécuter, *dans l'intervalle des batailles*, de pacifiques et utiles travaux, tels que le dessèchement des marais de Sirinium, les plantations de vignes multipliées, — les vignobles du Rhin et de Hongrie sont de lui, et non ceux des Gaules, qui existaient, — se révoltèrent, humiliés. Probus périt misérablement dans le désordre de cette sédition sanglante (282).

Les légions donnèrent la pourpre au préfet des gardes, Carus ; choix justifié par la valeur du général. Carus fit césars ses deux fils : Carin, dont la bravoure s'épandait en turbulence, et Numérien, instruit et doux. Numérien battit les Goths et les Sarmates, rejoignit son père qui ravageait la Mésopotamie. Carus réduisit Séleucie et Ctésiphon, franchit le Tigre et mourut inopinément (25 décembre 283), frappé de la foudre, dit-on. Il avait, en un an, rendu à l'Empire les limites du temps de Sévère. Numérien se hâta de traiter avec les Perses. Son beau-père, Arius Aper, le tua (12 septembre 284) pendant qu'il ramenait les légions vers le Bosphore. L'armée acclama le Dalmate Dioclétien qui, de sa main, soudainement, devant les troupes, égorgea le meurtrier de Numérien. Carin, protestant contre l'usurpateur, partit pour le combattre. Pendant l'action, en Mésie, un de ses officiers l'assassina.

Brutal ou patient, irascible ou dissimulé, magnanime ou cruel suivant les circonstances, très habile, d'une modération redoutable généralement, parfait monarque oriental, d'apparence condescendant et violemment despote en réalité, Dioclétien répondait aux nécessités du moment. Il abolit sans hésitation tout ce qui rappelait l'État républicain, et gouvernant, comme un Roi des rois sassanide, il entendit résumer en soi tous les pouvoirs. Il osa laisser Rome en proie à sa décrépitude, voulant que la capitale de l'Empire fût désormais la ville où l'Empereur résidait. Nicomédie, Milan, Trèves, Arles et Sirmium seront successivement capitales. La déchéance de Rome, consacrée par l'avènement de ce *fils d'esclave* revêtu de la pourpre — qui ne permettait pas qu'on lui parlât autrement qu'à genoux, — livrait la cité de Romulus, abandonnée, à la seule autorité y demeurant : la papauté.

Couvert de soie, d'or et de pierreries, imprimant à l'étiquette impériale le caractère de l'adoration, dissimulant sa tyrannie sous l'illusion d'une imperturbable douceur, Dioclétien prévint et suspendit les effets de l'indignation romaine, en abolissant le droit d'hériter de l'omnipotence ; le diadème qu'il portait n'était donc que le symbole d'une dictature temporaire imposée par les

événements. Il sépara le pouvoir militaire du pouvoir civil et remplaça la garde prétorienne par un corps d'Illyriens dévoués. Il établit quatre préfets du prétoire, porta de quatre-vingt-sept à cent vingt le nombre des provinces, soumit tout l'Empire à la même gestion financière.

Cette révolution, cette installation d'un empire asiatique en Europe, ces mesures radicales, ne supprimèrent ni la misère profonde, généralisée, corrosive, ni l'audace des Barbares encouragés par la déplorable et continuelle succession d'empereurs assassinés. Les Alamans ravageaient la Rhétie et les *contrées de la rive gauche du Rhin* ; les Saxons pillaient les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne ; les Francs, descendus jusqu'en Sicile, y laissaient Syracuse ruinée. Et voici qu'en Gaule, des bandes de *paysans* (*bagad*) — les Bagaudes, — en insurrection depuis 270, prenaient et saccageaient Autun, furieux qu'ils étaient du peuplement et de l'enrichissement des villes, au détriment des campagnes exploitées, sacrifiées. Cette révolte avait l'allure d'un mouvement national. Ces Gaulois, comme au temps de Vercingétorix, revendiquaient — selon les termes caractéristiques de Florus — *leur légitime et ancienne liberté* ; ils secouaient *l'humiliation de la domination romaine*, écrit Velleius Paterculus.

Dioclétien envoya d'abord le Ménopien Carausius (286), avec une flotte, pour *délivrer* les côtes de la Belgique et de l'Armorique bloquées par les pirates. L'expédition se prolongeant trop à son gré, l'empereur soupçonna Carausius de s'entendre avec les Barbares et le condamna à mort. Carausius, averti, se fit proclamer Empereur de Bretagne, s'alliant aux Saxons et aux Francs. Justement effrayé de la multiplicité des résistances, Dioclétien s'adjoignit comme collègue Maximien, l'un de ses compagnons d'armes, éprouvé, jeune, vaillant, et il lui confia la mission de rendre la Gaule à l'Empire, d'en finir avec les Alamans, les Francs et les Burgundes, tandis qu'il marcherait, lui, contre les Perses. Les deux augustes, dieux vivants — Dioclétien-Jupiter et Maximien-Hercule, — réussirent chacun en son entreprise. Maximien écrasa les Gaulois, les Bagaudes, dans leur camp de Saint-Maur-les-Fossés, et Dioclétien enleva la Mésopotamie aux Perses.

Pour garder les provinces reconquises et tenir en respect les Barbares pressés aux frontières, Dioclétien — à Nicomédie — nomma deux césars : Galère, dont la grossièreté égalait le courage, et Constance Chlore, *moins inculte*, moins brutal. Il les contraignit, croyant ainsi les intéresser à la défense du *trône impérial*, à se séparer de leurs femmes, pour épouser *les filles des empereurs*. La femme répudiée de Constance Chlore c'était la *pieuse Hélène*, mère de Constantin ; la fille adoptive de Maximien, qui prit la place d'Hélène, c'était Théodora. L'Empire fut donc partagé : Le César Constance eut la Gaule, l'Espagne, la Maurétanie et la Grande-Bretagne ; le César Galère, la Thrace et les provinces du Danube ; l'Auguste Maximien, l'Italie, l'Afrique et les îles ; l'Auguste Dioclétien, l'Orient et l'Égypte. L'Empire conserverait son unité par l'application *générale* des ordonnances que chaque prince émettrait en *force de loi*. Cette conception baroque se résolvait, au fond, eh l'absolue omnipotence de Dioclétien donnant des *ordres* à ses collègues.

Chacun des quatre princes ayant sa capitale, et sa cour, le sénat disparut. Dioclétien accomplit ce miracle, d'entretenir entre ses collègues, et à son profit, une parfaite concorde ; mais ce prodige était le dernier coup porté à l'Empire, correctement morcelé, disloqué, incapable de survivre à l'inventeur du système ; d'autant que les dépenses énormes de chacune des quatre cours étaient payées par les provinces. La politique de Dioclétien, outrageusement égoïste, régularisait les usurpations par crainte des usurpateurs. La personne du souverain était

maintenant au-dessus de l'État. Quant au Peuple, il disparut à son tour, grâce à la constitution de 294 qui supprima la procédure formulaire, dernière intervention du jury.

L'Empire, perdu, agonisait dans une lueur de gloire guerrière. Maximien avait repoussé les Barbares, franchi le Rhin, *dévasté la Germanie*, écrasé les Bagaudes. On put croire qu'il en avait fini avec les Gaulois, parce que leurs chefs avaient péri, tous, dans leurs villes fortifiées prises ; mais les révoltés, dispersés, non vaincus, *couraient les campagnes*, prêts à se rejoindre. Les maîtres de l'Empire croyaient aussi qu'en installant des Barbares parmi les Gaulois ils étoufferaient l'esprit d'indépendance, *tumultueux*, que rien ne devait réduire. Depuis Probus (277), qui avait *établi* des Francs en Gaule, des Bataves, des Teutons et des Suèves y avaient reçu des terres létiques, à la condition que ces Barbares y seraient à la fois *auxiliaires de l'armée romaine* et cultivateurs.

En Orient, les Perses insultaient Rome, en renversant du trône d'Arménie un prince *ami de l'Empire*, tandis que deux usurpateurs — Julien en Italie, Achillée en Égypte, — bravaient Dioclétien. Maximien eut promptement raison de Julien. Dioclétien châtia cruellement Achillée *et ses amis*.

Une révolte des Maures exigeait de plus délicates exécutions. L'Afrique, avec ses deux Numidies, créées par Septime Sévère, devenait de plus en plus difficile à contenir. On n'y voyait pas de nationalité distincte ambitieuse, et la haine qui semblait quelquefois diviser irrémédiablement ce *ramassis de petites peuplades*, cessait, d'apparence au moins, lorsqu'il s'agissait de mettre en échec la volonté romaine. La fertilité africaine, persistante, due à la domination impériale, excitait l'impatience des protégés au lieu d'éveiller leur gratitude. Rome n'avait pas su prendre ni même exploiter avec intelligence les Africains.

Une invasion, dite des *cinq tribus*, commencée au temps de Gallien et continuée, grossie, contraignit Maximien à courir lui-même à la frontière de la Numidie et de la Maurétanie, que les *tribus de l'au-delà des Chotts* tourmentaient, prenant des villes. Le moment était favorable à l'action romaine, parce que les Maures avaient vu avec inquiétude des Francs occuper leur territoire, ayant hardiment franchi le détroit d'Hercule (Gibraltar). Maximien donna de la sécurité aux Africains, en *ramenant sous le joug cinq villes de Libye*, en reconstituant cette Afrique vaguement limitée, *allant de l'Océan maurétanien jusqu'aux Bouches tièdes du Nil*, suivant la poétique géographie de Juvénal. Cependant, pour conserver à Rome les Bouches du Nil, Dioclétien avait conduit une armée en Égypte, bloquant Alexandrie, dont le siège dura huit mois. L'Égypte était à ce point misérable, que l'empereur (302) dut destiner aux habitants *une partie du blé que les Égyptiens envoyaient à Rome*.

Galère, tout à sa mission, faisait sentir le poids des armes romaines aux Barbares établis le long du Danube. Il se rendit ensuite en Orient (294), pour y frapper les Perses. Une première défaite fut *glorieusement réparée*. Narsès céda finalement à son vainqueur la Mésopotamie, cinq provinces du Tigre, acceptant en outre la vassalité de l'Arménie et de l'Ibérie caucasienne. Le Roi des rois avait dû fuir, sans son harem et son trésor ; il aurait tout sacrifié pour reprendre sa femme et ses enfants. Dioclétien, qui accorda la paix, s'appropriait seulement les territoires conquis au nord-ouest de l'Empire des Perses. Cette fois encore, imprévoyant, ou insoucieux de l'avenir, l'empereur laissait subsister en Orient l'Empire rival de l'Empire romain, pour ne pas hasarder l'enjeu personnel d'une bataille. Il fortifia cette frontière nouvelle, — entre l'Arménie et la Médie, — notamment la citadelle d'Amida (Diarbékir), pour dominer le Tigre supérieur. Le

traité de Nisibe donnait à l'Empire, du côté de l'Orient, des limites qui ne devaient plus être dépassées.

Les hésitations politiques de Dioclétien, exclusivement préoccupé de la gloire de son règne, acquise, et compromettant l'Empire — peut-être sans y songer — pour ne pas courir un risque, se manifestèrent surtout en Espagne — la *belliqueuse Espagne pacifiée par Auguste* ? — qu'il dédaigna, et en Grande-Bretagne, où l'usurpateur Carausius avait été assassiné par son ministre Alectus. Constance Chlore infligea au meurtrier de Carausius une défaite décisive, et, sur l'ordre de Dioclétien, se contenta de relever le mur d'Adrien, de *cantonner en défensive* l'armée romaine victorieuse, pour *arrêter* les incursions des Calédoniens, c'est-à-dire les Picti (tatoués) et les Scots.

Une poussée d'Alamans rappela Constance en Gaule, à Langres, où, quoique blessé pendant l'action (301), il battit les envahisseurs.

Partout victorieux, Dioclétien célébra à Rome l'un des derniers Triomphes impériaux. Et, tranquille, il médita de se délivrer des Barbares en les divisant, en les armant les uns contre les autres. Il réussit à mettre aux prises les Goths, les Gépides et les Vandales (301-303), multipliant, pour se protéger, les fortifications bâties le long des frontières, jetant des ponts stratégiques sur les fleuves. Il ne vit pas qu'il travaillait à la meilleure organisation guerrière des ennemis de Rome, qu'il les constituait en nationalités compactes, en face d'un Empire inconsistant, sans esprit religieux, sans idée de patrie, où l'Empereur exerçait un despotisme viager, précaire, emprunté aux pires traditions asiatiques, donc condamné, perdu.

CHAPITRE XII

Dioclétien et le Christianisme. - Les augustales. - L'Église d'Afrique. - Christianisme d'Occident, aryen. - Collèges chrétiens pour les funérailles : cimetières, catacombes. - Christianisme d'Asie : Ebionites et Nazaréens. - Épictète et Papias. - Numenius d'Apamée. - Éclectisme alexandrin. - Juifs : La Cabbale et le Talmud. - Influences iraniennes et bouddhiques. - Juifs isolés : la Mishna. - Christianisme militant. - Mithra. - Carthage rivale de Rome. - Traduction de la Bible en latin. - La religion de Jésus faussée.

TOUT concourait, surtout la dictature de Dioclétien, aux progrès du Christianisme. L'empereur qui avait ruiné son œuvre de sa propre main en supprimant le droit d'hérédité dans la transmission de la pourpre, devait, avec le même illogisme, ordonner la *persécution générale des Chrétiens*, — ce fut *l'ère des martyrs, longue et sanglante* (303-313), — auxquels il avait en quelque sorte abandonné Rome, en même temps qu'il composait de Barbares l'armée destinée à défendre l'Empire. Les dernières victoires étaient dues à la *fidélité capricieuse* de ces mercenaires, désormais dispensateurs de la gloire. Les Chrétiens étaient donc, maintenant, les principaux ennemis de l'Empire romain ? Or, *depuis les Apôtres*, dira Dion Cassius, il y avait des sectateurs du Christ partout, à Rome jusque dans la maison de l'empereur, dans la famille impériale : le comte Flavius Clemens, martyrisé sous Commode ; sainte Domitille, exilée par Domitien, etc.

En édictant la dixième persécution, Dioclétien lui donna le caractère nouveau d'une manifestation exclusivement politique : l'adoration des augustes, exigée, considérée comme la prestation d'un serment de fidélité. L'empereur ne poursuivait que l'association *illégal*e des Chrétiens ; il suffisait de répondre *non* à cette question : *Êtes-vous Chrétien ?* pour être absous. *On nous absout si nous nions*, écrit Tertullien, *parce qu'on ne fait la guerre qu'à notre nom*.

Dioclétien s'était trompé. Les Chrétiens confessaient leur foi avec une calme intrépidité, marchaient à la mort en exaltant leur Foi, et ce spectacle ébranlait les consciences romaines doutant de leurs divinités multipliées, surtout depuis la traditionnelle divinisation des Empereurs. Les *dieux vivants*, connus, appréciés en leurs faiblesses, — débauchés, criminels ou stupides, — ramenaient les anciens dieux aux proportions restreintes des divinités d'Evhémère, héros ou rois adorés.

Les prêtres de ce paganisme compromis, vus de près eux aussi, courtisans privilégiés, fonctionnaires d'une administration soumise au pouvoir personnel du prince, ne disposaient plus que d'une autorité relative, n'imposaient pas le respect. Du culte des Empereurs était résulté notamment, dans les principales villes, un corps sacerdotal d'augustules, formé de *marchands riches*, affranchis presque tous, et qui, privés des honneurs politiques, avaient trouvé le moyen de se constituer en aristocratie, de s'assurer, par cette voie, la protection de leurs trafics et de leurs biens.

Sans dogme et sans morale, se résumant en cultes matériels divers, compliqués, la religion des Romains, tout utilitaire, contrastait avec la religion des Chrétiens, unis *par le lien d'une même foi, d'une même doctrine, d'une même espérance*, d'un rite simple, d'une piété douce. Et tandis que l'Empereur, au nom des dieux de Rome, innombrables, traquait inhumainement, martyrisait les sectateurs de

Jésus, la *sainte conjuration* des Chrétiens, au nom d'un Dieu unique, priait ostensiblement *pour les Empereurs, pour leurs ministres, pour les puissances, pour l'état présent du siècle, pour le repos et la durée du monde.*

Dioclétien s'acharnait à la destruction des Chrétiens *sujets de l'Empire*, pendant qu'il livrait l'Empire, de plus en plus, aux Barbares, incorporés comme soldats ou installés comme colons ; alors que par un mouvement opposé, logique, — les Romains, vivandiers ou marchands, nombreux, passés avec les troupes victorieuses sur les territoires conquis, y demeuraient, et que les soldats revenant à Rome après de glorieuses expéditions en Asie, y introduisaient de nouvelles mœurs et de nouvelles divinités, Dolica, Jupiter de Baalbek... Dans cette confusion, ce non contentement des cœurs, le Christianisme eût dû promptement triompher ; il avait malheureusement perdu l'esprit évangélique, révolutionnaire si on veut, seul capable d'attirer, de séduire, d'enchaîner et d'enthousiasmer. L'Église du Christ, à ce moment, justifiait presque, par son attitude et par ses actes, les violences de Dioclétien ; elle continuait Jérusalem. Au premier christianisme, sans culte, sans prêtres, — *le temple du vrai Dieu*, disait encore Minutius Félix, *c'est l'univers ; son image, c'est l'homme ; le sacrifice qui lui plaît, ce sont les bonnes œuvres*, — avait succédé le christianisme juif de Paul, autoritaire et hiérarchisé, de foi aveugle, où les œuvres ne servaient de rien.

L'Église d'Afrique, inspiratrice de ce christianisme paulinien, était déjà suspecte aux Romains — qui n'oubliaient pas l'antique rivalité de Carthage, — et voici qu'elle apportait, culte et textes, un *canon de la messe*, une définition du paradis franchement orientale, — *assemble-les, Seigneur, dans le lieu de verdure, près des eaux du repos, dans le paradis de la joie...* — qu'elle concevait le millénaire, ce « paradis sur terre », où pendant mille années les *élus* jouiraient seuls de tout, réalisation de la Jérusalem promise au *peuple de Dieu*, aux Juifs.

L'Église de Carthage, en rayonnant vers la Numidie et la Maurétanie, accentuait d'une énergie sauvage son insolent judaïsme, et cela intimidait l'évêque de Rome, qui se laissait diminuer. Mais le peuple, la foule, *la multitude*, gardait l'esprit évangélique, conservait sa naïve foi, sauvait inconsciemment l'œuvre de Jésus, menacée. Les fidèles qui allaient en pèlerinage à Jérusalem, — ce qui stimulait les soupçons de l'autorité romaine, — n'y recherchaient que le souvenir du *divin Maître*, des Apôtres, et, réfractaires aux influences juive, phénicienne, carthaginoise, ils *faisaient* d'instinct, par leurs prières, leurs manifestations, la communion de leur espérance, ce christianisme d'Occident qui ne pouvait être qu'un christianisme aryen.

Détail caractéristique, c'est Tertullien lui-même, cet avocat véhément de l'Église d'Afrique, juive, qui rappela aux Romains aryens, pour les toucher et les amener au Christ, les pures joies religieuses de leurs commencements : *Quoique vos superstitions remontent au temps de Numa, néanmoins vous n'aviez alors ni statues, ni temples ; la religion était frugale, les cérémonies, pauvres. Il n'y avait point de Capitole rival du ciel, mais des autels de gazon, dressés au hasard, des vases d'argile, une fumée légère...* Et ces souvenirs, tout à coup réveillés, impressionnaient les âmes sœurs, qui se reconnaissaient à cette émotion commune, revivaient ensemble, en Christ, les temps védiques.

Les Chrétiens de Rome résistaient donc, malgré des appels réitérés, à l'influence de l'Église d'Afrique. L'usage de *l'enterrement des morts*, pratiqué par les premiers Chrétiens, — et non pas importé à Rome par les Juifs baptisés, — préparait les catacombes, premier asile, premier temple, premier *champ*,

première *propriété* des sectateurs de Jésus, œuvre originale de foi, de communion et de patriotisme. A Rome, le droit de sépulture était sacré, superstitieux ; les associations pour les funérailles disposaient de la ferme garantie des lois. Des *collèges funéraires*, institués pour l'enterrement *commun* des Chrétiens, riches et pauvres confondus, égaux, furent le moyen légal que les Chrétiens employèrent pour s'associer. Les premiers cimetières chrétiens — première *propriété* de l'Église, — pouvaient réclamer la protection de l'État ; ouvertement, le pape Zéphyrin en confia l'administration au diacre Calliste. Cependant, comme pour ne négliger aucune précaution, des *champs* — *area* — consacrés aux morts furent enclavés dans les propriétés de Romains de marque, — Lucine, Domitille, Priscille, Prétextat, — *nobles matrones, patrons de frères chrétiens*, quelques-uns parents de l'empereur. La loi romaine couvrait obligatoirement cette audace.

Les funérailles processionnelles, publiques, — car, alors, les monuments funéraires longeaient les routes, — éveillaient une sympathique attention. On remarquait la flagrante profession d'égalité des assistants mélangés, — le plus pauvre coudoyant le plus riche dans le cortège, — la rayonnante sérénité des parents du mort, convaincus du retour de l'exilé à sa vraie patrie, et le caractère normal de la cérémonie, encore toute païenne : fleurs et libations parfumées jetées sur la tombe, repas (agape) dans le triclinium proche, réunissant les *frères, membres de l'Église*.

Ces manifestations légales, correctes, — quelquefois, d'apparence au moins, un peu moqueuses, au moment des persécutions par exemple, les Chrétiens paraissant y braver, sous la sauvegarde de la loi, le Jupiter régnant, — fournirent à l'empereur le moyen trop facile de reconnaître les *ennemis de l'État*, de les compter, de les saisir groupés. Le cimetière de la communauté cessa dès lors d'être un asile inviolable ; il fallut se prémunir contre la volonté du prince, supérieure aux lois. Du pape Zéphyrin (202-218), qui y fut enterré, jusqu'à Valérien (257), qui les ferma, les cimetières chrétiens, ou catacombes, furent les lieux de réunion pour la célébration des mystères, l'administration des sacrements ; les leçons de catéchisme.

L'histoire tragique des premiers Chrétiens est racontée avec éloquence par les seules *entrées* des catacombes, visibles, ouvertes, libres, jusqu'à la persécution de Dèce ; obscures, dissimulées, tortueuses, compliquées ainsi que des labyrinthes, à mesure que l'Église du Christ est poursuivie, décimée, interdite. A l'avènement de Dioclétien, l'empereur sembla se soucier si peu de Rome, dépouillée de sa prérogative de capitale, que les Chrétiens rouvrirent leurs cimetières, les agrandirent, en construisirent de nouveaux, changeant les chapelles en églises, utilisant avec promptitude une liberté qui pouvait être conforme aux vœux de l'empereur. L'édit de persécution de Dioclétien (303) surprit les Chrétiens, et leurs monuments funéraires, avec les meubles, les livres et les archives qu'ils contenaient, furent livrés à la sape et au feu ; les cimetières, *confisqués*. — Le cimetière de Priscille, propriété de Pudens, respecté, reçut les dépouilles mortelles des papes Marcellin et Marcel.

A Rome, quarante-deux cimetières chrétiens ont été reconnus comme creusés avant la fin du ive siècle, dans un rayon relativement restreint. Naples, Syracuse, l'Espagne, la Gaule, la Germanie, l'Égypte, la Palestine et surtout la Syrie eurent leurs catacombes. En ces églises souterraines, en ces oratoires sombres, improfanés, la religion véritable du Christ, simple, égalitaire, — dans la crypte, le banc de l'évêque et la chaire du catéchiste y étaient, avec l'autel de l'officiant,

les seules distinctions, — se développait selon les lois évangéliques, pendant que l'Église d'Afrique s'agitait en un prophétisme tapageur, et que les Églises d'Asie, *sectes flottantes* en contact avec la réaction juïdique affirmée et l'hellénisme bavard, allaient délibérément expulser Jésus, même de la Galilée.

En Asie, un judaïsme, un christianisme, un baptisme et un Babisme se disputaient les âmes. Le Christianisme s'y organisait en aristocratie, raillant les Ébionites, parce qu'ils étaient *pauvres*, les Nazaréens, par tradition juïve. Aux temps bibliques, les Nazaréens c'étaient ces Juifs qui observaient la chasteté, s'abstenaient de boisson fermentée, ne coupaient jamais leur chevelure, Samson, Samuel, Jean-Baptiste...

L'austérité du devoir et la *jouissance en ce monde* des biens promis au peuple d'Israël, se retrouvaient en antagonisme, la Bible appuyée d'enseignements philosophiques. C'était Epictète, le philosophe stoïque, que l'on critiquait, dont on se moquait, pour écouter avec satisfaction Papias annonçant les joies matérielles du millénaire. Les philosophes hellénistes et les Pères de l'Église du Christ se rapprochaient. Numenius d'Apamée, philosophe et Chrétien, démontrait que Platon avait *beaucoup emprunté à Moïse*, combinait un éclectisme alexandrin, composait une théologie avec des morceaux de brahmanisme, de judaïsme et de magisme, jetés dans une sorte de creuset égyptien surchauffé, complaisant. Cet éclectisme compliqua le culte catholique, en formation, d'une série de pratiques, de cérémonies, de fêtes et de sacrements, le plus grand nombre de ces derniers fournis par les gnostiques.

En cette tendance d'accord par compromissions, où le catholicisme s'aventurait, perdant la voie de Jésus, les Juifs seuls, volontairement isolés, à l'écart, se séparaient irrévocablement du Christianisme, pourtant judaïsé. Dans les synagogues, on prononçait trois fois par jour la *malédiction* des Nazaréens ; et c'est à Tibériade — lamentable ironie des événements, — que siégeait le Sanhédrin, *centre obstiné et sombre du judaïsme*. La Galilée sera *le pays du Talmud* !

Chassés de Jérusalem, mis hors de la politique, et durement, les chefs du judaïsme consacraient leur dévorante activité aux spéculations de l'esprit, retournaient aux doctrines mystérieuses, *secrètes*, du temps de la captivité, à la *Cabbale*, ce gnosticisme des Juifs, œuvre de l'ingénieux Aquiba et de son disciple Ben-Iohai. La Cabbale était une doctrine mystique, vague, incohérente ; contenant le dogme de l'émanation divine et laissant à l'homme le pouvoir de dominer *les puissances surnaturelles*, d'accomplir certains miracles, par la prononciation de mots *cabalistiques*. Cette doctrine, tout hébraïque en son utilitaire conclusion, empruntait beaucoup d'*écritures* au Zend-Avesta.

Le judaïsme nouveau rejetait la Cabbale, commençait la rédaction du Talmud, ou, pour mieux dire, compilait, collectionnait, en recueil énorme, sous le titre de *Talmud*, un entassement de notes inachevées, singulières, bizarres, tantôt cruelles et tantôt comiques, triviales, mélange capricieux de jeux d'esprit et de conceptions abominables, présenté comme l'œuvre réfléchie de penseurs profonds, — avec des subtilités pratiques effrontément érigées en préceptes. L'usurier ne doit pas consentir des prêts aux non Juifs pendant leurs fêtes, mais il peut se faire payer d'eux à ce moment, parce que cela sera désagréable au débiteur ; l'industriel petit sculpter une idole qu'il vendra aux païens, parce que ce *simulacre de la divinité* n'est un objet de scandale qu'au moment où le païen l'adore...

Des textes de prières, insérés dans le recueil, s'appliquaient — chaque cas minutieusement détaillé — aux provocations miraculeuses, ce qui n'empêchait pas le médecin Juif de continuer à guérir *au nom de Jésus*... Ce qui était considérable, concluant et grave, c'est que la rédaction et la promulgation du Talmud consummaient, consacraient, en Israël, la suprématie du docteur sur le prêtre. Le docteur Juif, à la fois législateur et interprète de la Loi, — la *Thora*, — souverain juge, l'emportait sur le sacrificateur.

L'école rabbinique, siégeant en sanhédrin, constituait le tribunal suprême, la *maison de justice* (Beth-din). La première partie du Talmud — *Mishna* — énumérait les lois hébraïques dictées par Dieu à Moïse avec le Décalogue, tuais non promulguées, conservées *inédites*, maintenant colligées. Ce code, repris, corrigé, amendé, subira plus d'un siècle de discussions. Le premier texte, informe sans doute, publié tel que Moïse l'entendit — mal peut-être ? — a le caractère sacré. C'est ainsi que, dès sa publication, ce livre monstrueux, tantôt ridicule, tantôt écœurant, puénil et lubrique, l'emporta sur la Bible. Il est instructif de voir, en lisant le Talmud parallèlement aux œuvres des Pères chrétiens, l'influence qu'exerçait alors sur les esprits surchauffés la manie hellénique des théologies.

Le panthéisme mystique des Alexandrins, œuvre de centralisation spéculative, croyait concilier, en les confondant dans son gnosticisme, le paganisme, le néo-platonisme et la Cabbale, pour les insinuer en l'Église d'Afrique, prépondérante. Par les gnostiques, Zoroastre — que Porphyre illustra en le voulant combattre — vivifia de *son souffle iranien* le Christianisme éclectique. La *théologie brahmanique*, qu'Ammien Marcellin déclarait *la plus pure de toutes*, c'était *le culte de la divinité dans sa forme la plus épurée*, trouvé dans le Zend-Avesta ; les féroüers de l'Iran devenaient les *anges du Ciel*, conducteurs des âmes, en attendant que classés, hiérarchisés, et *armés*, ils eussent chacun sa fonction *devant le trône de Dieu*. L'idée du péché originel, empruntée par les Juifs à la tradition chaldéo-iranienne, et insérée dans la Genèse, était maintenant le dogme chrétien essentiel.

Le Bouddhisme, également, par l'intermédiaire des Alexandrins, prêtait des matériaux aux constructeurs du monument catholique. *Gnostiros* signifiait (comme Bouddha) *Celui qui sait*, et les manichéens, peut-être héritiers directs du Bouddhisme initial, en rénovaient les principes. La métempsychose, l'idée de *l'âme emprisonnée dans le corps* et corrompue, explique l'ascète Papias. Le manichéisme babylonien était un gnosticisme principalement bouddhique. En Batanée, Jésus était un Bouddha *arrivé à la dignité de Messie par la perfection* ; d'autres bouddhas, d'autres messies, pouvaient se manifester. Ces gens de Batanée vivaient avec l'horreur de Paul, qu'ils qualifiaient d'apostat.

L'influence bouddhique, évidente en l'ascétisme se répandant, unie à l'influence philosophique des stoïciens, contrariait le christianisme nouveau, *officiel*, dont les allures plutôt juives, un peu romaines, — Carthage et Rome échangeant leurs passions et leurs mœurs, — se relâchaient des disciplines premières. On entendait disputer les théologiens, on comptait les coups qu'ils assénaient, on remarquait forcément, quelque troublé que l'on fût par la discussion, la facilité avec laquelle les *lutteurs* prônaient ou rejetaient tel document — pourtant sacré, — suivant qu'il était favorable ou défavorable à la thèse soutenue, ce qui scandalisait. Et d'autre part, — contraste inouï, — à côté de l'arène où les controversistes chrétiens luttaient bruyamment, on voyait l'assemblée des Juifs, paisible, compilant des textes, composer de nouvelles Écritures, au moment même où le Christianisme adoptait la Bible hébraïque, sinon oubliée au moins

supplantée par l'œuvre récente du Sanhédrin, à l'heure où un autre code Juif, supérieur à la Thora, était promulgué.

Le Nouveau Testament d'Israël — la *Mishna*, première partie du Talmud, — rompait avec Hillel, par conséquent avec Jésus, fermait la synagogue, liait tristement à un code impraticable, inavouable en quelques-uns de ses feuillets, un peuple déjà trop enclin, par l'éducation biblique, à l'orgueilleux et farouche isolement, plus que jamais séparé du reste du monde, doté d'une littérature désespérante : *Laboureurs, cessez de semer, s'écrie Baruch en son apocalypse, et toi, terre, cesse de porter des moissons ; vigne, que sert désormais de prodiguer ton vin, puisque Sion n'est plus !* Et ce fut le Juif talmudiste, acariâtre, vindicatif, dédaigneux de tout travail manuel, exploiteur, *étranger partout, sans patrie, sans autre intérêt que celui de sa secte*, fléau.

Le Christianisme, rivé à la Bible hébraïque, hélas ! subissait, dans une certaine mesure au moins, l'esprit talmudique. L'échange ininterrompu d'idées entre l'Iran et les Juifs — de Babylone et de Jérusalem, — si visible dans l'Ancien Testament refait, et remarquable en Perse sur les monuments du néo-magisme, — exorcisme par les coupes magiques notamment, — s'exerçait maintenant, actif, entre l'Iran judaïsé, le judaïsme talmudique et l'Église du Christ hébraïsée. Le millénaire, le *règne de mille ans*, attendu, c'était le chiliisme persan, l'un des *règnes successifs de chaque prophète* (bazar), de mille ans, destinés à préparer la cessation du mal, le règne définitif d'Ormuzd.

L'histoire du Christianisme, sortie du cycle juif asiatique après les Empereurs syriens, et entrée alors dans le cycle gréco-latin, européen, rétrogradait au judaïsme, prenait la suite de l'Histoire d'Israël, surtout par la création de la Bibliothèque chrétienne. Les Juifs convertis, changeant de nom, ne renonçaient pas à leurs livres ; en Syrie, sur les murs des villas, on mélangeait les sentences bibliques aux symboles chrétiens ; l'enseignement évangélique se basait sur les textes hébraïques des prophètes de l'Ancien Testament.

Cela froissait les âmes aryennes, attiédissait leur foi ; mais les prédicateurs dédaignaient ces âmes simples, honnêtes, droites, leur préférant même des âmes viciées mais ardentes, dont la conversion leur était un recrutement pour le combat. Il en résulta, cependant, de grands périls pour l'Église, ainsi belliqueuse : d'abord, l'animosité de l'Église d'Alexandrie, antijuive, dont l'Épître de Barnabé demeurait la formule d'hostilité ; ensuite, la renaissance concurrente du dieu Mithra, appelant à son autel relevé tous les Aryens qui avaient aimé ou adoré Agni, Ormuzd, Orphée, Apollon.

Les oratoires de Mithra, restreints, où *le mystère de la coupe* équivalait à la Cène chrétienne, — les femmes admises à la communion sainte, — et dont le culte matérialisé attirait les Romains eux-mêmes, arrachaient des fidèles à la fois à Isis et à Jésus. Le clergé de Mithra, nombreux, opulent, tonsuré, mitré, dispensateur généreux des sacrements-baptême, eucharistie, agapes, confession, pénitence, expiations et onctions, — disposant des initiations promises, attrayantes, et faisant de la fraternité pratique, éclipsait par son faste le clergé du Christianisme militant. Saint Justin et Tertullien s'en préoccupaient à juste titre. A ce catholicisme iranien on ne pouvait opposer que le Christianisme vivant d'Afrique, muni de la Bible, traduite en ce latin vulgaire qui sera la *langue romane*, et que parlait le peuple. Carthage s'emparait de la maîtrise religieuse que Rome semblait décidément abandonner.

En Afrique, les villes italiques, substituées aux villes phéniciennes, étaient comme une extension de la capitale romaine, un début de déplacement. Carthage, déjà rivale heureuse d'Alexandrie, *en réputation et en richesses*, devenue le centre de la littérature latine exilée de Rome, pouvait se croire appelée à conduire le monde. Les cités militaires créées au voisinage des camps romains — telles que Lambæsis — avaient été délaissées après le départ des légions ; mais les villes purement africaines s'étaient développées, *villes impériales*, jouissant des droits les plus étendus, dignes et capables, chacune, de supplanter Rome.

La vie aristocratique des Africains, luxueuse, faisait une large part aux plaisirs de l'esprit. Dans chaque villa importante, pavée de superbes mosaïques, pleine d'objets d'art, il existait une vaste *salle d'études* où — les femmes participant aux causeries — on discutait, on renouait la tradition grecque, on réalisait ce que Rome n'avait pas su obtenir, on « traitait » des philosophies et des religions, avec d'autant plus de liberté et d'espérance, que le passage des divinités, diverses — Hercule, Isis, Mithra, Jupiter, — n'y avait laissé que des légendes poétiquement symbolisées par la massue, le sistre, le soleil et les bonnets des Dioscures.

La haine de Rome, universelle, ne nuisait certes pas à la réputation accrue de Carthage. L'Église d'Afrique se vantait d'être la dépositaire de la Bible d'Alexandrie, la Bible grecque des Septante, « fautive et suspecte » évidemment, mais consacrée. On ne doutait pas — les Orientaux en gardèrent longtemps l'impression, — que l'apôtre Pierre, Simon-Pierre, Simon le pur (*Shimaunjus-sa fa*), eût envoyé, par ordre d'Isa (Jésus), des missionnaires spéciaux en Afrique ? Les Juifs se trouvaient chez eux à Carthage. Les ennemis de l'Empire enfin, tous, ne renonçaient pas à l'idée de voir les Carthaginois — *si féconds en stratagèmes*, répète Florus, — l'emporter sur la cité de Romulus, ruinée à la fois par la violence stupide des Catilina et le conservatisme imbécile des Empereurs philosophes.

Carthage était, au monde, le point où se ferait le mieux, semblait-il, la *république universelle* destinée à rompre le *cercle inflexible de la domination romaine*. Ce concours des animosités donnait de la vie à Carthage, faisait de l'Église d'Afrique l'héritière non seulement de l'Église chrétienne de Jérusalem, — par Pierre, — mais encore du Sanhédrin antique, juif, en tant que puissance religieuse. Tertullien avait parlé avec émotion du dernier exemplaire de la Bible hébraïque enfermé dans le temple de Sérapis, *où Ptolémée établit sa bibliothèque*, les Juifs admis à le lire le jour du sabbat : *Quiconque ira, dit Tertullien, apprendra à connaître Dieu ; et quiconque s'appliquera à le connaître, sera forcé de croire en lui.*

La traduction grecque du *Livre* unique ne suffisant plus, on entreprit une traduction latine, d'après le texte hébreu, ou peut-être d'après les deux textes, hébreu et grec, rapprochés, traduction interprétée, ou sincèrement inexacte, la langue hébraïque n'étant presque plus comprise. Il y eut une différence notable entre la Bible originale, la Bible des Septante et la Bible des Chrétiens, quant aux *livres* formant l'ensemble de l'Ancien Testament, — le latin employé remarquablement vulgaire. La Bible latine, faite d'après une traduction défectueuse, ou même fautive en partie, n'en fut pas moins le Livre du Christianisme militant.

Le monde latin se séparait du monde grec, — le grec étant la langue universelle depuis la conquête macédonienne, — et il adoptait, en haine de la Rome

impériale, le livre asiatique par excellence, la Bible des Juifs, décision absolument contraire à la volonté de Jésus. Il y eut, dès lors, deux esprits dans l'Église du Christ, l'esprit grec, qui hellénisera, subtilisera, et, dans les conciles, discutera à perte de raison sur *les deux natures du Sauveur*, la Trinité, etc., et l'esprit africain, biblique au fond, qui rabaissera l'homme pour le mieux tenir, et l'épouvantera, systématiquement, bien plus des incertitudes de la grâce divine, d'où *tout dépend*, que de la condamnation du pécheur aux flammes éternelles. La religion de paix et d'amour instituée par Jésus devenait une religion de disputes et de terreurs.

CHAPITRE XIII

DE 303 à 321. - L'édit de Dioclétien contre les Chrétiens : persécution violente. - Influence des songes. - Abdication de Dioclétien et de Maximien. - Administration de l'Empire ruiné. - Courtisans. - Galère et Constance Chlore, augustes. - Daia (Maximin) et Sévère, césars. - Constantin et Maxence, augustes. - Les six satrapes de l'Empire morcelé. - Maxence et Maximien à Rome. - Licinius, auguste. - L'usurpateur Alexandre. - Constantin au pont de Milvius : apparition de la croix lumineuse. - Victoires de Constantin sur les Barbares. - Licinius et Constantin seuls empereurs. - Force du Christianisme. - Barbares dans les légions. - Constantin protecteur des Chrétiens, empereur unique. - Édits de Milan. - Conversion de Constantin.

L'ÉDIT de Dioclétien contre l'association des Chrétiens (303) visait légalement toute manifestation publique, scandaleuse au point de vue romain. La paix accordée à l'Église avait conduit aux abus. L'empereur interdit aux Chrétiens l'accès aux fonctions publiques, aux tribunaux, ordonna la fermeture des chapelles, prohiba les *signes* par lesquels les *associés* se reconnaissaient. Ces mesures, générales, pouvaient être une suffisante satisfaction donnée aux Romains ; mais voici qu'à Nicomédie un Chrétien déchira l'édit impérial, et l'empereur dut diriger contre les personnes la *loi* qui ne devait atteindre que les *réunions*.

Un incendie qui éclata dans le palais déclencha la persécution. On reprochait aux Chrétiens, athées, d'être les adversaires de tous les cultes, de renverser les idoles sans les remplacer, de prétexter leurs scrupules religieux pour ne pas servir dans les armées. Les Chrétiens, en effet, allaient, par protestation contre la guerre, jusqu'à s'interdire la gravure d'un arc ou d'une épée sur une pierre de bague.

Cyprien et Tertullien estimaient et disaient que les persécutions consolidaient l'Église ; et ils ne craignaient pas de provoquer contre les fidèles les plus atroces rigueurs, de préparer les victimes vouées aux bûchers. Les Romains s'émerveillaient, avec une méprisante pitié toutefois, de l'inintelligence des martyrs, se livrant eux-mêmes, pour ainsi dire, aux persécuteurs ; ne se prêtant à aucune indulgence. Car on ne les accusait plus de sacrilège, — crime irrémédiable, — on leur demandait seulement s'ils faisaient partie, ou non, d'une association *illicite* ou s'ils possédaient des *livres magiques*. Au lieu de répondre avec habileté, évasivement, de fournir au juge l'occasion d'une sentence favorable, les Chrétiens se déclaraient coupables immédiatement, hautement, se réjouissaient de leur condamnation, et mouraient. Les plus dures persécutions finirent ainsi par ne plus intéresser ; les chroniqueurs en parlèrent peu, puis plus du tout.

Parfois, pour l'exemple, de solennelles exécutions avaient lieu, — celles des évêques Nestor et Hilaire ; — mais les Romains, pas plus que les Chrétiens, n'en revenaient impressionnés.

Les Chrétiens étaient convaincus que le martyre — ce *baptême de sang*, — rachetait toutes les fautes, ouvrait le ciel au pécheur, et les Romains commençaient à se demander si, véritablement, les persécutions n'augmentaient pas le nombre des sectateurs du Christ. — *Nous multiplions*, disait l'apologiste, *à mesure que vous nous moissonnez. Le sang des Chrétiens est une semence... Il*

n'est point de péché que le martyr n'efface. Constantin, criminel, voudra bientôt mériter cette absolution.

Le spectacle de la persécution faisait l'éducation sociale des Romains : Riches et pauvres, hommes libres et esclaves, tous les condamnés marchaient ensemble à la mort, confondus, comme ils avaient coutume de se rendre ensemble aux chapelles, témoignant ainsi de la parfaite égalité chrétienne, de la force de résistance acquise, de la puissance de l'*association* dirigée. Il est vrai que les Chrétiens montraient, d'autre part, en leur obéissance absolue, l'anéantissement de la personnalité dans la communauté soumise, le mépris de la vie terrestre, l'aspiration unique vers le ciel, leur *véritable patrie*, le désir perpétuel de la mort, — *nous n'avons pas d'autre intérêt en ce monde que d'en sortir au plus tôt*, — le dédain des honneurs publics et de la fortune, et enfin, considération grave pour les Romains, la conception nouvelle d'une *nationalité* embrassant tout l'univers, idée fatale à Rome. *Le monde*, disait Tertullien, *voilà notre république*.

Et ensuite, assemblés dans une sorte de patrie restreinte aux plus minimes proportions, — la chapelle, — les Romains voyaient les Chrétiens chétifs, plutôt indolents, croire à la domination universelle de leur Église. C'était un contraste étrange, singulier, que l'ardeur virile des prédicants au milieu de ces *conventicules d'efféminés*, dont l'inaltérable douceur, la charmante gaieté, l'extraordinaire modération en toutes choses, ne se pouvaient comparer qu'à l'inconcevable intrépidité avec laquelle ces *amollis* marchaient à la mort, — non seulement les hommes, mais les femmes, — sacrifiant leur vie *pour expier*, disaient-ils, *les désordres du monde païen*. Ce miracle de charité, seul, eût suffi pour conquérir au Christ, peu à peu, toutes les âmes, comme les persécutions suffisaient à prouver catégoriquement l'impuissance de la Force contre l'Idée, contre la volonté, contre la foi.

Des penseurs cependant — des stoïques surtout, — expliquaient ces héroïsmes par l'affaiblissement quasi maladif de la pensée chez les Chrétiens, obstinément et uniquement occupés à *gagner le ciel*, se laissant conduire, aveuglément, à la *réalisation future de leur rêve*. On croyait aux *visions de la nuit*, aux *avertissements des songes* ; dans leurs surexcitations d'hallucinés, les Chrétiens *voyaient leur paradis*, et ils se dictaient à eux-mêmes, inconsciemment, les strictes et dures conditions de cet avenir. Saint Jérôme rêvera que des anges le flagellent, *à cause de son grand amour pour Cicéron et pour Virgile* ; saint Cyprien, l'évêque de Carthage, verra d'avance tous les détails de son martyre ; une vierge chrétienne affirmera que, pendant son sommeil, *on l'a crucifiée comme Jésus...* Et saint Jérôme montrera ses chairs meurtries par les coups de fouet, saint Cyprien décrira exactement son supplice, la chrétienne ouvrira ses mains encore stigmatisées de la crucifixion... Il y a du mystérieux et même du fantastique dans les conceptions : Le Christ d'alors — ainsi qu'en témoignent les images contemporaines, — était un géant ; les fresques des catacombes disent le Paradis à conquérir : jardins merveilleux, bois peuplés d'oiseaux aux plumages splendides, murailles de pierres précieuses ; blanches clartés, tentes et pavillons somptueux, séjour éblouissant...

Une maladie soudaine de Dioclétien, en Dalmatie, coïncidant avec le zèle des persécuteurs, fit croire à quelque châtement céleste. Guéri, le *dégoût du pouvoir lui étant resté*, l'empereur dicta son abdication (1^{er} mai 305). Le même jour, Maximien *déposait le diadème*, à Milan. Dioclétien vécut encore huit années dans sa villa de Salone (Spalatro), *loin du bruit des armes et des affaires*, sourd ou insensible aux appels réitérés et intéressés des courtisans.

L'obscur Dalmate avait exercé la dictature et aucune de ses œuvres ne paraissait devoir lui survivre ; son égoïsme, ou son inintelligence de l'avenir, avait ruiné à l'avance chacune de ses conceptions. Empereur *adoré*, absorbant tout le paganisme en sa *personne divine*, il laissa Rome sans religion et sans dieu ; persécuteur à outrance des Chrétiens, alors qu'il y en avait partout, il priva l'Empire de leur concours ; éloignant l'armée de la politique, il la composa de Barbares, confiant ainsi à l'ennemi même la défense de Rome ; réorganisant l'Empire administrativement — quatre préfectures subdivisées en 13 diocèses et 119 provinces, — il lui donna le caractère oriental de satrapies, provisoirement soumises au Roi des rois, mais devant aboutir fatalement à d'irréremédiables scissions, désastreuses.

La monarchie romaine, subrepticement instituée par Auguste, conduite à un nécessaire absolutisme par les Antonins, réglementée par Marc-Aurèle, tournée au despotisme viager et asiatique de Dioclétien, — créateur imprudent de quatre capitales, — avait finalement dissous l'Empire. Même imprévoyance, même aveuglement dans l'application du système adopté.

L'impôt foncier, perçu d'après un cadastre fixe, et indépendant des fluctuations de valeur — la Cité garante, — ne régularisait que la misère. Les impôts frappant les marchandises transportées — le 1/40^e, — les denrées vendues — le 1/100^e, — les esclaves achetés et les héritages — le 1/20^e, — les prises d'eau, les patentes, la taxation des prolétaires (impôt de capitation), les revenus des mines, des carrières et des fabriques, les produits des propriétés de l'État affermées, tombaient dans le Trésor — avec les dons obligatoires des villes à l'Empereur, — sans autre emploi que des dépenses infructueuses. Les notables et les curiales étant responsables de la rentrée intégrale des impôts, mesure inique et sottise, les ruses des imposés et les exactions des percepteurs incitaient aux ingéniosités immorales, entretenaient une crainte permanente. La ruine de l'Empire était donc admirablement administrée.

Les courtisans de cette agonisante souveraineté se pavanaient, chargés de titres nobiliaires et de qualificatifs pompeux, — Honorés, Excellents, Perfectissimes, Clarissimes, Illustres, Nobilissimes, Seigneurs ! — pendant que des intrigues dangereuses, savamment ourdies, divisaient les Barbares et procuraient aux Romains la déplorable illusion d'une parfaite sécurité. On ne vit le gouffre creusé, béant, que lorsque Dioclétien et Maximien donnèrent la mesure de leur confiance, en renonçant au pouvoir. Galère et Constance Chlore s'arrogèrent chacun la dignité d'auguste, vacante. Galère, se croyant en possession du pouvoir suprême exercé sans contestation par Dioclétien, s'empara des deux *héritages* de Dioclétien et de Maximien, sans consulter son collègue, et il nomma césars son jeune parent Daïa — qui prit le nom de Maximin, — et Sévère. Maximin reçut le gouvernement de l'Égypte et de la Syrie ; Sévère, celui de l'Italie et de l'Afrique (305).

Pensant toutefois que le mécontentement de Constance Chlore pourrait lui susciter quelques embarras, Galère garda comme otage, auprès de lui, le fils de son collègue humilié, frustré, Constantin. Constance Chlore était alors en Bretagne, à York, souffrant d'un mal inguérissable ; Constantin s'échappa de Rome pour le rejoindre. A la mort de Constance, prévue (306), les légions de Bretagne décernèrent le titre d'auguste à Constantin. Galère s'était déjà fait détester par les cruautés de sa justice sommaire, implacable, et l'âpreté de ses exigences fiscales. Rome, abandonnée des Empereurs, vit les prétoriens ressaisir

leur ancien pouvoir, *saluer auguste* Maxence, fils de Maximien (306), qui s'associa son père.

L'œuvre absurde et coupable de Dioclétien portait ses premiers fruits : l'Empire appartenait à six satrapes : Galère et Sévère, les deux augustes ; Constantin et Maximin, les deux césars ; Maxence et Maximien, les deux usurpateurs.

Sévère marcha sur Rome *usurpée*, qu'il trouva *close*, dévouée à ses deux empereurs, Maxence et Maximien. Ses troupes passèrent à l'ennemi ; il dut se réfugier dans Ravenne. Maximien l'y prit et le fit tuer (307). Galère, incapable d'agir, proclama auguste son ami Licinius, en lui assignant la succession de Sévère. Et voici que Maximin, à son tour, se déclara indépendant en Égypte, tandis qu'à Rome, supportant mal l'association de son père Maximien, Maxence l'éloigna, conservant seul le titre d'auguste. Maximien se rendit en Illyrie, puis auprès de son gendre Constantin, à Trèves, espérant y nouer des intrigues, se venger de son fils ; et il allait peut-être réussir, lorsque Fausta le trahit. Il s'enfuit de nouveau, et se *retira* dans Arles, pour y préparer une révolte des Gaules.

Constantin vint assiéger Maximien à Marseille, le vainquit (310) et *le força à s'étrangler*. Galère mourut en pleine débauche (311). Maximin et Licinius se partagèrent ses provinces. Les quatre empereurs survivants se disputèrent le pouvoir suprême, l'héritage *personnel* de Dioclétien. Maxence, dont les plaisirs abominables et la cruauté crapuleuse faisaient oublier les hontes de Galère, s'était illustré en chassant d'Afrique un usurpateur, Alexandre, qui y exerçait sa tyrannie depuis trois ans. Il provoqua Constantin, qui accourut aussitôt en Italie affronter son beau-frère, lui infligea plusieurs échecs et le battit finalement près du Tibre, au pont Milvius. Maxence, en fuyant, se noya dans le fleuve (23 octobre 312).

C'est au cours de cette expédition, que Constantin, avec une clairvoyante audace, osa *placer la croix sur ses étendards*. Les Chrétiens enthousiastes saluèrent la victoire de l'empereur, et la légende s'imposa — recueillie par Eusèbe, — d'une croix lumineuse apparue à Constantin la veille du combat décisif, avec ces mots fulgurants, prophétiques, au centre du *signe sacré* : *Hoc signo vinces*. Maître de Rome, l'empereur ne célébra pas son Triomphe au temple païen du Capitole *rival du ciel*, portant ainsi le dernier coup à la conception impériale de Dioclétien.

Débarrassé de *toute la famille de Maxence*, impitoyablement sacrifiée à la quiétude de l'empereur nouveau, Constantin partit pour la Gaule, que les Francs tourmentaient. Il arrêta les envahisseurs, les refoula ensuite, et il *livra aux bêtes*, dans l'amphithéâtre de Trèves, leurs *chefs* prisonniers. Il jeta un pont en pierre sur le Rhin, devant Cologne, qu'un camp fortifié protégeait, et continua son œuvre libératrice en battant les Bructères sur la Lippe, faisant réparer les brèches du retranchement des Terres décumates. Pour s'assurer le concours de Licinius, maître de Milan, — lorsqu'il marchait contre Maxence, allié de Maximin, — Constantin lui avait donné sa sœur pour femme. Licinius, confiant en l'amitié de Constantin victorieux de Maxence, entreprit une expédition contre Maximin, qu'il défit près d'Andrinople. Maximin se suicida à Tarse (août 313). L'Orient s'offrit à Licinius, qui inspirait de la terreur : il avait fait tuer tous les amis de ses adversaires vaincus, sans exception, la veuve et la fille de Dioclétien parmi les victimes.

Deux empereurs seulement se partageaient l'Empire. Licinius conspira contre Constantin, qui lui déclara la guerre et le battit deux fois, à Cibalis de Pannonie et à Andrinople. Constantin, victorieux, se fit céder la Pannonie, la Dalmatie, la Dacie, la Macédoine et la Grèce (314). Disposant de l'Empire, il fit césars en Occident ses deux fils Crispus et Constantin ; en Orient, Lucianus, le fils de Licinius vaincu. Sans rival désormais, l'empereur prépara son règne.

La puissance du Christianisme s'augmentait maintenant de l'idée exagérée, et légendaire, que l'on se faisait de sa mystérieuse universalité. On était convaincu que de l'Atlantique au Gange sans doute, mais sûrement de la Grande-Bretagne à l'Euphrate, un Chrétien *muni d'une seule lettre de son évêque* trouvait, sur toute la route, des Frères prêts à le secourir ; qu'au moyen d'un *signe*, les Chrétiens se reconnaissaient partout. On admirait — et pas seulement à Rome, — leur discipline, leur administration, l'impeccable uniformité de leurs actes et de leurs sentiments, de leur culte et de leur foi. Une *minorité énergique*, une élite de conducteurs, hiérarchisés, obéis, semblait avoir accaparé toute la vie intellectuelle, et gouvernait ce *monde nouveau*, cette Société toujours accrue. Constantin pensa qu'en garantissant la paix aux Chrétiens, les Chrétiens lui donneraient l'Empire.

Rome méprisait l'ouvrier et le paysan ; le Christianisme s'occupait peu du paysan, mais honorait l'ouvrier, le *bon travailleur* vivant de son salaire : il y avait parmi les dignitaires de l'Église des orfèvres et des potiers. Rome n'appréciait que la fortune, n'exaltait que les riches ; le Christianisme plaçait le pauvre au premier rang, considérait le riche comme un recéleur, un détenteur du bien d'autrui. Or les pauvres étant le nombre, le Populaire s'agrégeait en sorte d'aristocratie aux allures assurées, ayant conscience de sa valeur intrinsèque, ses mœurs, son langage, et ses ambitions, affichées, presque arrogantes.

Les Chrétiens n'étaient donc plus un État dans l'État, une insulte permanente aux lois fondamentales, une minorité coupable, mais presque une majorité qui, sans rien rabattre de ses prétentions principales, condescendait toutefois à se réunir à l'ancienne société, à en subir certaines conditions, à renoncer notamment à l'anarchie évangélique ; ils revendiquaient le titre de citoyen. De ce changement, il résultait que les Chrétiens n'étaient plus les ennemis de l'Empire, mais seulement les adversaires d'un paganisme déconsidéré.

Au fond, à Rome et en Orient, les sectateurs de Jésus — on le voyait aux cérémonies des funérailles, — étaient restés païens, dans le sens traditionnel du mot. Si on cessait de les persécuter, librement religieux, ils se montreraient sans doute moins scandalisés, moins intransigeants, moins exclusifs ? Leurs évêques et leurs apologistes n'avaient-ils pas préconisé l'idée de l'hérédité en ligne directe dans la transmission du pouvoir impérial ? Paul n'avait-il pas dit : *Toute puissance vient de Dieu ; celui qui tient l'épée la tient de Dieu pour le bien* ? L'association chrétienne devait évidemment obéir aux chefs spirituels qui professaient ainsi la légitimité de l'omnipotence impériale ; alors, pourquoi ne pas admettre cette *association* dans l'ensemble du peuple romain ?

Galère, qui fut d'abord si cruel pour les Chrétiens, avait fini par les ménager, révoquant les édits de persécution de Dioclétien. Maxence avait exprimé un désir de tolérance... Mais les Chrétiens ne croyaient ni à la puissance ni à la sincérité des Empereurs de Rome, et ils regardaient, tous, du côté de Trèves, où Constance Chlore les avait protégés, où vivaient l'impératrice Fausta, sa mère Eutrophia, et la mère de Constantin, la *pieuse Héléne*. En faisant tracer le *signe du Christ* sur ses étendards ; en exigeant que sa statue dressée à Rome le

représentât *la croix à la main*, en publiant enfin l'*édit de tolérance*, écrit à Milan (313), par lequel il restituait aux Chrétiens leurs biens confisqués *non encore occupés*, le droit de remplir des fonctions publiques et de construire des églises, Constantin justifia l'opinion que les Chrétiens avaient eue de son caractère et de son intelligence. Ils ne cherchaient pas, dans ces manifestations démonstratives, ce qu'il pouvait y avoir d'habileté politique, d'intérêt personnel, de sympathie forcée, peut-être même de souveraine dissimulation. Dès l'avènement du prince, et jusqu'à la fin de son règne, et après sa mort, les maîtres du Christianisme triomphant ne voulurent voir que les services rendus à l'Église par l'empereur chrétien.

Constantin continua l'administration de Dioclétien, avec cette même défiance des soldats qu'avait manifestée le gouvernement de son glorieux prédécesseur ; il accentua même leur élimination, en créant des *dignités* et des *charges* qui élevaient des magistrats et des citoyens au-dessus de la *classe militaire*, dans la noblesse de l'Empire. Les comtes (*comes*), *accompagnateurs de la cour*, eurent le pas sur les ducs (*dux*), guerriers. Il introduisit également, comme Dioclétien, des quantités de Barbares dans les légions. *Tandis*, écrira Ammien Marcellin, *que beaucoup d'Alamans ravageaient la Gaule, une troupe nombreuse de la même nation était aux gages de l'Empire et cantonnée dans la Bretagne*. A la bataille du pont de Milvius, Constantin dut son succès à une armée principalement formée de Germains. Après une éclatante victoire remportée sur les Goths (323), Constantin prendra à son service 40.000 soldats barbares.

Sûr de *son armée*, Constantin eut hâte d'en finir avec son rival. Il rompit donc la trêve, en se déclarant le protecteur des Chrétiens que Licinius persécutait. Licinius, qui avait prévu l'attaque, s'était retranché dans une forte position, près d'Andrinople ; il y fut complètement battu (3 juillet 322). En retraite vers Byzance, passé en Chalcédoine, poursuivi, atteint, de nouveau vaincu, Licinius se livra à son vainqueur dans Nicomédie. Constantin, magnanime, parut se contenter de lui avoir *enlevé la pourpre* ; il ne tarda pas à le faire tuer, à Thessalonique.

Cruel et perfide, Constantin avait le génie de ne laisser à personne le temps de l'examiner, de le juger, tant la rapidité de ses actes et la succession de ses aventures, toutes heureuses, déconcertaient les esprits. Stratège, il égalait l'activité prodigieuse de Jules César. La mise en œuvre de ses volontés inébranlables, pour le succès desquelles rien, absolument rien, ne le rebutait, — pas même le crime, — lui valait cette impunité bienveillante que le peuple accorde aux hommes d'État résolus. Son extraordinaire patience masquait admirablement son caractère soupçonneux et vindicatif. On justifiait par la raison d'État, ou *l'exercice nécessaire d'une justice mystérieuse*, sa conduite criminelle envers Licinius, l'abominable démonstration de ses premières victoires sur les Barbares, — alors qu'il fit jeter aux bêtes, dans le cirque de Trèves, les prisonniers Bructères et les princes francs, Ascaric et Regais, — le meurtre de son beau-frère Maximin, de son propre fils Crispus, de l'impératrice Fausta.

On raconta cependant — Zosime et Sozomène l'ont écrit, — que l'empereur s'était fait Chrétien parce que les remords de ses crimes le tenaillaient, la religion chrétienne disposant seule de l'absolution ? Il est peu probable que Constantin, à la fois sanguinaire et flegmatique, actif et rusé, violent et raisonnable, ait connu les affres de la peur ; s'il réclama des prêtres chrétiens et obtint d'eux l'effacement de ses *péchés*, c'est qu'il lui importait de paraître absous aux yeux des prêtres, et que ce *pardon* lui était indispensable ; car, les Romains ne voyant guère en lui qu'un Néron, il ne comptait que sur les Chrétiens pour le soutenir. Et

avec quelle dextérité il utilisa les *forces du Christianisme*, désormais compromis dans les choses de la politique, sans livrer le pouvoir à l'Église, dont il entendait être le protecteur, et se croyait le maître, par conséquent.

Les deux édits de Milan (312 et 321) autorisaient l'exercice public du culte chrétien ; l'Église, *tirée des catacombes*, pouvait recevoir des dons, posséder, s'enrichir ; les associations de fidèles cessaient d'être illégales. Le Protecteur, qui voulait que sa protection, bien ostensible, concourût à sa propre puissance, se garantit des ambitions d'un clergé trop libre en assistant à des *réunions de l'Église* mais en y occupant la plus haute place. Il figurera, à titre d'*évêque du dehors*, au concile de Nicée.

Et les Chrétiens, dans leurs basiliques, prodigueront à Constantin les encensements, pendant que les païens continueront à l'adorer dans leurs temples, *en qualité de César*. Jusqu'alors, l'Église du Christ, en opposant un pape souverain à la souveraineté impériale, avait tâché de créer un pontificat indépendant ; le grand œuvre de Constantin fut, par sa conversion solennelle et sa politique persévérante, d'absorber l'Église dans l'État, en laissant croire aux Chrétiens qu'ils absorberaient l'Empire, ou que l'Empire serait à leur merci.

CHAPITRE XIV

Triomphe du Christianisme. - Les philosophes et le droit. - Histoire, éloquence, science, poésie, théâtre. - Impôts. - Curiales, colons et industriels. - Crédit foncier. - Plèbe, bourgeoisie, noblesse. - Sénateurs. - Cités, villes, provinces. - Assemblées provinciales. - Fin de Rome : religion superstitions, divinités, famille, mœurs. - Organisation de l'Église. - Évêques représentants du peuple. - Clercs et laïques. - Corps sacerdotal privilégié par Constantin. - Rome *siège* de l'autorité ecclésiastique. - Catholicisme conquérant. - Hérésies : Cécilien, Donat et les traditeurs. - Guerre religieuse. - Arius et les manichéens. - Le Christianisme et les Barbares

TOUT ce que l'on opposait au Christianisme accélérât son triomphe. La *purification du paganisme*, entreprise par les philosophes, en avait surtout montré les défauts ; les miracles bizarres d'Apollonius de Tyane et la sagesse laborieuse d'Épictète, faisaient ressortir la divinité du Christ, la simplicité des Évangiles. Le peuple, d'ailleurs, ne connaissait ni Épictète, ni Sénèque, et l'aristocratie romaine, usée, incapable du moindre effort intellectuel, ne pouvait même plus essayer de la vertu. Caton et Marc-Aurèle prêtaient à rire, tandis que l'interprétation allégorique des mythes — tentée pour satisfaire la raison devenue critique, sceptique, — accentuait la déchéance des dieux. La poétique imagination des Grecs faisant défaut aux Romains, la théologie païenne s'effondrait en réalisme grossier.

Les juristes, codifiant en quelque sorte la philosophie, énoncèrent une formule pratique d'unité morale qui, un instant rassura les esprits inquiets, tourmentés ; mais la brutalité et la partialité des juges appliquant ce Droit le compromirent aussitôt ; et la désillusion, navrante, laissa les Romains dans une désespérante incertitude. Alors que les Chrétiens, avec leurs Épîtres et leurs Évangiles, paraissaient maîtres de la vérité, possesseurs du secret de la paix profonde.

En multipliant les professeurs, mal choisis, — *cupides et vains*, — les chefs de l'Empire avaient plutôt retardé le mouvement vers la lumière. Dédaignant la science, les Romains lui accordaient cependant un intérêt de curiosité superstitieuse qu'on ne sut pas utiliser. On appelait *mathématiciens* les astrologues et les sorciers. Galien lui-même croyait à Esculape, aux guérisons miraculeuses, aux songes avertisseurs ; la thérapeutique enregistrait sérieusement l'effet de paroles *récités par une vieille femme*. Pétrone dira que le médecin n'est bon *qu'à tranquilliser le moral*. L'art oratoire, Pétrone encore le constate, n'était plus qu'un *jeu de phrases artificielles*, un *puéril cliquetis de mots*, énervant. Et si quelques traits d'héroïsme se racontaient encore par l'écriture, les écrivains les rabaissaient au thème d'un discours théâtral, excessif, ampoulé, pendant que l'Histoire retombait dans le fabuleux. Ainsi, les trois principales sources vivifiantes, l'Histoire, conservatrice des traditions expérimentales, l'Éloquence, nourricière des vitalités intellectuelles, et la Science, préparatrice des destinées meilleures, manquaient aux Romains, complètement.

La poésie, cette gymnastique idéale, consolatrice des attristés, pain sacré des purs esprits, maintenant *repue du venin asiatique*, n'était plus qu'un ouvrage appris, un mystère dévoilé, une ivresse à la portée de tous : Une feuille de

laurier *mâchée ou infusée* procurait l'enthousiasme poétique ! — Accaparée en des cénacles officiels, dans le palais des Empereurs, retirée du peuple, et se privant ainsi d'idées et de passion, la littérature s'égarait, se perdait dans la recherche fastidieuse des bizarreries, des ingéniosités de forme, multipliait les déclamateurs, ne produisait plus de poètes.

Au théâtre, cet unique et dernier sanctuaire éducateur du peuple, — car *on murait les bibliothèques comme des tombeaux*, dira Ammien Marcellin, — l'énorme avait remplacé le délicat ; le chœur *s'enflait comme un torrent* ; la lyre accompagnatrice, jadis si douce, y était *la rivale de la trompette* ; l'acteur récitait son rôle *sur le ton des oracles de Delphes*. Pourvu que les costumes fussent brillants, imprévus, luxueux, que l'on étalât sur la scène des *merveilles exotiques*, des cortèges guerriers, des *troupeaux de fauves*, des chars où s'entassaient des *chairs de femmes*, les spectateurs étaient satisfaits, ne réclamant pas d'*œuvre écrite*... Ou bien fallait-il débiter des *plaisanteries scabreuses ou ineptes*, déclamer avec emphase des morceaux d'un style factice : *Allons ! allons !* crie Apulée, *baisse le rideau, plie-moi tout ce bagage de théâtre, et parle un peu comme tout le monde !*

Une diction à la fois molle et bruyante, *languissante et efféminée*, contagieuse, abêtissait les acteurs et les chanteurs : *Il n'y a que deux choses au monde*, écrit Pétrone, *qui me fassent grand plaisir à voir : les danseurs de corde et les corneilles ; les autres bêtes, chanteurs et acteurs, sont vraiment des attrape-nigauds*. La dernière *ombre de la comédie grecque*, suivant l'expression de Quintilien, passait sur le théâtre romain. Le public, grossier, ignorant, qui au temps d'Horace déjà interrompait l'acteur pour exiger, *avec la brutale fureur de la canaille*, des lutteurs et des ours, n'hésitait plus à préférer au *plaisir fructueux de l'oreille* la *stérile curiosité des yeux* ; à la comédie, le spectacle qui l'attendait au cirque, où de *criminels combats* l'enivraient d'une *volupté sanglante*. La Rome cosmopolite — *où mille langues différentes se parlent*, dit Martial, — succédait à Babylone et à Antioche, s'enlisait dans les boues de l'Euphrate et de l'Oronte, détournées, versées dans le Tibre.

L'histoire contemporaine de Rome était elle-même un spectacle, et un spectacle ruineux. Pour remplir son trésor toujours vidé, l'Empereur usait d'expédients. Un impôt exceptionnel, sous forme de don joyeux et reconnaissant, frappait les provinces lorsque, par *une lettre au laurier*, le souverain notifiait une victoire, quelquefois imaginée, quelquefois douteuse seulement, mais affirmée alors. A cette extorsion fructueuse, nécessairement intermittente, suppléait largement la confiscation des biens, source *judiciaire* qu'alimentait le brigandage des délateurs pullulant au forum ; où les juges prononçaient les condamnations, au temple de Saturne, où l'on déposait le trésor public.

Les impôts étaient écrasants. L'indiction, ou taxe foncière, souvent aggravée de superindiction — que l'Empereur décrétait arbitrairement, en un ordre signé de sa main *en encre de pourpre*, — épuisait systématiquement les provinces, en sus de l'impôt personnel (*capitatio*), de l'impôt grevant les industries (*chrysargyre*), des douanes (*portoria*), des péages exigés sur les routes et les ponts, dans les ports (*telonea*), des prestations en nature ; des corvées, des monopoles rigoureusement exploités. Disposant du droit de tout faire et de tout empêcher, prince, César, Auguste, grand-pontife, dieu futur par l'apothéose, dieu vivant par le caractère sacré de tout ce qui émanait de lui, et par l'adoration réelle, l'Empereur exerçait une tyrannie d'autant plus odieuse, que sa personne ni ses actes n'inspiraient le respect.

Le curiale, *répondant de l'impôt*, était attaché à sa condition, désespérante à ce point, que beaucoup de propriétaires quittaient le territoire impérial, se réfugiaient *chez les Barbares*. L'abus progressif des fiscalités et la diminution constante des *possesseurs* inquiétés, épouvantés, minaient l'Empire en ses bases mêmes. En voulant retenir de force, pour les pressurer, le curiale dans sa curie, le colon dans son colonat, Partisan dans sa corporation, l'Empereur paralysait par la peur, systématiquement, la finance, l'agriculture et l'industrie.

Le crédit foncier, institué par Tibère, ne fut qu'un instrument de plus pour consommer la ruine administrative, manié avec un extraordinaire aveuglement. Dans les campagnes, comme l'avait prédit Horace, le *platane solitaire* usurpait la place de l'ormeau. Rome et l'Italie improductives, l'Égypte dévastée, l'Afrique seule envoyait son blé aux Romains. *Respecte ces robustes moissonneurs*, s'écrie Juvénal, *qui nourrissent notre ville vouée aux jeux et aux spectacles*.

Comment réagir ? sur quelle valeur sociale s'appuyer ? Le peuple, ravalé au rang de multitude nourrie par l'État, n'existe plus ; les plébéiens sont une classe corrompue, méprisable, finie ; les esclaves sont Chrétiens. Les curiales — bourgeoisie provinciale, d'abord privilégiée, vaniteuse, — renoncent à leurs privilèges onéreux, abandonnent l'Empire dès qu'ils peuvent s'enfuir. Les sénateurs — noblesse romaine par excellence, et qui a absorbé la classe équestre abolie par Constantin, — sortent de Rome, car l'Empereur les y astreint à d'impossibles dépenses, et ils se dispersent dans les provinces, s'y installent en seigneurs, attendant l'occasion, en un avenir obscur, de recouvrer chacun son importance. Les conquérants barbares traiteront, en effet, avec ces *maisons sénatoriales*, représentant la noblesse romaine vraie dans l'Empire déchu.

La centralisation impériale, administrative, empruntée au système asiatique, est parfaitement ordonnée. L'Empereur a son prétoire, sa garde personnelle, son Conseil, ses Bureaux permanents, sa cour, l'apparence d'un sénat, l'illusion d'une magistrature. Hors de Rome, la Cité est un territoire ayant à son centre la Ville où siège un gouvernement responsable, choisissant ses juges, disposant du budget, du culte, de la police, mais strictement soumis à l'*autorité suprême* de l'Empereur, donc sous le joug. Entre les Cités et l'Empereur, comme *division intermédiaire*, il y a la Province, dernier vestige de l'organisation républicaine, précaution conservée en vue des vellétés d'indépendance de la Cité, — arrière-pensée qui tourna contre les intentions du despote, mal inspiré.

Tous les agents de l'Empereur étaient des *délégués*, subissant la surveillance tracassière, soupçonneuse, d'agents spéciaux, financiers, contrôleurs des délégations en exercice. Pour contrôler ces contrôleurs, des Assemblées provinciales avaient le droit d'envoyer à Rome des députés, ce qui obligeait les gouverneurs à ne se point compromettre. Or ces assemblées furent le modèle des *conciles nationaux*, dont le fonctionnement libre marque le mieux l'existence d'une administration ecclésiastique rivale de l'Empire.

Constantin n'avait donc pas prévu toutes les conséquences de sa conversion. En n'interdisant le culte des idoles, la pratique de la divination et l'immolation des victimes que dans les provinces, il s'était rendu suspect aux Chrétiens de Rome et avait mécontenté les provinciaux ; d'autant qu'il gardait le titre païen de souverain-pontife et laissait l'empreinte d'une divinité sur les monnaies frappées au monogramme du Christ. Son édit pour la célébration du dimanche fut compensé par la loi sur les consultations des aruspices. Ce parallélisme de tolérance, les Chrétiens l'acceptaient, parce qu'ils n'oubliaient ni les récentes persécutions, ni les services de Constantin, mais il ne suffisait pas au

catholicisme organisé, exigeant. L'empereur comptait dominer l'Église en la couvrant de sa protection ; l'Église, sachant qu'elle durerait plus que Constantin, attendrait.

Dans Rome, une lourde tristesse accablait les âmes, un vague effroi comprimait les cœurs, une angoisse mélancolique livrait le peuple au charlatanisme des prêtres d'Égypte et de Syrie, *mendiants et danseurs, prédisant l'avenir ou égayant les festins pour de bonnes rétributions*. Ce peuple, pour qui le bois sacré n'était plus depuis longtemps qu'une futaie, et qui applaudissait aux plaisanteries obscènes des acteurs, représentant des dieux et des déesses sur la scène, y figurant les *célestes débauches* par la mimique d'abominables lascivités, — ce peuple, à la fois stupide et cruel, peureux et imprudent, s'épouvantait de ses propres superstitions. Il croyait aux sortilèges, aux paroles magiques ; à la puissance des yeux arrachés aux corneilles *avec les ongles*, au sinistre présage d'un Éthiopien rencontré, à mille choses absurdes, sottes, et il se préoccupait des dieux, de l'existence desquels il doutait.

Aux courses, des joueurs croyaient fermement à la *vertu merveilleuse* d'un verset des Évangiles ; invoquaient, pour assurer la victoire du cocher préféré, le nom du Christ ; tandis que des amulettes antiques les garantissaient contre *le génie qui effraie les chevaux*. On ménageait, sans foi, toutes les puissances possibles, de même que l'on continuait, sans religion, le culte politique des aïeux.

Comme pour suppléer à l'Olympe bafoué, convaincu d'inanité, les Romains avaient divinisé Rome et les Empereurs. *Romains*, dit Tertullien, *vous craignez plus l'Empereur que Jupiter !* Et ces jupiters vivants, à la fois obéis et adorés, voici qu'ils succombaient tous, successivement, rapidement, victimes de vulgaires assassins, ou de meurtriers artistes, *ceux qui assassinent leur prince entre deux lauriers*, et *ceux qui trouvent, en l'étranglant, une occasion de faire briller leur adresse gymnastique*.

L'antique famille romaine, *aux vertus robustes*, était désagrégée. Des pédagogues corrompus insinuaient leur corruption, même par les châtiments impudiques qu'ils infligeaient à leurs élèves, aux écoles et dans *les maisons* ; les jeunes filles, instruites des *danses voluptueuses de l'Ionie*, qui *assouplissent les membres*, rêvaient, dès l'enfance, de coupables amours ; l'eunuque, *les tempes ceintes de la tiare phrygienne*, ne quittait pas la matrone, aidant à ses dévergondages. La femme, méprisée, ne connaissait plus de frein. Le divorce *était comme le fruit du mariage*.

Les courtisanes de Syrie se rendaient aux jeux presque nues, pour y être ainsi distinguées des *grandes Romaines*, qui avaient pris aux prostituées leur costume *alourdi du poids de l'or*. Au palais des empereurs, les impératrices n'avaient-elles pas donné l'exemple des plus cyniques excentricités ? Le Romain *grave*, — père, frère, — vêtu de la toge grecque, laissait se distendre en dessous, et tomber presque, la ceinture de la tunique, fréquentant jusqu'à l'abus, oisif, désœuvré, les thermes amollissants, *comparables pour l'étendue à des provinces*.

En des festins *interminables et meurtriers*, surexcitant par des épices *cette ardeur qu'apaise la boisson*, vidant les amphores *saturées de fumées* contenant des vins précieux, vieillis, et dont le sceau marqué, intact, confirmait l'âge, leur goinfrerie savamment aiguillée, — l'huître de Circé le disputant à la cerise du Pont importée par Lucullus, — Rome offrait à Pétrone le modèle du Festin de Trimalcion, témoignage d'un art véritable, véritablement romain, ruineux et dégradant. *Je vois*, écrit Tertullien, *l'argent des mines converti en vaisselle, je ne*

dis pas chez des sénateurs, mais chez des affranchis, chez des esclaves encore tout flétris de leurs fers. — Et les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe ! s'était écrié Jean.

A cet Empire *indestructible* s'émiettant, vermoulu, l'Église opposait une organisation déjà solide. Les assemblées provinciales, régulièrement tenues, simulaient un régime représentatif, libéral, au sein de la tyrannie impériale ; or les évêques étant les défenseurs *élus* des municipes, se trouvaient y être les représentants du peuple devant l'Empereur. D'autre part, la hiérarchie ecclésiastique séparant les clercs des laïques, et les évêques *choisis* nommant leurs prêtres, le corps sacerdotal chrétien était correctement investi d'une haute fonction politique.

L'empereur Constantin ne s'émut pas, semble-t-il, de ces innovations ; il tâcha, au contraire — séduit ou entraîné, — d'assurer aux évêques du Christ, partout, une situation remarquablement privilégiée. Ils reçurent des *honneurs* exceptionnels, furent admis à *concilier les parties* devant les tribunaux, leur arbitrage ayant *force de loi*. L'empereur accorda ensuite aux prêtres chrétiens le *droit d'asile* dans les temples, l'exemption des corvées, des impôts et des charges publiques ; il interdit qu'aucun clerc fût mis à la question. L'évêque, les Anciens, les prêtres, les diacres et les sous-diacres formaient la *part du seigneur*, ou Clergé, dont l'empereur sanctionnait ainsi non seulement l'existence mais les droits.

Peut-être Constantin pensa-t-il qu'en accroissant l'importance des évêques il éveillerait des ambitions personnelles et diviserait l'Église en paraissant la combler de faveurs ? Il est certain qu'au premier moment les évêques — chacun sur son territoire — se considérèrent comme les égaux de l'évêque de Rome ; il y eut même, en Gaule, des groupements d'évêques — la réunion des évêques gallo-romains à Arles, par exemple (314), — ébauchant une espèce de catholicisme fédératif. Mais privée, depuis Dioclétien, de sa prérogative de capitale unique de l'Empire, Rome, avec son passé glorieux et sa déchéance politique miraculeuse, était, devait être le *siège* de l'autorité ecclésiastique l'emportant sur l'autorité des Césars. Déjà la *liste* des évêques de Rome énumérait correctement les successeurs de Pierre, *prince des Apôtres*, et tous les Chrétiens du monde tournaient leurs regards, d'instinct, vers le *siège de Rome* que l'Évêque des évêques occupait, point central du catholicisme.

De plus en plus, l'Empereur s'appuyait sur les Chrétiens, leur confiant un grand nombre de *places* dans l'administration impériale, transformant en *propriétés perpétuelles* les dons et legs que l'Église pouvait légalement recevoir. Mais le Christianisme avait encore à conquérir les Romains. La violence d'un Tertullien — qualifiant les païens d'anthropophages, parce qu'ils s'exposaient à se nourrir de la chair des bêtes qui avaient *dévoré des hommes au cirque*, — ne valait pas, pour la conversion de ces brutes, le contraste continuellement visible des mœurs romaines et des mœurs chrétiennes, si dissemblables.

Le médecin envoyait l'épileptique, pour le guérir, *sucer à l'amphithéâtre le sang des criminels égorgés*, tandis que les prêtres du Christ rendaient la santé aux malades par la seule imposition des mains, ou l'onction d'*huile sainte*. Des païens exorcisaient au nom de Jésus, comme naturellement.

Le Christianisme bénéficiait, en outre, des institutions charitables créées par Trajan, développées par les Antonins, — enfants pauvres recueillis, distributions de vêtements et de vivres, asiles pour les veuves, les orphelins et les estropiés,

hôpitaux, — que des clercs desservait. On attribuait enfin à l'influence du Christianisme les édits par lesquels Constantin proscrivit les gladiateurs, interdit la flagellation des insolubles, ordonna de respecter la vie des prisonniers.

Alors que l'empereur Constantin affirmait son orthodoxie évangélique, — il donnait Lactance pour précepteur à son fils Crispus, — le Christianisme s'écartant de plus en plus de ses origines, conférait une autorité absolue à des évêques — gouverneurs, juges, aumôniers, — adoptait un système financier abusif, visait à l'enrichissement de l'Église aux dépens de la communauté, — les monastères et l'épiscopat thésaurisant, — appliquait enfin une politique d'absorption. L'Église préparait une Société civile *avilie et méprisée*, terrorisée par la menace de l'excommunication, ne laissant guère à l'Empereur que *le cens et les salutations officielles*, voulant imposer aux esprits, avides de connaissances ; l'omnipotence des traditions *conservées dans les Églises par les évêques que les Apôtres ont institués et par leurs successeurs*. L'Église, en somme, empruntait à Dioclétien son gouvernement asiatique, risquait à son tour de faire de ses évêchés des satrapies.

On en vit très vite les conséquences à Carthage : L'élection épiscopale y ayant désigné Cécilien (311), un évêque de Numidie, Donat, appuya sa protestation de la *voix* de soixante-dix évêques, prétendant que l'élu devait sa consécration à un prêtre indigne, un de ces *traditores* qui, dans la dernière persécution, pour sauver leur vie, avaient livré les vases sacrés et les livres saints. Devait-on accepter les traditeurs dans la communion de l'Église ? Tel fait le schisme des donatistes.

Constantin cita à Rome Cécilien et Donat, pour connaître de la Question qui divisait l'Afrique en deux partis, irréconciliables. Cette comparution (2 octobre 313) surexcita les adversaires. Au concile d'Arles, expressément convoqué (314), les donatistes condamnés en appelèrent à l'Empereur, qui se prononça contre eux ; et ce fût la guerre — une guerre religieuse — en Afrique. Il s'ensuivait, historiquement, que la religion chrétienne était une religion d'État, puisque l'Empereur intervenait dans ses querelles ; mais aussi, par le concile d'Arles notamment, un droit de sanction reconnu au *Saint Siège*, droit appliqué. Les deux puissances, ainsi armées, également autoritaires, seront bientôt en conflit.

Les textes sacrés, les Évangiles, si apaisants en leur forme littéraire, naïve, leur charme idéal, et les Épîtres, mal traduites ou mal interprétées, sciemment tronquées parfois, furent des armes -terribles aux mains des querelleurs. Le judaïsme autoritaire, affirmatif, et l'hellénisme subtil, inconsistant, se trouvaient aux prises de nouveau, faisant écoles. Un prêtre d'Alexandrie, Arius, ambitieux et disputeur, logicien sincère, refusa d'admettre comme des vérités des choses qui ne lui semblaient pas raisonnables. Cette outrecuidance de la Raison *voulant discuter* était plus dangereuse, pour l'Église, que ne l'avaient été les opposants des premiers jours, vaincus. Discuter, réunir des conciles, c'était, en acceptant la controverse, vulgariser l'hérésie. Arius s'attaquait à la *substance divine*, disant que cette substance n'était pas *une* entre les trois personnes de la Trinité, que le Fils de Dieu n'était pas de la même substance que Dieu le Père ; il tendait en définitive à nier la divinité de Jésus-Christ.

Le Christianisme, en proie aux hérésies, — car le manichéisme se répandait rapidement en Perse, en Arménie, en Asie Mineure, en Thrace, en Macédoine, et l'ariénisme s'accroissait dès son début, — se manifestait, dans l'histoire, comme puissance terrestre extensible, belliqueuse. Les Barbares, civilisés, — *Thulé parle déjà de gager un rhéteur*, écrivait Juvénal, — étaient compris dans l'universalité

du Catholicisme. La Germanie, qui épouvantait les Romains depuis le désastre de Varus, et qu'ils oubliaient volontairement, attirait au contraire le regard du gouvernement ecclésiastique. D'ailleurs, en traitant les Chrétiens de Barbares, Rome leur avait en quelque sorte indiqué l'avenir : *Oui, c'est vrai*, dit Mélicon à Marc-Aurèle, *notre philosophie* (le Christianisme) *a d'abord pris naissance chez les Barbares*. Était barbare, pour Rome, tout ce qui n'était pas absolument romain.

Cette *autre partie de l'univers* qui existait au delà du Rhin et du Danube, valait la peine qu'on s'en occupât. L'Empire, sans sujets fidèles et sans institutions morales, n'offrait que peu de chose au catholicisme spirituel ; l'armée romaine, *devenue lâche et molle*, paresseuse et cupide, ne se recrutait même plus d'Italiens, qui se mutilaient — s'amputant le pouce — pour ne pas guerroyer ; l'aristocratie, ni indépendante ni populaire, ne représentait plus rien. Le peuple, donc, allait à l'aristocratie nouvelle, *cléricale*, dirigeante, et cette *noblesse sans épée*, forcée de chercher une armée vaillante, regardait au delà des frontières, nécessairement, du côté de la Germanie, du côté de la Gaule surtout *L'épithète de poltron*, écrit Ammien Marcellin, *est inconnue chez les Gaulois*. Déjà ingrate envers Constantin, l'Église, ambitieuse, *tournait son espérance vers les Barbares*.

Tertullien avait eu raison de dire — en invoquant l'exemple de Pilate, *Chrétien dans le cœur* mais contraint d'obéir à Tibère, — qu'un homme ne pouvait être à la fois Empereur et Chrétien. En élevant l'évêque de Rome au-dessus de l'Empire, l'Église accomplissait ce que les Empereurs n'auraient pu faire. Constantin écarté, Jésus relégué, le Christianisme prit la forme d'un judaïsme renaissant. L'individualisme se fondit dans la solidarité mystérieuse ordonnée par les Prophètes, réglée par la Loi, astreignant à l'obéissance passive. Un culte officiel, intransigeant, farouche, comme à Jérusalem, s'imposait, et les nouveaux lévites devaient poursuivre le paganisme jusqu'à sa complète disparition : Les païens auront leurs martyrs. L'intolérance juive, dont le crucifiement de Jésus et la lapidation d'Étienne — que Paul dirigea — rappelaient les énergies pratiques, ne reculera pas devant la persécution jugée utile.

L'effacement et l'effarement de la Rome impériale vieillie — condamnée par les stoïciens eux-mêmes, qui s'étaient usés à la rénover, — démontreront la fin de la puissance romaine, de plus en plus restreinte, justifieront l'ascension du Catholicisme se développant de plus en plus. Des Barbares ont renversé des idoles, incendié des temples païens, témoigné de leur foi latente, de leur ardente jeunesse, sensible, malléable, toujours prête aux exploits et respectueuse des autorités établies... C'est parmi ces nations qu'il faut recruter l'armée du Christ.

CHAPITRE XV

Germanie et Germains. - Sarmates. - Scythie et Scythes. - Germains et Barbares. - Gaule et Gaulois. - Celtes. - Gallia romaine. - Celtibères. - Celtes de Germanie et des Gaules. - Belges. - Galls et Germains. - Première civilisation gauloise. - Scandinaves et Phéniciens en Gaule. - Ibères, Eusques, Basques et Cantabres. - Ibères en Ligurie. - Le royaume celtique. - Poème d'Hildebrand. - Atuatiques, Helvètes et Bohémiens. - Extension des Celtes. - Le Rhin

VAGUEMENT, les Romains concevaient une Germanie bornée par le Rhin à l'ouest, le Danube au sud, une mer indécise — l'*Océan Germanique* — au nord ; à l'est, la limite dépendait des événements. Les Germains leur apparaissaient toujours, malgré Tacite, comme de monstrueux ivrognes, buvant dans les crânes de leurs ennemis vaincus, et terminant leurs longs banquets par des tueries de convives. Ils les qualifiaient d'opiniâtres et de fougueux, *libres*, leur *invincible rage* faisant leur valeur, ne rivant que de la chair des bêtes, élevant dans ce but d'innombrables troupeaux, leur unique richesse ; des yeux bleus, *farouches*, et des cheveux d'un *blond ardent* caractérisaient leur race. Redoutables au premier élan, la fatigue avait assez vite raison de leur courage, et tout travail les rebutait. Ils descendaient d'Ulysse ! Ils ne constituaient pas une *nation*, mais seulement une *peuplade*. Ils s'étaient dits Germains, parce qu'une de leurs tribus portant ce nom, aux origines, s'était acquise une réputation de bravoure terrifiante, qu'ils avaient ainsi exploitée.

La Germanie de Tacite, encore limitée à l'ouest et au sud par le Rhin et par le Danube, était *séparée* des Sarmates et des Daces, à l'est, *par une crainte réciproque et des montagnes* ? En réalité, au point de vue géographique comme au point de vue ethnographique, la Germanie et les Germains restaient indéterminés

Nous vainquîmes des peuples en Germanie, raconte Paterculus, *dont le nom même était presque inconnu*. On attribuait aux Germains toutes les manifestations des Barbares au nord et à l'ouest de l'Empire. Tacite, résumant autant qu'il le put, avec une puissante habileté d'artiste, les vérités et les erreurs recueillies, fit de la Germanie un tableau synthétique où s'unifièrent, en un cadre restreint, des croquis de mœurs et de lieux, non seulement divers, mais encore contradictoires, quelquefois imaginés.

A l'est de la Vistule et du Borysthène, Tacite plaçait les Sarmates *sales et paresseux*, qu'Ammien Marcellin cantonnera en un pays *arrosé de fleuves sans nombre* et sur lesquels ils naviguaient au moyen de *troncs d'arbres creusés*, insaisissables, singulièrement adroits, très dangereux à cause de *leurs brigandages imprévus*. Ce sera le Sarmate classique de Martial, le *Barbare qui s'abreuve de sang de cheval*. — La Sarmatie avait été comprise jadis dans la *vaste Scythie*, où Pline observe que les historiens de l'antiquité avaient vu les Germains.

Déjà Hérodote divisait la Scythie en Scythie d'Europe et Scythie d'Asie, dont le Tanais faisait la démarcation. Après l'échec de Darius, les Scythes avaient été, pour le monde, des envahisseurs permanents. Le Tanais est encore pour Horace *le fleuve lointain de la Scythie*. Au temps de Jornandès, — les Germains ayant hérité de la réputation des Scythes, — on vit la Scythie conventionnelle s'étendre

à l'est jusqu'en Chine, *aux pays des Huns, des Albanais et des Sères* (Chinois) *qui demeurent auprès des rivages de la mer Caspienne.*

L'histoire des Scythes, précisée, enregistrait leur conquête de la Bactriane et de l'Inde, leur expulsion des bords de l'Indus (56 av. J.-C.), leur asservissement aux Chinois, leur indépendance recouvrée au nord de l'Oxus (116), leur extension en Iran, et leur importance. Étaient considérés comme Scythes, dans la nomenclature approximative des Barbares, les Gètes, les Massagètes, les Fennes, les Estyens, les Taures, les Iazyges, les Bastarnes, les Roxolans, les Agathyrse et les Hérules. *L'Égypte*, écrit Ammien Marcellin, *est la plus ancienne des nations, si l'on excepte celle des Scythes.*

Dix-sept cents ans avant J.-C., les Phéniciens de Tyr, descendus sur les rivages de la Propontide et de la mer Noire, y avaient trouvé des Scythes en possession d'une civilisation. Hippocrate remarqua leur *race spéciale* : Si les Perses sont belliqueux, *c'est que le sang scythe a coulé dans leurs veines...* Mais pour les Romains, la Scythie historique s'illustrait de fables, le Scythe légendaire s'enfonçait au nord, dans l'inconnu. Le Scythe d'Horace *traîne sur un chariot sa demeure errante* ; le Scythe de Florus *erre en ses solitudes comme sur une mer, guidé par les étoiles* ; le Scythe de Tertullien n'est plus qu'un anthropophage hideux. Les Bouches du Danube cependant s'épanouissaient encore dans *la mer de Scythie*, et l'on prolongeait le *pays des Scythes*, au nord, jusqu'à la Baltique, *mer dormante, presque immobile*, hantée de *formes divines*, où *la nature finit* ; le *pays des Cimbres*, ce premier effroi des Romains, *hôtes, avec les Teutons, des plages les plus reculées.*

L'infatuation romaine, se complaisant en son ignorance, simplifiant tout pour ne rien examiner, appela Germains tous les peuples de l'Europe ennemis de l'Empire. *Des historiens prétendent*, écrit naïvement Paterculus, *que le soldat envoyé pour égorger Marius était Cimbre et non Germain. Il est facile de concilier toutes les opinions, en comprenant sous le nom de Germains les Gaulois et même les Cimbres et les Teutons.* La désignation, plus ample encore, de Barbares engloba bientôt, dans une volontaire confusion, paresseusement généralisée, les peuples de l'Europe et les peuples de l'Asie, tous les adversaires de Rome : Perses, Scandinaves, Germains, Sarmates, Scythes, etc.

La Gaule cependant restait en dehors de cette Barbarie *générale*. On y distinguait — commencement de précision historique — des peuples différents. Ammien Marcellin voit des Celtes, ou Gaulois, entre la Garonne et la Seine, des Aquitains au sud de la Garonne, des Belges au nord de la Marne et de la Seine, *qui enferment*, écrit-il, *par leur jonction, la forteresse des Parisiens nommée Lutèce.* Les Celtes, ainsi qualifiés du nom d'un roi *de mémoire chérie*, s'appelaient aussi Galates, du nom *de la mère de ce roi*, et les Grecs ont fait de Galates le mot Gallus, Gaulois ?

Ces Gaulois (Celtes, Galates, Galles), venus de l'Orient en Gaule, étaient des Doriens, ou des *Troyens échappés au sac de leur ville*, conduits par des poètes (bardes), des *commentateurs des sublimes secrets de la nature* (eubages) et des *prêtres* (druides) ? Des monuments de pierre (menhirs) marquaient, le long de la route d'exode, l'emplacement des sources sacrées, témoignage caractéristique... Le pays des Galates, ou Galles, fut la Gallia des Romains ; et la Gallia, vaguement encore, comme la Germanie, s'étendit vers l'est, — avec des lacunes, — à mesure que l'on crut y rencontrer, jusqu'en Asie, des peuplades ayant le type ou les qualités des Celtes de la Gaule, des Gaulois, des Galli, notamment *l'art de faire la guerre et celui de parler adroitement.* Il y eut ainsi, en Europe et en Asie,

dans le *monde barbare*, une série de petites Gaules, sorte d'îlots ethniques disséminés. Pour Caton, la Gallia, la Gaule principale, c'était le Nord de l'Italie, peuplé de Galli, de Gaulois. Pendant longtemps, à Rome, les Cimbres furent des Galli — Cicéron nomme ainsi les vaincus de Marius. Les guerriers sacrilèges qui, menés par Brennus, avaient failli détruire Delphes, étaient des Galli pour Justin. Tite-Live nomme Galli les *Thracés belliqueux* passés en Asie Mineure. Justin installe des Galli en Pannonie, au sud du Danube ; Jules César n'avait vu que des Galli au nord du même fleuve, en Bavière septentrionale. Étaient sûrement Galli — nom latin des Celtes, — les Galates de l'Orient. A l'extrême Occident, au sud-ouest, mélangés aux Ibères d'Espagne, des Galli concourent à la formation du groupe celtibérique.

Adorateurs du chêne, culte qui se maintint dans la forêt hercynienne, suivant les témoignages de Claudien, de Maxime de Tyr et de Dion Cassius, les Celtes, ou Galli de Germanie, furent confondus dans l'ensemble des Germains. Cette confusion atteindra la Gaule, où Tacite constate des résistances à cette uniformité d'appellation, inexacte. Les Germains, en effet, dans le sens historique du mot, avaient été les ennemis et les vainqueurs des Celtes au centre de l'Europe, en les qualifiant eux-mêmes, peut-être, de Walh ou Walah, — du sanscrit *Mlechha, qui parle d'une manière indistincte*, — d'où Wales, Galles, Gallus, Gaulois ?

Les Gaulois, ou Celtes des Gaules, n'échappèrent pas aux descriptions alarmantes que les Romains imaginèrent pour conserver aux Césars le respect intéressé du peuple. Parce qu'on choisissait, parmi les prisonniers gaulois, — pour les faire figurer aux Triomphes des victorieux, — ceux dont la haute stature impressionnerait le plus les Romains, ceux-ci crurent que les Gaulois étaient des géants, et des *géants rouges*, car ils se teignaient en cette couleur la barbe et les cheveux. Le récit fait par Posidonius de son voyage en Gaule — où les guerriers, affirmait-il, suspendaient au poitrail de leurs chevaux, ou gardaient à la pointe de leurs piques, ou clouaient à la porte de leurs habitations, les têtes *fumées et momifiées* des vaincus, — accentuait la terreur gauloise, voulue, entretenue.

Deux peuples parlant deux langues différentes — quoique de même origine peut-être, — occupaient la Gaule à ses commencements historiques connus : les Gaëls, ou Galls, que Jules César nomme Celtes, et les Kymris, qu'il nomme Belges, Bolges, Volkes ; les Celtes *habitant les forêts*, les Belges *belliqueux*, errants, tribus confédérées, nomades. Mais cette division, quel que soit le degré de sa justesse ethnique, et qui s'applique assez à l'opposition réelle de deux *racés* distinctes — l'une installée, antérieure, l'autre survenue, récente, — tenant la Gaule, simplifie beaucoup trop le problème. Antérieurement aux Galls et aux Kymris, — immigrants les uns et les autres, successifs, il y avait en Gaule des occupants, quasi sauvages, sanguinaires, demeurés malgré l'immigration, que les sacrifices humains, druidiques, et le récit de Posidonius caractérisaient. Il est certain, en outre, qu'à cette époque déjà les Galls de Gaule et de Bretagne, parlant la même langue, se distinguaient des Germains vainqueurs des Galls de l'Europe centrale, ou Celtes de Germanie. Dans sa nomenclature des peuples qui marchent avec les Romains, conduits par Ætius, contre Attila, Jornandès différencie nettement les deux *nations* celtique et germanique.

Lorsque des Grecs s'installèrent au sud de la Gaule, et des Kymris au nord, — ce fut au même moment, — ils y trouvèrent les Galls, qui y vivaient depuis huit siècles ; au sud-ouest, les Galls et les Ibères se croisaient en des unions consenties, multipliées. Des Galls, ou Celtes, des Grecs et des Ibères formèrent

donc la première population gauloise civilisée, à laquelle se joignirent successivement des Kymris et des Germains, expulsant, supplantant, pour mieux dire, les occupants antérieurs, encore indéterminés, sauvages, sanguinaires, très probablement d'origine scandinave et sans aucun doute mélangés de Phéniciens.

Les Romains avaient appliqué aux habitants de toute l'Espagne l'appellation d'Ibères, du nom d'une tribu voisine de l'Èbre (Eber, Ibris) ? La plus grande partie des habitants de l'Ibérie romaine se dénommaient, semble-t-il, Eusques (Vasques, Basques, Vascons, Gascons). Agriculteurs laborieux, mineurs intrépides, vivant de la culture du blé et de l'extraction des métaux, le *génie médiocre* des Ibères *très vaillants* attirait l'imprudente sympathie des Galls aryens. Descendus en Gaule, par le versant septentrional des Pyrénées, les Ibères s'y répandirent, nombreux, jusqu'à la Garonne. Strabon constate que les Aquitains sont *plus semblables, non seulement par la langue mais par le corps*, aux Ibères qu'aux Gaulois. Les Cantabres et les Basques seraient, des deux côtés de la haute montagne, les exemplaires vivants des croisements continués. Peut-être les Ibères franchirent les Pyrénées avant l'arrivée des Galls, ou Celtes, en Gaule ? D'autres Ibères, en suivant les côtes de la Méditerranée vers l'est, pénétrèrent lentement en Ligurie et s'y installèrent ?

De ces déplacements et de ces localisations ethniques, divers, discutables, obscurs, émerge cependant un fait clair, probant : l'existence en Europe — avec des ramifications en Asie — d'un centre aryen relativement civilisé, constitué en groupement national, politique, et qu'on a justement qualifié de Royaume celtique. Les *fondateurs de ce royaume* étaient-ils venus de l'Asie centrale, ou se trouvaient-ils comme de droit, en aborigènes, sur le territoire qu'ils occupaient ? Par les vestiges de la langue que ces Aryens parlaient, on se convainc de leur présence en Gaule, en Grande-Bretagne et en Irlande ; et les témoignages de monuments particuliers les signalent également en Asie, dans l'Inde. Les Celtes modernes — en Irlande, en Amérique et en Australie notamment, — se distinguent encore par un *prodigieux pouvoir d'assimilation*, ce qui est bien la caractéristique aryenne.

Dans la Germanie romaine, la civilisation celtique persistait alors que les Romains travaillaient, par les armes et par les institutions, à organiser la Gaule. Dion Cassius — qui se sert du mot de Galates pour désigner les habitants de la Gaule — nomme encore Celtes les Germains, comme Diodore. Pour Denys d'Halicarnasse et Strabon, moins scrupuleux, sont Germains tous les habitants de la Germanie. Or il existe un indéniable monument de la civilisation celtique : le poème de Hildebrand, ou Hadubrand, que les vainqueurs des Celtes s'approprièrent — Germains, Alamans, — mais qui reste, et qui est la preuve certaine d'une culture intellectuelle, en Europe centrale, antérieure à l'anéantissement du royaume aryen.

Jules César — qui y avait intérêt — sépara les Gaulois, ou Celtes, des Germains, et de sa propre autorité, transporta le Celtique en Gaule. Il est vrai qu'au temps de Marius déjà, les Cimbres et les Teutons étaient nommés Galli, — Celtes d'Éphore, — maîtres de l'Europe occidentale. Malgré Jules César cependant, la division ethnique décidée — Celtes Gaulois à l'ouest, Germains à l'est, — ne fut pas définitive ; Salluste croit encore, et écrit, que les Germains et les Gaulois sont de même race, de même *nation*.

L'importance que valut tout à coup à la Gaule et aux Gaulois la conquête de Jules César, rejeta comme dans un oubli délibéré les Germains historiques. Le *peuple qui boit les eaux du Rhône*, suivant l'expression d'Horace, résuma en soi toutes

les traditions galliques, celtiques ; et l'on vit un *fait germain* dans l'installation d'Aduatiques entre la Meuse et l'Escaut, venus après les Cimbres et les Teutons, ainsi que dans la présence en Alsace des *trois tribus* d'Arioviste. D'autre part, — en un sens contraire, — on fit Gaulois, Galli, Celtes, les Helvètes émigrés qui s'établirent *en Germanie*, d'après le texte de Tacite, entre la forêt hercynienne, le Rhin et le Mein, ainsi que les Boïens (Bohémiens) arrêtés au-dessous des Helvètes.

Les *Boïens celtiques* occupèrent donc la Bohême, ce *quadrilatère central de l'Europe*, sorte de Gaule insérée en pleine Germanie ; comme les Champs décumates furent conquis finalement par les *laboureurs gaulois* que les Romains y amenèrent : *les plus éventés des Gaulois*, dit Tacite, *à qui la misère donna de l'audace et qui s'emparèrent d'un sol dont la possession était douteuse.*

L'*aire celtique*, le *Royaume celte* des Grecs du IV^e siècle avant J.-C., commençait, à l'ouest, en Espagne, vers Cadix, et s'étendait jusqu'au *pays des Scythes* à l'est. Des Celtes s'emparèrent d'*une partie du territoire marseillais* (279), tandis qu'une autre peuplade de même race fondait un *établissement* en Asie Mineure. Des Celtes, ensuite, enlevèrent à d'autres Celtes *la région située entre le Rhin, la Seine et la Marne* ? La Gaule et la Galatie signalaient donc, par des *faits de guerre*, la vitalité du groupe celtique au III^e siècle avant J.-C. Hérodote avait placé la source du Danube *chez les Celtes*, disant que *les Celtes occupaient l'extrémité de l'Europe au couchant.*

Le centre celtique par excellence aurait été — les noms des rivières l'indiquent, — le bassin du Mein, les rives du Haut-Danube — grand-duché de Bade, Wurtemberg, Bavière, — et tout le pays à l'ouest jusqu'au Rhône. Les excursions celtiques, inévitables, — *les Galli*, dit Justin d'après Trogue-Pompée, *étaient si nombreux, que les terres qui les avaient engendrés ne pouvaient plus les contenir*, — portèrent hardiment le renom celtique, gallique, jusques au cœur de l'Empire, à Rome, qui fut prise, saccagée et incendiée : *Les Galli, nation rude, hardie, belliqueuse, furent les premiers qui franchirent les Alpes aux sommets invincibles, aux froids insupportables.*

Les Celtes conservaient leur *nationalité*, l'unité de leur langage, grâce à ces assemblées publiques, fréquentes, où tout se décidait, et dont on reconnaît l'usage traditionnel, identique, rituel, pourrait-on dire, de la Galatie à l'Irlande, surtout en Gaule au moment des campagnes de César. Le peuple celtique constituait alors plutôt une confédération qu'un royaume, une ébauche d'Empire fédératif, où tel groupe possédait temporairement l'hégémonie, soit à cause de son importance, soit qu'il fournît le chef nécessaire.

Tite-Live précise l'instant où *chez les Celtes le pouvoir souverain* appartient aux Bituriges, ces derniers désignant *le roi du Celticum*, Ambigatus. La Celtique s'avancéait donc de plus en plus vers l'ouest — marche aryenne normale, — chez les Gaulois, Galli, Galates. — Apollodore dit des Arvernes, qu'ils sont *le peuple le plus belliqueux de la Celtique.*

En Germanie, l'influence gallique, ou gallo-celtique, s'exerce longtemps encore après la subordination des Celtes à la *masse germane*, ou l'expulsion des vaincus. Célébrant leurs victoires par des chants — chants des *bardes*, — les Germains empruntent et s'approprient un mot gaulois. Ils empruntent également aux Celtes le : vocable qui leur était utile, et qui leur manquait, pour exprimer l'idée d'une *organisation d'État*. Avant les hostilités, en Germanie, les Celtes et la *masse étrangère* — car cette *masse* d'hommes hostile aux Celtes et convoitant

leur royaume ne se dénommait pas encore, n'étant pas agglomérée, — se mélangeaient, sans se confondre, adoptant, en leur idiome commun, des mots qui finirent par changer de sens. La rupture, qui se termina par la défaite des Celtes, étouffés dans la cohue adverse, paraît avoir eu pour cause une incompatibilité de croyances religieuses, peut-être de culte ?

Vers le commencement du III^e siècle avant J.-C., les Celtes ne sont plus les maîtres du territoire entre le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein ; leurs vainqueurs constituent le peuple nouveau qui tiendra le centre de la Germanie. Des tribus de Celtes en exode arriveront, précédées d'une réputation historique, en Asie Mineure et en Gaule, notamment entre le Rhin, la Seine et la Marne, sur les deux rives du Rhône, le long des bassins de la Seine et de la Loire. Beaucoup passeront en Espagne ; d'autres se répandront dans l'Italie du Nord. Un très grand nombre, cependant, restèrent, paisibles, dans le bassin du Haut-Elbe et en Bohême. Les Germains — ce nom, absolument inconnu encore des géographes grecs du I^{er} siècle, les désignera désormais, — se trouvent *resserrés* entre les Celtes de l'ouest et du sud, la mer du Nord et les Scythes — Slaves — de l'est. Le *fleuve celtique*, le Rhin, deviendra nominalement un fleuve germanique.

CHAPITRE XVI

Celtes et Hellènes. - Ancienne Celtique. - Galates. - Celtes, Alaures, Arabes scénites (Sarrasins), Éthiopiens et Perses. - Races teutonique, lithuanienne, gothique ou scandinave, scythe ou slave, ouralo-altaïque ou finnoise. - Fin de la Germanie conventionnelle. - Alamans et Francs. - Bible et Évangiles. - Barbares finnois et asiatiques à Rome. - Le pape héritier des Césars

D'APRÈS Éphore, les mœurs des Celtes au IV^e siècle avant J.-C. ne différaient pas beaucoup des mœurs des Hellènes ; il existait alors, dans tous les cas, entre la Celtique et l'Hellénie, des sympathies qui indiqueraient une origine commune, des goûts semblables, de pareilles aspirations. Les Celtes de la Gaule, -à en juger par les monuments mégalithiques, — restés en relations, presque en contact, avec les Celtes de l'Europe centrale et du Nord de l'Italie, se distinguaient nettement des peuples du Nord de la Germanie, de la Scandinavie surtout ; ils formaient décidément un groupe ethnique à part.

D'où étaient-ils venus ? Il semble que les Aryens apparus en Europe vers le milieu du XIV^e siècle avant notre ère, civilisés, seraient arrivés en Gaule par un détour ; ils auraient suivi les bords du Danube, puis les bords du Rhin, et seraient allés en Grande-Bretagne (VI^e siècle av. J.-C.) pour descendre ensuite en Gaule et se répandre dans les vallées de la Seine, de la Loire et du Rhône ? Les écrivains de cette époque appelaient Hyperboréens le groupe de ces émigrants en marche.

L'exode des Celtes aryens, et leurs haltes, se manifestent par les vestiges du culte qu'ils rendaient aux sources fraîches, et par les témoignages accusés de dénominations particulières relevées en Europe. Éphore, contemporain d'Alexandre, comprend dans sa Celtique : l'Espagne — jusqu'à Cadix, — le bassin du Rhône, le Nord des Cévennes, la Germanie centrale, les terres du Moyen-Danube, le versant méridional des Alpes rhétiques et carniques *jusqu'à l'Adriatique*, et le Nord de l'Italie. Les Celtes d'Éphore étaient assez *nationalisés*, pour que Philippe désirât leur alliance et qu'Alexandre reçût deux fois leurs ambassadeurs (334 et 323 av. J.-C.). Il faut -remarquer que la première monnaie celte est une imitation de la monnaie grecque. Comme indication de la communauté de sentiments qui unissait les Grecs et les Celtes, on peut citer l'égale antipathie qu'ils éprouvaient pour les Phéniciens. C'est aux Phéniciens que les Celtes enlevèrent des villes fondées par ces Asiatiques en Espagne, 500 ans av. J.-C.

En Gaule, les Celtes avaient de même supplanté une population déjà mélangée, anaryenne. Les Romains, après la conquête, cherchant les *vrais Gaulois*, trouvèrent des hommes *roux et blonds*, qui paraissaient former une aristocratie ancienne, mais effacée, et des *hommes nouveaux*, d'allures démocratiques, actifs et intelligents. Ces hommes nouveaux, *aux yeux gris, tantôt souriants et rêveurs*, aux cheveux bruns, étaient les Gaulois véritables — Galli, Galls, Gaëls, Celtes, — dont la *chevelure d'or*, poétisée par Virgile, n'était que l'illusion d'une teinture obtenue par un lait de chaux. Tous ceux qui visitaient la Gaule s'y trompaient, Posidonius, Diodore de Sicile... Tacite, cependant, fit des *cheveux rouges* la marque distinctive des Germains. Or la Gaule celtique, au temps de

Tacite, était en antagonisme évident de puissance et de race avec les occupants de la Germanie.

Les Celtes introduisirent en Gaule l'usage de l'inhumation ; et c'est là, historiquement, la preuve du changement radical accompli. Les monuments antérieurs — pierres levées, cercles de pierres, — n'étaient pas des monuments celtiques. Le druidisme, contemporain de cette architecture fruste, sommaire, est le contraire de ce que les Aryens apportaient. La corporation sacerdotale, vaticinant à l'ombre des chênes et sacrifiant des êtres humains aux divinités, ne pouvait que répugner aux Celtes aryas, chanteurs d'hymnes, amis des sources, adorateurs des fleuves. C'est pourquoi les Romains purent condamner et traquer le druidisme en Gaule, sans soulever de protestation.

C'étaient bien des Celtes aryens, ces Gaulois dont le serment de guerre était presque textuellement le serment grec, antique, inspiré des Védas : *Si le ciel ne tombe pas, moi, par la victoire dans les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, et au logis les femmes enlevées par l'ennemi.* Celtes aryens, encore, ces Gaulois décrits par Jules César, *hommes et femmes, francs, et sans finesse, n'employant que la force, jamais la ruse.* Ces Gaulois nouveaux adoptèrent le fier et gai symbole du coq, qui remplaça l'ancienne effigie du sanglier lourd et hérissé. — Et ils furent tout à fait Celtes, trop Celtes peut-être, trop Aryens, ces Gaulois qui, dès le lendemain de la conquête romaine, acceptèrent la civilisation latine, consentirent à former cette Nation fictive, *gallo-romaine*, où l'aryanisme celte devait se combiner avec l'hellénisme bâtard des Phocéens et des Phéniciens de Marseille, l'asiatisme des Syriens de Vienne et de Lyon, pour tranquilliser, endormir et finalement supplanter les vainqueurs.

Par la Méditerranée — la *mer Galatique* d'Aristote, — la Gaule d'Europe était depuis longtemps en relations avec la Gaule d'Asie, le *pays des Galates* fondé par des Galli et des Grecs (278 av. J.-C.) ; et qu'Auguste avait érigé en province (25 av. J.-C.) sous le nom de Galatie Romaine. — Ératosthène avait substitué au mot *Celte* d'Éphore le mot *Galate*, à titre de synonyme. Fidèles à leur langue et à leurs mœurs, les Galates seront encore, au ive siècle de notre ère, les irrécusables témoins de l'esprit de conservation, et par conséquent de persévérance, qui caractérise, au fond, l'Aryen d'apparence frivole et turbulent.

L'abaissement de Rome, constant, procurera aux *peuples* divers, mélangés, brassés, pourrait-on dire, les uns dans les autres, en Europe, en Afrique et en Asie, le loisir de se rechercher, de se reconnaître, de constater leurs affinités, de se réunir en groupements spéciaux, et de s'affirmer. On voyait déjà, indépendants, dénommés : les Celtes de Calédonie et d'Hibernie, en Grande-Bretagne ; les Maures, Numides et Libyens, en Afrique ; les Sarrasins, en Arabie et en Mésopotamie ; les Perses, en Iran... La Germanie se divisait de plus en plus en nations distinctes, dont chacune était une menace ; et la Gaule, sans rien faire, échappait comme naturellement à la maîtrise précaire de l'Empereur.

Déjà, avait écrit Juvénal, *le Breton a reçu du Gaulois des leçons d'éloquence* ; il avait davantage goûté les leçons d'indépendance données. Les Africains tâchaient de rejeter la langue latine pour reprendre la *vieille langue des indigènes*, le berbère, que les tribus de l'intérieur et des frontières parlaient ; car en Afrique, ainsi que le dit Florus, *les forces des vaincus avaient été plutôt dispersées que détruites*, et ces forces se ressaisissaient, et l'*aride patrie des lions* se repeuplait jusqu'à l'Atlas, *qui borne le monde*. La Commune berbère, ferment toujours vivace, faisait échec à la centralisation impériale. Tandis qu'en

Orient le Bosphore redevenait, comme au temps d'Horace, le point *redouté* au delà duquel *le destin cache ses pièges*, et que plus loin, en Mésopotamie, se reliant aux Éthiopiens d'Égypte, mystérieux, les Arabes Scénites — *que l'on a appelés Sarrasins depuis peu*, écrit Ammien Marcellin, — masquaient ce que les Perses pouvaient tramer contre Rome.

Les Bretons, les Gaulois, les Africains, les Arabes, ou Sarrasins, les Éthiopiens et les Perses *étaient* des nations faites ; il ne pouvait en être de même des *peuplades* nombreuses, tantôt réunies et tantôt séparées, tantôt alliées et tantôt ennemies, qui battaient les frontières immédiates de l'Empire en Europe. Cependant, une division par *racés* préparait une série de repères aux historiens futurs.

La race teutonique comprendrait : Des bouches du Rhin au Mein, un amalgame de Sicambres *aux cheveux tressés et bouclés*, de Bructères *habitués des marécages*, de Chamaves *expulseurs des Saliens*, et de Cattes *aux visages menaçants, insociables*, tribus fanatiques d'indépendance, mais se *confédérant*, pour l'action guerrière, et qui seraient le groupe des *Francs* ; — du Rhin à l'Elbe, au bassin du Weser et jusqu'à la mer du Nord, des Angrivares, d'où surgira Witikind, des Chauques flegmatiques, *que rien n'émeut, tranquilles et solitaires*, des Frisons illustrés par la mémorable défaite infligée aux armées romaines sous Néron, et des Chérusques, autrefois vaillants et braves, maintenant *lâches et stupides*, d'après Tacite, mais qui avaient jadis écrasé les légions de Varus, et qui formeraient le groupe des Saxons, — des Angles, au nord, et des Thuringiens, au sud, peut-être ligués, mais d'une susceptibilité sauvage, hors du classement ; — entre le Rhin et le Danube, enfin, une masse désordonnée, ivre de convoitises, aux appétits insatiables, stimulés par une commune intention de pillage plutôt que de domination, horde serrée composée de *toutes sortes d'hommes*, de *tous les hommes (all-mann)* », et qui fut, en histoire, la confédération des *Alamans*.

Les Suèves — les errants, les nomades, *schwaben*, Souabes, — dont la réputation se maintenait terrible, et qui reprendront leur propre histoire interrompue, sont parmi les Alamans. *Sur la trace des Suèves* on distingue, comme à part, bien que compris dans la horde, des Burgundes, *tantôt paisibles et tantôt agités*, se dirigeant vers le Rhin, et des Lombards, ou Langobards, *peu nombreux mais redoutables, plus sauvages et plus farouches encore que les Germains*, campés sur le Moyen-Danube. Au nord, près de la Baltique, on voit, non insérés dans une *race*, des Turcilinges, des Rugiens *au bouclier rond*, des Scires, des Hirs, des Hérules scandinaves *tatoués de bleu*. Les Quades, *qui ont pour dieu une épée*, et les Marcomans, qui firent trembler Marc-Aurèle, — *qui sont comme le front de la Germanie*, dit Tacite, — paraissent joints aux Suèves et par conséquent perdus dans l'ensemble indéfinissable des Alamans.

Tacite s'efforce d'établir l'origine des Alamans, issus de Mann ? — un dieu ! — et dont les trois fils gouvernèrent les Ingévones au nord-ouest, les Herminones au centre, les Istévones *formant le reste*... De ces commencements seraient sortis, en outre, les Marses, les Gambriviens, les Suèves et les Vandales ? Tacite accorde à ces Alamans une tradition littéraire, une histoire, écrite *en vers antiques*, célébrant la gloire du dieu Tuiston *né de la terre* et qui est Mann, *source et fondateur de la nation*. La mythologie généalogique de Tacite ne réussit pas à unifier le mélange flagrant de *tous les hommes* constituant le groupe. L'Alamannie, purement arbitraire, eut pour limites, essentiellement variables, le

champ d'action, sans cesse modifié, de cette foule que d'énormes besoins destinaient à toutes les aventures, armaient pour tous les exploits.

Dans ces Alamans se trouvaient les Suèves, et dans les Suèves — à leur tête, d'après Tacite, *occupant cent cantons*, — étaient les Semnonnes, qui sacrifiaient des victimes humaines à leurs dieux. Au temps de Constantin seulement, à la dénomination celtique et vague de Germains — *le peuple voisin* — se substitua le qualificatif clair d'Alamans — *toutes sortes d'hommes* — pour désigner le gros des Barbares menaçant l'Empire au nord. Le pays des Alamans sera, pour Jornandès, là *où le Danube prend sa source* ? Une influence danoise remplacera plus tard par un **d** (*mand*) l'un des **n** du mot générique (*mann*). *Les Alamans*, dit simplement et exactement Asanius Quadratus, *sont des hommes assemblés de divers endroits et mêlés ensemble ; ce que signifie le nom qu'ils portent*.

L'agglomération de la horde *alamanne* avait dénaturé cette Germanie en formation qui, grâce au génie celtique persistant, aurait pu se constituer en nation gouvernée. Le mouvement — véritablement barbare cette fois — qui entraîna dans le désordre d'une formidable poussée ce peuple nouveau, termina pour l'Europe centrale l'essai d'agglomération nationale inauguré en Germanie, et peut-être réalisé par le Royaume celtique. La confusion alamanne, ou alamande, laissa l'idée d'une Europe préhistorique d'abord peuplée d'anthropophages, *habitant des cavernes*, — les cyclopes, *kuklôpes* d'Homère, — arrivés à un certain degré de civilisation, lorsque (400 ans av. J.-C.) Pythéas signala des Teutons (*Teutoni*) sur les côtes de la mer du Nord ; d'où, plus tard, l'appellation de *race teutonique*, généralement appliquée aux hommes qui vivaient de la mer du Nord au Rhin et au Danube, nomades ou sédentaires, pacifiques ou belliqueux, aryens ou anaryens.

De cette race teutonique on extraira ensuite — par un simple besoin de classement historique intéressé, sans doute, — une race dite *lithuanienne*, à laquelle on donnera, comme cantonnement, le pays entre la Vistule et l'Oder, couvert de forêts, de marécages et de dunes stériles. Les tribus *sauvages* comprises dans ce groupe seraient : les Lettons, les Imoudes, les Prusses, les Kors Zimgoliens ou Semigaliens et les Létholiens, que l'adoration de l'idole Perkoune, cachée au fond d'un bois sacré, réunissait en un culte commun. Au nord des peuples de race teutonique — qualifiée ensuite de germanique, puis d'alamanne, ou alamande, — il y avait, en effet, des hommes qu'il n'était pas possible de confondre longtemps avec les Celtes, et même avec les Germains de l'Europe centrale.

A côté de ces tribus de race dite lithuanienne, — qui n'étaient en réalité que des Finnois, — vivaient des Taïfiles, des jutes, déjà peut-être des Vandales *mêlés de Vendes*, dont les mœurs et les tendances étaient caractéristiques, particulières.

Voici qu'à l'est de l'Europe apparut une horde nouvelle, semblable à la horde alamanne, et qui occupait de vastes territoires : les Goths. De la constatation d'une rare gothique, résulta nécessairement le désir d'en rechercher et d'en fixer l'origine, et comme cette horde nouvelle, lorsqu'elle déborda à l'orient de l'Europe, puis au sud-est, venait du nord, du nord-ouest extrême, on établit que l'île de Scanzian — car la péninsule scandinave (la Scandia de Ptolémée) fut longtemps considérée comme une île, — était la *fabrique des nations* d'où les Goths étaient descendus.

Des *froides régions de l'Ourse*, qu'habitaient les *mangeurs de phoques*, — les anthropophages de l'Odyssée évidemment, — s'étaient donc précipités les Goths,

« divisés en familles », écrit Jornandès. Ayant achevé leur exode, du nord-ouest au sud-est, répandus de la Scythie au Pont-Euxin, les envahisseurs se divisèrent en deux groupes principaux ; l'un — les Goths de l'Ouest, ou Visigoths, — obéissant à un chef de la dynastie des Balthes, demeura aux environs de la Scythie et du Pont-Euxin ; l'autre — les Goths de l'Est, ou Ostrogoths, — allant plus encore *vers le soleil levant*, soumis à un chef de la dynastie des Amales.

Pour s'installer, les Ostrogoths avaient écrasé les Gépides *lents et lourds*, Scythes illustres, *maîtres du pays qu'entourent des fleuves grands et renommés*. Les Goths — *auxquels*, dit Florus, *l'affreuse région du Nord avait communiqué sa rudesse*, — subjuguèrent, supplantèrent les Gépides, à peu près comme les Alamans avaient fait des Germains, avec la même brutalité inconsciente, la même barbarie. La horde gothique, quelles que fussent ses origines, descendait bien du Nord maintenant, où elle était montée ; et elle en revenait, énormément grossie de ces Scandinaves, de ces Finnois, dont les sagas nous disent les mœurs cruelles, dont les rites religieux comprenaient l'immolation de victimes humaines. Et c'est ainsi que la *race gothique* put être, avec quelque raison, dans une certaine mesure, également dite *race scandinave*.

Les Goths repoussèrent au nord, violemment, les Scythes que les Gépides avaient compromis en se laissant terroriser, et qui, sous le nom inexact de Vendes, adopté par les Romains, occupèrent vaguement, avec des lacunes, les terres comprises entre la Baltique et le Moyen-Danube, plus spécialement cantonnés entre la Vistule et le Don, ou Tanais. Là, supportant toutes les horreurs des invasions asiatiques, ces Scythes — qu'on nommera successivement Vendes, Venètes, Antes, Slaves (Sclavini de Procope ; Vuinides, Sclavins, Antes de Jornandès), — fidèles à leur territoire, s'y retrouveront, atrocement mutilés mais encore vivants, après les tempêtes humaines apaisées. Ce groupe, réel quoique indéterminé, et qui ne surgira historiquement que vers le VIII^e siècle de notre ère, c'est la race scythe ou slave. On la qualifiera de *celto-slave* et de *slavo-touranienne*, suivant que l'anthropologiste s'exercera sur tel point du territoire scythe, du territoire slave, où les invasions auront laissé, en plus grand nombre, des Celtes de l'Occident ou des Touraniens orientaux.

On ne pouvait confondre les Scythes, ou Slaves, refoulés au nord par les Goths, avec les peuplades qui, de l'île de Scanzia jusqu'à l'Oural, et jusqu'à l'Altaï, se succédaient en tribus dont les types en différaient étrangement ; race particulière, reconnaissable à la couleur jaunâtre de la peau, à l'obliquité des yeux, ayant l'un ou l'autre de ces caractères, ou les deux : Lapons, Samoyèdes, Tchoudes, Mériens, Mouroniens, Votiaks, Permiens, Mordwes, Tchérémisses, Tchouraches, Bulgares, Méchtchévaks, Bachkyrs, Erzes, Zyrianes, Ougriens, Ostiaks, Vogouls... race dite *ouralo-altaïque*, — mal dénommée, — race Finnoise pare à l'Ouest, en Scandinavie, et se modifiant ensuite, à l'Est, à mesure qu'elle se rapproche davantage des Asiatiques *jaunes*, et que l'on retrouvera, en effet, ouralo-altaïque si on veut, lorsqu'elle se précipitera sur l'Europe, invasion terrible — *fléau de Dieu* — de Huns, d'Avars, de Khazars ou Bulgares, de Magyars ou Ougriens (Hongrois), de Petchénègues, d'Ouzes, de Polovsti, de Tatars ou Mongols, de Turks...

La Finlande — l'antique Suomen-Maa, *pays des Eaux*, des Lapons, — reçut son nom des Fenni (Tchoudes ?) qui en expulsèrent les occupants. On identifiera plus tard les Finni, ou Finnois, et les Hunni, ou Huns, et l'on découvrira des affinités entre les Finnois historiques, ou Finno-Ougriens, et les Huns-Hongrois, ou Magyars-Touraniens. Les Finnes auraient été les premiers habitants de la

Scandinavie, les Scythifini de Procope (Créennes) étant les *Firmes chaussés de patins*. Les Finnois de Tacite, *extraordinairement sauvages*, d'une *pauvreté hideuse*, sans armes, ni chevaux, ni maisons, *vivant d'herbes et s'habillant de peaux*, sont déjà légendaires. Jornandès les retrouve en ces Suéthans (Suédois) qui trafiquaient avec les Romains, leur vendant des peaux de martre. L'unité finnoise, de la Suède à l'Oural, se démontrerait par les langues qui y sont parlées, dites tantôt *langues finnoises*, tantôt *langues ouraliennes*, allant, par nuances graduées, du lapon au hongrois.

Aux commencements de Rome, ces Finnois auraient habité la partie de l'Europe délimitée par la Vistule, les monts Carpates et le Volga. Soumis par les Goths, ils se seraient divisés en Fenni occidentaux, refoulés dans les pays des Sarmates et des Scandinaves, et en Fenni orientaux, rejetés en Asie jusqu'aux monts Ourals. C'est de ceux-ci que descendraient à la fois, parents proches, les Turcs et les Hongrois.

La *race finnoise* engloberait donc tous les peuples anaryens de l'Europe et de l'Asie septentrionales, et en conséquence, la *race teutonique* ne serait qu'une branche de la race finnoise : les Finnois occidentaux.

La division par races, impossible à établir rigoureusement, scientifiquement, — le mélange des peuplades, nombreuses, ayant tout compliqué, — et les faits historiques de la *guerre aux Barbares*, enfin enregistrés, modifièrent, au ive siècle de notre ère, la Germanie que les Romains avaient imaginée. Une suffisante précision résulta de l'expérience des batailles livrées aux tribus diverses, des négociations suivies, des mœurs, sinon étudiées au moins remarquées, différentes. Jules César, Tacite et Ammien Marcellin avaient en quelque sorte collaboré à la création de la Germanie conventionnelle, belliqueuse, — *Gehr* ou *Wehr-Mann*, *hommes de guerre* ? — et on partageait catégoriquement en trois peuples ces Germains : Au nord-ouest, les Ingévoles, comprenant les Frisons, les Chauques, les Angrivares, les Saxons ; les Hellevoles, les Suèves (Finnois, en majorité au moins) ; au centre, les Herminones, ou Herminones, Celtes subjugués ; au sud-ouest et au sud, les Istévoles, Sicambres et Chérusques en majeure partie.

Au ive siècle, cette ingénieuse Germanie disparut devant les faits, pour se sectionner d'elle-même en groupements exclusifs, en confédérations que l'intérêt, et non l'affinité des races, avait produites : Les Alamans (Alemanni), d'abord formés d'Usipètes, de Tenctères et de Juthonges, qui s'accrurent ensuite des Suèves d'entre Neckar et Oder (Quades et Marcomans), des Hermundures, des Burgondes, des Langobards, et auxquels se joignirent, comme pour augmenter la confusion ethnique, des Varnes et des Vindiles des bords de la Baltique, Finnois ; les Francs, où figuraient des Chauques, des Chamaves, des Cattes et des Chérusques, et plus tard des Frisons, des Saxons et des Angles, Finnois.

La dénomination de Celte, synonyme de Galate (Celte, *victorieux* ; Galate, *brave*), et dont Pausanias, Plutarque et Strabon ont établi l'identité, — *le Galate de race celtique*, a écrit Plutarque, — aurait le mieux convenu, en consacrant l'unité, au formidable torrent d'hommes qui submergera l'Empire romain. Mais la suppression du Royaume celtique par les Germains, que l'esprit scandinave, finnois, entraînait, ne permettait plus d'opposer à la machine impériale — complètement asiatisée et en conséquence détraquée par Dioclétien, — une organisation aryenne, celtique, véritablement européenne.

CHAPITRE XVII

Ancienne et nouvelle Germanie. - Alamans et Alamanie. - Histoire des Germains, des Goths, des Burgundes et des Francs. - Mœurs des Germains. - Aryens et Finnois, ou Scandinaves. - Funérailles et hospitalité. - Influence romaine, corruptrice. - Mœurs des Burgundes et des Francs. - Rois francs : hérédité

C'EST donc au cœur de l'Europe actuelle, au nord des Alpes, que se constituait l'agglomération destinée à détruire l'Empire romain. Les Alamans, groupe nouveau prépondérant, y succédaient aux Germains. Ce champ d'action, où l'avenir allait s'inaugurer, s'accordait mal avec le changement désirable ; le théâtre même où évoluait cette *population surabondante et vagabonde*, de laquelle dépendrait l'organisation de la prochaine Europe, incitait plutôt aux divisions. Là, trait caractéristique du mi-lieu, taillé en compartiments disparates, — inconciliables, — devaient plutôt se séparer, pour s'amoindrir en des guerres intestines, les peuplades barbares dont l'union eût fait gagner des siècles au repos idéal de l'humanité.

De vastes forêts et d'impraticables marécages au centre ; d'immenses plaines au nord ; au sud, la chaîne hercynienne, toute de basalte et de granit, qui fut la terreur des Romains, aboutissant aux hauts glaciers des Alpes, entrecroisant ses vallées profondes, où naissent le Danube et le Rhin et que domine le lac de Constance ; de ces montagnes, — où les volcans éteints ont laissé des traces nombreuses, — de rapides versants, étagés en fraîches prairies, en champs dorés de céréales, descendant vite à de plats terrains, coupés de larges cours d'eau indisciplinés, qui traversent des forêts obscures, et ensuite, coulant au nord, — tantôt se rejoignant et tantôt se divisant, — formant, laissant, puis défaisant, comme par caprices bizarres, des lacs ou des îles, étalant des tourbières et des marécages, ou des landes grises qui vont se perdre, en s'estompant, dans un ciel bas, brumeux, triste, comme éternellement soudé à la morne, jaune et *paresseuse* mer du Nord... Tel était le domaine de la Germanie antique.

La nouvelle Germanie, la Germanie des Alamans, l'Alamanie, s'augmentait, au sud et à l'est de la forêt hercynienne, — convoitises réalisées, ou prises de possession fortuites, — de pays nouveaux : Ici, borné au sud par les Hautes-Alpes, les Alpes rhétiques (Tyrol), que percent uniquement le col du Brenner ; à l'ouest, par la Forêt Noire, la Franconie, la Souabe, la Bavière, la Bohême ; un territoire morcelé, coupé de cercles naturels d'indépendance, que rien au monde — sauf le don volontaire, l'illogique abdication, — ne devait relier à l'histoire de la Germanie antérieure. Là, au nord de la forêt hercynienne, les fleuves menant à la mer *triste* : l'Elbe, l'Oder, la Vistule, aux embouchures démesurées et sans profondeur, aux deltas *encombrés d'îles* ; le Weser et l'Ems, ouverts, mais avec l'incertitude des sables mouvants, et la longue côte inaccessible, que des eaux limoneuses baignent mollement, qui n'offre qu'une seule baie, celle de Jahde. Au sud de la forêt et du Mein séparatifs, le Mein d'abord, puis le Danube au *courant rapide* (Donau) et dont les trois sources, en Forêt Noire, chantent déjà la libre grandeur.

De cette contradiction violente entre un Nord presque inhabitable, âpre et triste, peuplé d'hommes blonds, roux, féconds et voraces, et un Sud fertile, où vivaient

des hommes bruns, plutôt sobres, d'une douceur sentimentale très susceptible, naîtra l'antagonisme européen, fatal aux destinées aryennes.

Les peuples de cette Europe centrale, ou, pour mieux dire, les masses d'hommes accumulées au centre de l'Europe future — Germanie, puis Alamanie, — et qui débordaient au sud, à l'est et à l'ouest, avaient déjà une histoire. En l'an 113 av. J.-C., des Barbares, — les Cimbres et les Teutons, — réclamant des terres, exterminés par Marius, laissaient en Gaule belgique un grand nombre de leurs familles. Jules César, marchant à sa conquête, se heurtait aux Suèves d'Arioviste, près du Jura, et les repoussait. Et depuis lors, pendant un demi-siècle, Rome lutta contre un flot de Barbares inconnus, toujours défaits, toujours menaçants, revenant sans cesse, et que l'on qualifia de Germains. Le désastre de Varus consacra la *force germanique* ; le Rhin et le Danube, fortifiés, furent la frontière de l'Empire et de la Germanie. L'angle entre le Rhin moyen et le Danube devint un camp d'observation : les Champs décumates.

L'action romaine, militaire et politique, concourut plutôt à accroître la réputation des Germains, par un désir de repos trop marqué, des négociations maladroitement, de la peur visible. Le règne de Marc-Aurèle enhardissant les ennemis de l'Empire, les Germains du III^e siècle s'étendirent vers le Danube ; ceux du IV^e siècle songèrent au pillage de Rome. A ce moment, *et par infiltration*, les Barbares sont comme au milieu des Romains ; les connaissant, ils ne les redoutent plus ; les appréciant, ils leur proposent de les servir, comme pour les mieux prendre, les dominer.

Dans les camps retranchés, de très actifs commerces initiaient les Germains aux secrets de la formation des richesses ; admis sur les terres impériales, — tributaires, colons ou laboureurs, — les Barbares s'y installaient ; incorporés dans les légions, à de certaines conditions d'abord (fédérés), sans condition ensuite (lètes), ils apprenaient des Romains eux-mêmes l'art des combats.

S'insinuant de plus en plus au centre des forces romaines, qu'ils briseront en conséquence au premier signal de révolte, sinon au premier retour d'instinct, les Barbares exécutaient paisiblement une invasion facilitée. En Gaule — notamment à Poitiers, à Bayeux, sur le Rhin, — des Barbares Taïfales, Saxons, Francs, étaient définitivement cantonnés à titre de *bénéficiaires*, leurs enfants d'avance tenus au service guerrier de l'Empereur. En Dacie, en Mésie, en Pannonie, des colonies de Barbares *privilegiés* constituaient des *districts* dans l'Empire. Ces districts se multiplieront à mesure que l'armée romaine recevra davantage, dans ses rangs, des auxiliaires et des légionnaires *barbares*. Et ainsi, peu à peu, sûrement, presque sans interruption, les Empereurs livreront l'Empire à l'ennemi.

Les Goths ont également une histoire. Vers la fin du IX^e siècle, une très vive agitation se produisit en Germanie et en Scythie, parce que des Barbares «septentrionaux», innombrables, comme *surgis de la mer immense, du côté de l'Ourse*, sortis de *la grande île qu'on nomme Scanzia*, — laquelle *est habitée par un grand nombre de nations diverses, quoique Ptolémée n'en nomme que sept*, écrira Jornandès, — étaient arrivés, *comme un essaim d'abeilles*, entraînant et absorbant des Vandales, des Gépides, des Hérules, des Scires, des Vendes, des Estyens, des Alains et des Roxolans.

Le pays que ces envahisseurs avaient habité au nord de l'Europe, la Gothie, comprenait le sud de la Suède et l'est de la Norvège. Ils étaient descendus vers le sud-est, et dès la fin du III^e siècle, ils étaient organisés à l'est et à l'ouest du Borysthène, divisant leur *empire* en deux royaumes : les Goths de l'Ouest et les

Goths de l'Est. — Le roi des Goths de l'Est, ou Ostrogoths, Hermanaric, de la dynastie des Amales, imposant sa suzeraineté aux Goths de l'Ouest, ou Visigoths, de la famille des Baltes, fera l'unité de l'empire gothique. Ulphilas traduira la Bible pour les Goths, complétera leur alphabet, leur donnera le christianisme d'Arius, qui n'admettait pas la divinité de Jésus, et fera d'eux, en conséquence, les ennemis du catholicisme romain, autant, sinon plus, que de l'Empire.

Un groupe de Barbares en Germanie, les Burgundes, qui se signalèrent par des mœurs souvent identiques à celles des Visigoths, emmenant par exemple avec eux, lorsqu'ils guerroyaient, leurs femmes et leurs enfants, — dont Pline et Ptolémée en effet placent les colonies en Norvège, alors qu'ils occupaient le pays entre la Vistule et l'Oder, — avaient été combattus par Probus sur le Rhin, s'étaient établis *à côté des Alamans* leurs adversaires, et, chassés par ces derniers, se répandirent sur le Haut-Mein, jusqu'au Kocher, affluent du Neckar. Ces Burgundes, ou Goths de l'Ouest, demeurèrent fidèles aux Romains contre les Alamans.

En dehors des Alamans encore, au III^e siècle, les peuples qui *habitaient la rive droite du Rhin, du Mein à la mer*, — Chamaves, Attuariens, Cattes, Bructères, Tencières et Sicambres, — confédérés, qualifiés d'*indépendants*, de *libres*, ou Francs, passèrent sur la rive gauche du Rhin, s'étendirent jusqu'au Hainaut, le pays des Nerviens, tandis qu'une tribu détachée (vers 290) pénétrait dans l'île des Bataves, entre le Wahal et le Lech, aux embouchures du fleuve. Les Francs de la rive gauche du Rhin seront dits *Ripuaires* ; ceux de la Sala, ou Yssel, *Saliens*.

Constance Chlore, traitant avec les Francs, leur abandonna le pays entre le Rhin et la Meuse. Constantin et ses fils les traqueront avec cruauté, et ils en feront ainsi les collaborateurs sinon les alliés des Alamans, lorsque se produira le *grand mouvement de peuples* qui, de Strasbourg à la mer, menaçant la Gaule, obligera Julien à intervenir. L'esprit de liberté qui caractérisait les Francs — et que des philosophes taxèrent d'*orgueil effréné du moi*, — et leur goût sédentaire, agricole, dénonçaient la race celtique.

Germain, ou Alamans, Burgundes, Francs, Goths, telles étaient les dénominations — bien historiques cette fois — des *peuples* qui se partageaient l'Europe centrale. Les contemporains tâchaient de connaître les mœurs et les usages de ces peuples, pour les vaincre d'abord et les utiliser ensuite. Les fables colportées, les préjugés invétérés, l'incertitude des origines réelles et les grands mélanges consommés, ne permettaient pas d'exactes appréciations ; mais les *faits* recueillis, plutôt que constatés, donnaient des synthèses approximatives suffisamment vraies. Le type *Germain* — car la masse alamanne offrait trop de disparates pour être définie, et on persistait à se servir de l'ancienne désignation, Tacite trop questionné, — le type Germain se fit de traits empruntés à la fois aux Francs, aux Goths et aux Celtes, subjugués mais existant encore en Allemagne.

Le Germain, ou Alaman, était vu robuste, de peau blanche, rose, la tête couverte d'une abondante chevelure blonde, rousse, les yeux vifs quoique bleutés, vaniteux, orgueilleux même en ses prétentions, généreux, ivrogne et irascible. On remarquait les *grands élans* de ses bravoures, de ses *bravades*, et l'extrême faiblesse de ses prompts découragements. Pâtre plutôt que cultivateur, il se nourrissait principalement de la chair de ses troupeaux, nombreux ; monogame, sa famille, resserrée dans une maison bâtie, était une ébauche de société. Par le sol, inaliénable, ces Germains, si jaloux de leur liberté individuelle, vivaient pourtant en communauté, le bétail conduit aux pacages appartenant à tous ; les

émigrations causées par la famine, lorsque les fourrages manquaient pour les troupeaux. L'unité sociale, c'était le village, la Commune aryenne, flagrante ; plusieurs villages, unis, faisaient un canton ; l'ensemble des cantons, le *peuple* (volk). Au moment d'un danger, le choix du chef fondait une monarchie temporaire, fidèlement soutenue, obéie.

Ces *hommes libres* admettaient parmi eux une caste *sacrée*, une aristocratie, une noblesse conférée en admiration de la force physique, de la hardiesse, de l'adresse à la lutte ou à la boxe, du succès. La tendance persistante des Germains vers une organisation communale, et le groupement par tribus, y paraissent la seule unité qu'acceptassent ces hommes passionnés d'*indépendance locale*. Les jalousies, les querelles, les luttes intestines, continuelles, où se provoquaient les tribus, trompaient les ennemis des Germains sur la solidité de leur confédération guerrière. De même que, en leurs villages, la dissémination voulue des maisons — chacune entourée d'un espace nu, — et la simplicité de leurs constructions, sans ciment ni tuile, — quelquefois seulement, rarement, l'enduit du mur colorié, rendu brillant comme un stuc, — faisaient penser que ces Barbares ne s'aggloméreraient jamais en de grandes villes, ne se bâtiraient pas de Capitale, ne pourraient se constituer en nation définitivement homogène.

Leur gouvernement, précaire, dépendait d'une assemblée (*mall*) totale, réunie en un lieu sacré, ombragé *de saules et de noisetiers*, cerclé de vingt-quatre lourdes pierres blanches, dont l'entrée était toujours du côté du soleil levant. Là, tous venus avec leurs boucliers, pour les entrechoquer en signe d'assentiment, hurlant leurs désapprobations en un tumulte effroyable, ils décidaient de toutes choses, exerçaient la justice. Puis, à ce tableau de mœurs celtiques, purement aryennes, à des esquisses précieuses d'une religion védique résumée en la *poésie de la nature personnifiée*, sans prêtres, sans sacerdoce, avec des prophétesses, ou vellédas, écoutées, on accolait une mythologie scandinave, des divinités gigantesques, agissantes : Wodan, le dieu du ciel ; Zio — l'épée, — le dieu de la guerre ; Douar — le marteau, — le dieu de la foudre ; Ertha, la terre ; Freya, la fécondité et l'amour... Olympe grossier, sanguinaire, sensuel.

Le costume de ces Germains, minutieusement décrit, étoffes serrées au corps, contrastait, au dire des écrivains, avec *l'ampleur* de celui des Sarmates ou des Parthes ; ou bien se couvraient-ils de peaux de bêtes, apportées *de l'Océan extérieur et de mers inconnues*. Les femmes germaines se distinguaient peu des hommes quant aux vêtements, mais — d'après Tacite — laissaient nus leurs bras et leurs épaules, quelquefois *leur sein même*, parures étroites ou impudiques, absolument anaryennes, au moins en ceci.

L'armée, *encadrée* comme la famille, se formait de tribus réunies pour le combat, composées de tous ceux à qui l'assemblée avait décerné la framée ou le bouclier. Le dévouement des leudes — les *fidèles* — au chef frappa les Romains, parce que l'engagement était libre, sans obligation disciplinaire, et absolu ? Le généralissime germain pouvait n'être pas le roi. Rome s'émerveillait des armées germaines qu'aucune *solde* ne rémunérait, alors que les légions de l'Empire, en campagne, ne guerroyaient qu'après avoir calculé le bénéfice de leur action, et s'embarrassaient, en marche, d'un trésor en pièces de bronze. *Dites*, écrit Tertullien, *que les hommes de guerre sont avides, mais ajoutez que cela n'est pas étonnant, parce qu'ils ne se croient jamais assez payés de leurs dangers et de leur sang.*

Joueurs passionnés — jusqu'à mettre leur liberté personnelle en enjeu, — turbulents et réfléchis, selon Josèphe, rusés, menteurs et féroces, disputeurs et processifs, d'après Velleius Paterculus, divers traits, contradictoires d'ailleurs, mais remarqués trop simplement pour qu'il soit permis de les négliger, laissent voir, dans la confusion du dessin, la persistance de mœurs celtiques, aryennes. Pas un temple ; des bois sacrés et des autels toujours dressés dans le voisinage des sources ; pas de prêtres, pas de dogmes, pas de sacrificateurs, pas de victimes humaines ; le chef de famille officiant, comme au temps des Védas dans le pays des Sept Rivières ; des chevaux blancs, *qu'aucun travail humain n'a touchés*, sacrifiés à la mémoire des morts, pratiques essentiellement védiques, toutes.

Mais l'esprit scandinave l'emportait déjà sur l'esprit védique ; les funérailles anaryennes se substituaient à l'ensevelissement. Les Germains de Tacite incinèrent leurs morts, *les nobles et les riches au moins*, aristocratie dominante ; le peuple, fidèle à l'usage celtique des inhumations. En Gaule, la *destruction du corps humain par le feu* demeura ignominieuse, réservée aux criminels, aux esclaves... Cependant, en Germanie, la tombe ne fut toujours qu'un tertre. *Ils méprisent*, dit Tacite, *l'honneur pénible et coûteux des mausolées, comme lourds aux mortels*.

Cette diversité des funérailles, ou, si l'on veut, cette manifestation de deux sentiments contraires devant la mort, se retrouve dans l'un des actes principaux de la vie celtique, l'exercice de l'hospitalité : *Aucun peuple n'est plus prodigue pour ses convives et pour ses hôtes* ; mais l'hospitalité aryenne, naturelle, décente, devient un abus, un excès, où s'étale le vice finnois, scandinave, de l'ivrognerie, cause des querelles retentissantes, meurtrières : *Il n'y a pas de honte chez ces Germains à boire tout le jour et toute la nuit*. Les repas, les *festins où ils se rendent armés*, sont des séances de délibérations ; on y traite des alliances, des réconciliations, de l'élection des chefs, de la guerre et de la paix ; les discussions s'y terminent souvent par des tueries. Toutefois, en ces longues goinfreries ; l'épopée récitée — le chant pour célébrer Ambigatus — est celtique ; l'hymne de guerre s'intitule d'un mot celte : le bardit.

Celtique surtout est le sentiment qui émeut et exalte les guerriers, l'intervention des femmes et des enfants dans la bataille, *témoins les plus sacrés* de la bravoure : *C'est de là qu'ils attendent les plus grandes louanges ; ils montrent leurs blessures à leurs mères et à leurs femmes, et celles-ci ne craignent pas de compter les plaies... Et elles portent aux combattants des vivres et des exhortations*. Une ambition de gloire les anime, et non plus seulement l'espoir d'un butin ; les *valeureux* recherchent un droit de noblesse ; l'émulation les entraîne, la fidélité les soutient : *Les chefs combattent pour la victoire ; les compagnons, pour les chefs*. L'idée de l'honneur, idée aryenne par excellence, est dominante : *Chez les Germains*, affirme Tacite, *on se déshonore pour toute la vie si l'on revient vivant d'un combat où le chef est mort*.

Mais ces belles aspirations s'effaçaient à mesure que l'impression celtique s'atténuait, que des hordes nouvelles, de toutes races, débordaient sur la Germanie, augmentaient le nombre de ses guerriers, participaient à ses aventures. L'esprit aryen d'abnégation se dissolvait au contact de l'influence finnoise, scandinave, à l'exemple de la civilisation romaine corruptrice. Les chefs glorieux, qui ne recevaient jadis, *des familles*, que du bétail et du blé *selon leurs besoins*, commençaient à accepter, à désirer les présents *de nations voisines*, chevaux de choix, belles armures, riches caparaçons, colliers d'or ; ils

discutaient, pour en exagérer le prix, la *valeur* de leurs condescendances envers les empereurs pacifiques : *Déjà*, écrit Tacite, *nous leur avons appris à recevoir de l'argent*.

A l'ouest de la Germanie, maintenant couverte d'Alamans, les Burgundes, peu connus, voyaient leur réputation se modifier suivant les services qu'on s'imaginait en pouvoir attendre, ou la haine que des écrivains patriotes — tels que Jornandès et Ammien Marcellin, Goths, — leur vouaient, sorte de *frères ennemis*. Conduits simultanément par un roi et par un grand-prêtre, redoutables en leurs œuvres guerrières, très grands, oignant leurs longs cheveux d'un *beurre rance* et croquant de l'ail constamment, la *bonté* des Burgundes devint finalement proverbiale. Orose dira *le calme et la douceur* avec lesquels ils traiteront les Gaulois maîtrisés, les regardant *comme des frères en Christ*. Car les Burgundes, après les Goths, adopteront très vite le christianisme d'Arius. Chez ce peuple, le père partageait de son vivant à ses fils, par portions égales, la moitié de la fortune qu'il avait amassée. Ces traits généraux suffisaient pour qu'on ne pût les confondre avec les Alamans.

Les Francs bénéficiaient aussi d'une réputation exceptionnelle. On disait d'eux — après les avoir vus combattre, — qu'ils *se faisaient une gloire de mourir en riant* et qu'ils considéraient *le jugement qu'on porte sur les morts* comme la seule chose qui fût immortelle. Franc signifiait hardi, courageux, indépendant. Jornandès n'admet pas que l'on classe ces Barbares parmi les *Suèves orgueilleux* ; or, pour Jornandès, les Suèves c'est les Alamans.

Chez ces Francs, la communauté de famille faisait la communauté de village, chaque *centenie* ayant son chef, tenant des assemblées régulières. Des *hommes libres* y rendaient la justice. La vindicte publique s'y exerçait individuellement, chaque famille disposant du coupable convaincu d'avoir causé un tort, soit qu'on appliquât au condamné la peine du talion, soit qu'on lui permit de racheter sa faute ou son crime. Des épreuves par le feu et par l'eau compliquaient cette coutume, et le duel judiciaire — le jugement de Dieu — y était l'appel suprême des innocents. Les rois francs se succédaient par hérédité. Les rois des Francs Saliens virent consacrer ce droit par les maîtres de Rome, qui, dans les négociations, s'adressèrent directement à eux.

CHAPITRE XVII (suite)

Mœurs des Goths. - Vandales. - Histoire et mœurs des Ibériens. - Ligures. - Iones de Marseille. - La Germanie aux Alamans. - L'œuvre aryenne. - L'invasion. - Aristocratie chrétienne. - Rome et Constantinople. - Sarmates et Goths en Scythie. - La famille européenne divisée. - Influence de la Bible hébraïque. - Christianisme gouvernemental. - Pape et Empereur. - Jésus, Jéhovah et Odin. - Les Barbares, armée de l'Église. - Bois sacrés et cathédrales

CHEZ les Goths, au sud-est de l'Europe, une mythologie scandinave aboutissait à un olympe de classement hellénique, — Odin (Wotan), Tyr (Zio), Thor (Donar), Frigga (Freya), — hiérarchisé, modifié, cependant, par des influences diverses. Le clergé de cette religion était centralisé en Scandinavie, à Upsal. L'écriture sacrée — les *runes* — et la transmission de chants héroïques, témoignaient d'une civilisation à la fois aryenne et anaryenne. Ces Barbares avaient rapporté du Nord le féroce et répugnant symbolisme de la Coupe glorieuse, crâne d'un ennemi vaincu ; le châtement terrible infligé aux femmes adultères, que l'on attachait à des chevaux fougueux, surexcités, libres ; la naturelle subordination des faibles aux puissants ; l'abaissement caractéristique des femmes, exclues du Walhalla.

Les Goths demeuraient aryens, au contraire, en la forme de leurs bijoux et la distribution de leurs ornements, avec une nuance toutefois de goût scandinave ; leur conception de divinités agissantes, providentielles, de héros vivants révévés comme des dieux ; la pratique d'une justice équitable ; une soif de *connaître les choses*, assez vive pour que cette velléité scientifique eût une supériorité marquée, chez eux, sur les manifestations de la force ; leur culte des ancêtres, que célébraient des chants antiques, où la poésie était de l'histoire, dont les *joueurs de cithare* accompagnaient les récits ; leur beauté blanche enfin, qui donna tant de prix aux esclaves de leur race.

Ce fut l'opinion de Trogue-Pompée, et celle de Jornandès aussi, que les Parthes avaient été *de même sang* que les Goths. Mais, ainsi que les légions romaines devenaient progressivement barbares par le continuel recrutement de Germains, d'Alamans, la nation gothique, scythique, de plus en plus grossie d'hommes arrivés du nord, de Scandinaves, de Finnois, perdait son originalité, tendait à résumer son type en celui des Vandales, pourtant spécial.

Abandonnant les côtes de la Baltique, entre la Vistule et l'Oder, en Lusace, au II^e siècle, entre l'Oder et l'Elbe, les Vandales, — Wendes, Vindili, Vandali, — vivant parmi des Hermundures et des Quades, descendirent plus bas encore, s'installèrent en Dacie Trajane, à l'est du Tibisque inférieur. Jornandès dira leurs cruautés *effroyables*, leur teint *d'une horrible noirceur*, la *masse informe de leur chair*, leur *face percée de trous plutôt que d'yeux*, leur usage de *taillader à l'aide du fer* les joues des enfants mâles, de telle sorte qu'avant de *sucer le lait* ils se soient *accoutumés aux blessures* ? Tels étaient ces Vandales, Finnois hideux, que l'on introduira dans la nationalité gothique de l'est de l'Europe, et dont on fera, un instant, le type déterminant du Goth.

A l'autre extrémité de l'Europe, au sud-ouest, l'Ibérie — Celtibérie, depuis l'invasion celte, — se formait en unité nationale, tout en conservant les stigmates indélébiles d'une histoire déjà vieille, et tourmentée. Phéniciens d'Asie, Phocéens

de Marseille, Carthaginois d'Afrique et Romains y étaient venus, et y demeuraient, cantonnés en des villes ou disséminés sur des territoires vastes. Auguste avait divisé l'Hispanie en Tarraconaise, Lusitanie et Bétique ; il y eut ensuite, au III^e siècle, la Gallicie et la Carthaginoise ; au IV^e siècle, par adjonction, la Maurétanie Tingitane et les Baléares.

Malgré ces démarcations — purement administratives d'ailleurs, — l'Hispanie, ou Ibérie, garda, grâce à ses éléments disparates, les caractères contradictoires de civilisations diverses. On put donc, à la fois, et exactement, vanter l'esprit studieux de la *docte Ibérie* et la sauvagerie indomptable de certains de ses habitants, tel le Concanien d'Horace, par exemple, *qui boit avec délices le sang du cheval*. Près de Gibraltar, les colonies libyco-phéniciennes, *mélange d'Africains et de Chananéens*, reliaient encore le *pays des Tartesses* à cette Afrique que le détroit d'Hercule ne sépara pas toujours du continent. La Sicile, que les Sicanes avaient jadis peuplée, tenait à l'Ibérie par cette origine.

Les Pyrénées — et c'est le privilège des montagnes, — *conservaient* sur leurs deux versants le type pur des Eusques, ensuite nommés Ibères, — appellation que leur valut le voisinage de l'Èbre, accidentellement, — et assez répandus en Aquitaine pour en faire comme le prolongement de l'Ibérie en Gaule. L'Ibère se distinguait par la petitesse relative de sa taille, le brun mat de sa peau et de ses cheveux, la vigueur accentuée de sa musculature, la prédominance de la couleur noire dans le ton de ses vêtements courts. Il y avait entre les Galli, ou Galls, et les Ibères, ou Sicanes, assez d'affinités pour qu'on les crût positivement issus d'une même race première, aryenne, — la Seine (Séquana) nommée par les Sicanes ? — et assez de différences pour qu'on recherchât le point de départ des Ibères tantôt en Afrique, tantôt en Amérique, où l'on pensa trouver le langage se rapprochant le mieux de la langue particulière et obscure des Eusques, des Basques ?

De l'autre côté des Pyrénées, le long des côtes méditerranéennes, au moins jusqu'à Antibes ; et sans doute beaucoup plus loin, jusqu'en Étrurie, un peuple indéfinissable déconcertait : *Les Ligures*, écrit Florus, *retranchés au fond des Alpes, entre le Var et la Macra, et cachés au milieu de buissons sauvages, étaient plus difficiles à dépister qu'à vaincre. Leurs retraites et la promptitude de leur fuite faisaient la sûreté de ces hommes, race infatigable et agile, adonnée plutôt au brigandage qu'à la guerre*. Étaient-ce là ces *habitants sauvages de la Gaule* que Jules César rencontra *sur les bords du Var, du Rhône et de l'Isère*, et qui, à l'aide *de grands hameçons de fer*, péchaient les thons entre Marseille et Antibes ?

Les Ligures, — type mystérieux, déconcertant, — anaryens, pourraient être des Finnois venus des *contrées baignées par la Baltique et la mer du Nord*, en descendant le Rhin, puis le Rhône, ayant donc suivi — aux temps préhelléniques — la *route d'eau*, commerciale, par laquelle les Hyperboréens apportaient l'ambre aux Grecs et aux Orientaux ?

Les Ligures occupèrent surtout les côtes du nord de l'Italie et la Sicile ; ils ne furent en Gaule, au sud et dans l'intérieur, — le long des fleuves, — que des pirates. Au III^e siècle avant J.-C. vivaient encore, dans les Basses-Alpes et la Drôme, de ces Ligures indépendants des Gaulois ; les Phocéens, pour fonder Marseille (600 av. J.-C.), les avaient écartés des rivages de la mer. Hécatée de Millet place Marseille (500 av. J.-C.) en Ligurie sans hésitation ; Scylax (350 av. J.-C.), et Timée après lui, confirment cette géographie traditionnelle. Le Rhône séparait les Ibères des Ligures. *Rhodanos* serait une appellation ligure, et peut-être aussi

Séquana ? Dans cette hypothèse, les Sicanes de Sicile n'auraient pas été des Ibériens, mais des Ligures.

La Gaule, alors, c'est-à-dire avant l'arrivée des Celtes, aurait été habitée (du XIIe au Xe siècle av. J.-C.), des Pyrénées aux Alpes, principalement sur les rives de la Méditerranée, par des Ibères et des Ligures : les Ibères y représentant les hommes du sud, les Ligures, les hommes du nord (Northmans futurs), les Hyperboréens. Les dolmens, les cromlechs et les vestiges d'habitations lacustres, qu'on retrouve, identiques, de l'extrême Europe occidentale jusques à la mer Caspienne, seraient, de l'est à l'ouest, les témoignages de la voie d'exode suivie par ces populations primitives ?

Les Celtes, venus ensuite, marchant également de l'est à l'ouest, auraient supplanté les Ibères et les Ligures en Gaule. Festus Aviénus établit, par un document, cette *substitution* des Celtes aux Ligures, réputés *indomptables*, et l'expansion des vainqueurs au delà des Pyrénées, fondant en Hispanie la Celtibérie historique. Au IIIe siècle, la Celtique gauloise est faite : les *mœurs simples et libres de la vie celtique* y ont définitivement prévalu sur le brigandage.

Des bois sacrés, celtiques, se rencontreront désormais en Irlande, en Gaule, en Germanie, en Galatie, et les dolmens demeureront, de l'Océan à l'Indus, au Gange, comme les monuments d'une civilisation aryenne. En Gaule toutefois, et en Italie, les races subjuguées laisseront des groupes en quelques districts, épargnés. On remarqua longtemps, parmi les Gaulois, des *centres* d'Ibères et d'Iones.

Des Iones conservèrent assez d'autonomie à Marseille pour qu'au temps de Claude, Pomponius Mela pût encore les féliciter de n'avoir pas abandonné la langue, le costume, les manières, les meurs et les lois des Grecs, bien que les Marseillais eussent déjà subi l'influence de la Gaule celtique. On vantait leurs grammairiens commentant l'Illiade et l'Odyssée, la grâce de leur statuaire, la fine gravure de leur monnaie, que les Gaulois imiteront, d'une main hésitante. Leur temple de Diane, élevé sur un promontoire, était *un temple de renommée et en grande religion*.

En détruisant le Royaume celtique, au milieu de l'Europe, les Barbares germains avaient arrêté net le développement de la civilisation aryenne, dispersé son *trésor* de sentiments, d'idées et de souvenirs. Les Hyperboréens d'Orphée — arrivés du pays *où gémit la mer pernicieuse*, — les Finnois, grossis d'Asiatiques, avaient, comme jadis les Touraniens en Iran et les Spartiates en Grèce, troublé pour des siècles les destinées de la race blanche, *pure*, en la refoulant, vaincue, au delà du Rhin et du Danube. Au Ier siècle de Jésus-Christ l'œuvre néfaste était consommée : la Germanie appartenait aux Alamans, aux hommes de *toutes races* survenus, parmi lesquels les Finnois dominaient, en grand nombre ; quoique — l'histoire va le montrer, surtout chez les Goths — des Aryas y perpétuassent une aristocratie latente, dépositaire des supériorités intellectuelles et morales, capable de diriger encore vers l'ordre et l'harmonie, par instinct de race, ces hordes sauvages que commandaient, presque uniquement, d'insatiables appétits.

C'est dans ce recul de civilisation, dans ces mouvements désordonnés de peuples, réunis au hasard des convoitises et des besoins, dans cette expansion incohérente de barbarie inondant l'Europe, qu'il faut chercher et reconnaître l'œuvre aryenne s'accomplissant malgré tout, comme par l'effet d'une loi inéluctable, souveraine. L'*ardeur juvénile*, la *confiante audace* et l'*aptitude au*

changement et au progrès, qui sont les ressorts inusables de la race aryenne européenne, l'emporteront finalement sur toute la sauvagerie égoïste du Nord, avec ses dieux cruels ou stupides, ses guerriers ivrognes et voleurs, ses hordes aveugles, à la suite, gloutonnes et dévergondées.

L'armée d'invasion entrera — c'est la tactique barbare maintenant — en faisant une trouée, au moyen de la phalange en carré, coin ou losange. L'unité romaine, isolée, — la légion, — ne résistera pas, et ce sera la chute irrémédiable de l'Empire romain.

Mais sur le territoire conquis, les colons barbares s'attacheront au sol qu'ils auront cultivé ; les bénéficiaires deviendront ces possesseurs de fiefs dont l'indépendance et l'autorité s'affirmèrent ; tandis que des municipalités — communes aryennes, complètes, — se gouverneront elles-mêmes dans cette grande confusion, prêtes à recevoir de l'Église, avec le lien social, la formule des hiérarchies nécessaires, du pacte d'union basé sur le monothéisme.

En effet, la défense d'un Dieu retrouvé, un et bon, après les incertitudes de tant d'olympes, de divinités multipliées, bizarres, odieuses, ou ridicules, devait passionner glorieusement ces hommes, qui s'imaginaient sans doute créer un monde nouveau, alors qu'en réalité ils ne faisaient que revenir à la simplicité des origines aryennes, où la plupart se reconnaissaient. En outre, l'administration impériale, qu'ils méprisaient, mais dont ils seront contraints d'adopter, d'admirer la logique et formelle théorie, leur arriverait sous la forme respectable des institutions chrétiennes : l'Empereur, *épée de Dieu* ; l'évêque, intermédiaire entre l'Empereur et l'unique divinité, Providence.

L'Église, trop imitatrice de l'*ordre romain*, et s'emparant de sa succession, attroupa autour du siège de Pierre une aristocratie dirigeante, enrichie, opposée à l'esprit évangélique. Ce scandale n'éclatant pas aux yeux des foules converties, les sectateurs du Christ, fidèlement, concoururent à l'établissement du despotisme clérical romain. C'est merveille de voir comment, à la fois, les qualités et les défauts de l'Arya servirent, contrairement à son génie, à la formation, puis à la consolidation d'un catholicisme autoritaire, impérial, presque asiatique.

Cicéron avait découvert le fond aryas des premiers Barbares, en relevant leurs superstitions *semblables à celles des Grecs*. Le culte des eaux jaillissantes et fraîches, pour lesquelles les Celtes avaient *une dévotion toute particulière*, les reliait directement aux Aryas du Pendjab ; leurs ornements et leurs bijoux préférés trahissaient leur origine hindoue, et le paupérisme, chez eux, l'eût rapidement emporté, — grâce à l'importance de chacun dans la masse agissante, et le partage des terres sans distinction, pratique brutalement égalitaire, — si, par leur conversion au Christianisme, les Barbares, vainqueurs, ne s'étaient soumis et dévoués au dogme de *l'inégalité en cette vie*, formulée et glorifiée par l'Église du Christ. L'avènement de l'Europe aryenne, que les Barbares devaient inaugurer, que les Alamans compromirent, en fut retardée de mille ans.

Et pendant que l'Église universelle recrutait partout des soldats, principalement chez les Barbares, pour défendre l'autorité ecclésiastique centralisée à Rome, le gouvernement impérial — dédaignant l'apparente *force* des Barbares, qui, pensait-on, ne pouvaient rien organiser de stable, — continuait le morcellement de l'Empire, entamé par Dioclétien, pour aboutir, sous Constantin, au transfert, de Rome à Constantinople, du trône impérial. La corruption romaine allait se compliquer de corruption asiatique.

Rome, du moins, était au milieu de l'Europe ; Constantinople choisie, c'était l'installation du pouvoir en dehors, au-dessus du courant civilisateur nouveau, du mouvement chrétien irrésistible, utilisé par l'Empereur. L'Asie immédiate échappait à l'Empire rapproché de l'Orient. L'Asie Mineure, en effet, peuplée de Phrygiens et de Galates *crédules*, aryens, devait se rallier aux antagonistes de l'Empire déchu, transporté. Les Arméniens — que l'on pourrait croire venus d'Europe en Asie, comme les Galates, — se joindront aux *fidèles* de l'Asie Mineure. Les Phryges, sous diverses dénominations, — suivant les hérésies dominantes, ou les controverses en activité passionnelle, — et qui se qualifiaient de *purs*, ou *pneumatiques*, étaient une démocratie rebelle à la conception de l'Empire.

Or, par Éphèse, l'Asie Mineure trafiquait avec l'Europe de marchandises et de sentiments ; les corporations y entretenaient un esprit contraire à la domination intronisée à Constantinople ; les églises mères de Phrygie et d'Asie, enfin, correspondaient avec les Chrétiens de Lyon et de Vienne. Quant aux Galates, ils étaient la Gaule même. Saint Jérôme constatera que les Galates d'Asie Mineure — la Galacie, *île celtique*, — parlaient à peu près la même langue que les Trévères.

Des groupes celtiques, des groupes aryens, parfaitement déterminés, s'échelonnaient donc, presque sans discontinuité, — Hindous, Perses, Phryges, Galates, Scythes, Sarmates, Boiens, Helvètes, Gaulois, Gaëls de la Grande-Bretagne, Irlandais, — du Gange à l'extrême occident de l'Europe. *Si les Perses sont guerriers*, dit Ammien Marcellin, *c'est que le sang scythe originairement a coulé dans leurs veines*. Le costume des Gaulois était scythe par la *brâca*. La parenté ethnique des Sarmates et des Perses, ou Iraniens, semble indiquer le trait d'union. La Sarmatie fut divisée en Sarmatie européenne, entre la Vistule et le Tanaïs, et Sarmatie asiatique, du Tanaïs à la mer Caspienne. On divisait encore les Sarmates, en Sarmates lazyges, *indépendants*, et en Sarmates royaux, *gouvernés*. Les Goths les ayant traités en ennemis, jusqu'à l'asservissement, dès le III^e siècle, nous verrons les Sarmates aider les Huns à renverser l'Empire gothique.

Cette hostilité violente des Goths contre les Sarmates, en Scythie, incident historique qui eut une influence décisive sur les destinées de l'Europe, fut une des raisons qui amenèrent à considérer les Goths comme anaryens, alors que les Goths et les Sarmates ne furent d'abord que des *frères ennemis*, des adversaires de même race. Une superficielle observation conduisit à une erreur de même nature relativement aux Goths : L'adoption du dieu Odin par le peuple gothique suffit pour leur faire attribuer une origine scandinave ? Et l'emploi qu'ils firent de vocables scandinaves, saxons, — Visigoths, Ostrogoths, Wessex, Sussex, Essex, — parut justifier leur expulsion de la race celte. La facile conversion des Goths au Christianisme montre cependant le lien étroit qui attachait ce groupe, scythique au fond — au moins en son aristocratie gouvernementale, — à la famille européenne.

La famille indo-européenne a pu s'appeler *famille scythique*, la langue originale, identique, étant le sanscrit. Éphore plaçait les Scythes entre les Celtes, *qui s'étendent au nord, jusqu'au couchant d'été*, et les Indiens, *qui s'avancent au nord, jusqu'au levant d'été*, couvrant *toutes les régions septentrionales*. Les Scythes d'Éphore, devenus historiquement *les Goths*, étaient plus Celtes que les Alamans destructeurs de la Germanie celtique ; ils ne furent pas plus rebelles au Christianisme que ne l'avaient été, dès le I^{er} siècle, les Slovènes d'Aquilée, que

la tradition faisait convertir par saint Marc, et les Dalmates évangélisés par saint Luc, Sirmium ayant eu pour évêque Andronic, *l'un des soixante-dix Disciples de Jésus*. Le monde aryen, prêt à recevoir l'Évangile, peuplait maintenant presque toute la largeur de l'Europe.

La fondation de Constantinople et le schisme d'Arius allaient bientôt diviser les Hindous, les Perses, les Scythes et les Celtes, et retarder, pour des siècles et des siècles, l'union de race, l'union *européenne* que, politiquement, les Alamans avaient compromise de leur côté, en occupant la Germanie.

La Rome chrétienne, qui aurait pu, appuyée des Barbares aryens, et au nom de la religion nouvelle, renouer le lien ethnique européen, rompu par l'invasion des Finnois ou Scandinaves et le transfert du gouvernement de l'Empereur à Byzance, s'obstina dans l'œuvre contraire, qu'elle avait entreprise, de domination absolue inspirée par la Bible hébraïque, sanctionnée d'une administration hiérarchique impériale : la scission des Aryens de l'est et des Aryens de l'ouest s'en accentua. Il sera bientôt déclaré que *quiconque est hors de l'Église est hors de l'État*. Le Christianisme étant désormais un instrument de règne, il fallait que le pape fût empereur ; et comme Constantin, loin de Rome, ne pouvait succéder à Pierre, l'antagonisme des deux Puissances — le Pape et l'Empereur — inaugura la longue guerre religieuse où l'aryanisme devait succomber. Le dieu aryen, *dieu du ciel et de la lumière*, bon, Père, *Diéus Pater*, distributeur, Providence, prit l'attitude d'une divinité de combat, la divinité biblique, et les Barbares furent ainsi la milice du *Dieu des armées*.

Délivrées de l'exploitation romaine, les populations du continent européen subissaient l'invasion désordonnée des Alamans, brutale, mal définie, incompréhensible. Ammien Marcellin, dans son récit des premiers succès de Julien en Gaule (356), nomme les envahisseurs, Alamans, Germains et Francs, à la fois, dans la même phrase. Le mot Barbare, qui s'appliquait jadis à tout homme ne parlant ni le grec ni le latin, s'était réparti en désignations confuses ; un sentiment général de mépris et de crainte ne permettait pas de rechercher, parmi les peuples nouveaux, un groupe sympathique ; encore moins distinguait-on, dans l'ensemble du mouvement, une idée commune agréable.

Et voici, par surcroît, que la façon dont les Barbares connurent le Christianisme fit d'eux — pourtant Aryens en majorité — des guerriers imbus de l'esprit asiatique, armés pour le triomphe d'Israël et non de Jésus, excités par la lecture du Vieux Testament, ignorant les Évangiles et le vrai Christ. Un Jéhovah *malfaisant* prenait, dans leur mythologie, la place d'Odin, simplement. Cela, au même moment, d'ailleurs, où l'on représentait, à Rome, l'Apôtre Pierre sous les traits de Moïse. Chez les Francs, qui croyaient à l'au-delà et comptaient sur les joies de l'*autre vie*, promesse consolatrice de la mort terrible, croyance qui adoucissait les douloureuses séparations, — car le survivant mettait *dans la main rigide du mort* la moitié d'une pièce de monnaie coupée, conservant l'autre moitié pour aider à la reconnaissance future, — chez les Francs, on ne devait rien comprendre à cette Bible désespérante terminant tout à la cessation de la dure existence des humains.

Et l'Église, appelant les Barbares, dans tous les cas *désirant les voir venir*, les considérant comme son peuple, — en imitation du peuple d'Israël, — comptant sur eux comme sur *son armée*, acceptait cette contradiction, d'une religion de mansuétude et d'amour s'appuyant des exploits d'une horde capable de tous les excès, de toutes les haines. L'Église ne repoussait pas la responsabilité des déchaînements d'une guerre atroce, d'une exaltation du courage militaire —

seule vertu ouvrant aux mortels le Walhalla scandinave ! — prêchée par des sacerdotes obligés, cependant, de redire et de commenter la redoutable parole de Jésus : *Qui se servira de l'épée périra par l'épée.*

Les Celtes apporteront, avec leur bravoure, le fond de superstition naïve qui les caractérise, et l'Église du Christ se verra contrainte d'adopter, pour complaire à ses défenseurs, des *pratiques sacrilèges*. Les Finnois dépasseront en cruautés les Israélites victorieux, dont ils auront lu les saintes abominations dans la Bible... Mais l'Église est maintenant une puissance ; elle est un gouvernement, et comme tel, il ne lui est plus permis de négliger l'appoint d'aucune énergie, d'en discuter la valeur, d'en éviter le marché, d'en éluder les conséquences. Elle pouvait seulement, avec un art subtil, approprier à ses œuvres les usages, les mœurs et les exigences des peuples appelés à servir ses ambitions. C'est pourquoi, dans les forêts de pierre des cathédrales, des orgues rediront les majestueuses harmonies des bois sacrés, tandis que — la poésie biblique inspirant désormais les sacerdotes — les âpres prophéties d'Israël, rééditées, feront oublier les velléités.

CHAPITRE XVIII

DE 321 à 353. - Constantin maître de l'Empire. - Hormisdas chrétien. - L'Église et l'Empire. - Concile et Symbole de Nicée : Credo. - Byzance. - Inauguration de Constantinople. - La politique impériale et l'Église. - Mort de Constantin, baptisé. - École d'Athènes. - Athanase et Arius. - Christianisme égyptien. - Appel au bras séculier et excommunication. - L'héritage de Constantin : Constantin II, Constant, Dalmace et Annibalien. - Guerre aux Perses. - Magnence, Népotianus et Vétranion, usurpateurs. - Constance empereur unique

CONSTANTIN étant le maître de l'Empire, le frère aîné de Sapor II, — Hormisdas, — fugitif, se rendit à la cour de l'empereur et se fit baptiser, pendant que le Roi des rois continuait à persécuter les Chrétiens perses. Constantin voyait se réaliser la prédiction de sa mère ; car il était à la fois le successeur des Césars et le chef de la religion nouvelle. Sa mère, en lui montrant la Macédoine, la Thrace, l'Asie Mineure et la Syrie peuplées de Chrétiens, lui avait pour ainsi dire marqué l'Empire que sa conversion lui assurerait. Il travaillait maintenant à subordonner l'Église à sa volonté, et son ambition dépassait très largement le rêve maternel. Cependant, l'idée première d'un Empire d'Orient principal ne cessait de le hanter ; Nicée devait être le centre de cet Empire. C'est à Nicée que Constantin voulut, en même temps, prouver la *puissance chrétienne* et établir la suprématie protectrice de l'Empereur.

Constantin convoqua donc à Nicée de Bithynie un concile œcuménique pour juger Arius, ce *prêtre d'Alexandrie* qui niait la divinité de Jésus-Christ, soutenant que la substance du *Verbe* n'était pas identique à celle de Dieu, mais *analogue*, et qui s'attaquait au mystère de la Trinité. Le même concile réglerait la question de la détermination de la pâque.

Des évêques, des prêtres et des diacres, au nombre de trois cent dix-huit, répondirent à la convocation de Constantin. Présidé par l'évêque de Cordoue, au nom du pape Silvestre, le concile de Nicée (325) prononça la condamnation d'Arius, rédigea un *credo* — ou Symbole de la foi — qui affirmait l'unité du Dieu tout-puissant, *créateur de toutes choses*, Jésus-Christ fils unique de Dieu, *engendré du Père et consubstantiel au Père*, incarné, fait homme, mort et ressuscité... *Et quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où Jésus-Christ n'était pas, ou qui prétendent que le fils de Dieu est d'une autre substance, la Sainte Église catholique leur crie : Anathème !*

L'Évangile de Jean avait servi de base à la discussion ; on y trouva la formule de la consubstantialité du Père et du Fils, du Dieu-homme. C'était non seulement condamner Arius, mais aussi consacrer la rupture définitive avec les sectes bouddhiques, déjà éloignées du Christianisme par la promesse d'un retour glorieux du *même Christ*, idée contraire aux incarnations futures et successives des Sauveurs.

Le concile avait fixé le *jour de Pâque* au dimanche qui suivait la pleine lune la plus rapprochée de l'équinoxe du printemps, et il avait arrêté le texte de 20 canons, ou règles, de discipline ecclésiastique, véritable constitution du clergé. Le calendrier d'après lequel on avait fixé la date de la fête pascale — d'où devait se déterminer la célébration de toutes les fêtes mobiles, — étant fautif, et les canons promulgués, discutables, ayant trop réglementé, trop *légalisé*, les actes

du concile préparèrent des divergences, des discussions, des révoltes, des schismes. L'empereur Constantin crut affirmer son omnipotence en sanctionnant avec solennité le Symbole de Nicée, en menaçant d'exil les évêques qui refuseraient de l'accepter textuellement.

L'évêque de Rome déjoua, au concile, les intentions politiques de l'empereur, en y obtenant pour lui-même — ce que l'empereur n'avait pas prévu, — une suprématie qui l'arrachait à la subordination impériale : En décrétant, en effet, que tous les livres ariens seraient brûlés, et en frappant d'un impôt de capitation décuple les *partisans du sectaire Arius*, Constantin, qui croyait montrer combien les destinées du Christianisme orthodoxe dépendaient de lui, apparut, au contraire, comme l'*exécuteur des volontés de Dieu* exprimées par les évêques réunis. D'un autre côté, et pour ainsi dire dans un même ordre d'idées fausses, l'empereur consommait une autre erreur politique, en abandonnant Rome pour résider à Byzance, parce que les populations du Bosphore devaient être fidèles à l'Empire, pensait-il : la menacé des Barbares troublant les trafics, assurant le concours des Byzantins.

Byzance, admirablement située, au double point de vue stratégique et commercial, était, comme jadis Alexandrie d'Égypte, le nœud de jonction de l'Europe et de l'Asie, et l'Empereur ne se trompait pas quant au choix d'une capitale défensive, car dix siècles de résistances lui donnèrent raison ; mais il ne vit pas qu'avec Rome il livrait l'Europe aux Barbares, aux Barbares chrétiens, et qu'il reléguait l'Empire en Asie.

Inaugurée en 326, la *Nouvelle Rome* fut consacrée en 330 comme capitale de l'Empire. Constantin y installa aussitôt un sénat, des tribus, des curies, y édifia un capitole — paradoxal, puisque sans divinités, — y fit construire en hâte, magnifiquement, un palais, des thermes, des portiques, dresser un milliaire d'or, bâtir onze églises, magnifiquement.

La copie de Rome eut les sept collines, la ville sectionnée en quatorze régions ; des importations de céréales, de marbres sculptés et de statues y furent le premier trafic. Rome envoya à Byzance l'unique produit de son industrie : une noblesse débauchée, des courtisans corrupteurs, tout un monde bariolé d'histrions, de cochers et de courtisanes. Une prodigalité de *distributions gratuites* montra bien que Constantinople prenait la suite de Rome, entière.

Continuant Dioclétien — qui avait imité les despotes asiatiques, — Constantin divisa l'Empire en 4 préfectures ; les préfectures, en 14 diocèses renfermant 119 provinces. La préfecture d'Orient comptait 6 diocèses : Orient, Égypte, Asie, Vicariat, Pont, Thrace, — 49 provinces ; la préfecture d'Illyrie, 2 diocèses : Macédoine, Dacie, — 11 provinces ; la préfecture d'Italie, 3 diocèses : Italie, Illyrie, Afrique, — 30 provinces ; la préfecture des Gaules, 3 diocèses : Espagne, Gaule, Bretagne, — 29 provinces. Des préfets du prétoire, investis de tous les pouvoirs civils, délégués, administraient les préfectures ; les vicaires, subordonnés aux préfets, administraient les diocèses ; les provinces étaient surveillées par des proconsuls, des consulaires, des correcteurs et des présidents, obéissant aux vicaires. Un généralissime commandait seul l'armée impériale, cavalerie et infanterie — séparées par une précaution soupçonneuse de l'empereur, — et dont les chefs n'exerçaient leur autorité que par l'intermédiaire de comtes et de ducs subordonnés.

Le démembrement de l'Empire et l'affaiblissement de l'armée résultèrent de cette organisation. Ici encore, la politique décevante de Constantin, médiocre,

disloquait en croyant répartir. L'armée active, presque entièrement composée de Barbares, conservant leurs enseignes, ayant des stratèges de leur nationalité, — Constantin se méfiant des légions romaines, diminuées, réduites à 1.500 hommes, internées dans les villes, — gardait l'Empire aux frontières ; et le pouvoir civil l'emportait sur le pouvoir militaire systématiquement diminué. Les chefs de soldats n'avaient que le dernier rang dans la noblesse créée par l'empereur. Le légionnaire, mal recruté, était aussitôt marqué au bras d'un *stigmatte indélébile*, humiliant comme l'esclave ayant subi une condamnation, *voleur ou fugitif*.

La cour, tout asiatique, encombrée d'officiers, — la *personne sacrée du prince* conseillée par sept ministres, deux consuls annuels rappelant encore la tradition romaine, le patriciat strictement viager, — n'était occupée que de préséances, les usurpations de titres poursuivies comme de graves délits. L'anoblissement, individuel, dépendait de la volonté du monarque. La *divine hiérarchie*, vaniteuse et bruyante, n'apportait donc aucune force au gouvernement despotique de l'empereur. Mais les dépenses de cette cour, luxueuse et sottise, épuisant le trésor, les impôts nécessaires toujours augmentés, et toujours insuffisants, ruinaient les provinces. Les relations entre les contribuables et le fisc constituaient un *état de guerre*, la ruse déjouant la violence. Les frais de perception atteignirent au quart de la recette. Les propriétaires, traqués, ne songeant qu'à s'enfuir, les colons barbares attachés à l'exploitation de la terre leur succédaient, de fait.

Pour obvier à ce dépeuplement, au départ des curiales et des décurions, *tous ceux qui possédaient au moins 25 jugera de terre* furent déclarés associés dans une *corporation héréditaire*, liés à leur propriété *solidairement*. Cette réglementation assurait mathématiquement la ruine finale de l'Empire ; elle faisait ressortir la supériorité du principe égalitaire, d'équitable gouvernement prêché par l'Église. L'œuvre de Constantin, dès lors, Était providentielle, car elle hâtait le triomphe du Christianisme : *Dieu*, écrira saint Augustin, *lui a accordé de fonder Constantinople, compagne de l'Empire, fille de Rome, où les démons n'ont ni temple, ni idole*. Constantinople, en sus, n'aura bientôt ni sujets, ni soldats. Constantin dut traiter avec les Barbares goths pour obtenir d'eux une armée de 40.000 hommes ; ce sont ces *fédérés* que l'on retrouvera *au service de l'Empire*, en *même nombre et sous le même nom*, au temps de Jornandès.

Les privilèges octroyés au clergé catholique — *libre d'impôts*, ainsi que les professeurs et les médecins, — et les donations continues de Constantin à l'Église, accrurent la misère générale, pendant que les colons, *attachés à la glèbe*, exemptés du service militaire, devenaient indifférents aux destinées de l'Empire. Constantin copiait Mithridate, qui avait façonné la *royauté du Bosphore* sur *le modèle de la royauté perse* ; l'évêque de Rome, dans la *cité vide*, dépouillée au profit de la Rome nouvelle, était, aux yeux du monde, le véritable successeur des Césars.

Constantin ne tarda pas à voir sa méprise, à soupçonner l'évêque de Rome, à s'irriter de l'influence du pape, à prendre ombrage du pouvoir, étendu, incontesté, qu'exerçait l'Église. Il rappela Arius, qu'il avait exilé après le concile de Nicée, et il le protégea contre les accusations de l'évêque orthodoxe d'Alexandrie, Athanase. Il se repentait sans doute d'avoir enrichi l'Église du Christ. Il défendit (326) d'*élire prêtre* un curiale, parce qu'*il faut*, dit-il, *que les riches portent les charges du siècle et que les pauvres soient nourris des biens de l'Église* ; singulier avertissement au peuple, insolente leçon aux évêques.

Le siège de l'Église d'Antioche, rendu aux disciples d'Arius, sera occupé par des évêques ariens pendant trente années (de 331 à 361). Ouvertement, l'empereur chrétien se faisait instruire des doctrines manichéennes *et autres*, par Musonien. L'Église s'apercevait maintenant des dangers d'une tutelle politique fatalement précaire, capricieuse, exigeante ; mais les Chrétiens partageaient cette superstition, que la fin du monde, *avec les calamités qui devaient en être les avant-coureurs*, ne serait *retardée que par le cours de l'Empire*, et nul n'aurait osé toucher de sa main, pour le renverser, à l'édifice vacillant. C'est là d'ailleurs la raison que donna Tertullien des prières que les Chrétiens adressaient à Dieu pour l'Empereur.

Les tragédies sanglantes du palais impérial prenaient, dans l'histoire, l'importance de l'établissement du Christianisme et de la réorganisation administrative de l'Empire. L'empereur avait fait mettre à mort son fils Crispus, l'impératrice Fausta et le jeune Licinius ; l'accusation de ces meurtres poursuivait déjà son nom, lui vivant, avec l'âpreté d'une vengeance posthume ; il voulut en être absous, afin que rien ne restât de ce qui pouvait ternir sa gloire. Son traité avec Sapor II pour *l'adoucissement du sort des Chrétiens en Perse*, ses deux expéditions heureuses contre les Goths et les Sarmates (332), la journée mémorable où il avait amené le Roi des rois à lui demander la paix, après avoir impérieusement réclamé les provinces transtigritanes, tout cela risquait de s'effacer au souvenir de ses crimes. Il mourut donc baptisé et absous par Eusèbe, près de Nicomédie (337), après avoir rappelé d'exil l'évêque Athanase, à titre de démonstration. L'hérésiarque Arius était mort depuis quelques mois (336).

Constantin laissait la réputation d'un monarque admirablement aidé par les circonstances et dont la duplicité politique dénatura les intentions. Il ne bénéficia d'aucun de ses succès, parce qu'il entendit les exploiter trop, en prévit mal les conséquences. Fondateur d'un Christianisme *glorieux*, il ne donna cependant à l'histoire que la figure étrange d'une sorte de Chrétien malgré lui, comblant l'Église outre mesure de privilèges et de richesses, sans que l'Église en pût concevoir, véritablement, une étroite obligation de reconnaissance. S'il demanda et reçut le baptême — constatation inouïe de la puissance du clergé catholique ! — c'est qu'il voulut seulement obtenir l'absolution de ses péchés, racheter ses crimes, avant de comparaître devant Dieu, et on ne lui sut aucun gré de ce témoignage de foi. Il avait enfin restauré l'Empire, et l'on attribua précisément à cette réorganisation même le terme fatal du gouvernement impérial. Constantin fut un prince audacieux et favorisé, d'intelligence courte.

Il soutint l'hérésie d'Arius, un instant, pour susciter des obstacles au Catholicisme envahissant, dont l'ascension trop rapide l'offusquait, et dans cette lutte le Christianisme puisa des forces nouvelles, affina son esprit de controverse au contact des hellénistes intervenus. Les conciles de Césarée et de Jérusalem, sanctionnant les formules d'Arius pour complaire à l'empereur, n'avaient formulé qu'une profession de foi équivoque ; le concile de Nicée, courageux, catégorique, y gagna par comparaison un éclat singulier. Certes, l'Église, et longtemps, souffrit du trouble apporté par l'arianisme, — car ce fut le christianisme des Barbares, — du moins cette hérésie servit de thème sérieux aux disputes jusqu'alors oiseuses, obligeant les Pères à résoudre gravement les questions posées. Pour en arriver à faire qualifier l'arianisme de *superstition de vieille femme*, suivant l'ironique définition d'Ammien Marcellin, il fallut que l'Église triomphante rentrât dans l'arène, y combattît autrement que par l'héroïque et silencieuse abnégation des martyrs. C'est donc encore Constantin que l'on surprend ici en pleine maladresse active.

Un autre service, inappréciable, que rendit Constantin au Christianisme maître de Rome, ce fut de le débarrasser, en les attirant à Constantinople, — *troisième métropole de la littérature grecque*, — des hellénistes alexandrins, tout prêts à faire mépriser l'art d'écrire, par la vulgarité de leur caractère et la mièvrerie de leur littérature. *Cet esprit si propre aux notions les plus élevées et les plus abstraites*, dira de Julien, avec une importance documentaire, le naïf et sincère Ammien, *savait cependant descendre aux spéculations d'un ordre secondaire : il aimait la poésie et la littérature !* Telle est bien l'impression qu'éprouvaient les fréquentants de l'antique colonie athénienne, Byzance.

C'est d'Athènes — dont l'antique réputation subsistait, et qui faisait école, — c'est de l'Achaïe, de la Grèce et de la Laconie, pour employer les termes de la division hellénique nouvelle, que l'on recevait *toutes les sciences*. — *En Achaïe*, dit un contemporain, venu d'Égypte en Hellénie pour y trafiquer, *en Achaïe on est savant, mais le pays est dépourvu de toute autre qualité ; Corinthe a un fort commerce et un beau monument, l'Amphithéâtre ; Athènes a son passé et un édifice remarquable, l'Acropole*.

L'école d'Athènes, d'enseignement oral, combattait pour le polythéisme, mais avec une large liberté d'esprit, un scepticisme maître de soi, une tolérance sans limites. On y professait qu'en matière de religion la variété nourrissait et développait la piété, tandis que l'exclusivisme stérilisait la pensée. *L'accord de toutes les opinions*, dit Thémistius, *ce rêve des hommes ignorants, ne peut que déplaire à Dieu*. Et se réclamant des droits de la Raison, *le dernier des Grecs* affirmait que Dieu *ne demandait pas à tous le même culte, voulait que chacun le méritât par sa propre intelligence et non par l'intelligence d'un autre*. Byzance, en communion de philosophie avec Athènes, goûtait cet éclectisme, se l'appropriait volontiers.

La lutte d'Athanase, l'évêque orthodoxe d'Alexandrie, contre Arius, avait rendu à l'Égypte un peu de son ancienne renommée. Très persécuté, plusieurs fois arraché de son siège, chassé, puis rappelé, Athanase semblait résumer en soi toutes les décisions vivantes du concile de Nicée. Cependant, le christianisme égyptien n'eût guère été capable de l'emporter sur le christianisme hellénique d'Arius : le Christ n'y avait pas supplanté Sérapis, les prêtres s'y distinguaient peu des hiérophantes ; Juifs, Samaritains et Chrétiens s'y confondaient. Négligée par les Apôtres — qui ne la nomment pas dans leurs Actes, saint Paul en ses Épîtres paraissant l'ignorer, — l'Égypte avait eu son christianisme spécial, formulé par Philon, et ses Chrétiens accomplis — avant Jésus — en ses thérapeutes. La grande préoccupation de la *deuxième vie*, caractéristique, ramenait toujours aux antiques croyances, et c'est vers Anubis, le protecteur des momies, qu'on se tournait. La très belle vaillance d'Athanase, donc, servit peu, à Alexandrie au moins, les propagateurs de la religion nouvelle. L'Égypte demeurait, quand même, ce monde à part, mystérieux, incompris, qu'elle avait toujours été.

Les apologistes restaient comme des avocats ayant gagné leur procès, mais au prix de concessions peut-être regrettables. On blâmait presque Tertullien d'avoir fait de Néron et de Domitien les seuls véritables persécuteurs du Christianisme. Méliton, l'évêque de Sardes, écouté de Marc-Aurèle, et qui avait adopté le même mode de plaidoirie, encourait le même reproche. Lactance, précepteur du fils de Constantin, Crispus, — que saint Jérôme qualifiera de Cicéron chrétien, — païen converti, était-il d'une orthodoxie acceptable ? L'Église, maintenant, par intérêt, répugnait à admettre qu'il y eût eu de bons Empereurs, car elle visait à

l'accaparement de la succession impériale ; c'était le système tout entier qu'il fallait condamner. L'appel au bras séculier, si dangereux, persistera néanmoins ; et les conciles s'armeront de l'excommunication, menace terrible.

Le concile d'Antioche (341) déclare *que si les clerks schismatiques continuent de troubler l'Église, ils seront réprimés par la puissance extérieure comme séditeux*. Au concile de Rome (342), le pape Jules tance vigoureusement, non sans éloquence, les évêques orientaux convoqués et qui ne sont pas venus. Au concile de Sardique, en Dardanie, huit évêques ariens sont accusés, déposés et excommuniés ; et la minorité, réunie à Philippopolis, excommunie à son tour l'évêque Athanase et le pape Jules. Une furieuse rivalité anime les Églises d'Orient et d'Occident. Le siège épiscopal de Constantinople sera l'enjeu de la lutte.

La mort de Constantin (337) dévoila son imprévoyance, la vanité de sa politique. Par son testament, il refaisait la tétrarchie de Dioclétien, léguant l'Asie à son fils Constantin, la préfecture d'Italie à son fils Constant, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe à son neveu Dalmace, le Pont, la Cappadoce et la Petite Arménie à son neveu et gendre Annibalien, avec le titre de roi. Aussitôt, les soldats revinrent aux traditions prétorienne, en massacrant les deux frères de Constantin et sept de ses neveux, parmi lesquels Dalmace et Annibalien, — Gallus et Julien, les plus jeunes fils de Julius Constantius, seuls épargnés. Les trois fils de l'empereur furent proclamés augustes : Constance reçut l'Orient, Constant la préfecture d'Italie, Constantin II les Gaules. Avec Annibalien disparut le petit royaume du Bosphore, absorbé par Constantinople.

A peine mis en possession de sa part d'héritage, — les Gaules, — Constantin II provoqua son frère Constant, afin de lui prendre l'Italie. Dans la bataille près d'Aquilée (340), Constantin périt. Victorieux, Constant partit pour la Gaule, que les Francs pressaient au nord-est. Deux années d'une campagne mal conduite, que les Gaulois secondèrent peu sans doute (340-342), se terminèrent par l'installation des Barbares en Gaule Belgique, dans le pays des Bataves et au nord de la Gaule proprement dite. En Orient, Constance guerroyait contre Sapor, qui avait reconquis l'Arménie. Il l'emporta d'abord près de Singare, en Mésopotamie (348), mais faillit se perdre en poursuivant les vaincus... Un mouvement soudain de Massagètes l'obligea, fort heureusement pour lui, de laisser les Perses. Constance apprit, en outre, que deux usurpateurs audacieux venaient de surgir en Occident.

Constant, en Gaule — qu'il abandonnait aux Barbares, semblait-il, — vivant une vie de satrape, indifférent à tout ce qui n'était pas son plaisir, crapuleusement débauché, avait été trahi par ses gardes et déposé ; Magnence, un soldat, Franc d'origine, proclamé à Autun (350). Le nouvel *empereur en Gaule*, populaire, appuyé de nombreux partisans, confia le gouvernement à son frère Décéntius, et courut disputer l'Italie à un autre usurpateur maître de Rome, Népotianus, neveu de Constantin. Un lieutenant de Magnence, Marcellinus, *comte des largesses*, renversa Népotianus. Les partisans du vaincu expièrent cruellement leur *défection* ; Marcellinus oubliait qu'il n'était lui-même qu'un traître passé de Constant à Magnence. Constant, réfugié en Espagne, traqué, fut assassiné à Héléna, au pied des Pyrénées (350).

En Illyrie, les légions proclamèrent malgré lui leur *vieux général* Vétranion, qui ne savait pas lire. Constance (décembre 350) feignit de négocier avec *l'empereur en Illyrie*, pendant qu'il lui débauchait ses meilleurs soldats, en les achetant. Vétranion renonça bientôt à la pourpre, licencia sa cour, et disparut, sans avoir

même essayé de protester. Après ce succès, qui lui valut une armée, un certain prestige d'habileté, Constance dut s'occuper de Magnence, qui convoitait tout l'Empire, et des Perses de Sapor II. Il confia la campagne contre le Roi des rois à son cousin Gallus, fait César, et marcha contre Magnence, qu'il rencontra en Pannonie, à Mursa.

Une longue et désastreuse bataille (351) — où périrent 50.000 soldats, — laissa la victoire à Constance. Magnence, vaincu, traversa précipitamment l'Italie, infligea un échec à une armée impériale lui barrant la route près de Pavie, et revint en Gaule, où l'attendait un accueil significatif, désespérant. Magnence se donna la mort. Son frère Décentius l'imita (353). Constance disposait de tout l'héritage de Constantin le Grand ; l'Empire, de nouveau, avait un seul maître.

CHAPITRE XIX

DE 353 à 361. - Constance empereur. - Église grecque et Église latine. - Gallus et Sylvain usurpateurs. - Julien en Gaule. - Défaite de Chnodomar, roi des Alamans. - Guerres de Constance en Germanie et en Orient. - Julien, auguste. - Francs et Alamans. - L'Occident et l'Orient séparés. - Dédicace de Sainte-Sophie à Constantinople. - Le pape Libère et l'antipape Félix. - Disputes religieuses. - Victoires de Sapor II. - Perses et Romains. - Julien empereur, apostat. - Édit de tolérance universelle. - Constance et Julien

CONSTANCE, *timide et soupçonneux*, exagéra plutôt l'Empire asiatique de Dioclétien ; les courtisans, les femmes et les eunuques du palais gouvernèrent. L'empereur, exclusivement occupé des *questions de préséances* ou d'étiquette, ne s'inquiétait, ni de la révolte de l'Orient déjà bruyante, ni de l'indignation des Gaules — Gaule, Espagne, Bretagne, — soumises à un atroce régime d'inquisitions, de confiscations, de supplices, sous prétexte de châtement à infliger aux amis de Magnence. Il s'intéressa cependant aux querelles religieuses que le développement de l'arianisme soulevait, et il se prononça pour le christianisme arien en opposition au christianisme occidental. L'entrée de Constance à Rome avait été caractéristique : Sur un char *couvert d'or et de pierreries*, debout, immobile, les yeux fixement ouverts et comme sans regard, la tête et les mains conservant pendant toute la marche processionnelle la *rigidité divine* conseillée par les eunuques, l'empereur, se donnant en spectacle, stupéfia les Romains.

La vaniteuse faiblesse de Constance permettait l'efflorescence de toutes les ambitions, le tremblement de toutes les craintes. La fondation de Constantinople n'avait pas seulement coupé l'Empire en deux matériellement, elle avait aussi divisé l'Église du Christ en Église latine et Église grecque. L'antagonisme religieux préluait, en outre, à un antagonisme social. Tout en empruntant ses armes de combat à l'arsenal biblique, et sa hiérarchie, son gouvernement, au despotisme asiatique imité des derniers Empereurs, l'Église de Rome ne pouvait plus secouer — l'impression en était trop profonde dans le peuple chrétien — le goût de médiocrité et de résignation qui, en attendant le ciel, s'était répandu et amollissait. Les fidèles concevaient l'Église comme une vaste commune se suffisant à elle-même, cette vie ne valant vraiment pas un effort.

Et tandis que les Chrétiens, inertes, amoindris, perdaient le sens de la vie civile, l'aristocratie régissant l'Église, accapareuse, se chargeait de tout, privant systématiquement l'humanité des satisfactions humaines — forum, gymnase, théâtre notamment, — transformait le citoyen en une sorte de reclus prisonnier de sa chair, humilié, ne devant songer qu'à la délivrance de son âme, répugnant à l'action, acceptant les désastres comme « la confirmation des prophéties, et sans se réjouir jamais de rien. Le cosmopolitisme des stoiciens, si funeste à l'Empire, tournait, dans l'Église de Rome, en un catholicisme apathique. Au contraire, le christianisme arien, dont l'Empereur était le chef, se soudait à l'État, faisait de chaque citoyen fidèle un croyant armé. On vit la différence des deux Églises au concile de Milan (355), où 300 évêques *d'Orient et d'Occident*, assemblés, reçurent de Constance l'ordre impérieux de sanctionner une profession de foi extraite des doctrines d'Arius.

Alors, directement menacé, le christianisme romain résista. Les évêques orthodoxes, Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Denis de Milan et le pape Libère, contraints de se rendre au concile, refusèrent de condamner Athanase, qu'un synode avait déposé comme prévaricateur et devin. Furieux, Constance fit arrêter Athanase, *de nuit*, et enlever le pape, l'un et l'autre *réfractaires à la volonté impériale*, aux *décisions de leurs collègues de l'épiscopat*. Le caractère de Constance, son absolue soumission aux caprices, aux passions et aux intérêts de sa cour, sa méchanceté lâche, son impitoyable hypocrisie, sa pusillanimité soupçonneuse, justifiaient toutes les épouvantes. La peur bien connue que le prince avait des Barbares, — que Julien signalera, — et l'inéluctable nécessité de trouver une force à opposer aux soldats de l'Empire soutiens de l'hérésie, de recruter une *armée* capable de vaincre ces *milices* dont Constance aimait à étaler la puissance factice, théâtrale, pompeuse, aux yeux des Romains, décida les maîtres de l'Église à préparer sérieusement sa revanche chez les Barbares.

Gallus, dépêché en Orient par Constance pour y combattre les Perses, s'était arrogé le titre d'auguste. L'empereur dissimula sa colère, attira l'usurpateur par de *flatteuses promesses*, et lorsqu'il l'eut amené en Pannonie à Pola, il le fit prendre et décapiter. La mort de Julien était également décidée ; mais l'impératrice Eusébie obtint qu'il fût épargné, seulement relégué à Athènes. Ces deux compétiteurs supprimés, Constance se crut définitivement le maître de l'Empire ; quiétude sotte, absurde, et qui fut de courte durée d'ailleurs.

Sylvain, qui surveillait les Barbares à Cologne, apprit qu'on le suspectait *à cause de ses relations avec les Francs*. Pour éviter une mort certaine, il se fit proclamer empereur (355). Constance, qui se crut joué, mais *embarrassé*, rappela Julien d'exil, par précaution, et envoya à Cologne Ursinus — qu'Ammien Marcellin accompagnait, — avec la mission secrète de tuer l'usurpateur. Surpris dans une chapelle chrétienne, où il s'était réfugié, invoquant en vain le droit d'asile, des soldats massacrèrent impitoyablement Sylvain.

Rassuré, à Milan, Constance donna sa sœur Hélène pour femme à Julien et le chargea de *délivrer la Gaule*, envahie par les Barbares après la mort tragique de Sylvain. Julien, *qui portait le costume des philosophes*, était chrétien. Les troupes l'acclamèrent dès son arrivée, *en faisant résonner avec fracas le bouclier sur le genou*. La Gaule — *clef de voûte de l'Empire en Occident* — venait de subir de sanglants outrages : quarante-cinq villes *florissantes* saccagées, Mayence et Strasbourg détruites par les Alamans, des *troupes innombrables de Gallo-romains* transportées sur la rive droite du Rhin et assujetties au dur labeur du défrichement des terres (355). La Grande-Bretagne, l'Espagne et l'Italie paraissaient abandonnées. Julien s'appuya des conseils du préfet Salluste, agit avec prudence et résolution, gagna plusieurs batailles sur les Barbares, — à Strasbourg notamment (août 357), — rétablit la sécurité de Bade à Cologne et fit prisonnier le roi des Alamans, Chnodomar. Il franchit le Rhin, fortifia le Taunus, et ramena *un grand nombre de captifs gaulois*, laboureurs et légionnaires.

La valeur de Julien, sa légitime popularité, la sagesse de son administration, la sûreté de sa politique et la promptitude inouïe de ses victoires successives, éveillèrent la jalousie farouche de l'empereur. La capture du roi Chnodomar surtout, miraculeuse, — *sans doute un dieu propice intervint ce jour-là pour nous*, écrivit Ammien Marcellin, — excita la fureur de Constance. Cette victoire de Julien, en effet, ranima le courage des Gaulois, non seulement par la constatation du succès militaire remporté, mais aussi par le spectacle de la bassesse du roi vaincu. Chnodomar *montra, la pâleur au front, tandis qu'on*

l'entraînait, la contenance dégradée d'un esclave ; ce féroce devastateur, dont le drapeau de pourpre, seulement arboré, épouvantait la Gaule hier, s'humiliait étrangement ; ces hordes d'envahisseurs, ces soldats de haute taille, fougueux, terribles, ne résistaient décidément pas au sang-froid, à la discipline et au calcul, ces forces véritables des armées. Les Barbares alamans, insolents dans le succès, étaient sans dignité dans le malheur...

Julien infligea quelques défaites aux Francs qui occupaient le Rhin inférieur, leur enleva Cologne, en enrôla beaucoup dans ses légions (357). Les Gallo-romains admiraient et aimaient Julien, le Victorieux et le Sage, vaillant et habile, audacieux et instruit ; on le qualifiait d'*Empereur clément*, d'*Empereur fortuné* ; il devenait légendaire. Les païens pressentaient *qu'il rétablirait les temples des dieux*, tandis que les Chrétiens remarquaient qu'il était entré dans une église le jour de l'Épiphanie, joignant ses prières aux *prières publiques*. A Vienne, un jour, on l'entendra dire aux soldats : *Placé bien jeune au milieu de vous, par la volonté de Dieu...*, se donnant ainsi, selon la formule chrétienne, comme le Maître prédestiné.

Tandis que Julien s'affermissait en Gaule, Constance prétendait diriger, de Sirmium, une campagne entamée par ses généraux contre les *Germaines du Danube* ; s'inquiétant aussi, à juste titre, des Perses constamment victorieux en Orient. La guerre en Germanie — cette *fabrique des nations* — se termina brusquement, après quelques succès sur les Quades et les Daces. La politique romaine sur le Danube et sur le Rhin demeurait, depuis Varus, seulement défensive. Constance voulut aller combattre et réduire Sapor II, avec l'armée de Syrie renforcée ; il envoya donc Décence à Julien, pour demander à ce dernier toutes ses troupes auxiliaires, composées d'Hérules, de Bataves, de Pétulants et de Celtes. Les légions gauloises, mécontentes, effrayées, refusant d'obéir à l'appel de l'empereur, *secouant leurs lances en signe de colère*, proclamèrent Julien auguste, malgré sa résistance (357).

Hissé sur le bouclier d'un fantassin, couronné *par un certain Maurus*, dit Ammien, *simple hastaire chez les Pétulants, qui détacha le collier qui le distinguait comme porte-enseigne et le mit audacieusement sur la tête de l'empereur*, Julien convoqua les troupes au Champ de Mars pour les haranguer : *Votre volonté bien arrêtée m'a porté du rang de César au faite de la puissance. C'est toute une révolution que vous venez de faire ; il reste à la consolider par de sages mesures... Nous avons attaqué et repoussé les Alamans jusqu'alors indomptés ; mais ce qu'on ne peut oublier, ni passer sous silence, c'est cette journée d'Argentoratum (Strasbourg), l'aurore de la liberté des Gaules !*

Et Julien ajouta : *A vous qui avez si bien mérité de la patrie, dirai-je ce qui reste à faire pour que le souvenir en soit vivant chez la postérité la plus reculée ? Défendre aussi énergiquement contre toute agression celui que vos propres mains ont élevé au pouvoir suprême. De mon côté, pour maintenir l'ordre, conserver intacte la règle d'équité dans l'avancement, et fermer la porte aux envahissements secrets de l'intrigue, je déclare, sous la sanction de cette glorieuse assemblée, que pour toute promotion dans l'ordre civil et militaire, il ne sera fait acception d'autre titre que le mérite personnel, et qu'une recommandation sera regardée comme un déshonneur pour quiconque aurait employé ce moyen.* On voit que Julien sortait de l'école d'Athènes.

Sûr de son armée, Julien voulut s'entendre avec Constance, négocier. Ce dernier, sans héritier direct, eût peut-être acquiescé à quelque arrangement, si les courtisans lui avaient permis d'accepter même un essai de diplomatie en vue de

la paix. Vite désillusionné, Julien demeura en Gaule, heureux dans sa *chère Lutèce*, dans la *petite ville des Parisiens*, dont il appréciait — à son dire — la pureté de l'eau, la douceur de l'hiver et la qualité du vin que buvaient ses habitants. L'*audacieuse* Lutèce de Jules César captivait l'empereur philosophe, utilisant d'ailleurs ses loisirs à affermir son pouvoir, à étendre son influence, à aguerir ses troupes, à composer très habilement son *empire*.

Il entreprit une rapide campagne contre les Francs Saliens qui détenaient la Toxandrie, — entre la Meuse et l'Escaut, — et, leur ayant montré sa puissance, il les laissa sur leur territoire, reculant ainsi sa *frontière*, marquant bien, en outre, la différence qu'il faisait entre ces Francs, — peut-être les Chérusques de Tacite, — sédentaires, civilisés, braves, fidèles, sobres, et les Alamans nomades, sauvages, orgueilleux, obséquieusement trompeurs, aux appétits insatiables. Julien n'avait pas seulement rendu la liberté à la Gaule, par sa fermeté prudente il en inaugurait le Royaume avec une merveilleuse perspicacité.

L'Occident et l'Orient se particularisaient de plus en plus. Tandis que la Gaule façonnait son indépendance, obéissait à un maître de son choix, collaborait avec lui à l'établissement d'une nationalité libre, et que la Perse s'assujettissait volontairement au despotisme de Sapor II, *roi couronné avant de naître*, Constantinople s'isolait, la dédicace de Sainte-Sophie par l'empereur (360) dénonçant la préoccupation religieuse, dominante, absorbante, qui avait succédé à l'idée antique, romaine, de conquête et d'exploitation. — A Rome, une émeute contre le préfet Léonce, qui avait osé faire arrêter le cocher Philocomé, *favori du peuple* ! et l'intronisation à la chaire de Pierre de l'antipape Félix — pendant l'exil du pape Libère, — furent les *deux événements*, également mémorables, qui agitaient au même degré la cité de Romulus !

En Palestine, une querelle retentissante éclata entre l'évêque de Jérusalem, Cyrille, et l'évêque de Césarée, Acacius, *suspect d'arianisme*.

Au concile de Sirmium, les évêques ariens, étant en majorité, rédigèrent un nouveau symbole contraire au Symbole de Nicée, et achevèrent le scandale en décernant à l'empereur Constance le titre de *roi éternel* ! Et le pape Libère, lâchement, pour rentrer dans Rome, signa cette *formule*, participa volontairement à la condamnation d'Athanase (358).

Les conciles de Rimini en Europe et de Séleucie en Asie, simultanément, consacèrent pour ainsi dire la scission des deux Églises, inaugurant ce qu'on pourrait appeler la Guerre des deux christianismes, ostensible, déterminée. L'empereur envoya au concile de Rimini une *formule arienne*, que le pape délivré refusa cette fois de sanctionner ; et les évêques du concile de Séleucie se divisèrent en ariens et semi ariens. L'évêque de Poitiers, Hilaire, alors en exil, intervint pour la défense du dogme catholique orthodoxe. La longue et véhémement dispute de Cyrille et d'Acacias s'acheva à l'avantage du premier ; Jérusalem vainquit Césarée. Au sein des Églises en antagonisme, les haines s'accumulaient dans la proportion des ambitions déçues, des intérêts frustrés, des vanités blessées.

Pendant que ces querelles absorbaient l'Europe, Sapor II détruisait Amida, Singare, Besabde en Mésopotamie (359), s'avancait irrésistible, affamant les armées romaines, interceptant les convois de vivres, *brûlant les fourrages*. Et voici qu'après avoir tant persécuté les Chrétiens, le Roi des rois les protégeait maintenant, ordonnait que l'on respectât leurs autels, garantissait le libre exercice de leurs pratiques religieuses. On attribua ce changement à la trahison

d'un *pontife supérieur de la loi chrétienne* qui, pendant le siège pénible de Besabde, aurait indiqué aux Perses le point faible de la cité, alors attaquée et forcée.

La gloire de Sapor II resplendissait. On comparait sa puissance rayonnante, réelle, à la puissance obscure, factice, des Empereurs ; on vantait sa taille gigantesque et sa majesté, alors que dans un cortège il chevauchait, portant la tiare d'or *parsemée de pierreries*, entouré de princes de *différentes nations*, escorté de ses guerriers superbes, et de sa troupe d'éléphants, *citadelles mouvantes chargées d'hommes armés*. Le Roi des rois Sapor, *trionphateur perpétuel*, dont l'étendard *couleur de feu* ne connaissait plus que la Victoire, commandant à une nation *indomptable*, se déroba à toute humiliante négociation : *Les Perses étaient tous de haute naissance et les travaux de la guerre ni les dangers ne leur faisaient peur*.

Ammien Marcellin, enthousiaste, remarque aussi, avec l'accent convaincu d'un historiographe renseigné, qu'après les batailles, en Orient, les cadavres des Romains ne sont qu'un amas de pourriture, tandis que les cadavres des Perses *tempérants* restent sains jusque dans la mort. Et il oppose la vigueur héroïque et pure de la cour du Roi des rois, à la corruption de la cour de Constantinople, dont les victoires se limitent à l'ordonnance des festins, où les tissus de soie remplacent les armures, où la gloire dépend de la perfection d'une étoffe, d'un *raffinement de la science culinaire*, du faste inouï d'un ameublement, des proportions énormes d'une maison de marbre. L'armée impériale a vu substituer des airs lascifs aux mâles chants guerriers, le *duvet de la couche molle*, à la *Pierre servant jadis d'oreiller*, la *coupe à boire* du soldat, énorme, *plus pesante que son épée...*

Cette opinion, partout acceptée, de l'effondrement de la puissance impériale, explique comment Julien conçut le projet de renverser Constance. Après une démonstration contre les Barbares, afin que ceux-ci ne vissent pas tourmenter les Gaulois pendant son absence, Julien partit (361). On lui annonça en Cilicie, près de Tarse, la mort soudaine de Constance (3 octobre) et le vœu suprême de l'empereur, qui l'avait désigné pour lui succéder. Julien était en effet le dernier prince survivant de la famille de Constantin.

Élevé dans la religion chrétienne, et *pratiquant*, Julien avait subi à Athènes l'influence des rhéteurs, qui y enseignaient l'art de tout résoudre en littérature. Il s'était passionné pour les Lettres grecques, et déplorait en conséquence la chute du paganisme, si favorable aux poésies ; et il philosophait, se révoltant à l'idée de la Raison subordonnée à la Foi, ne prévoyant pas que sa raison à lui ne serait bientôt, au rang où les événements le portaient, que la dupe de son intérêt personnel. Il est vrai que le spectacle des déchirements de l'Église du Christ, l'absurdité de certains dogmes, les leçons encore récentes de la politique maladroite de Constantin, la probabilité d'une raison d'État commandant l'attitude religieuse de Constance — qui en était arrivé à persécuter les évêques fidèles au Symbole de Nicée — troublaient considérablement les esprits.

Devant Julien, avec audace, les païens se moquaient, et non sans esprit, des dissensions ecclésiastiques ; et l'empereur, fin lettré, susceptible, craignait le ridicule. Entre Constantin, le protecteur du Christianisme, le *Grand Chrétien*, qui avait été le meurtrier du père de Julien, et qui était mort comme le prisonnier moral de l'évêque de Rome, et Constance, qui s'était hautement et courageusement décidé pour l'arianisme, non sans succès, l'empereur hésitait. Il lui sembla, finalement, qu'en retournant au paganisme il reviendrait aux

traditions et s'exonérerait d'un embarras. Grégoire de Nazianze attribua l'*apostasie* de Julien aux conseils des philosophes asiatiques ; elle résulta plutôt de son éducation littéraire, accentuée par le débordement des hérésies, la fureur des sectaires, la *licence déjà sans bornes du clergé*. L'empereur n'était plus chrétien lorsqu'il prit possession de l'Empire.

L'Édit de tolérance universelle et le rappel de tous les évêques bannis par Constance *à cause de leur orthodoxie*, aidaient la réaction païenne ; car le Christianisme cessant d'être la religion officielle, les évêques, libres, reprenaient leurs discussions, leurs querelles, passionnés, acharnés. Entouré de philosophes, tenant les Chrétiens en dehors de la renaissance intellectuelle provoquée — en leur interdisant l'accès des *écoles profanes*, — rétablissant les pompes du paganisme public, écrivant enfin des ouvrages satiriques contre la religion du Christ, Julien eut au moins le mérite de ne rien celer de ses intentions.

L'empereur voyait juste, en ce sens que les progrès du Christianisme dévoyé, judéo-romain, trop précipités, dépassaient la mesure des possibilités humaines. Les convertis ne l'étaient pas, ne pouvaient l'être complètement ; ils venaient à l'Église en souffreteux cherchant une guérison, en curieux poussés vers une doctrine nouvelle, attirante, consolante, mais n'abandonnaient ni leurs préjugés ni leurs superstitions.

Les uns croyaient se rendre les Saints favorables, en leur offrant de sanglants sacrifices ; d'autres formulaient leurs prières, à la fois naïves et calculées, en sorte de contrat *donnant, donnant* ; tous redoutaient bien plus les mystérieuses manifestations du courroux de Jupiter, qu'ils ne se confiaient à la souveraine bonté de la Providence. Il suffisait de la naissance d'un monstre, à Antioche, pour y terroriser toute la population, Chrétiens et païens. Les visions, les songes, les incidents néfastes, les faits sinistres, n'avaient rien perdu de leur importance dans la vie. En ramenant ses sujets au paganisme, Julien pouvait croire raisonnablement qu'il les restituait à l'Empire et à leur Religion.

Julien ne continuait en rien Constance, mort haï de tous, dont le caractère ombrageux et vindicatif, envieux, cruel, impitoyable, contrastait avec une réputation paradoxale de frugalité, d'endurance et de chasteté. L'*émule des Caligula, des Domitien et des Commode*, si accessible à la flatterie, et que *paraissaient charmer les sons flûtés de la voix des femmes et des eunuques*, devenait féroce lorsqu'un soupçon troublait sa quiétude. Ce despote *à l'aspect agréable* — quoiqu'il eût les jambes courtes et arquées, — à la peau brune, mate, au *regard élevé*, à la *chevelure fine*, et minutieusement coquet, n'était plus qu'un être hideux, effrayant, lorsque la peur le tenaillait.

Le règne de Constance avait été détestable. Les impôts écrasaient les provinces, sans qu'il daignât jamais écouter une seule réclamation. L'avidité, la rapacité des officiers de sa cour ; l'absence complète de justice, — *la soif de s'enrichir au mépris de toute honnêteté s'étant emparée des principaux personnages de tous les ordres* ; — la multiplication des délateurs, *ces limiers de bruits publics* ; le cynisme des corruptions effrontément négociées, et la pusillanimité du prince ne songeant qu'à déjouer d'imaginaires complots, avaient fait de la mort du tyran une délivrance.

Julien devait donc régner autrement que Constance. Au point de vue religieux, il ne pouvait accepter ce christianisme d'État, bizarre, où l'Empereur intervenait, et s'amoindrissait, en s'abaissant à discuter un dogme, à régler une discipline, controverser, subtiliser, finir par concilier étrangement de *grandes et*

hautes vérités avec des *superstitions de vieille femme*. Et puis, ces synodes, ces conciles répétés, continuels, prolongés et tenus aux frais de l'État, toujours nombreux, — *ce n'était sur les routes que nuées de prêtres*, — coûtaient au trésor. Enfin, les caprices de Constance, qui le portaient à sévir tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, avaient laissé de lui l'impression d'un *empereur théologien* persécuteur de toutes les religions. Le successeur d'un tel souverain devait hésiter à accepter cette partie dangereuse de l'héritage.

Julien, comme tous ses contemporains, infatué, jaloux de son autorité, d'apparence résolu, énergique, sûr de soi, doutait cependant de sa propre raison. Il avait consulté des devins sur la durée possible de la vie de Constance ; et la mort de cet empereur ayant exactement confirmé la prédiction, il témoigna d'*une confiance sans bornes en la science divinatoire*.

Il enjoignit de rouvrir les temples, de sacrifier des victimes sur les *autels abandonnés*, et au même moment, il réunit les évêques (361), leur ordonnant de *cesser les disputes*, chacun devant, dans l'Empire, *professer librement le culte de son choix*. Cette manifestation de tolérance fut interprétée comme l'acte d'un politicien spirituel et subtil : *S'il se montrait si tolérant, c'est qu'il comptait bien que la liberté multiplierait les schismes, et que de la sorte il n'aurait pas l'unanimité contre lui, sachant par expérience que, divisés sur le dogme, les Chrétiens sont les pires des bêtes féroces les uns pour les autres*.

CHAPITRE XX

DE 361 à 375. - Philosophes, devins et Chrétiens. - Luites d'évêques. - Guerre en Asie. - Apostasie, paganisme et règne de Julien. - Jovien empereur. - Paix honteuse avec Sapor II. - Valentinien et Valens empereurs d'Occident et d'Orient, Milan et Constantinople capitales. - Barbares en Europe. - Révolte de Firmus en Afrique. - Procope, usurpateur. - Valentinien en Gaule. - Burgundes alliés des Romains. - Victoires sur les Alamans. - Théodose, pacificateur de la Bretagne et de l'Afrique, décapité. - Trajan et Vadomaire en Orient. - Règne et caractère de Valentinien. - Tolérance ; résistance des Chrétiens

LE paganisme n'était pas une religion ; or les esprits étaient devenus religieux. Les philosophes, accourus à Constantinople pour y jouir de l'évidente faveur de Julien, essayèrent, à l'aide du néo-platonisme de Numenius déterminé par Philon, d'une religiosité qui concilierait le paganisme et le Christianisme. Les devins, — *arbitres éclairés en matière divinatoire*, — les sacrificateurs et les augures, menacés, se liguèrent contre les philosophes, *enclins à s'entêter sur les points qu'ils entendent le moins*, et ils les gênèrent considérablement.

Pressés d'achever leur œuvre vaine, les sophistes, impatients et superficiels, n'aboutirent qu'à une sorte de mysticisme magique, déconcertant, où le désir de *communiquer avec Dieu directement* conduisit à l'extase, à l'évocation des âmes, aux pratiques d'une affolante superstition, à une psychologie diamétralement contraire à l'universel besoin. La philosophie échouait donc encore une fois, lamentablement. Il est vrai que Julien ne faisait rien qui pût encourager les philosophes, effrayer les Chrétiens ; il respectait la neutralité qu'il avait ordonnée : *Je ne veux pas*, avait-il dit, *qu'on fasse mourir les Galiléens, ni qu'on les frappe injustement, ni qu'on les maltraite...* L'empereur permit aux Juifs de rebâtir le Temple de Jérusalem.

Les événements ne tardèrent pas à justifier le scepticisme de ceux qui ne voyaient dans la tolérance impériale qu'une complaisance envers les querelleurs chrétiens. L'évêque d'Antioche, Méléce, rappelé d'exil, vint prendre possession du siège épiscopal ; son successeur temporaire, Paulin, refusa de le lui rendre, et ce fut entre les deux rivaux *orthodoxes* une guerre terrible, qui dura longtemps encore après eux, divisant les fidèles. En Gaule, l'évêque de Poitiers, Hilaire, également réintégré sur son siège, convoqua aussitôt des conciles *pour préserver l'Occident de l'hérésie arienne*, ce qui déclencha les hostilités.

A Alexandrie, l'évêque George, détesté, fils d'un foulon de Cilicie et parvenu à la dignité épiscopale par l'intrigue, dur au peuple, qu'il tourmentait *avec l'acharnement d'une vipère*, enlevé dès son retour, piétiné, périt écartelé, avec Draconce et Diodore, *suspects d'avoir insulté aux dieux*. *Les Chrétiens*, écrit Ammien Marcellin, *auraient pu s'interposer et sauver ces malheureux d'une mort si horrible ; mais les deux partis exébraient George au même degré*.

Julien voulut sérieusement réhabiliter le paganisme, en imposant des mœurs sévères aux prêtres des dieux, en fondant de charitables institutions aux alentours des temples. Il affectait de vivre en stoïque, après avoir chassé les *officiers de bouche, les barbiers et les échansons*, l'innombrable, inutile et ruineuse domesticité qui peuplait le palais. Il diminua les impôts d'un cinquième, fit comparaître en son tribunal de Chalcedoine les fonctionnaires, ministres et

favoris *prévaricateurs* de Constance. Son infatigable et rapide sévérité permit de croire qu'il *prononçait des sentences iniques*, qu'il *frappait des innocents*. Il écrivait sans cesse, par goût, aussi pour offrir l'exemple de cette activité d'esprit, *sérieuse et tournée au bien*, qu'il ambitionnait pour Constantinople.

Voulant enfin donner de la gloire à son règne, venger l'Empire de tous les outrages trop longtemps supportés, il partit, avec une armée de 35.000 hommes, pour aller châtier les Perses. A Antioche, on se moqua de sa *barbe inculte*, de sa simplicité ; les railleries se firent insultantes, lorsqu'il chargea d'un impôt les cabaretiers. Il témoigna de sa philosophie sereine en dédaignant les injures, en se contentant d'écrire le *Misopogon*, plaisante satire des Antiochéniens.

Julien franchit le Tigre, incendiant ensuite sa flotte, pour indiquer sa volonté de vaincre. Perdu dans un pays dévasté par Sapor I^{er}, abandonné du roi d'Arménie, qui devait l'appuyer, ne recevant aucun secours de ses généraux Procope et Sébastien, trahi peut-être, l'empereur se replia sur le Gordyène. Un premier combat, heureux, lui ouvrit sa route de retraite ; mais il périt dans une seconde bataille (26 juin 363). Il avait régné vingt et un mois seulement, n'ayant pas vécu trente-trois ans. Ses dernières paroles furent résignées : *La philosophie m'a appris à reconnaître la supériorité de l'âme sur le corps ; et changeant ma condition pour une meilleure, j'ai lieu de me réjouir plutôt que de m'affliger*. Il laissa tranquillement à l'armée le soin de désigner son successeur.

Pour l'Église, Julien mourut *apostat*. L'acharnement avec lequel on poursuivit sa mémoire devait d'autant plus troubler les historiens, que les contradictions de ses actes — préliminaires sans doute de projets que la mort ne lui permit même pas d'entamer, — déroutent le logicien. Il n'est pas certain, en effet, qu'il voulût vraiment livrer l'Église du Christ à ses propres dissensions, pensant la détruire en la faisant libre, car il témoigna constamment de son admiration pour les mœurs chrétiennes. Peut-être songea-t-il, simplement, à débarrasser le Christianisme d'un clergé qu'il considérait comme un danger public, et entendit-il, par la pratique d'une tolérance religieuse absolue, réagir contre l'imprévoyance de Constantin, qui avait fait de l'Église une institution d'abord rivale, ensuite maîtresse de l'État, et contre la maladresse de Constance, qui s'était trompé dans le choix impolitique d'une Église chrétienne officielle. La jeunesse de l'empereur explique ses tergiversations, surtout ses émotions sentimentales, littéraires. Qui sait, s'il eût vécu, s'il n'aurait pas réalisé clairement le rêve philosophique et obscur de Marc-Aurèle ? Saint Augustin reconnaîtra que les événements du règne de Julien modifièrent son *heureux naturel*.

Chaste et sobre, — ayant refusé les captives qui lui avaient été réservées dans le butin arraché aux Perses, — *se nourrissant de la nourriture d'une cigale*, dira Libanius, — laborieux et bienveillant, sincère et actif, Julien ne bénéficia pas de ses vertus devant ses contemporains. Ses condescendances n'étaient que faiblesses, aux yeux d'un monde habitué aux rigueurs despotiques, et on ne craignait pas de le plaisanter. Il encourageait ces irrespectueuses manifestations, nuisibles, riant lui-même des sobriquets dont on l'affublait, — *chèvre, taupe babillarde, singe empourpré, Grec manqué*, allusions à sa barbe taillée en pointe, à son goût hellénique pour les bavardages subtils, à sa préoccupation d'imiter Achille ou Alexandre, à sa prétention d'être un philosophe athénien, — ce qui ne l'empêchait pas quelquefois de sévir contre les moqueurs. Il fit payer cher aux Antiochéniens leurs sarcasmes, en leur envoyant pour gouverneur Alexandre d'Héliopolis, administrateur *brouillon et méchant*.

Resté superstitieux, malgré toute sa philosophie raisonneuse, Julien ne cessa d'interroger les entrailles des victimes et le vol des oiseaux, soit pour calmer ses inquiétudes, soit pour tâcher de connaître sa destinée, ou pour s'affermir en ses décisions. D'une sensibilité excessive, il pleura sur les ruines de Nicomédie ; et ne parvint jamais à effacer de sa mémoire les mélancoliques souvenirs de son enfance si malheureuse, victime des proscriptions déchaînées par la mort de Constantin, demeuré seul, orphelin ; il souffrit toujours de son isolement, redoutant l'imprévu. Sans croyance solide, on l'entendit parfois menacer les dieux qui tardaient à l'exaucer, ou braver avec résolution les avertissements des devins étrusques attachés à l'armée, lorsqu'ils le dissuadaient d'engager une action qu'il jugeait nécessaire.

Son inaltérable patience était volontaire, exercée. Son naturel, plutôt violent, irréfléchi, se trahissait dans la partialité de sa justice trop sommaire, — qualifiée de *révoltante*, — l'appréhension que ses jugements hâtifs inspiraient. Incident singulier, et caractéristique de l'époque, la peur du *juge souverain* multiplia autour du prince les concussionnaires, chacun songeant d'abord à s'assurer une protection préventive auprès de lui, *à payer son repos à prix d'argent*.

Il y eut une contradiction remarquée entre les termes du bel édit de tolérance proclamant le libre exercice de tous les cultes, et par conséquent l'égalité de toutes les religions dans l'Empire, et l'interdiction faite aux Chrétiens d'enseigner la grammaire et la rhétorique, jalousie de philosophe, traditionnelle, que saint Augustin signalera : *L'élève des muses... nourri comme Érechthée dans le giron de Minerve et sous les pacifiques ombrages de l'Académie*, détestait, ou, pour mieux dire, craignait les *philosophes chrétiens*, dont le charme était puissant et la véhémence attirante.

Comme Néron jadis, l'empereur Julien permit que l'on attribuât faussement aux Chrétiens l'incendie fortuit du temple d'Apollon à Daphné, allumé par la flamme des cierges que l'on avait oublié d'éteindre autour de la statue du dieu. Comme Héliogabale jadis, il remplissait parfois des fonctions sacrées, prenant part, quasi divinisé, aux processions solennelles. Frappé du complet abandon des autels à Antioche, il y rétablit, mais avec exagération, les sacrifices aux divinités, et l'on vit sa soldatesque envahir les temples, y étaler le scandale permanent d'*ignobles scènes de voracité et d'ivrognerie*. Avec la même légèreté, sans en prévoir les conséquences économiques, il abaissa d'un coup, arbitrairement, le prix des denrées, édictant ainsi la famine, malgré les objections prudentes des magistrats municipaux.

Il rêva à son tour d'un paganisme chrétien, ne voulant pas *laisser plus longtemps aux Galiléens le monopole des bonnes œuvres*, parlant aux prêtres des antiques divinités le langage d'un évêque chrétien, les exhortant à mener une vie pieuse, à fuir le théâtre et les cabarets, publiant de véritables lettres pastorales, où des citations d'Homère remplaçaient les versets bibliques. Le malheureux philosophe, dévoyé, traitait de la religion en littérateur. *Il serait trop honteux*, écrivait-il à Arbace, *que nos sujets fussent dépourvus de tout secours de notre part, tandis qu'on ne voit aucun mendiant, ni chez les juifs, ni même parmi la secte impie des Galiléens, qui nourrit non seulement ses pauvres, mais souvent les nôtres*. Il faisait ainsi, avec une touchante imprudence, une sincérité naïve, pour le plaisir d'écrire une phrase artistique, le plus bel éloge du Christianisme qu'il voulait condamner, la plus dure critique du paganisme dont il rêvait une renaissance splendide, — de même que par dilettantisme, il louait le philosophe Musonius

Rufus d'avoir employé sa philosophie à construire des fortifications utiles dans l'île de Gyarus où Néron l'avait exilé.

De sa première éducation, asiatique, Julien avait gardé une sorte de dédain pour la réflexion lente ; à l'école d'Athènes il devait cette infatuation philosophique, cette certitude insolente de la supériorité de *sa raison*, qui l'amenait à des décisions trop précipitées, aux révoltes brutales devant l'obstacle rencontré. Une susceptibilité d'artiste, un peu, l'incitait à des manifestations hasardées. Parce qu'on le qualifia, un jour, du diminutif moqueur de *Victorin*, malgré ses exploits militaires, réels, il entreprit, sans l'avoir préparée, son expédition contre les Perses, — *ces redoutables cavaliers emboîtés dans le fer*, qui bravaient et humiliaient les Empereurs depuis soixante ans. Il mourut pendant cette guerre, *sans avoir été vaincu*, comme Crassus, gloire personnelle stérile, et dont les conséquences furent désastreuses pour l'Empire.

Julien mort, Salluste refusant la pourpre, on proclama Jovien empereur. Ce *chef des protecteurs*, à la physionomie ouverte, gaie, éclairée de beaux yeux bleus, était de si haute taille, qu'il fallut chercher, pour l'en vêtir, d'*amples* ornements impériaux. Il continua la retraite de Julien et négocia de la paix avec le Roi des rois. L'empereur abandonna à Sapor II la suprématie sur l'Ibérie d'Orient et l'Arménie, lui livrant, en outre, les cinq provinces transtigritanes. Les habitants de Nisibe n'ayant pas consenti à se soumettre, en ce qui les touchait, aux termes de ce traité honteux, ils furent transportés en masse à Amida. Cet acte monstrueux d'ingratitude — car depuis Mithridate Nisibe était restée fidèle à Rome, — détruisit radicalement le prestige romain en Asie.

Le tribun Constance reçut la mission d'ouvrir à Sapor les quinze places fortes cédées. Des otages mutuels devaient garantir l'exécution du traité, la trêve de trente années conclue. Revenu à Antioche, *dévoré d'inquiétude*, Jovien se rendit aussitôt à Tarse, avec son armée, pour aller de là à Constantinople, rapidement, malgré les difficultés d'un hiver rigoureux. Il mourut en route, en Bithynie (février 364).

Jovien avait été baptisé ; mais sa foi chrétienne — douteuse d'ailleurs — ne l'exonérait pas des superstitions. A Ancyre, prenant le consulat avec son fils Varronien, *encore presque au berceau*, les cris de l'enfant, qu'on voulut asseoir *suyant l'usage* sur la chaise curule, demeurèrent, en son oreille et en son esprit, comme le présage d'un avenir terrible ; cette épouvante l'accompagna partout. Familier et paresseux, luxurieux et gourmand, Jovien laissa l'impression d'un maître équitable, d'un philosophe sceptique, continuateur de Constance plus que de Julien.

L'armée choisit pour empereur un Pannonien sans instruction, un rude soldat, tribun des gardes, Valentinien. On qualifia son élection d'*acte de bien public*, universellement applaudi. L'empereur, couronné, revêtu des habits impériaux, commençait sa harangue, lorsque les soldats l'interrompirent — *un violent murmure s'élevant de toutes les centuries, manipules et cohortes*, — pour lui imposer immédiatement la désignation d'un collègue. Valentinien nomma son frère Valens, dont la subordination affectueuse et dévouée ne devait pas se démentir. Valens gouvernerait l'Orient pendant que Valentinien dégagerait le Danube et le Rhin, dont les Barbares infestaient les rives. Valentinien fit monter son collègue *sur son char*. Après l'entrée solennelle des deux empereurs à Sirmium, et la décision prise de constituer Milan en capitale de l'Empire d'Occident, Valens se rendit à Constantinople.

En Europe, les provinces romaines s'ouvraient toutes grandes aux Barbares, tranquilisés depuis le départ et surtout depuis la mort de Julien. Les Burgundes *valeureux* et les Alamans *féroces* — que l'on croyait *apprivoisés* par Constance, — avaient passé le Haut-Rhin ; les Francs avaient quitté leurs cantonnements du Rhin inférieur ; les Quades et les Sarmates traversaient le Danube ; les Goths ravageaient la Thrace ; les Pictes et les Scots, descendus de leurs montagnes, tourmentaient violemment les Bretons, en même temps que les Saxons de Germanie, *sortis de leurs forêts*, ayant *franchi l'obstacle de l'Océan*, désolaient les côtes septentrionales, pénétraient dans l'intérieur des terres, *pillant, incendiant, égorgeant tout ce qui leur tombait sous la main*. En Afrique, un chef maure, Firmus, prétendait arracher aux Romains cette *possession si précieuse à leurs princes*.

Ces dangers, graves, allaient susciter des généraux tels que Jovin, Sébastien et Théodose. Valentinien était l'Empereur qu'exigeait la situation ; son courage, sa brutalité et son ignorance répondaient aux nécessités d'une complication qu'un examen éclairé, décourageant, eût montrée inextricable.

En Orient, un soldat de la parenté de Julien, Procope, héros déjà légendaire, mélancolique, taciturne, de *mœurs rigides*, et parvenu *aux premiers rangs dans l'armée*, avait été proclamé Empereur, déclaré *invincible* devant Jupiter. A cette nouvelle, Valens voulut renoncer à la pourpre ; on ne lui permit pas cette lâcheté ; il partit donc, mais défiant, craintif, et réussit pourtant à dompter les rebelles. Deux compagnons de Procope, le trahissant, livrèrent l'usurpateur, *surpris et garrotté*, à Valens. Procope et les deux traîtres — Florence et Barchalba — eurent la tête tranchée. Valens envoya la tête de Procope à Valentinien, qui combattait les Alamans en Gaule.

A Lutèce (365), Valentinien s'était principalement consacré au rétablissement de la discipline dans les légions ; il dégrada les corps qui avaient perdu leurs drapeaux. Il justifia ensuite sa maîtrise par une belle victoire remportée sur les Alamans, près de Châlons (366). Deux ans après, le roi alaman Rando ayant surpris Mayence, enlevé des prisonniers, un riche butin, Valentinien prépara une nouvelle expédition, décisive. Il s'assura le concours des Burgundes belliqueux — *dont la vaillante et inépuisable jeunesse était l'effroi de tous voisins*, — en leur rappelant *leur origine romaine* ? en leur signalant les convoitises des hordes alamannes, visant leurs salines notamment.

Les Burgundes aidèrent Valentinien à chasser de la Gaule les Alamans *innombrables*, nation *tellement accrue qu'elle semblait avoir joui de plusieurs siècles de paix*, et dont le caractère, décidément antipathique, inspirait une répulsion furieuse. On haïssait et on méprisait à la fois *ce turbulent voisinage d'ennemis sans cesse renaissants*, las qu'on était de se voir tenu perpétuellement sur le qui-vive par *cette nation, humble tantôt jusqu'à la bassesse et tantôt poussant aux dernières limites l'insolence de ses déprédations*. Valentinien franchit le Rhin, vainquit de nouveau les Alamans, près de Salzbach (368), releva les fortifications protectrices du *passage du fleuve*, et se jeta résolument en pleine Germanie, dans la vallée du Mein. Le roi alaman Macrien sollicita la paix. Valentinien triompha à Trèves (369). Le poète Ausone, de Bordeaux, et Symmaque, dirent la gloire du vainqueur et la reconnaissance de la Gaule.

En Grande-Bretagne, le comte Théodose dispersait les Pictes (369), consolidait *dans la province* la domination romaine, en réorganisait l'administration, et réussissait, en même temps, à éloigner des rivages, qu'ils saccageaient, les

Saxons envahisseurs, *rois de la mer*. Il se rendit ensuite en Afrique, où il réprima la révolte de Firmus (371). Le pacificateur de la Bretagne et de l'Afrique devait mourir bientôt, décapité à Carthage, victime d'une intrigue, probablement innocent.

Contre le roi des Perses, *enflé de ses précédents succès*, dont l'armée était maintenant très forte, et qui venait d'ouvrir la campagne *à la tête de ses cataphractes, de ses archers et d'autres troupes à sa solde*, le comte Trajan et Vadomaire — qui *avait été roi chez les Alamans*, — eurent l'ordre de s'en tenir à une tactique défensive stricte. Valentinien, en attendant, marchait contre les Quades menaçant l'Illyrie, déjà envahie sur quelques points. Les Quades envoyèrent des députés à l'empereur, qui ne consentit à les recevoir qu'après avoir ordonné un pillage systématique et *impitoyable* de leur pays, à titre d'exemple. Il reprocha ensuite aux députés, dont l'humble attitude l'indigna, les méfaits des Quades, mais avec un tel emportement, qu'*un vaisseau se rompit dans sa poitrine* et qu'il expira devant les ambassadeurs (375).

L'Empire, sous Valentinien, avait reconquis son prestige. L'extrême sévérité du prince, connue et subie, répondait à la nécessité de réagir contre les amollissements de toutes sortes. La légende renchérissant encore sur la rigueur de ses châtiments, — la mort étant presque l'unique peine qui sanctionnât ses condamnations, — on racontait qu'il vivait avec deux ourses affamées, auxquelles il livrait les criminels passés sous sa justice. Son caractère, ses actes, et jusqu'à ses intentions supposées, alimentèrent dès sa mort la verve facile des chroniqueurs. On remarqua, seulement après son agonie, que sous sa chevelure blonde ses yeux bleus avaient un *regard oblique et dur* ; robuste, *musculeux*, de haute stature, on en fit une espèce de brute énorme, *au corps pesant*. Les critiques passionnées, excessives, démesurées, dont on accabla sa mémoire, effacèrent si bien ses mérites, pourtant réels, qu'on a pu, non sans raison, croire que ses biographes l'avaient confondu souvent avec Valens.

On accusa Valentinien d'avoir favorisé l'arrogance des guerriers en leur prodiguant trop d'honneurs, surtout trop de richesses ; en se montrant impitoyable envers les soldats et partial envers les chefs, dont il lui plaisait, disait-on, *d'ignorer les vices* ? Ammien Marcellin attribue précisément à cette partialité coupable les troubles de la Bretagne, le soulèvement de l'Afrique et *le désastre de l'Illyrie*. Sa bienveillance et sa longanimité — si manifestes aux débuts de son règne — ne lui furent comptées que comme l'effet d'une dissimulation calculée, énergique certes, son naturel *sauvage*, vrai, le prédestinant aux colères impétueuses, atroces. Lorsqu'il était furieux, son *teint frais* pâlisait, *l'altération de sa voix trahissait la violence de son émotion*. On alla jusqu'à le taxer de pusillanimité ! ce qu'aucun acte de sa vie ne justifiait.

Sa rapacité resta proverbiale, cette *passion effrénée* accrue par l'âge ? Le soin remarquable, et sage assurément, qu'il mit à ne confier jamais de gouvernement à un banquier, ne s'expliqua que par la crainte qu'il aurait eue de voir détourner de son trésor la moindre source de profit. On ne put cependant méconnaître la prudence des lois qu'il édicta contre l'abandon des enfants et le désordre des écoles, l'entretien à Rome de médecins salariés, l'installation dans chaque province de *patrons* chargés de défendre les intérêts des cités. Il eut le tort de donner des chefs alamans à son armée, et les défections qui s'ensuivirent exaspérèrent sa cruauté. Il fit notamment *périr par le supplice du feu* l'Alaman Hortaire, convaincu d'intelligences coupables avec les Barbares, traître envers l'Empire.

Sa justice, brutale, terrorisait. Une magicienne, *qui prétendait avoir le secret de charmer par des incantations les accès des fièvres intermittentes*, et un cocher du cirque, accusé d'avoir *tenu des propos indiscrets*, avaient été *brûlés vifs*. La torture sévissait en Gaule ; les *protecteurs* eux-mêmes y étaient soumis à la flagellation, *contrairement à tout usage*. On disait, enfin, que l'empereur se délectait au spectacle des souffrances humaines ; qu'il faisait parfois *durer* les supplices pour prolonger son plaisir. On constata, après sa mort, qu'il *ne lui était pas arrivé de faire une fois grâce de la peine capitale*. Mais en l'accusant d'avoir été *sanguinaire par inclination et par principe*, on reconnut cependant que sa justice avait répandu de la sécurité, en même temps qu'il avait imposé le respect de l'Empire à ces Barbares *que ne liaient guère les conventions*.

Chrétien orthodoxe, sa tolérance, universelle, demeura intacte — sauf pour les magiciens ; — on lui fit honneur des dix-huit années de *paix religieuse* qui marquèrent son règne. Il admettait indifféremment aux emplois les païens et les Chrétiens, n'appréciant que les aptitudes. On vit autour de lui, formant son conseil, des païens avérés, tels Symmaque et Ricomer, des Chrétiens fidèles, tels Probus et Mallius Théodorus, réunis *pour le service de l'État* et consultés.

Cette neutralité pratique, effective, montrée, n'était pas sans mérite, car les Chrétiens la supportaient mal, impatients de domination exclusive, se livrant à de continuelles et imprudentes manifestations. A Milan, Valentinien condamna à une mort ignominieuse le trésorier des largesses, — Dioclès, — coupable d'une faute relativement légère, un intendant d'Italie, — Diodore, — et trois appariteurs convaincus de peccadilles. Les Chrétiens s'emparèrent de ces victimes, — les considérant comme des martyrs pour justifier leur intervention, — établirent un culte sur le lieu de leur sépulture, osèrent enfin interpeller Valentinien : *Écoutez davantage, prince, les conseils de la modération ! Ces mêmes hommes que vous faites périr comme des criminels, la religion chrétienne en fait des martyrs, c'est-à-dire des âmes agréables à Dieu*. Malgré ces bravades, l'empereur Valentinien resta tolérant.

CHAPITRE XXI

DE 367 à 378. - L'Église et l'Empire en conflit. - Valens sectateur d'Arius. - Gratien et Valentinien II empereurs. - Terreur judiciaire. - Désordres du christianisme romain : Damase et Urbin. - Goths nationalisés ; leurs traditions historiques. - Fondation de l'Europe. - Ermanaric. - Invasion des Huns. - Withimer et Athanaric. - Lucipin et Maxime affament et exploitent les Goths vaincus. - Révolte des Goths, Fritigern roi. - Mort de Valens. - Goths chrétiens, de la secte d'Arius. - Histoire des Huns. - Alains. - Ulphilas et la Bible gothique. - Règne et caractère de Valens

AU point de vue impérial, politique, Valentinien laissait la religion en l'état oit il l'avait trouvée à son avènement, avec une ferme accentuation de neutralité gouvernementale ; d'autant plus méritoire que l'empereur était superstitieux, qu'il souffrit de cette attitude, et céda même quelquefois aux injonctions de son esprit inquiet. Il persévéra toutefois dans sa tolérance intransigeante. L'Église, elle, ne se contentait plus de l'impartialité du prince ; elle agissait, tantôt ouvertement, tantôt intrigante, avec une sournoise habileté, et sans jamais se lasser, pour en arriver à un triomphe exclusif. Malgré la souplesse du clergé catholique romain, et malgré la politique impériale volontairement pacificatrice, la lutte religieuse couvait une explosion. De part et d'autre, un irrésistible désir de dernier combat grandissait.

Après un concile tenu à Alexandrie, l'évêque Athanase avait adressé à l'empereur Jovien une *exposition de la vraie foi* qui avait fait scandale. A la mort de Julien, à Rome, une vestale se convertit, reçut le baptême, événement considérable, et significatif. La religion du Christ, persécutée ou protégée, surveillée ou toute libre, constituait un trouble politique et social, scindait les populations de l'Empire. Le conflit, inévitable, proche, s'annonçait violent, car les païens et les adversaires de l'Église romaine — dissidents et hérétiques — se disposaient à utiliser contre elle toutes leurs forces, tandis que les Chrétiens rêvaient — vœu qu'ils réaliseront, hélas ! — de saper tous les monuments du paganisme. Or, à Rome, tragique coïncidence, la poursuite impitoyable des magiciens, traînés au cirque et torturés sous le ; yeux du peuple, entretenait, surexcitait la férocité romaine, un instant assoupie.

Les Empereurs, dont l'intérêt politique ne concordait pas toujours avec leur propre sentiment religieux, hésitaient, sans doute, entre l'adoption complète d'un Christianisme soupais à un chef qui voulait être l'égal, au moins, de l'Empereur, et la restauration décrétée d'un paganisme vraiment trop usé. Cette hésitation amena ce paradoxe, que l'Olympe des païens se repeupla de héros sous le règne de la *dévote famille valentinienne* ; suprême effort, presque ridicule, d'une religion expirante, morte. Les prêtres de ces divinités *rappelées* achevaient de leurs mains la destruction de l'édifice antique réédifié sur ses ruines. A peine installés dans les temples rouverts, ces prêtres trafiquèrent effrontément de leur sacerdoce, vendirent les textes des aruspices, tinrent marché public d'oracles, pendant que l'importance que s'arrogeaient les évêques, en face du pouvoir public, d'abord déplaisante, se faisait insupportable. Le Maure Firmus, en pleine révolte d'Afrique, n'avait-il pas envoyé au prince, comme ambassadeurs, des évêques chrétiens !

Valentinien était assez sûr de soi pour accepter toutes les conséquences de sa politique religieuse, strictement neutre ; le caractère et la situation de Valens ne lui permettaient pas cette indifférence : Baptisé par un évêque sectateur d'Arius (367), il avait pris parti pour la *secte*, en exilant de Jérusalem l'évêque Cyrille.

Le fils de Valentinien, Gratien, âgé de dix-sept ans, succédant à son père, s'associa son frère Valentinien II, âgé de quatre ans, qui gouvernerait l'Italie et l'Illyrie, sous la *direction* de sa mère Justine. La crainte de Valens, qui aurait pu réunir les deux Empires, valut à Gratien d'enthousiastes acclamations. Les *grâces de sa physionomie*, le *feu de ses yeux*, la docilité souriante avec laquelle il avait consenti à partager l'empire avec son frère, faisaient augurer d'un empereur à la fois bienveillant et résolu.

A Rome, une terreur judiciaire rendait la ville inhabitable ; les délateurs y pullulaient, encouragés, excités par les juges eux-mêmes ; *ce qu'on avait le plus à appréhender n'était pas d'être mis en jugement, mais bien de n'être pas jugé*. Les condamnations précédaient, pour ainsi dire, l'appel des causes. Le peuple romain, *intempérant et crapuleux*, descendu aux derniers degrés d'un cynisme *malpropre*, s'amusait, ou vivait, de cette intolérable justice. Gratien paraissait devoir réagir contre cet abaissement.

A Constantinople, despote inintelligent et chrétien fanatique — de la secte d'Arius, — privé de la surveillance de Valentinien, Valens laissa déborder cette rage sanguinaire qui est l'ultime jouissance des êtres avilis, leur débauche suprême. La torture — chevalets, poids de plomb, estrapades, — s'appliquait couramment ; il suffisait d'un soupçon pour être livré aux bourreaux. On déchiqueta avec des tenailles les flancs de Patrice et d'Hilaire, parce qu'ils avaient tressé, avec des branches de laurier, un trépied *figurant celui de Delphes*, brûlé *des parfums d'Arabie*, pratiqué la science divinatoire, *un rameau de verveine à la main*. La peur d'une dénonciation fit détruire des *monceaux de livres*, de toutes sortes, — *en presque totalité*, dit Ammien, *ouvrages sur le droit et sur les arts libéraux*, — parce qu'il pouvait s'y trouver, par hasard, quelques feuillets traitant du magisme.

A Rome, on décapita un enfant qui avait *copié un livre de magie*. On suppliciait publiquement des femmes accusées d'adultère ou d'inceste, en les conduisant à la mort toutes nues.

Le christianisme romain n'échappait pas à cette démoralisation, à cette folie, à ces violences, à ces hontes. On venait d'assister à la mémorable lutte des papes Damase et Urbain, se disputant le siège de Pierre *avec une ambition désordonnée*. Damase ne l'emporta qu'après une bataille dans la basilique de Licinius, où les Chrétiens tenaient leurs assemblées ; 137 cadavres témoignèrent de la fureur des combattants. Victorieuse, tuais coupable, la papauté *régulière* offrait au peuple le spectacle navrant d'une cour asiatique : *Véritablement, écrit Ammien, quand je considère l'éclat de cette dignité* (l'épiscopat de Rome) *dans la capitale, je ne suis plus surpris de cet excès d'animosité entre les compétiteurs. Le concurrent qui l'obtient est sûr de s'enrichir des libérales oblations des matrones, de rouler dans le char le plus commode, d'éblouir tous les yeux par la splendeur de son costume, d'éclipser dans ses festins jusqu'aux profusions des tables royales*.

L'ancien proconsul d'Achaïe, Prétexte, gouverneur *intègre et droit*, ayant expulsé de Rome le rival de Damase, — le diacre Urbain, — tâchait de montrer, par cette intervention, que l'autorité effective de l'Empereur était au-dessus du

gouvernement de l'Église. Cependant, une basilique resta ouverte aux dissidents, par ordre du prince, intéressé à maintenir la division parmi les *fidèles du Christ*. Damase encourut bientôt la haine d'une partie de son propre clergé, en sollicitant, avec succès, un édit (370) portant interdiction aux prêtres et aux cénobites de *fréquenter les femmes vivant seules*, de recueillir par donation ou testament *aucun avantage pécuniaire*. Cette anarchie, cette corruption surtout, réhabilitaient les Barbares, qui semblaient plus civilisés, plus raisonnables, au moins comparativement. Julien ne s'était-il pas écrié, un jour qu'il essayait en vain de moraliser philosophiquement les Chrétiens : *Écoutez-moi ; les Alamans et les Francs m'ont bien écouté !*

Les Goths, si dédaignés par Julien, sauveront la religion nouvelle, en adoptant le Christianisme, bien qu'instruits dans le schisme d'Arius. Ces Goths *nationalisés* revendiquaient à bon droit le titre de *citoyens*, car ils n'étaient plus — Jornandès le dit exactement — ni des *étrangers*, ni des *fugitifs*, mais des *sujets* moins indisciplinables que les habitants de Constantinople ou de Rome. Ils possédaient ce qui constitue un peuple, des traditions, des ancêtres, des aspirations communes, une histoire. Le roi Bérig avait *fait le peuple goth*, en réunissant des *nations qui dépassaient les Romains en taille et en bravoure, terribles par leur fureur dans les combats ; à leur cinquième roi — Filimis — ils devaient leur installation sur les terres de la Scythie, jusqu'au Pont-Euxin. — Ainsi, ajoute Jornandès, le racontaient leurs anciennes poésies, à peu près dans la forme historique.*

Les Goths se répandirent en Dacie, en Thrace et en Mésie, sous leur roi Zalmoxes, *philosophe dont la plupart des historiens attestent la science prodigieuse*. On n'hésita pas, d'ailleurs, dès les commencements de leur organisation, à considérer les Goths comme *les plus éclairés* parmi les Barbares. Dion dit qu'ils *égalèrent presque les Grecs*. Bien que divisés en Visigoths et Ostrogoths, le souvenir des grands ancêtres, des *héros*, resta le lien national : Ethespamara, Hamala, Fritigern, Vidicula. Une expédition du roi Taunasis contre Vénosis *roi des Égyptiens*, que le Nil arrêta et qui fut en Asie, permit aux chroniqueurs d'attribuer aux Goths, ainsi venus et demeurés en Orient, l'origine des Parthes ? On établit les relations des Goths primitifs avec Achille, Ulysse et Priam ; Cyrus combattit les Goths ; Darius, fils d'Hystaspe, demanda pour femme la fille d'un roi des Goths, qui lui fut refusée ; Philippe rechercha leur amitié, épousa Médopa, fille du roi Gothilde...

Dans l'histoire romaine, Sylla se servit des Goths pour châtier les Germains ; Jules César ne parvint pas à les subjuguier ; ils furent indépendants sous Tibère. *C'est alors, écrit Jornandès, que Dicénéus les initia à la philosophie, à la morale et à la physique... à la logique et à l'astronomie*. Comosicus, *aussi savant*, succède à Dicénéus, comme *pontife et roi*. Corillus succède à Comosicus. Les Goths se mesurèrent avec les Romains, et ils les vainquirent sous Domitien. L'empereur Maximin était Goth.

Les Goths défendirent leur civilisation contre les Vandales, les Marcomans et les Quades, collaborant ainsi avec Rome, un instant, à l'éloignement des véritables Barbares ; mais victorieux, et mélangés, ils parurent s'unir ensuite aux Barbares contre la puissance romaine. Ostrogotha franchit le Danube, dévaste la Mésie et la Thrace. L'empereur Philippe envoie Decius pour combattre les Goths ; les légions romaines, faisant défection, passent à l'ennemi. Les Goths s'avancent sur Rome, leur armée conduite par Argail et Guerthéric. Ils repoussent les Gètes et se voient contraints à vaincre les Gépides, *quoiqu'ils fussent de même origine*

qu'eux ; Cniva ravage la Mésie, Gallus l'arrête, et l'empereur Dèce, battu, meurt *enveloppé par les Goths*. Sous Gallus et Volusien, ils saccagent la Mésie ; les Empereurs traitent alors avec eux.

Sous Gallien, des Goths se transportent en Asie Mineure, détruisent *par le feu* le temple de Diane à Éphèse. Ils épuisent la Thrace. Maximin prend des Goths à sa solde, et marche avec eux contre les Parthes. *Puis*, dit Jornandès, *l'Empire pacifié commence à négliger les Goths*... Ils furent les alliés de Constantin, qui leur dut *des victoires*, Araric et Aoric étant rois. Gébéric, leur successeur, chasse les Vandales des terres qu'ils occupaient à l'ouest de la Gothie, entre les Hermundures au nord, les Marcomans à l'ouest et le Danube au sud.

Le grand Ermanaric, héritier de Gébéric, après avoir soumis *un grand nombre de nations belliqueuses au septentrion*, asservit les Hérules — dont Alaric est le roi, — attaque les Vénètes, *nombreux et indisciplinés* (Vénètes, Antes, Slaves), et dompte les Estes (Estyens), *établis sur les rivages les plus reculés de l'Océan germanique*. Ermanaric apparaissait, dès lors, comme le dominateur légitime des peuples de la Scythie et de la Germanie.

Malgré les légendes fabuleuses et les erreurs flagrantes de ce sommaire historique, *consacré*, les Goths, ayant la conscience de leur valeur, le sentiment de leur mission, fondaient l'Europe : Ermanaric succédait bien à Philippe et à Alexandre le Grand. L'Asie ne s'y trompa point ; elle accourut, massée, compacte, entraînée par *la plus féroce des nations barbares*, les Huns, *race farouche*, issue de l'accouplement monstrueux de *sorciers* et d'*esprits immondes*. Les envahisseurs étaient déjà sur les rivages ultérieurs du Palus Méotide, convoitant, menaçant la Scythie.

Ermanaric, fidèle à son devoir, malgré sa vieillesse, — on écrira qu'il avait alors cent dix ans, — prépara l'attaque et l'expulsion des Asiatiques. Les tribus vassales des Goths ne comprirent pas Ermanaric, ne virent pas le danger, ne répondirent pas à son appel. Deux chefs Roxolans, qui haïssaient *le roi*, — parce qu'il *avait fait périr leur sœur sous les pieds des chevaux*, — tentèrent de l'assassiner. Abandonné, désespéré, Ermanaric se suicida. Son successeur, Withimer, continuant Ermanaric, se fit battre par les Huns et mourut. Deux guerriers goths, Alathéus et Saphrax, ne doutant pas de l'avenir, patriotes, enlevant le fils de Withimer, — Fritigern, — échappèrent à la poursuite des Huns, que commandait leur roi Balamir.

Les Goths de l'Est — Ostrogoths — s'étaient soumis aux Asiatiques victorieux. L'un des principaux chefs des Goths de l'Ouest — Visigoths, — Athanaric, affronta les Asiatiques au Dniester ; repoussé, il recula jusqu'au Pruth, se proposant, des Carpates à la mer, d'opposer une série de fortifications au flot tumultueux et insaisissable des envahisseurs. La nation gothique, épouvantée, voulut évacuer le pays, préférant s'humilier, mendier à l'empereur Valens un territoire *dans l'Empire*. Athanaric, se refusant à négocier cette honte, se *jeta dans les montagnes* avec *quelques guerriers fidèles*.

Les députés des Visigoths sollicitèrent de Valens la Thrace et la Mésie (376), promettant de se faire Chrétiens, si l'empereur leur envoyait des prêtres *parlant la langue gothique*. Ces propositions flattaient le fanatisme arien de l'empereur, en même temps qu'elles lui offraient l'occasion de se venger des Visigoths, qui avaient fourni — il ne l'oubliait pas — 30.000 guerriers à l'usurpateur Procope.

Les officiers impériaux Lucipin et Maxime, dépêchés par Valens pour accueillir et surtout pour désarmer les Visigoths, les affamèrent, leur vendant des vivres à

des prix qu'ils les savaient incapables de payer, les obligeant ainsi à se dépouiller successivement de tout ce qu'ils possédaient, de leurs biens, de leurs esclaves, puis de leurs propres enfants. Joués, désespérés, les Visigoths, se dérochant à l'abominable vindicte romaine, se répandirent de toutes parts, affolés, ravageant le pays pour se nourrir, s'armant de tout ce qu'ils trouvaient sous leur main, *fer ou bois*. Alors, Alathéus et Saphrax, ramenant le fils de Withimer, Fritigern, héritier légitime de la couronne, passèrent courageusement le Danube, pour rejoindre en Thrace leurs infortunés compagnons, les réunir et les organiser.

Dans la Thrace, toute saccagée, des Huns et des Alains se montrèrent non moins ardents à la curée que les Visigoths furieux. Tous ceux qui détestaient l'Empire, avant souffert de la cruelle rapacité de ses officiers ou de ses magistrats, — notamment les ouvriers des mines, astreints à un labeur qui n'était qu'un supplice, — grossissaient la bordé redoutable des pillards, qu'ils guidaient dans la recherche les approvisionnements cachés, et avec eux fabriquaient des armes. Lucipin, inquiet, invita Fritigern, *régule des Goths*, à un repas, avec l'intention de le faire assassiner ; mais l'escorte de Fritigern, attentive, vaillante, aussitôt attaquée, se jeta sur Lucipin et sur Maxime, qui furent saisis, emportés et impitoyablement massacrés. *Ce jour-là*, écrit Jornandès, *mit fin à la disette des Goths et à la sécurité des Romains*.

Valens appela son neveu Gratien, pour qu'il l'aidât à chasser de la Thrace les Goths soulevés. Une incursion des Alamans, instruits du départ de Gratien par un espion de la garde romaine, ne permit pas à ce dernier de répondre à l'appel de Valens. L'armée des Goths, désordonnée, épouvantablement dévastatrice, s'augmentait continuellement de Barbares accourus de tous côtés. L'empereur parut, avec une partie de l'armée d'Orient, prêt à en finir *d'un seul coup*. Fritigern feignit une négociation pour achever ses préparatifs, et il assaillit Valens près d'Andrinople (9 août 378). Les offres fallacieuses d'entente avaient été portées à l'empereur par un évêque patriote.

L'attaque des Goths, soudaine, terrifia les Romains. Campés sur des collines, les guerriers de Fritigern se précipitèrent, *l'entraînement de la pente leur donnant un élan irrésistible*, entonnant, *avec un mélange confus de voix discordantes*, un *chant national à la louange de leurs ancêtres*, tandis que les légionnaires impériaux, surpris mais vite concentrés, vociféraient le *barritus*, ce cri *qui commence par un faible murmure, se termine par un éclat de tonnerre et dont les vibrations ont tant de puissance sur le cœur du soldat*. La défaite des Romains, complète, tourna au désastre, les deux tiers des légionnaires furent massacrés. *Les cris, les gémissements des blessés, les sanglots des mourants*, écrivit Ammien Marcellin, *formaient dans le lointain un lamentable concert*.

Valens, blessé, réfugié dans une ferme, périt misérablement dans les flammes d'un incendie. *Ainsi*, dit Jornandès, *s'accomplit le jugement de Dieu, qui voulut que l'empereur fût brûlé par ceux qu'il avait égarés dans l'hérésie*. Les Goths, en effet, avaient été convertis au Christianisme par les prêtres ariens de Valens. L'Europe chrétienne, que les Goths victorieux représentaient maintenant, ignorait le Christ à la fois *Dieu et homme* défini par les conciles orthodoxes. Le succès décisif, sur un champ de bataille, du schisme d'Arius et l'intransigeance de l'Église de Rome, judéo-chrétienne, divisaient donc religieusement les Européens, au moment même où la véritable invasion des Barbares — l'invasion des Asiatiques, des Huns — s'ébranlait.

L'Empire goth, fondé par Ermanaric, s'étendait de la Baltique à la mer Noire. Les Huns envahisseurs, venus d'Asie, après avoir franchi l'Oural, avaient subjugué

les Alains entre la mer Noire et le Volga. De ces Alains vaincus, les uns se retirèrent chez les Vandales, les autres se dirigèrent vers *les sauvages défilés du Caucase* ; un grand nombre se joignirent aux vainqueurs, s'emparant des vastes plaines de la Sarmatie.

Les *tribus hunniques* décrites par les contemporains ont tous les traits de la race mongole. Il semble que leur marche vers l'Occident coïncida avec la descente au sud, en Europe, des Scandinaves et des Finnois. Les Huns, *enfants des génies infernaux*, — les *bêtes à deux pieds* d'Ammien Marcellin, — grotesques, *espèce d'hommes*, dit Jornandès, *petits et contrefaits, ayant, en guise de visage, une boule d'os et de chair aplatie sur le devant, où paraissent deux petits trous qui leur servent d'yeux*, épouvantaient rien que par leur laideur repoussante. Ces *imberbes, à l'aspect hideux et dégradé des eunuques*, se nourrissant de racines sauvages et de viandes crues, vêtus de peaux suintantes, *puantes*, toujours à cheval, sans notion du bien ou du mal, sans divinités et sans religion, batailleurs *impitoyables, cruels et cupides*, au corps trapu, aux membres robustes, à la tête volumineuse, aux épaules larges, avaient *quelque chose de surnaturel*...

Les Huns (Hunni, Chuni, Hiong-nou), partis du désert septentrional de Gobi, auraient écarté les Mandchoux et dévasté le nord de la Chine (210 ans avant J.-C.) — ce qui décida les Chinois à bâtir contre eux la *grande muraille* ? — qu'ils occupèrent pendant un siècle et dont ils furent chassés (90 av. J.-C.), cause de leur instabilité menaçante en Asie. Leur exode vers l'ouest se serait dessiné, nécessaire pour eux, au commencement du ive siècle. Divisés en deux groupes principaux, en marche, les Huns blancs, ou Ephtalites, s'installaient à l'est de la mer Caspienne, sur l'Oxus ; les autres, se dirigeant vers l'Europe, attirés par le renom des *richesses romaines*, passaient le Volga (374). Les Scythes Alains — *que l'usage a fait distinguer des Gruthongues*, dit Ammien Marcellin, *par l'épithète de Tanaites*, — s'unirent en grand nombre aux envahisseurs, qui franchirent le Tanais. C'est ce mouvement d'invasion que l'Empire gothique arrêta.

Les Alains — *anciens Massagètes* ? — comprenaient une quantité de tribus : Les Neures, *habitant des forêts* ; les Budins et les Gélons, *féroces et belliqueux*, vêtus *de peaux humaines* ; les Agathyrse, *qui se chamarraient le corps de couleur bleue* ; les Mélanchlènes et les Anthropophages... qui allaient *rejoindre les Sères* et peuplaient l'Inde jusqu'au Gange, *ce fleuve qui sépare en deux les Indes et court s'absorber dans l'océan Austral* ?... Ces incertitudes géographiques et ethniques de la grande invasion, bizarres, prouvent que l'on confondit les Alains et les Huns. On mentionna à part, cependant, et forcément, les Alains *généralement beaux et de belle taille*, dont les cheveux *tiraient sur le blond*, au regard *plutôt martial que farouche*, — faisant d'un glaive nu fiché en terre leur unique divinité, leur unique autel, *et ne connaissant pas l'esclavage*, — de ces Huns hideux et malpropres, dont le dégoût qu'ils inspièrent l'emportait certainement sur la crainte.

Le brassement de peuples, inouï, qui résulta de cette inondation d'Asiatiques, compliqua davantage le problème posé de la *composition* des Barbares. On s'ingéniera aux classements les plus singuliers ; on s'appliquera à des recherches d'origines, à des rapprochements, dont quelques-uns très inattendus ; jusqu'à voir, par exemple, des Hellènes chez les anciens Alains ou Hellani ? Jornandès écrivait : *Quant aux Hunugares* (Hongrois), *ils sont connus par les fourrures de martre qu'ils fournissent au commerce. Ce sont là ces Huns qui se sont rendus redoutables à des hommes d'une intrépidité pourtant bien grande.*

L'effondrement de la puissance gothique fut un phénomène. Au moment de l'apparition des Huns, Ermanaric pouvait croire, en effet, qu'il gouvernait, unis en nation, les Ostrogoths, les Visigoths et les Gépides, et qu'il avait soumis à cet *Empire* tous les peuples de l'Europe occidentale, jusqu'à la Baltique. La défaite du *grand victorieux* avait immédiatement réduit les Goths à la seule occupation de la Thrace, protégée par le Danube. Et, nouvelle surprise, le désastre subi par les Huns à Andrinople relevait tout à coup le nom désormais *glorieux* des Goths, que leur conversion au christianisme d'Arius faisait fatalement adversaires des deux forces se disputant le monde : les Asiatiques et l'Église de Rome, catholique.

Ulphilas (Vulfila, Wœlfel), honoré de la double qualification de *pontifex* et de *primas* — que l'on a parfois réunis sous le titre de *pontife-roi*, — avait traduit en langue gothique les Saintes Écritures, apportées aux Goths par les prêtres de Valens. Ulphilas était sans doute le *chef* d'un groupe — les *Goths mineurs* de Jornandès, — investi des pouvoirs politique et religieux. Ces Goths, *pauvres et peu guerriers*, établis au pied d'une montagne, dans une plaine fertile, *ne vivant que de lait*, avaient reçu les premiers la *Bonne Nouvelle*, — l'Évangile, — aussitôt transmise par eux à leurs concitoyens. Né en Cappadoce, emmené en captivité par les Barbares, Ulphilas aurait été cet *évêque négociateur* qui obtint de Valens, pour les Goths vaincus, un colonat en Mésie. — On dit que pour pouvoir écrire sa Bible gothique, Ulphilas dut inventer un alphabet.

Incité par ses courtisans, Valens ouvrit l'Empire à cette *multitude*, — les Goths comptaient encore 200.000 guerriers, — s'imaginant que l'incorporation de ces étrangers dans l'armée impériale la rendrait *invincible*, de même qu'il s'était donné l'imprudente satisfaction d'opposer à l'Église de Rome une nation tout entière livrée au christianisme d'Arius. Aux Goths de Dacie, instruits de la religion nouvelle par l'évêque arien Ulphilas, devaient se joindre les Burgundes. Soupçonneux et vindicatif, faible et cruel, superstitieux et volontaire, toujours irréfléchi, Valens inaugura le Christianisme persécuteur, en traquant, en faisant torturer et mettre à mort les magiciens. S'il ne poursuivit pas de sa haine les Chrétiens de l'Église de Rome, c'est que son fanatisme jaloux et impatient n'eut pas le loisir de s'exercer librement de ce côté.

Empereur, Valens se désintéressa de la justice ordinaire, abandonnant les procès *à l'odieuse collusion des juges et des avocats* ; et les Petits subirent la permanente oppression des Grands : *Valens*, dit Ammien, *avait fait plein divorce avec l'équité*. Il se moquait de l'appareil judiciaire, comme d'un jeu où le caprice et le marchandage devaient logiquement prévaloir. Pendant un procès qui suspendait l'attention publique, et qu'il avait hâte de voir aboutir, l'empereur envoya à la mort un témoin dont les déclarations paraissaient devoir compliquer et prolonger *l'affaire*. Son scepticisme railleur et son goût de vengeance le faisaient intervenir dans tous les actes de la vie sociale, qu'il subordonnait à l'autorité du souverain. Il se ridiculisa, un jour, en réglant avec minutie les funérailles d'un misérable, déterminant jusqu'aux gestes des accompagnateurs, d'après le mode fixé des cortèges de théâtre.

Rapace, il approuvait sans examen les sentences d'exil, multipliées, parce que les confiscations qui en étaient la conséquence légale alimentaient le trésor public, ou ses réserves personnelles. Il assistait aux débats judiciaires qui touchaient à son pouvoir, à ses intérêts, et il interrompait l'interrogatoire, prononçait la condamnation, déterminait la peine. Tout sentiment de pitié lui fut comme une preuve de faiblesse. Son *avarice insatiable* et les flatteries de ses

courtisans avaient étouffé très vite, en son esprit sans culture, le droit instinct qui dicta ses premières décisions.

La mort de Valens, épouvantable, *dans le feu*, — dont on refusa bientôt d'accepter le récit comme vrai, en lui substituant la fable d'une blessure mortelle reçue pendant le combat, le corps de l'empereur perdu ensuite parmi les cadavres amoncelés, — lui valut une miséricorde. On vanta la sûreté de ses relations, la solidité de ses amitiés, et on attribua à une sorte de pusillanimité malade la hâte et la cruauté de ses sentences. On expliqua de même, avec une intention sérieusement bienveillante, par son absence absolue d'instruction, — était-ce sa faute ? — sa violence irréfléchie, sa paresse, le mépris qu'il eut pour les formes de la justice. Ammien Marcellin concilia toutes les contradictions en donnant à Valens *un caractère mixte où le bien et le mal se trouvaient en égale mesure*.

CHAPITRE XXII

DE 378 à 388. - Peuples en Europe : Traditions historiques. - Les Sarrasins (Arabes). - Gratien et Théodose. - La nation gothique. - Athanaric à Constantinople. - L'Église et Théodose. - Grégoire de Nazianze. - Arius et Apollinaire condamnés. - Le pape Damase réorganise l'Église. - Prestige de Rome. - Empire théocratique. - L'usurpateur Maxime. - Grande-Bretagne ravagée Pictes, Scots, Frisons, Saxons. - Justine et Valentinien II. - Saint Ambroise. - Catholicisme persécuteur. - Religion d'État. - Orthodoxes et hérétiques. - Droit ecclésiastique. - Procès, condamnation et exécution de Priscillien

LES peuples qui maintenant occupaient l'Europe, groupés en nations, — sauf les Alamans toutefois, — pouvaient, en invoquant des faits consacrés, appuyer leurs prétentions d'une sorte de droit historique. Par la manière dont ils avaient combattu les Barbares, négocié et traité avec eux, les Empereurs, successivement, s'étaient faits les collaborateurs imprévoyants et maladroits de la Puissance qui se révélait.

Après Marc-Aurèle, la *Nouvelle Germanie* comprenait : des Gépides et des Slaves, entre la Vistule et l'Oder ; des Goths, touchant au sud les frontières de la Dacie, le Bas-Danube et la nier Noire, — Ostrogoths à l'orient, Visigoths à l'occident ; — des Hérules, aux environs des Sudètes ; des Burgundes, sur le Mein ; des Vandales, sur la Saale, et des Lombards (Langobards), *aux pieds des monts géants* ; des Quades, des Hermundures, des Marcomans et des lazyges, assemblés entre le Danube et le Mein ; et partout, disséminés, les *hommes de toute race et de toute langue* (dissoui), ou Alamans. Des Cattes, des Sicambres, des Chamaves et des Tencières, confédérés sous la dénomination de Francs, avec des chefs héréditaires, étaient sur la rive droite du Rhin ; des Chauques, des Frisons et des Chérusques, confondus avec les Saxons, sur les rivages de la mer du Nord et du Weser ; des Angles et des Jutes, *sans rois ni princes*, pirates, dans le Jutland.

Au temps de l'empereur Valérien (253-259), des *bandes franques*, après avoir parcouru la Gaule et l'Espagne, s'étaient *égarées* le long des côtes méditerranéennes, pendant qu'une *horde de Goths*, entrée en Asie Mineure, y brûlait Nicomédie et Éphèse, y *détruisant peut-être la vieille Troie* ?

Sous Gallien (260-268), — la Dacie déjà perdue pour l'Empire, — 300.000 Barbares franchissaient les Alpes, battaient les murs de Rome terrorisée, tandis que, se disputant l'avenir en Europe, les Saxons guerroyaient avec les Thuringiens, les Goths avec les Gépides. Les Alamans s'avançaient au sud-ouest, *traversaient la Forêt Noire* ; prenaient les Champs décumates, *cultivés par la charrue romaine*. Les Francs, passant l'Yssel, se répandaient en Batavie et du côté de Cologne. Claude II (268), vainqueur des Alamans, effrayé de leur nombre, écrivait au sénat : *Trois cent vingt mille Barbares sont sur notre territoire, et nous manquons de boucliers, d'épées, de javelots.*

Sous Probus (276-282), la politique romaine renonça à exterminer ces ennemis, tâcha de les affaiblir en les dispersant, ou en les absorbant ; on en incorpora 32.000 dans les légions, par groupes de 50 à 60 ; on en *transporta* des colonies : des Burgundes et des Vandales en Grande-Bretagne ; des Gépides et des Grutunges — 100.000 — en Pannonie, sur la rive droite du Danube ; des Francs

et des Gépides *ailleurs*, c'est-à-dire au hasard, sans assignation fixe, raisonnée au préalable. Ce fut là ce que les Romains appelèrent sérieusement *la soumission de la Germanie*.

Sous Dioclétien et sous Constantin (285-336), Rome se vit débordée. L'Empire, pour résister, se disloqua. Quatre capitales, instituées, témoignèrent d'une incertitude de l'avenir bien faite pour encourager les Barbares. Constantinople, *capitale grecque*, parut assez couverte par les Balkans ; Sirmium, sur la Save, sorte de ville-camp, d'arsenal, devait protéger la rive droite du Danube, tenir en respect les Goths de l'ancienne Dacie ; Milan, autre *place d'armes*, surveillait la haute vallée du Danube, fermait l'Italie au nord ; Trèves devait défendre le Rhin.

L'Empire ainsi fortifié, et par conséquent délimité pour la défense, s'ouvrit de lui-même à ses ennemis, se livra aux Barbares.

Constance, le collègue de Dioclétien, transporta des Francs — comme colons, ou *letes*, — aux environs de Trèves, et des Alamans aux environs de Langres. Constantin prit *à sa solde* un chef alaman, Éroch, dissémina de nombreux *fédérés* dans les légions, en installa des quantités en Gaule... au même moment, d'ailleurs, où il affectait, publiquement, de considérer les Barbares, Alamans ou Francs, comme à peine dignes de servir à la nourriture des fauves, qu'il *fatiguait les lions de l'amphithéâtre de Trèves* avec les prisonniers qu'il leur jetait. Il enrôla 40.000 Goths, pour sa grande guerre projetée en Orient.

Valens consacra la nationalité des Goths, en acceptant de traiter en *égal* leur chef Athanaric, qui n'avait pas voulu, pour négocier de la paix, *mettre le pied sur le sol romain*. L'empereur s'était astreint à se rencontrer avec le roi barbare *au milieu du fleuve*. A la mort de Valens, les Goths, maîtres de tout le *plat pays* autour de Constantinople, menacèrent la capitale de l'Empire d'Orient. L'impératrice Dominica défendit glorieusement la cité impériale, *à l'aide de quelques troupes de Sarrasins*, guerriers du *désert d'Arabie*, renommés pour leur bravoure et leur noblesse. Ces *buveurs d'eau*, suivant l'ironique expression de l'empereur Pescennius Niger, avaient depuis longtemps une grande réputation.

Cicéron reconnaissait déjà aux Arabes toutes les qualités des Parthes, *avec lesquels*, dit-il, *on pourrait les confondre*. Pline, le premier peut-être, nomma les Arabes *Sarrasins* (Sarracini), Arabes Scénites, ou Assanites, d'Ammien Marcellin, *brigands fameux*, extraordinairement rusés, alliés des Perses, *auxiliaires excellents pour les coups de main*.

Ces Sarrasins s'étendaient, alors, de l'Assyrie aux cataractes du Nil, *aux confins du pays des Blémyes* ou Éthiopiens. Ils avaient l'instinct de la guerre, vivaient et combattaient mi-nus, couverts seulement d'une *casaque courte, bigarrée*. Toujours en mouvement, montant d'*agiles coursiers* ou de *maigres chameaux*, ils dédaignaient les terres fertiles, ne travaillaient qu'à de sommaires cultures, parcouraient constamment, infatigables, sobres et vaillants, *sans foyer, sans pays, sans loi*, les solitudes vastes, et consentaient parfois à se dévouer pour de la gloire, comme ils venaient de le faire à l'appel de l'impératrice Dominica.

Gratien avait battu les Alamans près de Colmar ; mais n'osant pas, malgré cette victoire retentissante, s'emparer de la succession de Valens, il appela auprès de lui le fils du comte Théodose, alors en Espagne, et le proclamant auguste (19 janvier 379), il lui confia les deux préfectures d'Orient et d'Illyrie. Théodose recueillait le lourd héritage de Valens, c'est-à-dire la mission de réparer le désastre d'Andrinople, de vaincre les Goths. Aucune entente n'était plus possible, en effet, entre les deux Empires rivaux, la défaite des Romains ayant enhardi la

nation gothique, et l'ordre, donné par Valens, de faire massacrer les otages que les Goths avaient dû livrer à l'issue des premières négociations, ayant mis une haine féroce au cœur des victorieux. Avec une imperturbable patience, Théodose se contenta de harceler l'ennemi, de ranimer, par des succès rapides et indéniables, relativement faciles, le courage de ses soldats. Il réussit, *en mille petits combats* toujours sûrement risqués, à ranger de nouveau la victoire sous les enseignes romaines. Les Goths, très impressionnés des résultats de cette tactique déconcertante, sans doute travaillés aussi par des intrigues, demandèrent à traiter.

Fritigern étant mort, son successeur, Athanaric, se rendit à Constantinople. Il décida son peuple (octobre 382) à *accepter les offres de l'empereur*. Guerrier temporisateur et politicien compliqué, Théodose fut la dupe de la fausse naïveté du chef des Goths. Athanaric feignit d'être ébloui du spectacle de cette *cité impériale*, merveilleusement située, aux fortifications *imprenables*, à l'activité prodigieuse, dont les vaisseaux nombreux amenaient continuellement, et de toutes parts, *des peuples de diverses contrées, comme on voit de divers côtés sourdre les eaux dans une source...* Il admira l'empereur, *véritable dieu sur la terre*, et il l'endormit à ce point, par ses louanges, ses flatteries, l'expression de son enthousiasme tremblant, que Théodose lui accorda, en somme, sans inquiétude, tout ce que les Goths souhaitaient : la Thrace et la Mésie, avec la singulière promesse de défendre contre les Barbares, pour l'Empire, le passage du Danube.

En incorporant 40.000 Goths dans les troupes impériales, Théodose acheva cette mémorable négociation, où l'Empire romain fut, autant qu'il pouvait l'être, la dupe du *roi des Goths*. L'accueil joyeux fait à ce traité ridicule montra que l'Empire avait en Théodose l'Empereur qu'il méritait ; on lui sut gré d'avoir installé en Thrace, en Mésie et en Asie Mineure une *force* capable d'arrêter les Huns !

L'Église agit envers Théodose exactement comme venait de le faire Athanaric. Elle acclama l'empereur avec enthousiasme, et elle voulut qu'aussitôt il se manifestât tel qu'un nouveau Constantin, en délivrant l'Église occidentale de l'arianisme oriental. Théodose, séduit, rappela d'exil tous les évêques. Grégoire de Nazianze obtint le siège épiscopal de Constantinople ; un concile, aussitôt réuni, y condamna l'hérésie d'Arius (381), et celle d'Apollinaire, qui ne reconnaissait pas la *nature humaine* de Jésus, et celle de Macédonius, qui contestait la *divinité du Saint-Esprit* ; le Symbole de Nicée recevait donc une officielle confirmation.

L'évêque de Rome, Damase, si ridiculisé au temps de Valentinien, — que l'on qualifiait de *cure-oreille des femmes*, parce qu'on l'accusait de s'insinuer auprès des matrones riches pour capter leur fortune, — reprit de l'autorité, réorganisa l'administration de l'Église, institua les *vicaires du Saint-Siège*, sorte de gouverneurs provinciaux, auxquels il subordonna les évêques, et chargea saint Jérôme de traduire définitivement les Saintes Écritures pour la Catholicité.

Cependant Théodose ne put laisser Grégoire de Nazianze sur le siège épiscopal de Constantinople. Il tâcha de compenser ce *tort* fait à l'Église — que des nécessités politiques imposaient, — par un grand déploiement de zèle chrétien, orthodoxe, contre le paganisme et contre les sectateurs d'Arius. il chassa violemment les hérétiques de Constantinople, envoya le préfet du prétoire en Égypte et en Syrie pour y briser les idoles, fermer les temples, les dépouiller, et *en remettre les revenus aux églises catholiques*.

Les passions religieuses, déchaînées, firent d'Antioche, et surtout d'Alexandrie, les théâtres de scènes abominables. Ammien Marcellin avait écrit : *Alexandrie est ornée de temples magnifiques, au milieu desquels se distingue celui de Sérapis. Aucune description ne pourrait en donner une idée. Les portiques, les colonnades, les chefs-d'œuvre de l'art qui respirent dans ce monument, composent un ensemble qui ne le cède qu'à ce Capitole, orgueil éternel de la métropole de l'univers.* L'évêque d'Alexandrie, Théophile, fit détruire le temple de Sérapis, *qui contenait une précieuse bibliothèque.* Les idolâtres sauvèrent les statues en les enfouissant.

Dans ce désordre, Rome conservait malgré tout son prestige de Ville éternelle, de *Cité dont la durée devait égaler celle du genre humain.* Rome et l'Italie bénéficiaient encore de *droits* particuliers, — les immeubles, par exemple, distincts de ceux des provinces, — auxquels on n'osait toucher. Constantinople n'était capitale que parce qu'elle avait reçu des Empereurs les mêmes privilèges que Rome. On pressentait l'imminente conquête des Barbares, la chute de l'Empire ; on voyait Rome, grâce au Catholicisme, rester probablement seule, sinon intacte au moins continuée, au milieu du bouleversement général, inévitable. Rome, c'était le siège de Pierre. Les lois qui interdisaient aux citoyens de se vêtir de la pourpre — *réservée aux Empereurs* — toléraient, en unique et caractéristique exception, que les prêtres du Christ, officiant, portassent la dalmatique de pourpre, semblable au vêtement impérial. Cela, au moment où l'empereur Gratien renonçait à la robe pontificale, ordonnait que l'on renversât l'autel de la Victoire dressé près de la salle du sénat, monument que les Romains considéraient comme attaché au sort de l'Empire.

Le triomphe du Catholicisme était donc complet. L'entreprise avortée de Julien avait été le dernier, l'irrévocable échec du paganisme. L'Empire théocratique de Théodose réalisait tous les rêves du Christianisme de Rome, juif, autoritaire. *L'appel au bras séculier* pour la défense brutale de la vérité religieuse, ne tardera pas à se faire entendre, logiquement ; un incident grave, de pure politique, fournira à l'insolent enthousiasme du gouvernement catholique romain l'occasion de se développer jusqu'en ses conséquences extrêmes.

L'empereur Gratien, moins clairvoyant encore que Théodose, et dont l'éloquence, la raison, la clémence et la bravoure, incontestables, aimaient surtout à se faire applaudir ; qui donnait volontiers *en spectacle* la grâce vigoureuse de son adolescence toujours en action, passait en chasses difficiles et dangereuses, inutiles, le temps que d'autres consacraient avec fruit aux intrigues d'un complot tramé contre sa personne souveraine. Les légions de Bretagne blâmèrent hautement l'empereur de ne s'entourer que d'archers alains, et, sous ce prétexte, proclamèrent à sa place leur chef Maxime.

Gratien, surpris, abandonné, — la Gaule lui reprochait aussi l'insécurité des routes, infestées de *bandits* depuis Valentinien, — s'enfuit du côté des Alpes. Atteint près de Lyon (25 août 383), il fut tué. Maxime, déjà maître de l'Espagne, sa patrie, disposait de la Grande-Bretagne et de la Gaule. La Bretagne cependant, privée des légions que Maxime avait dû emmener, fut aussitôt ravagée par les Pictes et les Scots, ensuite par les Frisons et les Saxons *descendus à terre.*

Théodose, très préoccupé, et qui venait de renouveler prudemment son traité de paix avec les Perses, reconnut la maîtrise de Maxime sur la préfecture des Gaules, à la condition que l'usurpateur laisserait la préfecture d'Italie et d'Afrique au jeune Valentinien II, frère de Gratien. La mère de Valentinien, Justine, passionnée d'arianisme, bannit l'évêque orthodoxe Ambroise dès son entrée à

Milan. Le peuple, ameuté, repoussa les soldats barbares que Justine avait envoyés pour expulser les mauvais Chrétiens. Maxime accourut comme le protecteur populaire de la religion *vraie* menacée. Valentinien II se réfugia à Thessalonique (377), auprès de Théodose, vainqueur des Goths aux bords du Danube.

Théodose, victorieux, juge des prétentions également ardentes des deux Églises, hésita pendant une année à prendre une décision, pourtant nécessaire. Il avait épousé la fille de Justine — *la belle Galla* — et cédait volontiers aux arguments des partisans de l'arianisme, *amis de l'Empire* d'ailleurs, adversaires irréconciliables du christianisme romain. Mais devait-il abandonner à l'usurpateur Maxime le soin de défendre la Catholicité, déjà bien puissante, au risque d'en livrer les forces à un compétiteur ? La dureté du gouvernement de Maxime en Italie et le soulèvement des populations contre sa tyrannie, indiquèrent sa voie à Théodose. Il partit (388), non sans avoir affaibli Maxime en lui suscitant le grave embarras d'une poussée de Francs et de Saxons en Gaule. De son côté, Maxime intrigua pour débaucher les *troupes de Barbares* qui composaient les légions de Théodose ; il y échoua. Vaincu sur les bords de la Save, trahi par ses soldats, Maxime fut mis à mort à Aquilée.

Les deux Empereurs se disputant l'omnipotence, commandaient, l'un et l'autre, une armée de Barbares. Après son Triomphe dans la Ville éternelle, Théodose donna pour ministre à Valentinien II le Franc Arbogast, qui partagera le pouvoir, *par la confiance de l'empereur*, avec l'évêque de Milan, saint Ambroise. Les Barbares et l'Église disposaient de l'Empire.

Le règne de Maxime — ce prince un instant protecteur du christianisme romain, et peut-être plus que Théodose, — avait illustré les fastes du gouvernement catholique d'un événement dont les conséquences immédiates furent considérables. La religion du Christ était devenue persécutrice, fatalement, logiquement. Tout l'arsenal, si on peut dire, des armes employées jadis contre les Chrétiens, pour les combattre, les anéantir, se trouvait maintenant trop à la main des triomphateurs — que l'arianisme impatientait — pour qu'ils pussent résister à la tentation de s'en emparer et d'en abuser. Ils étaient encore sous l'émotion des calomnies stupides, atroces, dont ils avaient été les victimes : n'avait-on pas été jusqu'à les accuser, jusqu'à les convaincre d'anthropophagie ? *Il ne suffit pas*, écrivait Tertullien, *que le Chrétien s'avoue homicide, sacrilège, incestueux, ennemi de l'État, pour me servir des qualifications que nous donnent nos accusateurs. Quelle gloire en effet pour un magistrat qui convaincrat un Chrétien d'avoir mangé sa part de cent enfants !* Les mêmes folies se reproduiront, mais dans l'Église du Christ.

L'avènement du Christianisme *officiel*, à Rome, avait modifié le droit des personnes, en ce sens qu'il était maintenant relatif à la religion professée. On avait été proscrit, torturé, supplicié, parce qu'on était Chrétien, parce qu'on pratiquait une religion autre que la religion d'État, et c'était le Droit ! Lorsque le Christianisme fut, à son tour, religion d'État, ce droit consacré subsista contre le paganisme.

De Constantin à Théodose, surtout sous Valens, l'application du droit fut terrible, abominable, odieuse, contre, les magiciens d'abord, contre certains païens ensuite. Et voici que, le christianisme *officiel* s'étant divisé, — les sectateurs d'Arius étant de véritables *hérétiques*, — ces dissidents, ces mauvais Chrétiens, ces *hérétiques* en un mot, bien plus coupables, bien plus *sacrilèges* que les magiciens et les païens, devaient tomber sous les coups de la loi

protégeant la Religion d'État. Il y eut, d'un côté, les Chrétiens orthodoxes, ou catholiques (*orthodoxi, catholici*), soumis aux dogmes que les synodes œcuméniques avaient formulés ; de l'autre, — hors la loi, — les hérétiques (*hœretici*), c'est-à-dire ceux qui ne reconnaissaient pas ces dogmes. Qui jugera ? l'Église, et despotiquement.

Il y avait une législation ecclésiastique, excessive, cruelle, justifiée sans doute par la nécessité de réagir énergiquement contre des mœurs dissolues : la mort sur le bûcher flambant comme expiation de l'adultère ; le supplice du plomb fondu versé dans l'oreille comme châtement du stupre d'une vierge... Et sous Constance, sous Valens, au point de vue de l'orthodoxie, combien d'évêques expulsés, *traqués et brutalisés* ? de prêtres emprisonnés, battus, affamés ? de moines ignominieusement fouettés ? de couvents mis à sac ?

Les sectateurs d'Arius avaient évidemment inauguré cette persécution intestine ; mais le code existait, et les Nicéens, vindicatifs, l'appliquaient à leur tour, avec passion, avec haine, contre *les négateurs de la consubstantialité*. En investissant les évêques du *droit de juger*, — bien que limité, comme obligatoire, à l'égard de certaines personnes, et pour des affaires concernant le culte et les Églises, facultatif dans les autres cas, — l'empereur Constantin avait parfaitement constitué la juridiction épiscopale. Il était fatal, dès lors, que les juges, un jour, en appelleraient à la *force publique* pour l'exécution de leurs sentences.

L'évêque d'Avila, l'Espagnol Priscillien ; l'un des plus vaillants adversaires du manichéisme, dont la saine popularité était une critique trop vivante pour les clercs, et que ses prédications signalaient au monde comme un apôtre autorisé, un censeur sévère, fut accusé d'hérésie, puis de sorcellerie, puis de débauche. Invité à se justifier — ce qui était assez déjà pour le compromettre — devant un concile, à Saragosse, Priscillien se rendit auprès du pape Damase, comparut devant un autre concile réuni à Bordeaux et dut finalement aller à Trèves, pour y être entendu par l'empereur Maxime.

L'hérésie priscillianiste est encore à préciser. Saint Jérôme, alors qu'il n'avait pas pris parti dans la lutte, écrivit impartialement : que l'on soupçonnait l'évêque d'Avila *de suivre les doctrines gnostiques de Basilide et de Marcion... Mais si les uns accueillirent cette allégation, les autres n'y ajoutèrent aucune foi*. Lorsque l'Église, toute, et avec quelle fureur ! s'acharna à la perte de Priscillien, saint Jérôme, qui connaissait peu — il l'avouera — la vie et les œuvres de l'évêque traqué, l'accabla cependant de ses invectives, déclara que *le monde entier l'avait condamné* pour avoir *fondu dans son système les impiétés gnostiques et manichéennes*, affirma que ses disciples étaient *coutumiers des vices les plus honteux... qu'ils s'enfermaient seuls avec des femmes et se livraient à toutes les orgies, en chantant les beaux vers des Géorgiques où Virgile célèbre la terre fécondée par la pluie... joignant ainsi l'immoralité à l'impiété, à l'exemple de tous les hérétiques depuis Simon ! ...*

L'empereur Maxime inaugura son règne, à Trèves, par ce grand procès de Priscillien, qui suspendit l'attention de toute la catholicité ; tandis que l'usurpateur, lui, y trouvait l'occasion de profits considérables, en même temps que la démonstration de son autorité universellement obéie. Sulpice Sévère attribua, en effet, l'indigne conduite de l'empereur et des magistrats qui connurent du procès, aux bénéfices que valaient au trésor impérial les condamnations capitales entraînant de droit la confiscation des biens des suppliciés.

Les contemporains ont cité des traits du caractère de Maxime, destinés à faire ressortir son aveugle et sauvage rapacité ; cependant, *passé maître en l'art de séduire et de tromper*, particulièrement habile aux *secrètes intrigues*, artiste et savant en fait de ruses, Maxime, en aucune circonstance, ne fut violent, ni cruel, encore moins sanguinaire. S'il condamna à mort Priscillien, et avec lui les disciples de l'évêque énumérés dans l'accusation, — malgré la promesse formelle d'une sentence indulgente, qu'il avait faite à saint Martin de Tours, — c'est, peut-être, qu'il avait vu en homme d'État l'importance qu'aurait, aux yeux du monde, ce premier sang versé par l'autorité impériale au nom du christianisme orthodoxe ? Il compromettait ainsi, deux fois, l'Église rivale de l'Empire, et par la persécution sanglante, et par la soumission du gouvernement ecclésiastique aux arrêts de l'Empereur, grand juge.

La procédure suivie avait été minutieusement correcte, sans doute pour frapper davantage l'imagination des fou-les, régler l'intervention du *glaive de la loi* dans le dénouement des conflits religieux, exactement traités, en droit, comme des *causes* ordinaires : instruction, question (torture), *double action à trois jours de distance*, déclaration de culpabilité, transmission des actes à l'Empereur, lecture de l'arrêt, exécution.

L'évêque d'Avila fut donc supplicié à Trèves, avec six de ses disciples, parmi lesquels une Gauloise, Euchrotia. Il resta de cette tragédie judiciaire, lentement conduite, soutenue avec perfidie, l'impression d'un clergé haineux, tenace, maladroit, d'une justice astucieuse, corrompue, subordonnée à l'intérêt matériel de l'État — l'Empereur disposant de la peine de mort comme d'une ressource financière, — hypocritement formaliste, cyniquement malhonnête. Un seul personnage, l'évêque Martin de Tours, n'avait pas varié en sa très belle attitude, courageuse certes, de défenseur de Priscillien.

L'Aquitaine et l'Espagne, où l'on apporta les cadavres des suppliciés, solennisèrent les funérailles des *saints martyrs* ; et les plus épouvantables discordes se déchaînèrent au sein de l'Église. On suspecta ouvertement et on honnit comme traîtres ceux qui ne se prononcèrent pas, prêts à l'action, ou pour le martyr Priscillien représentant *l'indépendance personnelle de la foi*, ou pour l'Évêque de Rome représentant l'autorité omnipotente, indiscutable, quoique protégé de l'Empereur : Une profonde tristesse accentuait le découragement qui s'était emparé des âmes honnêtes.

En réalité, la mort de Priscillien n'avait fait que sanctionner la condamnation d'un homme convaincu de *maléfice* et d'*immoralité*, accusations considérées, dès l'origine du procès, comme des calomnies puérides, mais auxquelles on était forcément revenu, pour motiver la sentence. La *doctrine* de l'évêque, non visée dans le jugement, demeurait donc intacte, et la secte des priscillianistes, non condamnée, s'affirma dans un *irrésistible mouvement* de réprobation et de propagande. D'autre part, la terreur judiciaire qui suivit le procès de Trèves, en Gaule et en Espagne, fit ressortir, avec l'*abjecte servilité* de l'épiscopat, le danger de confier à la juridiction romaine la *connaissance* et surtout la sauvegarde des vérités religieuses.

On ne manqua pas de remarquer, bientôt, que la plus grande culpabilité de Priscillien avait été, sans doute, sa richesse, convoitée, et que, précisément, les disciples entraînés dans sa chute avaient été, de même, expressément triés parmi ceux que leur fortune signalait à la cupidité de l'empereur, — à moins, et c'était plus grave, qu'on ne dût voir dans le déploiement de tant de colères, la haine féroce d'un clergé officiel, fidèlement servie par l'*Évêque accusateur*, que

Sulpice Sévère, ce chroniqueur de bonne foi, déclare *sans conduite, sans piété, hardi, impudent, bavard, fastueux, aimant la table et donnant tout à son ventre*, jaloux de ce Priscillien très populaire, pratiquant le jeûne, l'abstinence *de l'œuvre de chair* et la libre *inspiration*, héros trop purement glorieux.

CHAPITRE XXIII

DE 388 à 395. - Théodose et les hérétiques. - Prosélytisme catholique. - L'Église enrichie aux dépens de l'Empire. - Danger des conciles provinciaux. - Le siècle d'injures théologiques. - L'Empire livré aux Barbares. - Arbogast et Valentinien II. - L'usurpateur Eugène. - Saint Ambroise. - Émeute de Thessalonique. - Mort de Théodose. - Partage de l'Empire : Honorius et Arcadius empereurs, Stilicon et Rufin ministres. - Expansion des Barbares. - L'aristocratie romaine finie. - L'Europe aryenne ressaisie. - L'Empire arabe. - Les vrais Barbares

VAINQUEUR de Maxime (388), Théodose abandonna sa conquête à Valentinien II ; mais il demeura pendant trois années auprès du jeune empereur, *afin d'extirper l'hérésie de l'Empire*. Il légiféra sévèrement en faveur de l'Église, achevant en quelque sorte, au point de vue judiciaire, l'œuvre catholique de Constance, qui avait mis hors du droit les hérétiques, les apostats, les juifs, les gentils et les mathématiciens, c'est-à-dire ceux qui, *à l'aide des mathématiques, cherchaient à lire dans les astres et à fixer l'avenir*.

L'Église acceptait que le pouvoir impérial attentât à la liberté des croyances, comme si la responsabilité des persécutions dirigées contre les non Chrétiens ne devait pas atteindre le Christianisme. Il était évident, au contraire, depuis Constantin, que l'action impériale contre le paganisme et l'hérésie ne s'exerçait que par la volonté du pape, ayant la prétention de régenter la société civile. Il est remarquable, en effet, qu'à ce moment de la lutte, Chrétiens et païens se taxaient réciproquement de libertinage autant que de sacrilège.

La persécution des manichéens, inaugurée par Dioclétien (295), appuyée de formules légales, rédigées et édictées contre les ennemis de la société, n'avait pas eu pour but la protection de la foi chrétienne, mais l'extermination des « empoisonneurs » dissolvant le monde par l'emploi des sorts, des conjurations, des incantations, des maléfica. Cette première législation, atroce, et encore aggravée, étendue maintenant aux hérétiques, après avoir été correctement appliquée aux magiciens, saint Augustin la trouvera excellente, *parce qu'elle fait briller, dira-t-il, les vrais sentiments de l'Église et met au jour les principes de la vraie doctrine*. L'apostat, l'hérétique, le juif et le païen restèrent, pour l'Église, des criminels impénitents. Sous Constantin, un instant, la peine de mort menaça jusqu'à ceux qui conserveraient, *au lieu de les détruire*, les écrits condamnés de l'hérésiarque Arius.

Le prosélytisme se développait parallèlement à l'action coercitive. En même temps que l'Église incitait l'Empereur à poursuivre, jusqu'à l'anéantissement, les adversaires du christianisme romain, orthodoxe, catholique, le pape, les évêques, les prêtres, les clercs, ne négligeaient rien de ce qui pouvait augmenter, même d'une imité, le nombre des fidèles. Saint Jérôme parlera sans scrupule, dans ce but, d'une course de chevaux à Gaza, particulièrement heureuse : *Lorsque, écrivit-il, dans cette course, le Christ eut vaincu Marnas, de nombreux païens se firent baptiser*.

Le zèle des propagateurs et des organisateurs de la puissance nouvelle était prodigieux. Quinze grands conciles tenus dans le siècle, les provinces ecclésiastiques reliées par une incessante correspondance, la manifestation

perpétuelle d'une autorité agissante, obéie, rabaissaient, par comparaison, le gouvernement de l'empereur, incohérent, méprisé.

Les chefs de l'Église militante, résolument éclectiques, subordonnaient tout au succès, s'approprièrent toutes les forces. L'esprit juif, biblique, inspirait la domination et le langage ; l'évêque de Rome s'arrogeait le titre païen de *grand-pontife* ; l'administration impériale servait de modèle à ce qu'on pourrait appeler la chancellerie du Catholicisme. L'Église avait sa capitale : Rome, et son César : l'évêque successeur de Pierre ; un clergé inamovible, un personnel discipliné, un épiscopat suprême, exerçant à la fois le pouvoir royal, le pouvoir judiciaire et le pouvoir bureaucratique, disposant des revenus et des biens de la *communauté universelle*, et une aristocratie, — car les Saints, désormais, seront presque tous issus de familles nobles.

Tandis que l'Empire se ruinait, l'Église s'enrichissait, aux dépens de l'Empire, — les donations de Constantin, scandaleuses déjà, -- et la désagrégation flagrante des choses impériales faisait ressortir l'admirable fonctionnement des hiérarchies catholiques consolidées. Cependant, quelques symptômes trahissaient, dans l'Église, la faute grave d'une imitation trop servile de l'administration impériale asiatique. Des conciles provinciaux, très solennels, — celui d'Hippone, par exemple (393), qui entendit les évêques d'Afrique décider qu'ils s'assembleraient ainsi chaque année, — tendaient à constituer, dans les provinces, une sorte de *fédération de prélats* qui, à l'exemple des satrapies, eût suscité de sérieux ennuis à l'évêque de Rome.

Chaque groupe provincial eut bientôt ses idées et ses ambitions, ses vues et ses entêtements, ses ardeurs jalouses et ses intempérances de langage ; le IV^e siècle de Jésus-Christ mérita, certes, le qualificatif de *siècle d'injures théologiques*. On y disputa si bruyamment, avec tant d'ingéniosité, de subtilité, des enseignements de Jésus, que dix-huit siècles de foi ne suffiront pas pour ramener les Chrétiens à la pure vérité de l'Évangile. L'incapacité des derniers Empereurs, leur aveuglement singulier, firent que l'Église du Christ subsista malgré ses erreurs, ses folies et ses crimes.

De même que les Empereurs inintelligents avaient livré toutes les âmes aux évêques, ainsi s'appliquèrent-ils, comme de parti pris, à abandonner tout l'Empire aux Barbares. En restituant à Valentinien II son *gouvernement* (392) ; Théodose lui laissa pour premier ministre le Franc Arbogast, qui venait d'ailleurs d'écarter de la Gaule le double danger des Alamans et de l'usurpateur Maxime. Valentinien, qui ne tarda pas à prendre ombrage de l'autorité d'Arbogast, voulut lui enlever les pouvoirs que celui-ci avait reçus de Théodose. Le Franc refusa de se soumettre à Valentinien, que l'on trouva mort nu matin.

Redoutant la vengeance de Théodose, n'osant le braver ouvertement, Arbogast confia la succession de Valentinien au rhéteur Eugène, et s'en fut guerroyer contre Marcomir, chef des Francs, pour montrer l'importance de son amitié. Théodose marcha contre Arbogast et contre Eugène, qui tenaient les Alpes juliennes, fermant ainsi l'entrée de l'Italie aux troupes impériales. Arbogast, vaincu (394), se suicida.

A Milan, l'Empereur véritable c'était l'évêque Ambroise. Né à Trèves, — son père, préfet du prétoire, — Ambroise fut un de ces *génies*, exceptionnels, actifs et pondérés, que l'Église seule pouvait utiliser, car seule elle était la puissance capable de leur confier une mission digne d'eux. Les dignités de la politique et de la guerre, partout avilies, n'inspiraient que du dégoût ou de l'effroi. Chrétien

d'idées et de mœurs avant d'avoir été baptisé, Ambroise gouvernait Milan, lorsque la vacance du siège épiscopal y mit aux prises les catholiques orthodoxes et les sectateurs d'Arius (374). Les adversaires étaient rassemblés dans l'église, pour procéder à l'élection de l'évêque, prêts à en venir aux mains, lorsque Ambroise — qui n'était que catéchumène — éleva la voix pour prêcher la conciliation. Il *parla au peuple* avec une telle éloquence, l'impressionna à ce point, qu'ariens et orthodoxes s'unirent *miraculeusement* pour l'obliger à accepter l'épiscopat.

La légende dira bientôt les *difficultés de toutes sortes* que sa *modestie sublime* avait opposées au vœu populaire, jusqu'au moment où l'empereur *donna l'ordre de le livrer à la dignité d'évêque*. Sa réputation d'équité était universelle ; on venait à lui, *pour le redressement des torts, des bords de la Maurétanie et des confins de la Thrace*, comme vers un tribunal, et on lui apportait, aussi, des « plaintes » contre l'empereur. On racontait qu'il *se dépouillait pour le soulagement des misères et le rachat des captifs*.

Une épouvantable famine décimant les Romains, les superstitieux réclamaient la restitution de la statue de la Victoire. Le préfet Symmaque appuyant ce vœu, le pape Damase n'osait résister ; Ambroise intervint et réprouva l'idée sacrilège d'un tel acte de tolérance, conforme pourtant aux édits de Constantin et de Jovien, rendus jadis au profit de la foi chrétienne. La critique véhémement et victorieuse d'Ambroise l'exalta au-dessus de l'autorité pontificale. Des païens demandèrent, à Valentinien la restitution de biens confisqués ; Ambroise n'hésita pas à blâmer les intentions bienveillantes de l'empereur, en lui écrivant : *Ils se plaignent du retranchement de quelques pensions, ceux qui n'ont jamais épargné notre sang !*

L'impératrice Justine, favorable aux ariens, avait invité Ambroise à discuter *de la religion*, en sa présence, avec un sectateur d'Arius. Ambroise avait refusé, disant : « Les choses de Dieu ne sont pas sujettes du pouvoir impérial. » Justine, irritée, déposséda Ambroise ; mais le peuple, entassé dans l'église, ameuté, s'opposa à l'exécution du décret impérial. « Je ne suis donc qu'une ombre d'Empereur ! » s'était écrié Valentinien. Que pouvait la cour de Milan, avilie, méprisée, devant l'audace triomphante d'un tel évêque ? Et bientôt l'empereur dut s'humilier devant Ambroise, en sollicitant son intervention auprès de l'usurpateur Maxime.

Venu à Milan en champion de la foi catholique, Maxime trompa les espérances des Chrétiens, fit relever l'autel de la Victoire, entendant témoigner ainsi de sa *volonté* supérieure à celle d'Ambroise. Théodose, heureusement, secourut l'Église de Milan. Mais lorsque — après l'assassinat de Valentinien — l'usurpateur Eugène annonça qu'il allait rouvrir les temples païens, Ambroise, enfin intimidé, usa de diplomatie : *Il est juste, seigneur*, écrivit-il à Eugène, que le Franc Arbogast patronnait, — *il est juste que je vous honore, mais honorez celui que vous voulez faire croire l'auteur de votre élévation*. La victoire de Théodose délivra Ambroise de ses légitimes inquiétudes. Sa popularité, reconquise, était immense ; sa légende, colportée, émut le monde entier. Alype quittera l'Afrique et traversera *pièdes nus le sol glacé de l'Italie*, pour recevoir, le baptême des mains d'Ambroise. L'évêque *universel* exerça sur les femmes une influence extraordinaire, une séduction sentimentale, caractéristique.

Grâce à Ambroise — dont l'habileté égalait au moins l'audace, — la guerre, si rapidement victorieuse, faite à Eugène et à Arbogast par Théodose, prit l'allure historique d'une guerre de religion, conduite et terminée à la gloire du

Catholicisme. Théodose apparut en *vengeur de l'orthodoxie*, suscité par Dieu. Un ermite ne lui avait-il pas prédit cette victoire d'Aquilée ? Aussi, conservant cette fois sa conquête, l'empereur voulut célébrer sa *gloire* par un redoublement de rigueurs envers les païens : il bannit le culte des dieux et il ôta aux hérétiques le droit *d'arriver aux honneurs*, de *disposer de leurs biens par testament*.

Donc, aux païens, qui attribuaient déjà les malheurs de l'Empire à l'avènement du Christianisme, à la *destruction des temples*, et qui s'éloignaient de l'empereur, désaffectionnés, Théodose ajoutait bénévolement les hérétiques ; de telle sorte, que l'on accusait les Chrétiens des effets de la colère céleste, qu'on les rendait responsables de *l'irruption des Barbares*, ce *fléau* qu'ils avaient désiré, provoqué. Saint Augustin écrira la *Cité de Dieu* pour répondre à cette accusation.

Mais un événement tragique allait couronner l'étonnante carrière d'Ambroise, en affirmant, et avec quelle énergie ! la prééminence décisive de l'Église catholique sur l'Empire romain. Le *peuple* de Thessalonique, révolté, venait de tuer son gouverneur, de massacrer des officiers impériaux. Théodose ordonna de châtier exemplairement les séditeux ; 7.000 furent impitoyablement sacrifiés. Cette cruauté, commentée, produisit dans le monde une impression parfaitement capable de relever le prestige de l'empereur ; mais Ambroise était là, calme, veillant, qui attendait l'heure propice pour intervenir et l'emporter, au nom du Catholicisme, sur la *force impériale* si brutalement démontrée. Il refusa publiquement l'entrée de la cathédrale à Théodose, au prince *chrétien* qui s'était souillé de tant de crimes en un seul jour. Et l'empereur, devant le peuple, s'humiliant, accepta la rigoureuse *pénitence* imposée par Ambroise, lui interdisant de *dépasser le parvis du temple* avant huit mois.

Après une telle preuve de toute-puissance, l'évêque put dicter à l'empereur, en paraissant lui en céder le mérite, la loi par laquelle Théodose prescrivit qu'un intervalle de trente jours s'écoulerait désormais entre un arrêt de mort et son exécution, afin que le juge ait le temps de se ressaisir, de critiquer son propre jugement. Ambroise vit enfin l'Église suffisamment organisée, suffisamment *faite*, assez puissante, pour lui subordonner la succession du pouvoir civil : Il n'y aura désormais de légitime que l'héritier du prince *consacré* par l'Église, au nom de Dieu.

A la mort de Théodose, Ambroise prononça publiquement ces paroles : *Ce grand prince nous a quittés ; mais il ne nous a pas quittés tout entier ; il nous a laissé ses fils en qui nous devons le reconnaître, en qui nous le voyons et le possédons encore. Que la faiblesse de leur âge ne soit pas sujet d'inquiétude ! La fidélité des soldats est l'âge adulte des empereurs*. Ces soldats fidèles, c'étaient des Barbares.

Théodose mourut tranquille (395), convaincu d'avoir gagné le ciel par son zèle catholique, infatigable ; avec quelques doutes, cependant, quant à l'efficacité des moyens qu'il avait employés pour assurer le triomphe de l'orthodoxie. Avant d'expirer, en effet, il conseilla à Stilicon — qu'il désignait comme ministre à son fils Honorius — d'user de modération envers les hérétiques d'Occident, la violence les ayant plutôt éloignés de *l'unité de foi* désirable. Son humilité devant Ambroise, absolument superstitieuse, lui fut comptée comme l'acte d'un héros pliant son orgueil devant une haute loi d'humanité. On attribua, de même, à sa *grandeur d'âme* le sacrifice qu'il avait dû faire de ses *ressentiments*, pour recevoir la pourpre *des mains de celui qui avait fait périr son père*.

Stratège avisé, Théodose mérita la réputation que lui valut son premier commandement en Mésie. Laborieux et simple, généreux, brave, il fut à la fois le dernier César belliqueux et le dernier prince sympathique. Une certaine indolence d'esprit, craintive, distraite, le rendit accessible aux influences, et il ne vit presque jamais clairement les conséquences de ses actions, spontanées ou inspirées. Synésius l'accusera d'avoir *trop favorisé les étrangers*. Il ne voulut, sans doute, que choisir autour de lui, sans acception de race, les conseillers et les officiers qui lui parurent se distinguer par une valeur quelconque, appréciable ; mais il se trompa presque toujours, et Synésius, ainsi, eut raison. Son attitude devant Ambroise — qui sut, lui, si admirablement exploiter le caractère de Théodose, — ne témoigne pas chez cet empereur d'une intelligence élevée, délicate. Les honneurs extraordinaires, excessifs, qu'il avait accordés à la dépouille mortelle d'Athanasius, figurant aux funérailles, devant le cercueil, avaient accusé déjà son manque de dignité.

Le partage de l'Empire entre ses deux fils Arcadius et Honorius, fait par Théodose avant sa mort (17 janvier 395), consumma la fin de la puissance impériale. Les deux parts de l'héritage eurent pour limites, en Europe, le Drin, affluent de la Save, la mer Adriatique et la mer Ionienne ; en Afrique, le fond de la Grande Syrte. Honorius reçut l'Empire d'Occident, Arcadius l'Empire d'Orient.

La *division* ne devait être, réellement, qu'administrative, l'Empire demeurant unique en soi, les deux Empereurs représentant une autorité suprême *en deux personnes*, s'étant distribués les charges du pouvoir, appliquant les mêmes lois, poursuivant le même but de domination. On verra, en effet, les deux empereurs s'unir étroitement pour une défense commune, on les entendra revendiquer les privilèges ou la grandeur de la communauté romaine, des *intérêts publics* — *res publica* — s'y rattachant. Mais la scission est faite, elle est irrévocable, logique d'ailleurs.

Les esprits gardèrent encore, dans l'un et l'autre Empire, l'idée historique de communauté impériale, parce que les passions avaient déserté le champ des luttes politiques pour se donner, toutes, et avec quelle ardeur ! à la guerre religieuse qui sévissait généralement, implacable. On était avant tout païen, Chrétien orthodoxe ou Chrétien arien, et on aimait ou on haïssait l'Empereur — en Occident et en Orient, — suivant ses œuvres de protection ou de persécution religieuse. C'est pourquoi les deux ministres si mal choisis par Théodose comme conseillers de ses fils, se préoccupèrent surtout, pour servir leur ambition, du rôle religieux qu'ils adopteraient. Le Vandale Stilicon était le ministre et le général d'Honorius ; le Gaulois Rufin, le conseiller d'Arcadius. Ces deux *Barbares* devaient nécessairement se soupçonner et se combattre.

Rufin, dont la mâle beauté et la hauteur de caractère rendaient sympathiques les insinuantes habiletés et les audacieuses visées, était allé d'abord près l'évêque Ambroise, qu'il avait adroitement courtisé, puis à Rome, à Constantinople enfin, où il s'était assuré l'amitié de Théodose en se montrant dévoué au catholicisme orthodoxe intransigeant. Successivement préfet de province (386), maître des offices (390), préfet du prétoire (394), Rufin agit comme un *maître de la religion*, poursuivant les païens et les hérétiques. Sûr de soi, il s'imposa par la supériorité de son intelligence et la vigueur de ses actions. Abusant de la faiblesse de Théodose, plutôt ébloui que charmé, Rufin s'abandonna jusqu'à rêver, à tramer un instant, à Thessalonique, la chute, à son profit, de l'empereur (394). La mort de Théodose prévint cette usurpation : Tuteur d'Arcadius, Rufin recevra le pouvoir qu'il convoitait.

Stilicon, le Vandale, élevé chez les Romains, instruit et brave, *attaché à la fortune naissante de Théodose*, d'abord chef des milices, puis généralissime, enfin patrice, avait épousé la nièce de l'empereur, Séréna, véritable maîtresse au palais, depuis la mort de l'impératrice. Éloquent et spirituel, d'esprit vif et d'exécution prompte, très nourri de littérature, le conseiller *barbare* d'Honorius restait Romain, attardé d'intentions et d'allures, dans les ruines de Rome, éparses.

Stilicon et Rufin se considérèrent immédiatement comme des adversaires. Les Barbares qui environnaient Constantinople, — les Goths, — voyant de très près cette rivalité, pensaient que la *vie fastueuse* des deux empereurs et des deux ministres épuisant l'Empire, on cesserait bientôt de leur payer les *subsides accoutumés* ; et craignant aussi — au dire de Jornandès — que *leur courage ne se perdit dans une trop longue paix*, ils se préparèrent aux batailles, élurent, dans ce but, pour les conduire et les commander, le chef de la milice romaine en Illyrie, Alaric.

Le choix était excellent, car Alaric, allié de Théodose en sa guerre contre les Huns, connaissait bien les défauts des armées romaines. Alaric et ses Goths, enfin, par leur situation même en Europe, se trouvaient être l'avant-garde de l'Empire, — car Constantinople éclipsait Rome, décidément, — les Huns, pour continuer leur exode dévastateur, ayant été contraints, grâce à la barrière gothique, de passer au nord du Danube et des Balkans. Constantinople, ainsi couverte, abritée, redevenue Byzance par son caractère, le déploiement de son luxe fou, outrageusement opulente, — trônes d'or et d'argent, vaisselles incrustées de pierreries, vêtements constellés d'or et de gemmes, palais et basiliques surchargés d'ornements précieux, — se développait, sans frein, sa civilisation particulière faite de tout ce que l'Asie et Rome avaient pu concevoir et pratiquer de faste et de corruptions.

L'invasion, ou, pour mieux dire, l'expansion — car il n'y eut pas d'invasion, à rigoureusement parler, — dite *germanique*, et à laquelle on attribua plus tard, à tort, un ensemble de coutumes instaurées, était maintenant l'espoir dernier des populations européennes assistant à la faillite précipitée de l'Empire, voyant la masse des Asiatiques approcher. On n'attendait pas seulement les Barbares, — Germains, Francs, Goths, principalement, — on les désirait, en se demandant, toutefois, s'ils seraient favorables ou défavorables au Christianisme, et à quel christianisme.

Tous ceux qui avaient vécu parmi les Barbares introduits dans l'Empire, ne s'étaient pas vus de race très différente. Depuis qu'Auguste avait fait élever auprès de lui le fils du prince des Marcomans, Marobode, les Empereurs n'avaient cessé de rassurer, pour ainsi dire, les Romains, en leur montrant les Barbares tels qu'ils étaient, et non tels que les écrivains, depuis Jules César, les avaient signalés. L'incorporation des Rhétiens dans les légions (13 av. J.-C.) avait amené les légionnaires à apprécier mieux leurs ennemis. Commode et Marc-Aurèle, renchérissant, avaient transporté des Barbares en Italie, organisé le colonat, familiarisant ainsi les Italiens avec les Germains. Il est vrai que Trajan, en peuplant la Dacie *aux dépens* de l'Italie et de la Gaule, avait obligé ses successeurs au repeuplement du territoire impérial par des Barbares.

Un long et utile commerce d'esclaves entre la Germanie et la Gaule, continué, accentuait la fusion préparée par les immigrations. L'évêque Synésius remarquera que *dans toutes les maisons qui jouissent de quelque aisance, on trouve comme esclaves des Scythes*, c'est-à-dire des Goths : *Pour maître d'hôtel,*

pour boulanger, pour échanton, on prend des Scythes ; les esclaves qui portent ces pliants sur lesquels les maîtres s'assoient dans les rues, sont encore des Scythes. Les esclaves germains étaient plutôt destinés à la culture du sol ; on les répartissait, dans les provinces, *suivant le besoin des bras*, liés à la terre qui leur était assignée. Ces intrus, enrôlés dans les légions, installés sur les terres, introduits enfin dans le personnel gouvernemental, propagèrent l'idée de propriété individuelle, le formalisme administratif, le respect des distinctions sociales formant les aristocraties.

Mais l'aristocratie romaine ne put bénéficier de cette réaction, due à l'expansion des Barbares dans l'Empire, car elle s'était disqualifiée, en se dérochant au service militaire, en dédaignant tout ce qui ressemblait à une action, à un labeur, en abandonnant la terre, l'illustration, l'éducation ; et finalement la richesse ; elle paraissait responsable de la chute de l'Empire, et, honteuse, n'offrait aux peuples renaissants, en ces temps troublés, absolument rien. Tandis que lentement, successivement, avec l'aide indéniable des Empereurs, la Barbarie s'était avancée, s'était répandue, sans spoliations irrémédiables, sans prétentions révolutionnaires, souvent rassurante, parfois préférable — quand elle exerçait une maîtrise librement, sans crainte d'hostilité, — à la domination romaine, brutale, grossière, exigeante, cupide, souverainement inique toujours.

Les Barbares ne haïssaient pas l'Empire, puisque chez eux, en Germanie, ils s'en disputaient les faveurs. C'est Rome qui, par sa politique imprévoyante et orgueilleuse, par son incommensurable ignorance de tout, avait coalisé les Barbares contre elle, s'en était fait des ennemis. Les Goths eux-mêmes, ces derniers Barbares surgis, ambitieux certes, et légitimement, ne manifestaient pas contre l'Empire d'irréductibles animosités ; ils eussent volontiers traité avec les Empereurs, pacifiquement, de la *part* qu'ils occuperaient en Europe. Germains et Goths n'eurent le mépris de l'Empire — et en convoitèrent alors le territoire, sillon la succession, — que lorsque l'illusion aryenne se dissipa, toute, et nécessairement, devant le spectacle des corruptions et des décrépitudes de cette civilisation dont ils s'étaient figuré les splendeurs. Et ce furent des Barbares — guerriers et hommes d'État — qui tâchèrent alors, évidemment, de sauver l'Empire, de le relever.

Bientôt, à mesure que l'envahissement barbare consenti, souvent imposé, s'étendit, on remarqua — et c'était vrai — que les Romains avaient fait autant de butin en Germanie que les Germains dans l'Empire ; que si les Barbares guerroyant avaient *renversé et brûlé* des monuments, leurs dévastations se justifiaient par un intérêt stratégique, ne résultaient pas d'une *volonté de détruire* ; que dans les grandes villes — Cologne, Mayence, Trèves, Coblentz, Strasbourg, Bâle, — les Barbares, *laborieux et s'enrichissant*, se montraient aptes, autant que les Romains, et peut-être davantage, à la vie *commune*, tranquille et prospère ; qu'enfin — et ce fut la constatation suprême d'affinité, de lien de famille, — ces Barbares odieux, sauvages, étaient Chrétiens, et Chrétiens d'instinct, de race. Leurs mœurs et leurs traditions, leurs aspirations et leur caractère, leurs goûts, et surtout leur idéal, — plus tard, le *niebelungenlied* et l'*edda* en donneront l'éclatant témoignage, — les portaient au Christianisme primitif, vrai, pur, évangélique, à la religion aryenne, irrésistiblement.

En somme, l'Europe se ressaisissait. La véritable invasion des Barbares — dans le sens détestable du mot — commençait, venue d'Asie, effroyable, anaryenne, à laquelle préluait cette formidable poussée des Huns sur les Alains, des Alains sur les Goths et des Goths de la Scythie refoulés vers l'ouest, Rome incapable de

résister, Constantinople tournée, évitée, laissée à son agonie splendide, à la magnificence des pourritures romaines et asiatiques combinées. Pendant qu'au sud-est de la Méditerranée, par delà l'Égypte et la Syrie, et la mer Rouge, un empire arabe allait être fondé, au sein d'un peuple indépendant, fanatisé par Mahomet, et que ses destinées glorieuses conduiront au sud de l'Europe pour y disputer au Christ sa conquête.

Le Barbare — *Barbarus*, — c'était, pour les Romains, *celui qui était hors des limites et de la géographie romaines*. D'abord, les Gaulois de ce côté des Alpes, puis les Gaulois transalpins, puis les peuples de la Germanie, ensuite ceux des bords de l'Océan, et, finalement, toutes les *hordes inconnues*, ou innommées, que Rome eut à combattre ou qui, sur un point quelconque du monde, contrarièrent sa politique.

Dans le sens de *non civilisé* ou de *mal civilisé*, le qualificatif de Barbare ne saurait s'appliquer exactement, complètement au moins, aux ennemis que Rome rencontra dans les Gaules, en Germanie, en Scythie (Visigoths et Ostrogoths), jusqu'au moment où les Scandinaves ou Finnois apparurent, et que se constitua, surtout, au centre de l'Europe, l'agglomération confuse des Alamans. Mais tout à fait Barbares, et absolument, peut-être exclusivement, l'étaient ces Huns asiatiques dont l'invasion suspendra pour des siècles — avec la déplorable influence finnoise, très sensible chez les Goths et dominante chez les Alamans, — la marche de la civilisation aryenne, de l'est à l'ouest, interrompue un instant par Alexandre, et longuement retardée par l'essai glorieux et néfaste de *Brigandage organisé* que fut l'Empire romain.

FIN DES BARBARES